·COLLECTION·GALLIA·



COLLECTION GALLIA

COLLECTION GALLIA

PRINTED IN GREAT BRITAIN

COLLECTION GALLIA

LOUIS VEUILLOT

Le Parfum de Rome

TOME II

COLLECTION GALLIA

DEJÀ PARUS

I. BALZAC. CONTES PHILOSOPHIQUES. Introduction de Paul Bourget.

II. L'IMITATION DE JESUS-CHRIST. Introduction de Monseigneur R. H. Benson.

III. ALFRED DE MUSSET. POESIES NOUVELLES.

IV. PENSEES DE PASCAL. Texte de BRUNSCHVIGG. Préface d'Emile Boutroux. Introduction de Victor Giraud.

V. LA PRINCESSE DE CLEVES. Par Madame de la FAYETTE. Introduction de Madame Lucie Félix Faure-Goyau.

VI. GUSTAVE FLAUBERT. LA TENTATION DE SAINT-ANTOINE. Introduction d'Emile Faguet.

VII. MAURICE BARRÈS. L'ENNEMI DES LOIS.

VIII. LA FONTAINE. FABLES.

IX. EMILE FAGUET. PETITE HISTOIRE DE LA LITTERATURE FRANÇAISE.

X. BALZAC. LE PERE GORIOT. Introduction d'Emile Faguet.

XI. ALFRED DE VIGNY. SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES.

XII. EMILE GEBHART. AUTOUR D'UNE TIARE.

XIII. ETIENNE LAMY. LA FEMME DE DEMAIN.

XIV. LOUIS VEUILLOT. ODEURS DE PARIS.

XV. BENJAMIN CONSTANT. ADOLPHE.

XVI. CHARLES NODIER. CONTES FANTASTIQUES.

XVII. LEON BOURGEOIS. LA SOCIETE DES NATIONS.

XVIII. SAINT-SIMON. LA COUR DU REGENT. Préface de Henri Mazel.

XIX. BERANGER. CHANSONS. Préface du Cte. S. Fleury.

XX. BOSSUET. ORAISONS FUNEBRES. Préface de Réné Doumic.

XXI. VOLTAIRE. CONTES. Préface de Gustave Lanson.

XXII. BERNARDIN DE ST. PIERRE. PAUL ET VIRGINIE. Préface du Vte. M. de Vogüé.

XXIII. BEAUMARCHAIS. LE BARBIER DE SEVILLE ET LE MARIAGE DE FIGARO. Préface de Jules Claretie.



Vue du Chateau de St. Ange.

LOUIS VEUILLOT

LE PARFUM DE ROME

PRÉFACE

PAR

T. DE WYZEWA



TOME II

PARIS: J. M. DENT ET FILS
LONDRES: J. M. DENT & SONS LTD.
NEW YORK: E. P. DUTTON & CO.

LE PARFUM DE ROME

LIVRE VIII

L'AUTEL

I

COQUELET AU COLISÉE

À TRAVERS une brèche, j'avais aperçu Coquelet, herborisant dans les hautes galeries du Colisée. Je suis entré néanmoins.

Je ne crus pas que la crainte de scandaliser Coquelet dût m'empêcher de dire *Pater* et *Ave* au pied de la croix. Il arriva promptement.

— Je comprends, me dit-il, que les chrétiens viennent prier ici; le lieu est émouvant. Néanmoins, vos martyrs ont détruit une belle civilisation!

Que ces Romains furent grands! quels artistes! Qu'ils nous laissent loin en arrière! Je comprends que vous les haïssiez; moi, je les admire!

— Coquelet, pourquoi me persécutez-vous? Vous n'êtes pas né persécuteur; vous n'êtes pas de force à persécuter.

Si la question de civilisation est une question de bâtisse, j'oppose aux cirques nos cathédrales, et je tiens tête pour le bâtiment.

S'agit-il de ce que l'on fait dans l'édifice, du

peuple que l'on y forme? Le christianisme peut encore affronter la comparaison.

Vous seriez indigné de voir une sœur de charité regarder les marionnettes, et vous me proposez de vénérer les vestales!

On voyait de vos Romains tremper leurs doigts au sang du gladiateur et boire ce sang, le boire! . . . Je croirai que vous admirez cela?

Non, Coquelet! Vous êtes né bourgeois de France, par la grâce de Dieu; vous n'avez point le fond féroce du vieux Romain.

Quoi! des lions, des panthères, des hommes dévorés, cinq ou six mille paires de gladiateurs pour rejouir vos yeux de la couleur du sang? . . .

Vous auriez un accès de fièvre chaude, mon ami. Avant la fin du premier divertissement, vous bondiriez dans l'arène, vous proclamant chrétien.

Tant il est vrai que le Christianisme a fait l'humanité meilleure, cher Coquelet! Il y en a d'autres preuves, même en vous. Je m'en réjouis pour vous.

Ce qui m'affligerait serait qu'un brave homme de votre espèce, glorieusement incapable d'apaiser sa conscience avec les seules vertus du plus honnête idolâtre;

Un homme doux, un ami sûr, un mari correct, un père tendre, presque un chrétien; car, pardonnez-moi, Coquelet, vous êtes un tiercelet de chrétien. . . .

Ce serait qu'un tel homme, dans ce théâtre auguste, fermât ses yeux, fermât son cœur, voulût tout méconnaître. . . . Et pourquoi?

Vous n'avez rien de beau qui ne vienne du

Christ. Ce froment qui fut ici broyé sous la dent des lions et qui a transformé les lions, vous en vivez.

Rome l'a si bien gardé, elle l'a tant distribué, que sa force est venue jusqu'en vous, et vous lui devez ce qui vous reste de joie et d'honneur.

Donc, vous auriez vu les monuments de ce grand travail que Dieu a fait pour vous, et de ce grand soin qu'il a pris de vous; vous auriez vu les martyrs et les Papes;

Vous auriez touché de si près la Croix toujours humiliée et toujours triomphante; vous auriez été interrogé de tant de mystère, prévenu de tant de clarté:

Et vous secoueriez cela comme une poussière, afin de regarder l'accoutrement d'esprit qu'exige la communion de M. Havin! . . . Ce serait bête.

II

HISTOIRE DES PERSÉCUTIONS

Il en faut faire l'aveu, Coquelet: vos destructeurs du christianisme, ces maîtres que vous suivez, ne brillent pas par l'invention. Je laisse les tueurs, ce lieu raconte leur défaite. Parlons de ceux qui prétendent raisonner et qui raillent.

On s'est toujours moqué des pauvres chrétiens. Du temps même qu'on les tuait, la dérision ne chômait pas. Il y a une épigramme dans l'édit du bon Trajan contre saint Ignace: *Ignatium in seipso dicentem circumferre Crucifixum.* Cela rappelle nos

parlements, condamnant les *soi-disant* jésuites Voltaire nous appelait *Christicoles*.

Les plaisants de Rome nous qualifiaient de *gens à sarments* et de *gens à poteaux*. Sobriquets fort justes, puisque les chrétiens étaient attachés à des poteaux, brûlés à feu de sarments. Cependant quelques païens avaient observé que brûler n'est pas répondre. Véritablement, cela dépend de ce que l'on brûle!

Il ne suffisait pas de brûler, puisque les sarments brûlés ne cessaient de porter fruit. Les païens entreprirent de répondre. Nous brûlerons mieux ces chrétiens, disaient-ils, leur ayant répondu. L'on se mit en quête de réponses.

Les miracles du Christ, renouvelés par ses disciples, embarrassaient. Il parut urgent de trouver un païen à miracles. On le trouva. Ce fut Apollonius de Tyane, pythagoricien. Apollonius faisait des prodiges, lisait dans l'avenir, etc. Mort, il reçut les honneurs divins. Mais cela ne tint pas.

Vespasien aussi fit le thaumaturge. Il était en situation: il allait prendre possession de l'empire! Dans le temple d'Alexandrie, par la puissance de Sérapis, il guérit un estropié. Vous imaginez la fête! Pourtant Vespasien ne continua pas; et je doute qu'Adolphe Guéroult lui-même croie aux miracles du Vespasien.

Un point tourmentait les empereurs. Des lueurs de dignité, d'équité, de charité pénétraient dans le palais impérial: en face de ces sentiments nouveaux, l'opinion prenait des pentes inquiétantes pour les dieux. Vespasien et Titus avaient voulu débarras-

ser le trône du spectre de Néron; Trajan résolut d'être juste.

Pline lui posa ce cas d'administration: La loi proscrit les chrétiens, la justice ne trouve en eux aucun crime. Que faut-il faire? Punit-on les crimes, ou seulement le nom? Pline ajoute: « Ceux qui ont avoué, je les ai menacés; quand ils ont persisté, je les ai envoyés au supplice; car criminels ou non, *j'ai cru juste de punir en eux leur désobéissance.* » Modèle d'un libéral qui aime la loi!

Et Trajan: « *Mon cher Pline*, c'est très bien fait. En général, ne recherchez point ces sectaires. Accusés et convaincus, *il faut les punir;* s'ils invoquent les dieux, pardonnez. » La puissance impériale s'appliquait à prendre les chrétiens par la douceur. Elle ne les prit pas.

Adrien rêva d'admettre le Christ au nombre des dieux; il lui prépara même des peuples. Averti qu'on ne verrait plus d'adorateurs que dans ces temples, il changea et tua grand nombre de fidèles. Antonin le Pieux d'abord loua les chrétiens, leur devint contraire, les persécuta. Pourquoi l'empereur changeait-il? Parce que les chrétiens ne changeaient pas. Tantôt la violence, tantôt la douceur leur demandaient ce qu'ils ne voulaient accorder ni à la violence ni à la douceur.

Alors intervinrent les hommes de lettres. Celse est le premier de cette lignée de drôles qui n'ont cessé de s'offrir en aide aux bourreaux, et qui se sont chargés de la besogne que les bourreaux ne font pas. Car les bourreaux tuent, mais les écrivains diffament.

Celse avait lu les saintes Écritures, comme fait le joli Renan. S'il reçut quelques leçons de la charité des prêtres chrétiens, je l'ignore, et je le crois. Cette espèce est volontiers ingrate! Celse crut que ce ne serait rien pour lui de détruire la Bible. Il disserta, calomnia, persifla; son livre eut la vogue.

Les chrétiens naissaient sous la main des bourreaux; de même les critiques enfantèrent les docteurs. Le sang coula toujours, la vérité brilla de plus en plus, la politique impériale fut de plus en plus embarrassée.

Le sage Marc-Aurèle, continuant comme avait fini le pieux Antonin, tue les chrétiens et se plaint qu'ils reçoivent la mort avec trop de mépris. Car la loi ne voulait point que la mort fût accueillie d'un cœur joyeux. Le sage Marc-Aurèle reprend ces insensés. Des hommes raisonnables, leur dit-il, craindraient la mort. Mais ils ne la craignaient point.

Ils ne la craignirent point sous Commode, fils du sage Marc-Aurèle; ils ne la craignirent point sous Sévère. Sévère, ayant défait trois compétiteurs, voulut se défaire aussi du Christ. Il tua beaucoup, et ce fut une semence pour exercer la faux de Caracalla. Caracalla nous lâcha un orateur nommé Fronton, lequel nous imputait l'impiété, l'athéisme, l'inceste, tous les crimes romains; et de manger de la chair humaine.

Héliogabale eut une idée. Ce polisson asiatique imagina de pacifier les religions en les réunissant. Il voulut que dans le temple de son dieu l'on transférât les symboles des Romains, et qu'on y

admît encore ceux des Juifs, des Samaritains et des Chrétiens. Tous les mystères soumis au sacerdoce du même dieu; centralisation et fusion! Vous avez cru qu'Héliogabale était stupide; mais voilà qu'il a eu tout juste la pensée de Louis Jourdan.

Héliogabale fit une mauvaise fin. Alexandre Sévère lui succéda. « Chaque jour, dit Lampride, il adorait dans un temple où il avait mis les statues des meilleurs empereurs, des plus gens de bien, des âmes les plus saintes, Apollonius, *Christ, Abraham*, Orphée, qu'il honorait comme des dieux. » La conclusion de ceux qui versaient le sang, et de ceux qui le buvaient et de ceux qui raillaient, était déjà qu'il faudrait entrer en arrangement avec le Christ!

Sous cet Alexandre Sévère qui honorait le Christ, le sang chrétien coula dans les provinces. La paix dépendait de l'humeur des proconsuls. Les gens de loi tenaient pour la persécution. Les gens de loi veulent qu'on exécute la loi, parce qu'elle est leur chose. Ulpien, préfet de Rome, grand avocat, fit un traité du *devoir du Proconsul*. Il eut soin d'y recueillir les édits contre les chrétiens, pour que le proconsul ne négligeât pas de punir ces monstres. Alexandre Sévère fut massacré par Maximin.

Maximin, Dèce, Valérien! Le recueil d'Ulpien dirige la magistrature. On tue, on tue, on tue. Valérien fait un nouvel édit: contre les évêques et les diacres, la mort; contre les sénateurs, les titrés, les chevaliers, la radiation, la confiscation, la mort; contre les dames de condition, la confiscation et l'exil; contre les affranchis de l'empereur, la réintégration sur le rôle des esclaves. C'est l'an 258.

Voilà que déjà il faut faire apostasier tout l'empire, et que même les affranchis de l'empereur suivent le Crucifié!

Valérien s'en va guerroyer les Perses. Il est pris, écorché et, pour la première lois, on tanne la peau d'un empereur romain. Gallien, son fils, restitue aux chrétiens plusieurs églises. L'empire veut plier. Les philosophes s'indignent. Quoi! cette secte odieuse, cette secte des humbles l'emporterait! On voit apparaître deux gens de lettres, Plotin plein de vertu, Porphyre plein de talent.

Plotin était chéri des dieux et des hommes. On le disait inspiré d'un dieu; il avait pour amis l'empereur Gallien et l'impératrice Salonine. Contre les chrétiens qui contestaient que Platon eût pénétré la profondeur de l'essence intelligible, il prêta à Platon des lumières qu'il ne tenait lui-même que des chrétiens. Ainsi Platon commença d'être l'inventeur du Christianisme. Déclaré saint par l'oracle d'Apollon, Plotin eut des autels.

Porphyre reprit la voie de Celse. Il expliqua les prophéties, nia celles qu'il ne put expliquer. Cela se fait encore. Il mit au compte de la magie les miracles de Jésus, ceux des Apôtres, ceux des saints. Il demanda pourquoi le Messie, sauveur de tous les hommes, a laissé écouler tant de siècles avant de paraître? Nos doctes se servent encore de cette raison.

Porphyre ne laisse pas d'argumenter contre lui-même. Un païen, dit-il, avait questionné l'oracle d'Apollon pour guérir l'esprit de sa femme devenue chrétienne. Apollon répondit: « Essayez plutôt

d'écrire sur l'eau ou de voler dans les airs. » Voilà ce que le savant Porphyre savait bien qu'il gagnerait.

Plotin et Porphyre ont fait leur gain et nous ont donné le nôtre. Ils nous tirèrent du sang, ce sang parut augmenter de fécondité. On s'habituait à raisonner, on se convertissait de plus en plus. Et les miracles du divin Plotin ne paraissaient pas moins ridicules que les arguments du sage Porphyre; et les dieux s'en allaient, déconfits par les apologies mêmes de Porphyre et de Plotin.

Dioclétien-*Jupiter*, Maximien-*Hercule* résolurent d'en finir, et travaillèrent de telle sorte qu'ils crurent avoir fini. Ils gravèrent sur des colonnes triomphales qu'il n'y avait plus de chrétiens. Ensuite, ils eurent des disgrâces; Constance et Galère furent déclarés Augustes. Constance était déjà chrétien de cœur. Galère voulut que les chrétiens fussent savamment tourmentés, et qu'après les tortures on les brûlât, mais à petit feu.

Il périt lui-même de cette mort, sur le trône. Il tombait en lambeaux, comme si d'invisibles tourmenteurs avaient détaché ses chairs; un feu lent dévorait ses entrailles. Il appelait à son secours le Dieu des chrétiens. — Quelle faiblesse, Coquelet! Enfin, Galère s'en alla, et Maxence, fils de Maximien, s'empara de Rome, tandis que Constance, mourant tranquillement à York, déposait sa part d'empire sur la tête de son fils Constantin. Le labarum apparut: *In hoc signo vinces !*

Lorsque Constantin lut cette promesse dans le ciel, trois siècles s'étaient écoulés depuis que le sang

de Pierre l'avait écrite dans le cirque de Néron. L'histoire en est fatigante à force d'être connue. Elle prouve de deux manières la divinité du Christianisme; entendez bien, Coquelet, la *divinité*. Durant ces trois siècles, le Christianisme n'a pas seulement résisté aux supplices, mais aussi à la faveur. S'il avait consenti à n'être qu'une philosophie, on ne demandait pas mieux; il montait sur le trône avec Marc-Aurèle ou avec Adrien.

Les ingénieux du dernier siècle expliquaient la folie de la croix par la folie des Abdéritains. Du temps de Lysimaque, les gens d'Abdère furent tourmentés d'une fièvre chaude qui les portait à déclamer avec la dernière véhémence divers passages de l'*Andromède* d'Euripide. Les premiers avaient imité un acteur célèbre, et leur passion s'était communiquée à la foule. Ainsi, disaient les ingénieux du dernier siècle, le monde a pris cette rage du martyre, qui dura trois cents ans.

C'est parfait, et l'argument du martyre est caduc! Mais comment le Christianisme a-t-il vaincu la faveur? Comment a-t-il résisté à ces bons princes qui lui ouvraient la cour et les temples? Vous expliquerez cela comme vous pourrez, Coquelet, ou vous le ferez expliquer par d'autres. En vérité, le fin Renan ne serait pas de trop!

Il restait une épreuve à subir. On avait passé par la prospérité sous Constantin, par des difficultés nouvelles sous ses fils hérétiques. Un homme apparaît avec le dehors d'un philosophe, dissimulé comme Tibère, sanguinaire comme Néron, fou comme Héliogabale, plus redoutable qu'eux tous,

car il est apostat; et il a le talent, l'orgueil et la rage de l'homme de lettres. Dans ce seul homme, le Christianisme voit sur le trône tous les adversaires qu'il a successivement rencontrés.

Que fera Julien? Une sottise. Pour mieux abattre le Christianisme, il recommande aux païens de prendre des vertus chrétiennes. Alexandre Sévère et Gallien avaient donné ce conseil. Or le paganisme n'était plus le mystère, ni la poésie, ni la force: si on lui ôtait encore le vice, autant valait se faire baptiser! Julien en persuada même ses prêtres. Le paganisme lui dut un dernier vernis de ridicule, l'Église une arrière-floraison de martyrs, la littérature des pages pleines d'ennui. Ce brillant résumé de tous les adversaires du Christ passa vite et fut sifflé.

Voilà, mon Coquelet, les princes de l'antichristianisme; voilà tout l'art du monde contre la Croix. L'histoire ne vous offrira partout que l'une ou l'autre de ces premières figures, souvent amoindrie. Néron, Héliogabale, Adrien, Plotin, Porphyre, Julien; férocité, ruse, orgueil, mensonge, mêmes caractères, mêmes moyens, même résultat. La férocité rencontre les martyrs, la ruse et le mensonge suscitent les docteurs, la force est vaincue, l'orgueil est sifflé.

Pour conclure, cher Coquelet, vous êtes en mauvaise compagnie. Il n'y a pas que des tigres dans vos quartiers, il y aussi des renards et ce n'est pas le pire: la sottise abonde. O chevaliers de l'esprit

humain, quel carnaval d'infirmités que toute votre politique et toute votre littérature!

Assurément vous êtes les plus forts. Tous ceux que je viens de nommer, et Néron et Porphyre et Julien ont été les plus forts, et tous ceux qui les ont imités ont été les plus forts, Luther a été le plus fort, Voltaire a été le plus fort; Fourier, Enfantin sont forts, très forts. Je ne connais, à l'heure qu'il est, rien de fort comme le bonhomme Havin.

Voulez-vous que j'aie peur de cette force-là? Craindrai-je qu'elle fasse enfin ce qu'elle n'a jamais pu faire, et que le bonhomme Havin, avec son équipe de cacographes, réussisse là où Héliogabale et Porphyre ont échoué? Ma foi, non! Et quand même le bonhomme Havin, maître du monde, présiderait ici pour me voir manger, je lui dirais: — *Ave*, bonhomme! demain tu n'auras plus de pourpre et tu seras sifflé.

III

LES DÉVOTES DE SAINT-PIERRE

Si l'humble vieille en habit de veuve que j'ai vue aujourd'hui à Saint-Pierre, assise sur le pavé, dans un coin, entre l'autel de l'abside et l'autel principal, m'avait confié les pensées qui luisaient dans son regard fixé au Crucifix, j'aurais entendu des paroles du ciel.

Cette femme est ce qu'on appelle « une dévote de Saint-Pierre. » Elles passent leur vie dans la basilique, tantôt en prière, tantôt en contemplation; et

leur repos est encore une contemplation et une prière. Ailleurs, j'ai rencontré de ces visages regardés de Dieu.

Je voyais cette femme, et ma pensée se portait sur le monde. Le monde fait tant d'efforts contre saint Pierre, il est si puissant, il a tant de soldats, tant d'écrivains: j'admire que ce soit pour le monde une si grosse affaire de jeter hors d'ici cette femme!

Un jour, dans un de nos villages, je visitais une vaste église monastique, rebâtie par l'État, au prix de quelques millions. Devant l'autel priait une paysanne. Le curé me la montra: elle formait, à elle seule, la partie vraiment fidèle de la paroisse.

L'État a rebâti pour une raison on pour une autre; mais la raison de Dieu, qui m'assure que ce n'est pas la foi de cette indigente? Le seigneur Cavour et le seigneur Mazzini veulent prendre Rome, et ils n'en finissent point: qui m'assure que la foi de la veuve assise sur le pavé de Saint-Pierre ne compte pas pour beaucoup dans les embarras de ces forts seigneurs?

Serait-il indigne de Dieu de garder Rome, afin que cette pauvre femme ne soit pas dérangée dans Saint-Pierre? Serait-il indigne de Dieu de lui faire connaître à elle-même, directement, que les efforts du monde sont ridicules, et que, tant qu'elle voudra prier près du tombeau des Apôtres, elle y priera en paix?

Nous ne connaissons pas la force de la prière, cette puissance de l'homme sur la toute-puissance de Dieu. La prière se forme dans un humble cœur,

elle monte au ciel, et les orages s'éloignent. Par la prière, les plus justes alarmes des fidèles et les plus sages calculs des impies sont également trompés.

Une femme de Byzance quêtait pour la construction de la basilique. Lorsque la grande église fut achevée, on lut au fronton ces mots, écrits de la main d'un ange : *Sophie m'a bâtie.* Au fronton de la basilique vaticane, les Anges écrivent, et Dieu rendra visibles un jour les noms de quelques obscurs fidèles qui l'ont préservée.

Quand la rumeur du monde accuse insolemment Dieu de vieillir dans son éternité et de n'avoir plus la main à sa gloire qui croule partout, ceci est pourtant vrai, que l'on voit relever les églises abattues et jaillir des églises nouvelles. Le miracle s'opère là même où il ne reste à Dieu qu'un petit troupeau, parfois qu'une seule brebis.

Pour ces fidèles méprisés, pour cette pauvresse inconnue dont la vie et la mort n'ont pas plus d'importance que l'éclosion ou la chute d'une feuille dans la forêt ; pour que l'enfant d'un ouvrier incrédule reçoive le baptême et fasse sa première communion, vous rebâtissez, vous ornez des églises.

Nous ne le faisons pas nous-mêmes ; vous le faites à vos frais, de vos mains. Vous y consacrez l'argent levé sur des contribuables qui ne croient pas ; vous y employez vos bureaux, vos architectes, vos peintres qui ne croient pas ; vos ouvriers y travaillent le dimanche en sifflant des blasphèmes.

Et quand l'église est bâtie, vous trouvez bon que mille voix injurieuses s'élèvent pour conseiller à la

foule de n'y entrer pas, et en effet elle n'y entre pas: mais l'église est bâtie, le prêtre l'occupe, Dieu y descend; quelques pauvres femmes viennent le recevoir, les enfants sont amenés au baptême.

En vérité, Dieu ne sert pas si mal ceux qui l'aiment! Des millions pour qu'une pauvre femme prie à couvert dans son village mécréant; le prêtre pour lui dire la messe; l'évêque pour que son petit-fils reçoive la confirmation; le Pape pour que son évêque soit légitime! — Toute la force du monde est en arrêt devant cette vieille qui sert Dieu.

Expliquez cela comme vous l'entendrez, voilà le fait. Et si vous voulez vous affranchir du fait, abattre l'église ou seulement la laisser tomber, alors le problème est d'empêcher que l'église en tombant n'écrase les maisons voisines, et le village, et la ville, n'écrase l'art, la science, la société, la civilisation, n'écrase le monde.

IV

RÊVE D'UN PATRIOTE ITALIEN

Un révolutionnaire italien de 1848, un de ceux qui se crurent maîtres de Rome, eut l'idée de prendre les grands moyens et de délivrer enfin l'humanité. Il le dit avec cette belle ingénuité que chacun met en ce temps-ci à proclamer ce qu'il estime avoir fait de bien:

« Qu'ai-je vu à Rome? J'ai vu qu'au-dessus des catacombes, au milieu des basiliques, à côté du Vatican, il n'y avait pas place pour les tribuns, encore moins pour un roi.

« Révolté contre ces prodiges de l'art qui avaient fait de Rome la ville des Pontifes, désespéré de patriotisme, une pensée de Vandale me traversa l'esprit: Miner Saint-Pierre, faire crouler cette coupole qui abrite la Papauté, imiter les chrétiens, détruire pour édifier. Je voulais Rome.

« Depuis ce jour, les années et la réflexion m'ont dévoilé de cruelles réalités. J'ai appris que tant que les deux grands empires, dont les Alpes seules nous séparent, se proclameront catholiques, ils refuseront Rome à l'Italie.

« Dans le milieu monarchique qui l'entoure, l'Église est encore puissante. Romaine, elle veut rester romaine; elle ne veut pas émigrer. Elle était faible pour conserver ses provinces; renfermée dans Rome, elle est défendue par les baïonnettes de la politique catholique. »

Ce père conscrit de l'ancienne Rome est intéressant! Il s'abuse, s'il croit à l'existence d'une politique catholique munie de baïonnettes. Il n'y a dans le monde, en ce moment, ni baïonnettes ni politique catholiques.

Et s'il croit que la politique qui entretient aujourd'hui des baïonnettes à Rome fait ce qu'elle veut et sait ce qu'elle fait, cela ne m'est pas démontré. Je croirais plus volontiers que cette politique fait ce que veut la dévote assise sur le pavé de Saint-Pierre.

Rêver de faire sauter la coupole « pour imiter les chrétiens, » c'est donner une juste idée de la manière dont le Capitole peut imiter le Vatican. Néanmoins le patriote qui fit ce beau rêve ne manque pas de bon sens, puisqu'il voit que le Vatican est encore solide.

S'il peut reconnaître un jour que Dieu aussi est solide, son patriotisme sera d'une qualité supérieure, — et son bon sens aussi.

Au pied de cette coupole à faire sauter, mais qui ne saute pas; à la base de ce diadème, comme un cercle de diamants, éclatent ces mots en lettres de deux coudées: *Tu es Petrus,* et toute la divine promesse.

Il faut un commentaire perpétuel à ces mots qui doivent traverser le temps. Ce commentaire est fait par toutes les langues que peut comprendre l'oreille humaine, langues amies, langues ennemies, langues du diable, langues de Dieu. Elles parlent à la fois, elles parlent tour à tour.

Pour nos oreilles, en ce moment, c'est la politique de Moab qui commente. Dieu parle aussi cependant. Nous ne l'entendons pas, mais les âmes saintes l'entendent. Elles savent qu'il aura le dernier mot.

C'est pourquoi tant de quiétude sourit sur le visage de cette humble femme assise entre l'autel et la chaire, les yeux tournés vers le Crucifix. Le commentaire de Moab ne trouble point sa paix, et ne lui fait que mieux comprendre le commentaire de Dieu.

C'est pourquoi tant de sérénité éclaire le visage du Pontife assis sur cette chaire stable au milieu des orages. De son trône, trois mots de l'impérissable inscription lui apparaissent: *Super hanc Petram.* Il lit ces mots malgré les nuages qui couvrent le ciel: il les entend malgré la tempête qui mugit.

Rois, peuples, princes de la science, princes du mal, princes du monde, possesseurs de la force, docteurs du crime, prêtres de l'enfer, un seul

cadavre à l'entrée du Vatican forme un obstacle que vos armées ne peuvent franchir; Pimodan mort garde encore le Pontife et le temple. Dieu seul est fort, Dieu seul est grand!

V

L'AUTEL

L'AUTEL de l'abside, dans Saint-Pierre, placé sous la chaire de l'Apôtre, en face de l'autel principal, exigeait des réparations. Pie IX l'a fait refaire en plus beaux marbres, et l'a voulu consacrer lui-même, comme évêque de Rome. J'ai pu suivre de près le cérémonie, le *Pontificale romanum* à la main. C'est un livre que peu de catholiques connaissent. On le croit spécial aux évêques, sans intérêt pour les simples fidèles. Cette erreur nous dérobe des lumières qui nous rempliraient de joie et d'amour. Combien de catholiques savent-ils à fond ce que c'est qu'un autel catholique?

J'ai vu dérouler un magnifique tissu des choses de la terre et des choses du ciel, une trame divine, faite de matière et d'esprit, qui enveloppait mon entendement d'un vêtement de Dieu. J'ai entendu le Pontife évoquer la création matérielle, la purifier, la délivrer du pouvoir du démon et, l'ayant ainsi rétablie dans sa dignité première, l'associer au travail qu'il faisait pour la gloire de la clémence du Christ. Par la même autorité qui chasse le démon, je l'ai entendu appeler d'une voix respectueuse, mais souveraine, les Anges de Dieu; et les

commettre à l'accomplissement de l'œuvre; et les Anges allaient et venaient du ciel à lui et de lui au ciel. — Interrogeant et pressant Dieu lui-même, il lui demandait de consommer le miracle, et il savait que Dieu daignait obéir.

La consécration de l'autel se peut voir partout en pays catholique. C'est néanmoins ce que j'ai vu de plus grand dans Rome. Je voudrais en fixer une ombre, dérober un accent à cette poésie de la liturgie, égale à la poésie des Livres saints. Car l'Église du Christ a absorbé et accompli la poésie de la Synagogue, comme la loi du Christ a accompli et absorbé la loi de Jéhovah. Pierre est Moïse, et de plus il est Pierre. Tout le temple de Jérusalem est dans l'Église de Rome, plus Jésus-Christ, vivant, enseignant et régnant.

Mais ce que j'entreprends de peindre, une plume à la main, je l'ai contemplé dans la splendeur de la basilique remplie du Pape, et plus rayonnante de cette présence que de tout l'or qui ruisselle sur ses marbres et de tout le soleil qui l'inonde; ce que je veux redire, mon oreille l'a reçu éclatant de la double harmonie de la langue sacrée et du chant sacré. C'était la voix de Pie IX, douce et sonore, qui me transmettait ces paroles sublimes, vivantes du feu de son cœur. Je ne prétends pas donner une traduction; je crois même qu'une traduction est impossible. J'espère saisir pourtant quelque rayon de cette poésie incomparable, et surtout je dirai ce que c'est qu'un autel.

Les cierges sont allumés. On a préparé le saint

chrême, l'huile sainte, l'encens, l'eau, le feu, la cendre, le sel, le vin, la cire, la chaux et le sable, toutes les matières et tous les instruments qui serviront à la consécration. On a chanté les psaumes. Le pontife invoque l'assistance divine :

« Soyez présent ici, Dieu un et tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit. Seigneur, inspirez nos actions, aidez-nous à les accomplir. Que notre prière et toute œuvre de nous ait toujours par vous son commencement, et par vous aussi s'achève. »

Le Chœur entonne le chant des litanies, où sont invoqués deux fois le Saint en l'honneur de qui l'autel est dédié et ceux dont les reliques y seront incluses. Or le Pape replaçait dans cet autel les reliques des saints Clément et Félicissime, martyrs, que le Pape Benoît XIII avait déposées dans l'autel ancien; et il le consacrait à la Vierge Marie, à l'Apôtre Pierre et à tous les Saints qui ont été Souverains Pontifes.

Les litanies sont une supplication de toute la terre à tout le ciel. L'impression en est grande dans cette basilique peuplée et comme bâtie d'ossements sacrés. Nous invoquons les saints Apôtres : plusieurs sont là; les saints Pontifes confesseurs : vingt-quatre Papes saints reposent sous les dalles; les saints Docteurs : leurs images réjouissent nos yeux, les restes de beaucoup d'entre eux nous entourent; les saints Martyrs : Étienne, Laurent, Vincent, Fabien et Sébastien, Jean et Paul, Cosme et Damien, Agnès et Cécile habitent le temple ou la cité.

O Jésus vainqueur, entendez-nous ! — O Pontifes, ô Docteurs, ô Martyrs unissez-vous à nos

prières, et qu'elles triomphent auprès de Dieu! — Afin que tu gouvernes et que tu conserves ton Église sainte, nous te prions, Seigneur, exauce-nous! — Afin que les ennemis de ton Église soient humiliés et confondus, nous te prions, Seigneur, exauce-nous! — Afin que la concorde règne entre les nations et que tout le peuple chrétien jouisse de la paix dans ta lumière, nous te prions, Seigneur, exauce-nous! — Afin que nos esprits s'élèvent aux célestes désirs, afin que nos âmes et celles de nos proches et celles qui nous ont aimés soient préservées de la damnation éternelle, nous te prions, Seigneur, exauce-nous! — Afin que tu daignes donner l'éternel repos aux fidèles défunts; nous te prions, Seigneur, exauce-nous! — Afin qu'en ton honneur cet autel soit béni, soit sanctifié, soit consacré, nous te prions, Seigneur, exauce-nous!

Le Pontife procède à l'exorcisme et à la bénédiction du sel, de l'eau, de la cendre et du vin:

« Sel, créature, je t'exorcise au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui a dit à ses Apôtres : *Vous êtes le sel de la terre*, et qui, par l'Apôtre, nous dit: *Que votre parole soit toujours imprégnée du sel de la grâce.* Je t'exorcise afin que, sanctifié pour la consécration de cet autel, tu serves à chasser le démon, et qu'à tous ceux qui te prendront tu sois pour l'âme et pour le corps une guérison, un secours et la confirmation du salut. Qu'il en soit ainsi, Dieu tout-puissant, par Jésus-Christ Notre Seigneur, Votre Fils, qui viendra juger les vivants et les morts et le monde par le feu.

« Eau, créature, je t'exorcise au nom de Dieu Père, Fils et Saint-Esprit; et que par toi le diable soit repoussé d'auprès des justes, et contraint de fuir l'ombre de cette église et de cet autel. Et vous, Seigneur Jésus, mettez l'Esprit-Saint dans cette église et dans cet autel, afin qu'il donne la santé du corps et de l'âme à ceux qui vous

adorent, et que votre nom soit glorifié parmi les nations, et que les incrédules se tournent de cœur vers vous et n'aient point d'autre Dieu que vous seul, Seigneur, qui viendrez juger les vivants et les morts et le monde par le feu.

« Dieu tout-puissant et éternel, pardonnez aux pénitents, soyez propice aux suppliants, et daignez envoyer du ciel votre Ange pour qu'il bénisse et sanctifie ces cendres, afin qu'elles deviennent un remède à tous ceux qui s'accusent et pleurent devant vous, invoquant votre miséricorde parce qu'ils ont péché; et que par votre nom très saint, ces cendres qu'ils répandront sur eux-mêmes pour le rachat de leurs prévarications, procurent à leurs corps la santé et à leur âme votre grâce. »

Le Pontife invitant la très sainte Trinité, fait le mélange du sel, de la cendre et de l'eau. Il bénit ensuite le vin:

« Seigneur Jésus qui, à Cana de Galilée, avez transformé l'eau en vin et qui êtes la vigne véritable, multipliez sur nous votre miséricorde et daignez bénir et sanctifier cette créature, le vin, afin qu'en tout lieu où il sera répandu, là se répande l'abondance de votre bénédiction et de votre sanctification. Dieu qui, avec le Père et l'Esprit-Saint, vivez et régnez dans tous les siècles des siècles, qu'ainsi soit!

« Que le vin, le sel, la cendre et l'eau soient mêlés ensemble au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit! »

La consécration de l'autel commence. Une sublime prière exprime le sens de l'œuvre sainte:

« Au nom de la Victime unique de propitiation offerte pour nous racheter sur cet autel de la Croix qui fut préfiguré par le patriarche Jacob, lorsqu'il érigea une pierre en autel de sacrifice et que d'en haut s'ouvrit l'oracle de la porte du ciel; suppliants devant vous, Seigneur, nous vous prions de commander que la matière polie de cette pierre, où s'offriront les célestes sacrifices, soit enrichie de l'abondance de votre sanctification, Vous qui autrefois avez écrit la loi sur des tables de pierre.

« Dieu, créateur de toutes choses visibles et invisibles, et consécrateur de toutes les sanctifications, daignez être présent à la dédicace de cette table d'autel. Elle va être bénie et marquée par nous, indigne, avec l'huile sacrée

et le saint chrême: mettez en elle la vertu de votre consécration; sanctifiez-la, Seigneur, et que tous ceux qui l'approcheront pour vous prier ressentent votre secours. »

Le Pontife, prenant l'eau bénite, la chaux et le sable, compose un ciment, et ensuite, précédé de la croix, se rend processionnellement au lieu où, dès la veille, ont été déposées avec révérence les reliques qui doivent être incluses dans l'autel. Avant d'entrer, il s'adresse à Dieu: « Faites-nous dignes, Seigneur, de toucher les membres de vos Saints! » Il reçoit les reliques et les porte à l'autel qu'il doit consacrer. Le Chœur chante:

« Vous sortirez avec joie, vous serez escortés avec joie, et les montagnes et les collines vous attendent et tressaillent de joie. *Alleluia !*

« Saints de Dieu, levez-vous de vos demeures, sanctifiez ces lieux, bénissez ce peuple; et nous, hommes pécheurs, gardez-nous dans la paix!

« Saints de Dieu, allez au lieu prédestiné qui a été préparé pour vous; et nous, hommes pécheurs, gardez-nous dans la paix! »

En présence des reliques, déposées avec honneur au milieu des lumières, le Chœur dit le psaume *Cantate Domino canticum novum* et le psaume *Laudate Dominum in sanctis ejus*, deux chants de triomphe. En même temps, le Pontife oint avec le chrême les cavités qui ont été préparées dans l'autel. Le Chœur:

« Saint de Dieu, vous avez reçu un siège sous l'autel de Dieu: intercédez pour nous auprès de Notre Seigneur Jésus-Christ.

« Sous l'autel de Dieu, j'ai entendu la voix de ceux qui ont été tués. Ils disaient: Pourquoi ne défendez-vous pas notre sang? Et ils ont reçu cette réponse divine: Attendez encore un peu, jusqu'à ce que soit complet le nombre de vos frères.

« Les corps des saints sont ensevelis dans la paix; les noms des Saints vivront éternellement. »

Le Pontife a fermé le tombeau. Il prend l'encensoir. Le Chœur:

« Un ange était debout près de l'Autel du Temple; dans sa main il tenait un encensoir d'or, et on lui donna des parfums en grand nombre, et la fumée des aromates monta devant Dieu. *Alelluia !* »

Le Pontife:

« Qu'en votre présence, Seigneur, notre prière s'élève comme l'encens. Que ceux qui auront offert avec dévotion sur cet autel le saint sacrifice, ou qui en auront reçu l'aliment sacré, obtiennent et le secours pour la vie présente et la rémission de leurs péchés, et la grâce de l'éternelle rédemption. »

Une voix rappelle de nouveau la pierre de Jacob, préfiguration de l'autel véritable, et le Chœur entonne le psaume *Quam dilecta tabernacula tua*, ce soupir que David, dans la nuit de l'attente, au pied de l'autel périssable, poussait vers le Tabernacle éternel:

« Mon âme soupire; elle est dans la défaillance, elle aspire aux parvis du Seigneur.

« Jacob érigea une pierre en autel, il y répandit l'huile et offrit un sacrifice au Seigneur.

« Mon cœur et ma chair éclatent de joie et d'amour dans le Dieu vivant.

« Jacob érigea une pierre en autel. . . .

« Car le passereau trouve une maison pour s'y retirer et la tourterelle un nid pour y placer ses petits;

« Jacob érigea une pierre en autel. . . .

« Et moi j'ai vos autels, Seigneur des Puissances, mon Roi et mon Dieu! »

Parmi tant de sublimes inspirations qui tiennent la liturgie au niveau de la parole de Dieu, il n'y en a point d'où jaillissent plus de lumières, que l'emploi

qu'elle fait des textes de l'Ancien Testament. La liturgie est un commentaire divin de l'Écriture, elle en explique tous les sens, elle en étale toutes les beautés, elle montre l'accomplissement de toutes les prophéties et la certitude de toutes les promesses.

Le Pontife, employant l'huile des catéchumènes et l'eau bénite, fait de nouveau le signe de la croix sur la pierre sacrée, appelle de nouveau les largesses de la bonté divine, en faveur de quiconque aura prié à cet autel. Le souvenir de l'autel de Jacob revient durant le chant du psaume *Bonum est confiteri Domino*, destiné à célébrer la justice de Dieu.

« L'homme insensé ne pourra connaître les pensées du Seigneur et le fou n'en aura point l'intelligence.

« — Jacob se leva dès l'aurore. . . .

« Après que les pécheurs auront poussé comme l'herbe, et que tous ceux qui commettent l'iniquité auront jeté leur éclat, ils périront éternellement.

« Et vous, Seigneur, vous êtes le Très Haut éternellement.

« Et voici que vos ennemis, Seigneur, vont périr, et tous ceux qui commettent l'iniquité vont être dispersés.

« Et mon œil a méprisé mes ennemis, et mon oreille entendra parler du malheur des méchants.

« Le juste fleurira comme le palmier, et se multipliera comme le cèdre du Liban.

« Jacob se leva dès l'aurore. . . . »

On dit le psaume XLIV, qui s'adresse au Messie et à son Église, et le psaume XLV, qui peint la sécurité de l'Église de Dieu:

« Dieu est notre refuge et notre force; il nous assiste dans la grandeur de nos afflictions.

« Le Seigneur est au milieu de la cité sainte, elle ne sera point ébranlée: Dieu la protégera dès le grand matin.

« Les nations ont été remplies de trouble et les royaumes ont été abaissés. Dieu a parlé et la terre a été secouée. . . .

« Soyez en repos, c'est moi qui suis Dieu : je serai élevé au milieu des nations, je serai élevé dans toute la terre. »

Le Pontife mêle l'huile sainte et le saint chrême sur la pierre, et le Chœur chante le psaume *Fundamenta ejus in montibus sanctis*, glorification prophétique de la nouvelle Jérusalem, également applicable à Rome et à l'Église :

« Glorieuses sont les choses que l'on dit de toi, cité de Dieu !
« Ne dira-t-on pas de Sion : Un grand nombre d'hommes sont nés dans elle, et le Très Haut lui-même l'a fondée ? »

Cependant le Pontife, d'une façon plus pressante et plus tendre, invite encore le peuple à prier. Le Chœur rappelle l'autel de Moïse, comme il a rappelé l'autel de Jacob : « Moïse éleva un autel et il y offrit un sacrifice du soir qui s'éleva en odeur de suavité devant le Seigneur Dieu, en présence des fils d'Israël. »

Mais avant que le sacrifice soit offert sur la pierre sacrée, elle devra porter quelques figures des sacrifices de l'ancienne loi. Le Pontife y a disposé cinq croix, chacune formée de cinq grains d'encens qu'il vient de bénir, afin que par son odeur les embûches du démon soient éloignées de l'homme, œuvre des mains de Dieu, racheté du sang précieux de Jésus-Christ, et qu'ainsi l'homme puisse échapper à la morsure du serpent d'iniquité. » L'encens brûle ; le Chœur invoque l'Esprit-Saint. Le Saint-Père était debout à l'angle de l'autel, grave et doux, plein de la présence de Dieu. On chantait

« L'Ange se tenait près de l'autel du Temple, il avait à

la main un encensoir d'or, on lui donna des parfums en grand nombre, et la fumée des aromates monta en présence de Dieu. »

Et je me suis dit : — J'ai vu l'ange du Seigneur ; je l'ai vu debout près de l'autel du Temple ; il avait à la main un encensoir d'or, et son cœur brûlait, et il portait vers Dieu toutes les prières du peuple de Dieu.

Le Pontife :

« En haut les cœurs, et rendons grâces au Seigneur notre Dieu.

« Il est véritablement digne et juste, équitable et salutaire que toujours et partout nous vous rendions grâces, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu clément et éternel, qui n'avez point commencé et qui serez toujours ; Dieu qui avez voulu être tout ce que vous êtes ; Dieu saint et admirable dont les éléments ne sauraient contenir la majesté. Nous vous bénissons, nous vous supplions : que cet autel soit à vous, Seigneur, comme celui que notre père Abraham, qui mérita de vous voir, érigea et consacra en invoquant votre nom, et sur lequel le prêtre Melchisédech exprima la force du sacrifice triomphal. — Que cet autel soit à vous, Seigneur, comme celui sur lequel Abraham, croyant de tout son cœur en vous, de tout son cœur offrit son fils Isaac, source de notre foi, et où fut manifesté le sacrement du mystère de salut, la passion du Seigneur, lorsque, le fils étant offert, l'agneau fut immolé. — Que cet autel soit à vous, Seigneur, comme celui qu'Isaac, ayant trouvé un puits d'une eau profonde et pure, auquel il donna le nom d'Abondance, consacra à votre majesté. — Que cet autel soit à vous, Seigneur, comme cette pierre que Jacob avait placée sous sa tête lorsque, dans son sommeil révélateur, il vit l'échelle mystérieuse par où les anges montaient et descendaient. — Que cet autel soit à vous, Seigneur, comme celui que Moïse, ayant reçu vos ordres, et figurant le collège apostolique, forma de douze pierres. — Que cet autel soit à vous, Seigneur, comme celui que Moïse purifia par une purification de sept jours, et qu'après un entretien céleste avec vous il appela le Saint des Saints, parce que vous lui aviez dit : Que celui qui touchera cet autel soit sanctifié. — Que sur cet autel donc soit le culte d'innocence ; que la superbe y soit

immolée, la colère anéantie, la luxure et toute mauvaise passion blessée à mort; que sans cesse y soit offert le sacrifice de chasteté figuré par les tourterelles, et le sacrifice d'innocence figuré par les petits des colombes. »

Après ce résumé des saintetés de l'autel, éclate le psaume *Exurgat Deus*, prophétie de la victoire totale et de l'ascension de Notre-Seigneur:

« Que le Seigneur se lève et que ses ennemis soient dissipés, que ceux qui le haïssent fuient de devant sa face!

« Comme la fumée disparaît, qu'ils disparaissent; comme la cire fond devant la face du feu, que les pécheurs périssent devant la face de Dieu!

« Il est le père des orphelins et le juge des veuves, le Dieu qui réside dans son lieu saint!

« Notre Dieu est le Dieu qui sauve. Il délivre de la mort.

« Il brisera les têtes de ses ennemis, des superbes qui marchent dans le péché! »

Une dernière onction est donnée à la pierre qui désormais portera le corps de Jésus-Christ vivant. Le Pontife demande encore que tous ceux qui viendront prier à cet autel obtiennent la bienheureuse éternité.

Il est des intelligences que le besoin de l'harmonie tourmente noblement. Victimes de cette rupture qui a produit le désaccord et la nuit, elles sentent que l'harmonie a existé et que l'harmonie est la même chose que la lumière. Elles cherchent partout la lumière et l'harmonie, sauf dans l'Église, croyant qu'il n'y a pas même à chercher par là. Qu'elles regardent pourtant!

Le Dieu Un n'a fait qu'une chose, et la variété de la création, sans limite pour nous, ne constitue qu'une seule création. Toutes les choses créées, visibles et invisibles, sont parfaitement distinctes

et se tiennent parfaitement. Rien ne manque, il n'y a rien de trop, tout est dans la mesure voulue par la perfection d'un ensemble auquel nul détail ne reste étranger. Pas une étoile de trop dans le firmament, pas un atome de moins dans les parties qui composent un atome. D'une parcelle du limon de la terre qu'il avait créée, Dieu a formé l'homme, cet atome; d'une parcelle de ce limon de la terre devenu l'homme, Dieu a tiré l'humanité sacrée de son Fils unique et éternel, le Christ, Notre Seigneur.

L'Église, qui fait l'œuvre de Dieu, ramasse toute la nature en cette unité et cette concorde premières, par l'emploi qu'elle lui donne dans la matière du culte et dans la forme sensible des sacrements. Le Protestantisme rejette la nature, le Paganisme la souillait; l'Église la consacre, catholique encore en ce point. Remettant l'homme en union avec Dieu, pur esprit, elle le remet aussi en communication légitime avec la nature inférieure. Tout inférieure qu'elle est, la nature matérielle est pourtant la sœur de l'homme.

On sait le rôle auguste que l'Église assigne au blé et au vin: ils sont les moyens du sacrifice suprême. L'Église prend le sel de la mer, la liqueur qui donne le fruit de l'olivier, la sève parfumée que laisse échapper l'arbre résineux, la tige de l'hysope, les fibres du lin, la cire des abeilles, la toison des agneaux, l'or, l'argent, les pierres précieuses, et ils deviennent dans ses mains autant de ministres secondaires et d'instruments du culte divin. Elle les emploie pour conférer ses sacrements, par

lesquels l'homme est sauvé et Dieu glorifié; elle place des fleurs sur ses autels; elle reçoit dans ses symboles jusqu'à la figure des animaux. Tout lui appartient; elle use de tout en souveraine, avec une sagesse qui ne craint pas d'ouvrir la porte à l'idolâtrie. L'attouchement qu'elle donne aux choses les rend pures et saintes.

Avant de dire que ce n'est rien, il faut considérer ce que le Paganisme faisait de la nature en la consacrant au démon, et ce que la nature à son tour faisait de l'homme. Souvenons-nous du Cirque, et souvenons-nous que ces jeux horribles avaient un caractère religieux. Toute la nature y était convoquée au supplice de l'homme; la chair humaine était pétrie dans le sang sous le pied de l'homicide et sous le pied de la bête, comme pour devenir un sacrement du démon. Souvenons-nous des voluptés romaines et des voluptés asiatiques, et regardons encore aujourd'hui les voluptueux.

Ceux qui savent quelque chose des rites de la magie ont déjà reconnu qu'en cela, comme en tout, le démon se rend parodiste des choses de Dieu. Shakespeare, dans *Macbeth*, a donné une esquisse de ce culte infernal. Pour composer l'*Œuvre sans nom*, qu'elles destinent à enfanter le crime et la mort, les sorcières rassemblent des poisons, des reptiles, des pourritures, tout ce que la matière fournit de plus hideux. Ainsi faisaient les magiciens de l'antiquité. Le culte public, qui n'était lui-même qu'une grande sorcellerie, ajoutait le sang. Dieu, la nature et l'homme étaient insultés à la fois, dans le but de perdre à la fois les corps et les âmes.

L'Église veut tout relever, tout sauver, tout unir. Le péché a détruit l'harmonie entre Dieu et l'homme, entre l'homme et les autres créatures de Dieu : l'Église veut réconcilier l'homme non seulement avec Dieu, non seulement avec l'homme, mais avec la nature. Les Apôtres disaient que Dieu leur avait donné « une parole de réconciliation. » L'Église prend donc ce que la nature a de plus innocent et de plus bienfaisant, elle le purifie encore pas ses exorcismes, elle y surajoute une bonté supérieure par ses bénédictions, elle en fait un agent qui porte à l'homme la grâce de Dieu.

Un protestant illustre, contraint par le seul spectacle de l'histoire, s'écrie que « l'Église est la plus grande école de respect qu'ait vue le monde. » La plus grande, et la seule! Avant l'Église, il y avait eu dans le monde des écoles de crainte et de terreur, point d'école de respect. Et l'on peut prévoir aujourd'hui ce que deviendrait le monde si cette école était fermée.

L'Église a enseigné à l'homme le respect; le respect de tout, même de la matière, traitée par elle en œuvre de Dieu; et l'homme se respecte lui-même devant cette matière respectée et qui ne lui doit plus que le service.

VI

LE JUSTE

— Oui, oui, dit Fra Gaudenzio, les forces ne manquent pas à l'Ennemi. Il a des diplomates, des docteurs, des journalistes, du canon rayé.

Il est adroit, subtil, audacieux. Il ne craint point de mentir, et il sait mentir. Il ne craint point d'opprimer, il ne craint point de corrompre.

Il s'entend merveilleusement à toute œuvre mauvaise; il est passé maître en toute fourberie, en toute iniquité, en toute hypocrisie.

Il sait des prières et il les récite. Il se fait bénir. Il prend à son service beaucoup de traîtres qui persuadent beaucoup de sots.

Il est captieux et il nous embarrasse. Il répand tant d'encre, il soulève tant de poussière, il prodigue tant de serments!

Que penser, que faire? On craint de manquer de charité, de manquer de prudence. . . . Et puis du sang de tous les côtés; de tous côtés des abîmes!

Où est la voie? Nous supplions Dieu de nous la montrer; Dieu ne répond pas. Ciel voilé, nuit profonde! C'est l'épreuve.

On sent venir la défaillance. On est près d'interroger la fausse sagesse humaine, près de lui céder: l'épreuve va jusque-là!

Mais nous avons souvent l'occasion de dire la messe des *Confesseurs*. Nous lisons l'Épître et l'Évangile. Ah! pour avoir raison de nous,

Il faudrait nous ôter le missel et le bréviaire; c'est difficile. L'imprimerie les a multipliés, Dieu merci! Et puis, nous les savons par cœur.

Avez-vous quelquefois fait attention à l'Épître de la messe pour un Confesseur? Je viens de la relire. Écoutez ceci:

« Le Seigneur a conduit le juste par les voies droites; il lui a montré le royaume de Dieu, et il lui a donné la science des saints;

« Il l'a gardé et défendu; il lui a préparé un rude combat, afin qu'il vainquît et qu'il connût que la sagesse est plus puissante que toute chose.

« La divine Sagesse ne délaissa point le juste lorsqu'il fut vendu; elle le délivra des pécheurs et descendit avec lui dans la fosse.

« Et dans les chaînes elle ne le délaissa point, jusqu'à ce qu'elle lui eût apporté le sceptre royal et la puissance contre ceux qui le persécutaient.

« Elle convainquit de mensonges ceux qui l'avaient calomnié; et le Seigneur notre Dieu lui a donné une gloire éternelle. »

Et l'Église chante: « Ne portez point envie au méchant et ne soyez point jaloux de ceux qui commettent l'iniquité. »

Et elle chante encore: « Le juste fleurira comme le palmier, il croîtra dans la maison du Seigneur comme le cèdre du Liban. »

Et elle chante toujours: « Heureux l'homme qui souffre, parce qu'après avoir été éprouvé il recevra la couronne de vie! »

VII

LA MARSEILLAISE DE FRA GAUDENZIO

Or ils sont sans nombre, par la grâce de Dieu, ceux que nous honorons parce qu'ils ont vaincu le monde, appuyés sur la sagesse de Dieu.

Le monde les a persécutés, diffamés, immolés, ne pouvant les séduire. Ils ont vaincu le monde, ils ont reçu la couronne de vie.

Ils ont vaincu le monde; et les autels aux pieds desquels ils ont sacrifié leur vie, les saints autels sont debout.

Ils ont reçu la couronne de vie au ciel; ils portent sur la terre la couronne de gloire. Les autels sont debout. Les saints ont vaincu le monde.

Ce qu'ils ont pu faire, pourquoi ne le ferions-nous pas? Dieu donnera sa force et sa lumière; nous donnerons notre sang.

Ourdissez vos ruses, aiguisez vos glaives: nous avons du sang à donner! Vous ne savez pas ce que peut une prière, ce que pèse une goutte de sang.

Si vous ne clouez pas nos lèvres, nous parlerons; si vous nous emprisonnez, nous avons la prière, et les barreaux parleront.

Que notre sang coule, Dieu le ramasse et le suspend sur vous. Il en laissera tomber une goutte, elle noiera vos armées.

Le reste, il le gardera dans le trésor de ses indulgences, et l'Église y puisera pour détourner la colère divine et sauver vos enfants.

VIII

DEUX JEUNES FILLES

« *Vita della giovinetta* Albina Gelosi, *cui si aggiunge una memoria della privilegiata morte della giovinetta* Carlottina Olivieri, *entrambi educande nella pia casa delle suore maestre di S. Dorotea in Roma.* »

Cette petite histoire de deux écolières est une vraie fleur romaine. En l'analysant, je garderai la couleur de ces sortes d'écrits, et nous aurons une idée de l'éducation des couvents.

Dans la noble cité de Iesi, la pure et aimable Albine eut son berceau. Elle naquit le 1er décembre de l'an de grâce 1836. Son père Antonio, et sa mère Maria, chrétiens de ce petit nombre qui dans le temps présent sont encore à l'image des temps anciens, voulurent qu'elle fût régénérée par le saint baptême le même jour.

Avec un soin tendre, ils commencèrent d'élever leur très chère fillette, s'étudiant à la faire grandir en bonté et à lui inspirer la crainte de Dieu. Ils voulaient que, par une affection sucée avec le lait, elle aimât déjà la vertu, lorsqu'elle arriverait à l'âge de raison.

Heureux et sages les parents qui savent diligemment remplir le devoir que leur a commis le Seigneur! Car, nous dit saint Basile, la vertu est ce chemin qui gravit vers le sommet de la montagne.

Au commencement, il est étroit, rude, embarrassé d'épines; mais à mesure qu'il monte, il devient plus facile, et enfin mille odeurs suaves de plantes et de fleurs le rendent délicieux.

Tel fut le sort gracieux de notre Albine: entre les bras de ses pieux parents, elle se trouva quasi portée sur ce chemin de la vertu, où, joyeuse et enflammée, on la vit courir toujours plus avant.

Cette âme fut tout de suite charmante. Albine possédait les plus aimables dons que l'on puisse désirer à une noble enfant: prompte, ingénue, modeste, causante, incroyablement attentive à procurer le bien d'autrui.

Elle rendait siens tous les intérêts de ses compagnes. Si quelqu'une s'attirait des réprimandes, elle s'interposait, les yeux en larmes, pressant la maîtresse de pardonner, et l'élève de promettre qu'elle essayerait de ne plus faillir. Souvent elle prit à son compte le châtiment qu'une autre avait mérité.

Elle voulait se rendre agréable à toutes, les plaignait, les aidait, les récréait. S'il arrivait qu'elle en blessât une par quelque parole piquante, elle entendait l'avertissement de l'Esprit-Saint, demandait pardon et ne laissait point coucher le soleil qu'elle ne fût réconciliée.

En son obéissance amoureuse et parfaite, comme en tout le reste, elle agissait par un principe de foi; car le naturel la portait plutôt à résister. Elle se corrigea, prenant soin de rendre aux élèves comme aux maîtresses la charité et le respect qu'elle leur devait en Jésus-Christ.

Elle demandait spécialement le don de l'obéissance. Car, nous dit saint Grégoire, l'obéissance introduit et maintient dans l'âme humaine toutes les autres vertus. Or Albine voulait faire promptement tout ce qui lui serait commandé.

Ainsi elle s'élevait chaque jour! Mais pour dire quelle force opérait en elle ces vertus toujours grandissantes, c'était le fruit de l'oraison. Depuis qu'elle avait reçu la première lumière de la connaissance de Dieu, elle savait que le cœur où ne coulent point les eaux vives de la prière ne produit rien, sinon l'ivraie.

Et l'oraison n'étant autre chose qu'une élévation de notre esprit en Dieu, l'on peut dire que l'oraison de cette enfant ne cessait pas. Sa prière commençait avec le jour, et les occupations du jour ne l'interrompaient point.

A son réveil elle saluait le Père céleste. En qualité de fille et servante, elle lui offrait d'avance les travaux de la journée, implorant sa grâce pour qu'ils fussent moins indignes d'un si bon père et d'un si grand roi. Autant de fois qu'elle changeait d'occupation, elle renouvelait l'offrande.

On la voyait suspendre de temps en temps son travail et lever son clair regard sur quelque sainte image, pour lui envoyer des traits enflammés de son amour. Elle disait: « Entre Marie et Jésus, je ne redoute rien de l'ennemi. »

Dans la prière, une teinte de majesté angélique se répandait sur ce visage gracieux. Droite, à genoux, les mains jointes, vivante image de modestie et de ferveur, son âme était devant Dieu; elle

contemplait sa beauté infinie, elle brûlait de très pur amour.

Et cette flamme de dévotion, remarquable en elle dès sa plus tendre enfance, croissait tellement, que plusieurs commencèrent à penser qu'Albine, couverte du vêtement royal de son innocence, entrerait jeune aux noces de l'Agneau. Déjà elle avait mis en son cœur de se détacher pleinement des choses terrestres, de s'unir tout entière par l'oraison à son divin Époux.

Elle accomplissait à peine sa neuvième année lorsqu'on la fit admettre à la table eucharistique, pensant bien que l'Agneau qui paît parmi les lis aimerait de venir à cette candeur. Albine reçut donc le pain des Anges. Avec quels sentiments, c'est ce qu'il est plus facile d'imaginer que de dire. Depuis ce jour, sa dévotion ne cessa d'augmenter. A Jésus-Christ dans le saint Sacrement, elle donnait le nom familier d'Ami.

Ce très doux ami de son âme innocente, elle allait, aussi souvent que possible, lui rendre visite. Ses plus chères délices étaient de se tenir à ses pieds devant le saint autel. Quand elle ne pouvait entrer à l'église, ses pensées au moins s'y portaient. Elle disait alors: « Allons à l'Ami, — Adressons une parole à l'Ami. »

Qui aime Jésus sans aimer Marie? Qui sert le Fils sans honorer et servir la mère? Albine était donc tendrement dévote à la Reine des Anges, mais non de cette dévotion molle et de pratiques minutieuses qui se conforme peu aux exemples que Marie très sainte nous a elle-même donnés.

Par amour de Marie, elle avait résolu de bien obéir à son père spirituel et de suivre courageusement les avis qu'il lui donnerait. En l'honneur de Marie, elle s'appliquait à remplir exactement tous ses devoirs, même les plus légers. « Car, disait-elle, ne convient-il pas que tout ce qui est offert à une si auguste Reine soit autant que possible parfait ? »

Elle prenait des engagement de piété. « Marie, ma mère, je vous promets de dire tous les jours de ma vie les cinq psaumes qui composent votre nom, afin que vous me fassiez la grâce de me délivrer de l'enfer. O mère ! accepte ce pacte, et ne considère pas la pauvreté de mon offrande, mais les richesses de tes bontés, et accorde-moi ta bénédiction, unie à celle de ton Jésus. »

Ses bons propos étaient suivis d'actions vigoureuses ; elle s'élevait de vertu en vertu, et montait à de plus hauts degrés en chaque vertu. Alors elle eut une vue plus nette des choses humaines et des choses de Dieu : aux choses humaines elle donna tout son mépris, aux choses de Dieu tout son amour. Elle fit vœu de virginité.

« O Dieu tout-puissant et éternel ! moi, Albine, bien que très indigne de m'offrir à vos regards, confiante néanmoins dans votre miséricorde infinie, et animée du désir de vous servir davantage ; en présence de la bienheureuse vierge Marie et de toute la cour céleste, je fais vœu de chasteté. » Et dès ce moment, quelque chose de la sainte gravité de l'épouse vint épaissir encore le beau voile de sa pudeur.

La virginale pureté est un lis qui, pour s'élever odorant et magnifique, ne se contente pas des eaux fécondes de l'oraison et des sacrements, mais encore veut être entouré des épines de la pénitence. Aussi notre chaste Albine voulut-elle d'abord affliger son corps innocent.

Empêchée de ceindre les chaînes de fer, de vêtir le rude cilice, de prendre de sanglantes disciplines, à la place de ces austérités elle en trouva mille que la prudence des supérieurs ne pouvait lui interdire. Ce fut de souffrir avec patience les fatigues, les langueurs, surtout d'accomplir strictement les observances de la vie commune; et la plus âpre pénitence possible, c'est celle-là.

Ainsi, et résolue de se lier bientôt par les vœux sacrés, Albine atteignit dix-neuf ans et se trouva mûre pour le ciel. Un peu de fièvre la prit dans le mois de Marie 1855. Ce n'était rien en apparence; mais elle se sentait attristée. Étonnée de cette tristesse, elle l'attribuait à son peu de vertu.

Interrogée sur sa pâleur, elle répondait souriante: « Ce n'est rien; mais voyez cette pauvrette qui au lieu d'avancer recule! Recommandez-la bien à Notre-Seigneur; car autrement, oh! combien je crains que le divin Époux ne se retire d'elle et ne lui fasse perdre la grâce de sa vocation! »

Se plaignant d'elle-même et redoublant de volonté, pourtant elle continuait de s'affaiblir. Le 18 août mourut sa condisciple, Carlottina, dont nous parlerons ci-après. Or Carlottina, mourante, dit qu'elle voulait une compagne pour entrer au paradis. Elle nomma Albine.

Et presque subitement, Albine, de cette langueur passa à l'agonie. Ses parents l'entouraient, déchirés d'une douleur profonde. Elle, au milieu des assauts de la mort, consolait ceux qu'elle voyait pleurer. Elle disait: « Je m'en vais au paradis! »

Elle avait un frère. Il sanglotait. Elle s'éveilla comme du sein de la mort: « Pourquoi pleure -tu, mon bon frère? Donc, tu ne me veux pas de bien, puisque tu pleures de ce qui est mon bien? Je m'en vais aux joies éternelles. Dans le paradis de Dieu, là je prierai pour toi la Madone; je la prierai qu'elle te fasse toujours meilleur, et qu'elle t'appelle, toi aussi. »

On lui apporta l'Extrême-Onction; elle la reçut cordialement, répondant d'une voix sereine. Et il parut que Dieu n'attendait que de lui avoir fait cette dernière grâce; car aussitôt Albine perdit la voix. Pressant ses lèvres sur les plaies du Crucifix, lorsque le jour commençait à tomber, Albine remit son âme entre les mains du Créateur.

Or je m'adresse à toi maintenant, qui que tu sois qui écoutes. Voici donc que la chère jeune fille est morte en si suave paix et si sûre espérance du salut. Mets en présence une grande princesse, née sur le trône et qui a toujours vécu parmi les pompes du monde; contemple-la comme Albine au lit de mort.

Laquelle des deux voudrais-tu être? Prononce: et que tel soit le jugement que tu fasses toujours des choses d'ici-bas.

La Carlottina, comme notre Albine, avait un esprit aimable, un cœur ardent et charmant, une beauté rare. Elle aimait Jésus et Marie de l'amour d'un ange.

La veille de l'Assomption, son père vint la voir. C'était un homme pieux. Plein de ferveur il peignit les sentiments que lui suggérait la fête de Marie, reine du Ciel.

La jeune fille écoutait, et une flamme s'allumait dans son cœur. Revenue parmi ses compagnes, elle en prit deux à part : — « Priez pour moi, dit-elle, priez ardemment. Je demande une grâce à la Madone, je veux l'obtenir.

« La grâce que je veux, c'est que Marie me vienne chercher pendant l'octave de sa fête, afin que tout de suite s'unisse ma voix à la voix des bienheureux qui chantent Marie éternellement. Je veux voir cette fête de l'Assomption dans le paradis. »

Et toutes deux lui promirent de prier; car la pureté de l'âme est une lumière plus sûre que l'expérience de la vie. Et qu'y a-t-il de meilleur à désirer, et quel vœu est vraiment sage, sinon d'arriver jeune à cette patrie céleste dont le chemin, plus tard, devient si laborieux ?

Le lendemain, à la sainte table, remplie de foi, Carlottina demanda de mourir et se sentit exaucée. La joie éclatait dans ses yeux, dans son langage, dans toute sa personne. Tous ceux qui la voyaient en étaient émerveillés.

Le jour suivant, premier de l'octave, il lui vint un peu de fièvre. Joyeuse, elle dit à ses compagnes étonnées qu'elle se mettait au lit pour mourir. La

fièvre augmenta, sa joie redoubla. Elle demanda le saint Viatique.

Joyeuse, elle reçut l'époux de son âme. Sur son visage il y avait déjà ce mélange de joie et de respect qui est le rayonnement des esprits glorifiés. Elle ne voulait entendre parler que de Jésus et de Marie et de la mort; l'heureux moment de la mort qui lui donnerait Jésus et Marie.

Un peu de délire fit croire qu'elle était effrayée: « Vous pensez que la mort me fait peur, et elle est la chose qui me console le plus. » Le médecin lui annonça qu'elle guérirait. — « Mais non; je meurs par « la grâce de la Madone. Elle m'a fait cette grâce, « elle me l'a dit, et je m'en vais au Ciel. »

Une autre fois: « Tout de suite en Paradis, non, à cause du péché. J'irai en Purgatoire; mais j'espère que la Madone ne m'y laissera qu'un peu. » Elle dit encore: « J'emmènerai une de mes petites sœurs, une de mes compagnes d'ici: et cette compagne c'est Albine.

« J'emmènerai ma sœur pour qu'elle ne devienne pas mauvaise en grandissant; Albine parce que j'ai compassion de son infirmité. » Une religieuse lui dit: « Et moi? » — Non pas vous, mère, car vous êtes nécessaire ici. »

En tout, la chère mourante donnait un spectacle céleste. Patiente, pieuse, avenante à la douleur et à la mort, toujours pleine de joie. Elle consola sa mère: — « Adieu, maman, c'est pour demain; demain je m'en vais à ma maison. Je prierai pour vous la Madone. Dites-le bien à mon père et à tout le monde chez nous. »

Enfin le soir du troisième jour, on vit qu'elle allait passer. On lui donna l'Extrême-Onction. En attendant la mort, elle répétait : « Je m'en vais au paradis ; je « vais baiser les pieds de la Madone. »

Pendant la recommandation de l'âme, elle expira tranquillement, comme elle avait demandé et comme elle avait prédit.

Par la véhémence du saint désir, l'âme s'était arrachée de sa prison.

IX

ANNA-MARIA, SERVANTE DE DIEU

A *Santa-Maria-della-Vittoria*, se font chaque année de solennelles actions de grâces pour la délivrance de Vienne par les armes de Jean Sobieski. L'église est de marbre et d'or. On y voit encore appendus les étendards pris sur les Musulmans.

Dans cette belle et gracieuse église, je voudrais une chose de moins et une chose de plus. Je voudrais expulser le chef-d'œuvre du Bernini, qui frétille au-dessus de l'un des autels, ce fameux groupe de sainte Térèse et du prétendu Amour Divin. Qu'on le vende à quelque Russe. Il serait mieux d'en faire de la chaux.

Je souhaiterais ensuite qu'une inscription marquât le confessionnal où, durant trente années, se confessa la vénérable Anna-Maria. Ce confessionnal, c'est l'enclume sur quoi Dieu forgea une âme

sainte, un acier plus victorieux que la noble épée de Jean Sobieski!

Dans le décret qui introduit le procès de béatification d'Anna-Maria, il est dit qu'elle fut choisie de Dieu pour lui attirer des âmes, pour être une victime d'expiation, pour détourner de grands malheurs par la vertu de ses prières:

« De nos jours, quand la conjuration de l'orgueil de l'homme et des puissances infernales s'est élevée contre les fondements de l'Église et contre ceux mêmes de la société civile, Dieu a opposé une simple femme aux flots débordants de l'impiété. Il a employé à cette œuvre Anna-Maria-Antonia-Gesualda Taïgi. »

Celle dont le nom inconnu est ainsi annoncé au monde vingt-cinq ans après sa mort, était, par sa condition sociale, un peu moins qu'une « simple femme. » C'était une indigente, mariée à un homme de peine du palais Chigi.

Il y a trente ans, on la voyait par les rues, vieille, infirme, allant visiter Notre-Seigneur ou dans une église ou sur un lit de souffrance. Sa pauvreté correcte, un certain éclat de majesté, un certain regard des passants excitaient l'attention de l'étranger. Il entendait dire avec respect, parfois avec dérision: C'est la sainte!

A Rome comme partout, les saints rencontrent la double épreuve de l'admiration et du mépris. Ils redoutent la première, ils aiment la seconde; ils franchissent l'une et l'autre, radieux d'humilité. La pauvre Anna-Maria n'avait pu faire qu'elle ne devînt un des grands personnages de Rome.

Elle possédoit le don des miracles. Elle répandait magnifiquement autour d'elle la guérison, la consolation, la lumière. Elle ne demandait pour elle que d'obéir, d'aimer, de souffrir. Elle vivait du travail de ses mains.

De nombreux témoins ont attesté les splendeurs de cette noble vie. La vie des saints! Dieu présent, visible, agissant; la nature partout vaincue! Et en même temps, ici, les vulgarités et les angoisses de la plus chétive existence populaire!

C'était une Térèse, une contemplative, une vraie amante. Mais point de cellule. Un mari à servir, grossier quoique honnête homme; beaucoup d'enfants, mille soucis, des maladies fréquentes, des ennemis, des calomniateurs.

Elle gouvernait sa lourde maison et n'y faisait pas régner seulement l'ordre, mais la sainte joie. L'indigence y demeura, la misère n'y entra point. Anna-Maria convertissait ses ennemis, pardonnait à ses calomniateurs, et savait être toute et toujours avec Dieu.

Elle avait été belle et brillante. Elle n'attendit point que cette fleur tombât. Appelée, elle se rendit. Dieu l'emporta aussitôt dans l'amour, dans la lumière, dans l'extase. Il lui donna la prière, les larmes, la soif du sacrifice, l'intelligence de la douleur, la contemplation de la vérité.

Il satisfit sa charité, qui lui demandait la guérison des malades; il ajouta la science de la religion, et la connaissance du passé, du présent et de l'avenir, pour favoriser plus utilement cette

charité qui lui demandait encore et surtout la conversion des pécheurs.

Les dons intellectuels lui étaient départis par un miracle sans exemple. Peu de temps après qu'elle fut entrée dans la vie parfaite, elle vit apparaître un globe d'or mat qui devint un soleil incomparablement lumineux, où elle voyait toutes choses.

Elle savait avec assurance le sort des défunts. Son regard allait aux extrémités du monde, y reconnaissait des personnes qu'elle n'avait jamais vues, et les pénétrait jusqu'au fond de l'âme. Les choses accomplies, les choses à venir se révélaient à son regard avec leurs circonstances les plus étendues.

Il suffisait d'un coup d'œil: l'objet qu'appelait sa pensée se montrait et elle savait. Elle voyait le monde entier comme nous voyons la façade d'un édifice. Aussi bien que les individus, les nations lui apparaissaient; elle discernait les causes de leurs maux, les remèdes qui pouvaient les guérir.

Par ce miracle permanent et sans limites, la pauvre compagne de Domenico Taïgi devenait un théologien, un docteur, un prophète. Le miracle dura quarante-sept ans. Jusqu'à sa mort l'humble femme put lire dans le mystérieux soleil, toujours présent.

Jusqu'à la mort, elle n'y porta le regard que pour la gloire de Dieu, quand la charité le voulait, quand l'obéissance l'exigeait. S'il apparaissait une chose qu'elle n'eût point cherchée et qu'elle ne comprît point, elle s'abstenait d'en demander l'explication.

Des pauvres, des grands du monde, des princes de

l'Église venaient lui demander conseil ou secours. Ils la trouvaient aux humbles soins de son ménage, souvent malade. Elle ne refusait ni son derner morceau de pain ni l'heure la plus précieuse de son temps et n'acceptait ni présents ni louanges.

Les plus puissants patrons ne purent la décider à faire sortir ses enfants de la condition où ils étaient nés. A bout de ressources, elle avertissait Dieu; Dieu envoyait alors le nécessaire. « Souvent nous avons vu la misère de près, disait son mari, mais rien n'a manqué. »

Elle trouvait bon de vivre ainsi au jour le jour, comme les oiseaux, et de n'avoir d'autre grenier que celui du Père céleste. Une reine réfugiée à Rome la pressait d'accepter de l'or. — « Madame, lui dit-elle, que vous êtes simple! je sers Dieu, qui est plus riche que vous. »

Elle touchait les malades, et ils étaient guéris; d'autres guérissaient par ses prières; d'autres avertis de leur fin prochaine, mouraient saintement. Elle faisait de grandes austérités pour les Ames du Purgatoire, et ces Ames délivrées venaient la remercier.

Elle souffrait dans son corps et dans son âme. Sans cesse attirée au ciel par la véhémence du désir, sans cesse ramenée et clouée sur la terre par les mille poids de la vie, perpétuel déchirement! Mais elle savait qu'ainsi le voulait Dieu.

Elle savait qu'elle expiait pour les autres, que Jésus l'associait à son sacrifice, qu'elle était victime avec lui. Les douleurs de l'amour divin sont d'ineffables ivresses. Après la communion, parfois

elle tombait comme foudroyée, toujours elle entrait dans un long ravissement.

A vrai dire, le ravissement ne cessait pas, car la présence de Dieu ne cessait pas. . . . Délaissée, elle le savait là pourtant; et toute souffrance lui était douce parce qu'elle venait de lui et conduisait à lui. Don de l'amour, don éternel!

Elle allait; les pieds en sang, la tête rayonnante, elle suivait sa voie royale. Elle ne se détourna pas, ne se reposa pas, ne se ralentit pas, et, tout au contraire, la rigueur de sa pénitence croissait en même temps que déclinait sa vie. Le monde ne verra rien de comparable à la beauté des saints.

Rien ne sera plus haut que ce détachement souverain de toutes les choses terrestres, plus généreux que cette acceptation constante de la douleur au profit d'autrui, plus sublime que ce travail pour approcher de la ressemblance de Dieu, non dans sa gloire, mais dans ses opprobres. Et, en courant aux opprobres, ils atteignent la gloire, ils remportent des victoires divines, ils distribuent des grâces de salut.

Les saints vivent d'une vie entièrement supérieure. Ils sont libres. La terre et le monde n'ayant plus de séductions qui les attirent, n'ont plus de chaînes qui les lient. Ils contemplent des merveilles que nos yeux ne voient pas, ils entendent des harmonies qui ne descendent pas à nos oreilles. Que peuvent être nos voluptés, comparées aux délices de ces âmes dont la conversation est avec Dieu?

En vérité, Dieu nous a placés dans un exil magnifique; et la terre, quoique punie à cause du péché

de l'homme, est encore pleine de splendeur et de joie; mais le trésor sans prix, l'ornement incomparable de la terre, c'est la sainteté. Jésus y a laissé cette plante arrosée de son sang divin.

Justus ut palma florebit. Le saint s'élève comme un arbre qui donne de l'ombre, des fleurs et des fruits; et le sol qui le porte se pare de beauté et se remplit de douceur. La bouche du saint annonce la sagesse, et sa langue publie la justice. Le saint bâtit sur le roc, et il n'est plus de torrents qui puissent emporter ce qu'il a édifié.

Voilà ce que Dieu fit voir dans Rome, durant cette longue période de tempêtes qui a commencé lorsque l'humble Anna-Maria prenait la voie des saints. Pie VI mourait à Valence, Pie VII était captif à Fontainebleau; devant Grégoire XVI la Révolution reparaissait, armée à la fois du poignard des sicaires, de la plume des diplomates et du sceptre des rois.

On disait que le règne des papes était fini; que la loi du Christ et le Christ lui-même expiraient; que la science aurait bientôt fait de reléguer parmi les fantômes ce prétendu Fils de Dieu, et de déchirer ses dictées injurieuses à la raison humaine; qu'il n'aurait plus de pontife et ne ferait plus de miracles.

Pendant ce temps, Dieu suscitait cette femme qui guérissait les malades en les touchant de la main ou qui les soulevait de leur lit par la seule vertu de la prière. Il lui donnait la connaissance du passé, du présent et de l'avenir; elle affirmait le retour de Pie VII, elle annonçait l'élévation de Grégoire XVI, elle voyait au-delà de Pie IX.

Elle était la réponse de Dieu à tous les victorieux de la politique, des champs de bataille et des académies. Réponse faite tout bas, en confidence, pour consoler quelques amis effrayés, pour affermir ou ramener quelques âmes. Qu'importe à Dieu la force de la multitude? Il désarme une main dans la foule, et tout est fait.

Il a suscité Anna-Maria, il ne daigne pas la montrer. Il la laisse dans la poussière de Rome. Elle existe pour ceux à qui il veut la donner actuellement, c'est assez. Elle ne sortira de l'obscurité que par la mort, et longtemps après sa mort. Qu'importe la mort? La leçon d'une telle vie ne mourra pas, le miracle est vivant.

Les saints vivent deux fois en ce monde. Ils ont l'existence ordinaire; ils en ont une seconde qui est une image de l'éternité et qui atteste leur vie bienheureuse. Entrés dans le tombeau par la croix, ils en sortent par la gloire. Le temps est plus long ou plus court. Qu'importe le temps? Dieu est le maître du temps; il le donne, ou le retire. Il sait ce qu'il plante, et à quelle heure mûrira le fruit.

Voici que cette seconde vie d'Anna-Maria Taïgi commence. A présent, la leçon de la vie héroïque et le miracle de la vie surnaturelle vont répondre comme Dieu l'a voulu. Lorsque le Pape introduit une cause de béatification, il prend en main la trompette qui ressuscitera des morts.

Hommes de bonne volonté, dont les yeux ne sont pas ouverts, mais qui voudriez voir, remarquez la foi, la dignité et la sincérité de l'Église. Elle reconnaît ici une sainte vie, elle y pressent le miracle, elle

n'est pas assurée encore. Elle ouvre une enquête et la poursuit publiquement, avec un calme que rien ne peut ébranler.

Les dérisions ne l'arrêteront pas, l'erreur ne la pourra surprendre. Si le miracle n'est pas prouvé jusqu'à la dernière évidence, elle ne le recevra point; s'il est démontré par la certitude des autres témoignages et par l'éclat des miracles nouveaux, elle le proclamera en vous exhortant à le croire.

O hommes qui ne voulez rien croire et rien admirer des saints de Dieu, considérez les choses que vous croyez et admirez les autres hommes, et les fondements sur lesquels votre foi et votre admiration reposent, et les actes où cette foi et cette admiration vous engagent!

LIVRE IX

NOTES

I

OSTERIA DI PORTA-MAGGIORE

Avec monsignore Agostino et le très cher Enrico, longue course sous les murs de Rome, sans autre vue d'archéologie que de déjeuner *alla rustica*, suivant l'ancienne mode, dans l'hôtellerie de Porta-Maggiore:

Il est observé que certaines parties de ces vieux murs sont de la façon de Bélisaire. — Très bien.

Je ne suis pas ennemi de Bélisaire. Ce pauvre héros avait le don de gagner des batailles, et cela le jeta dans la politique, pour laquelle il n'était point fait. Sauf la politique, il fut un bonhomme de brave soldat.

Quelle misère que cet empire de Byzance, quand Bélisaire, après avoir sauvé la patrie, croyait utile à sa fortune d'épouser une Antonine! quand il était forcé, lui bon catholique, d'exiler le Pape, pour obéir à une Théodora!

Justinien, le grand législateur, époux de Théodora; Bélisaire, le grand général, époux d'Antonine: et ces deux grands personnages menés par ces deux pecques! . . . Enfin, ce triste Bélisaire, si vaillant chef d'armée, si bonne créature au fond, et si

odieusement lâche, — il a pour lui d'avoir été malheureux et de s'être repenti.

Lorsque le Pape saint Sylvère, qu'il avait relégué dans l'île de Palmaria, y fut mort de faim, Bélisaire bâtit une église. Il y mit cet *ex-voto :* « Le patrice Bélisaire a fondé cette église pour obtenir le pardon de sa faute. Vous qui visitez ce lieu saint, demandez à Dieu d'avoir pitié de Bélisaire. »

Seigneur, ayez pitié de Bélisaire! Ayez pitié de tous les malheureux qui se trouvent placés sur la voie d'une grande fortune sans être munis d'un grand cœur!

Dans votre miséricorde, Seigneur, brisez ceux qui, poussées par le vent de la prospérité, plus tremblants à mesure qu'ils s'élèvent, perdraient le courage de se refuser au crime, et arriveraient du même coup au comble de leur ambition et au comble de l'ignominie!

Ces solitaires chemins, le long des murs de Bélisaire, sont tapissés d'herbe, ornés de débris. Image de ces décadences propices qui font monter le cœur dans la proportion où la fortune décroît! Nous n'aurions pas été surpris d'y rencontrer le Patrice, dépouillé de tout, plus content de lui-même qu'à l'époque où sa fortune privée lui permettait d'entretenir sept mille hommes.

A l'*osteria,* le déjeuner coûta dix-sept sous. C'est une des grâces de Rome, de pouvoir déjeuner où l'on veut, au prix que l'on veut. Toute porte est ouverte à tout honnête homme. On a le droit d'être pauvre, la pauvreté est de bonne humeur.

Le droit d'être pauvre, la bonne humeur de la pauvreté! Le monde finira par n'avoir même plus l'idée de ces deux grands biens; et alors il y aura des pleurs et des grincements de dents. Rome, Rome, doux pays de la pauvreté honorée et contente!

Le docteur B**, excellent prêtre, partit de Paris son bréviaire sous le bras, il entra dans Rome sans autre fortune qu'un sac de nuit . . . qui contenait un plan d'études.

A vingt sous par jour, l'honoraire de sa messe, il est logé, nourri, libre, content; il est entouré de considération, et il fait un beau livre.

II

MARDI GRAS

Le carnaval de Rome était célèbre par sa décadence et par sa gaieté. Il n'y en a plus. Les révolutionnaires ont décrété que le peuple romain, en deuil de la liberté et de la gloire, ne s'amuserait pas cette année.

Sous la Restauration, un fanatique remuait la France avec une pétition pour des villageois que leur curé, disait-il, empêchait de danser. D'honnêtes Gaulois, qui trouvent que le curé devrait ouvrir la danse, se scandalisent à Rome, parce que le carnaval est ouvert par un prélat.

Le carnaval, renfermé dans le Corso, se produisait en déguisements joyeux. Riches et pauvres se divertissaient également. De la rue et des

fenêtres on se jetait des fleurs et des *confetti*. Les prêtres se mêlaient dans cette foule honnêtement amusée. Au signal de la retraite, tout s'écoulait en un instant.

J'ai rencontré une bande de jeunes filles qui n'avaient pas craint de désobéir au décret des libérateurs. Elles étaient voilées. L'une d'elles, un tambour de basque à la main, conduisait la danse. C'était la danse populaire, vive et robuste. Aucun mauvais propos ne leur était adressé; et quand un voile s'écartait, on apercevait de fraîches couleurs et des yeux innocents.

Les *Libérateurs* aussi s'amusent. Au lieu de bouquets, ils jettent des pierres ou même des bombes.

III

LA PAPESSE JEANNE

La statue de Mathilde, l'amie de Grégoire VII, placée dans Saint-Pierre sur ses restes vénérables, sert de preuve authentique de l'histoire de la papesse Jeanne. Elle tient la tiare et la clef; *Habemus confitentem reum!*

Cependant l'épitaphe commence à gêner; mais la papesse Jeanne n'est point perdue pour cela. Il y en a une autre: c'est la statue de la Religion, dans l'un des carrés du péristyle. Elle porte la tiare, elle a les clefs; la preuve est faite.

Cette « papesse Jeanne » montre si bien à quel point le mensonge peut tabler sur la sottise humaine, que ce serait dommage qu'on ne l'eût point inven-

tée. Cela permet d'apprécier le don que Dieu nous fait lorsqu'il nous place dans cette lumière de la vérité qui garantit notre bon sens.

Mon ancien ami Blanchard croyait à la papesse Jeanne, parce qu'il en avait lu l'histoire imprimée en Hollande. Une gravure représente la papesse: elle fait ses couches, la tiare en tête, entourée des cardinaux.

Blanchard n'avait pu résister à cette démonstration. — La gravure est là, disait-il, je l'ai vue!

IV

LA VOIE APPIENNE

A Via Appia, jusqu'à moitié chemin d'Albano, par un temps parfaitement en harmonie avec ce long spectacle de tombeaux ruinés. L'air tiède, le ciel pâle, de légers nuages qui se résolvent en brouillards emportés par un vent chargé de plaintes.

Le seul désert de Rome peut donner place à ce musée de plusieurs lieues. Et quels décors! D'un côté, les montagnes des Sabines, noires sous une couronne de neiges, de l'autre, la mer; entre de telles limites, ces grands espaces, ces écrins de grandes ruines, aqueducs, cirques, temples vidés et ravagés comme les tombeaux.

Il faut que Rome soit la capitale intellectuelle du monde pour prodiguer ainsi le terrain à la seule beauté. Simple capitale de l'Italie, elle ne serait plus assez riche. On bouleverserait le sol pour

trouver du charbon de terre, on bâtirait des fours à chaux pour utiliser les vieux marbres.

Quels aspects capables d'occuper toute la vie d'une légion de peintres! quels lieux pour la pensée! Le spectacle explique bien la pompe et l'emphase de tous ceux qui l'ont voulu décrire. On est poussé au grandiose. Voilà l'excuse de Chateaubriand.

Il a fait des phrases. Comment n'en aurait-il pas fait, puisque, hélas! il les savait faire, et qu'on lui en demandait, et que le vent les souffle ici quasi toutes faites? Bossuet seul aurait pu se contenir. Quelques coups de pinceau lui auraient suffi. Il ne voulait de beauté qu'utile. C'est là le comble de l'art, et l'art tout seul n'y peut atteindre.

Plus de beauté qu'il ne faut à l'utile est superflu; l'utile sans assez de beauté n'est plus suffisamment utile. Les grands artistes connaissent cette mesure: ou plutôt ils produisent dans cette mesure par un don de Dieu. Dieu sait ce qu'il faut de feuilles à la rose; il fait le vase pour le parfum.

Les fouilles de la voie Appienne sont l'ouvrage de Pie IX. Il les dirigeait durant les angoisses de 1848, quand un nommé Sterbini était son ministre et s'appliquait à le trahir. Il venait fréquemment visiter les travaux. Laissant ce Sterbini chercher les moyens d'enterrer la tiare, le pape faisait déterrer l'histoire, et il attendait l'avenir.

Que le parfum des ruines est puissant! C'est peu de chose en soi qu'un débris, un informe monceau de tuiles, de pierres et de mortier; les ruines *fabriquées* sont hideuses. Mais quand cela a vécu, quand il y a une histoire, c'est à-dire une parcelle de

l'homme, alors les briques rompues se transfigurent en diamants.

Preuve inscrite en nous de l'unité de la race humaine. Tout tombeau est pour tout homme un tombeau de famille. Je parle de l'homme, non de la brute. Il y a des hommes qui semblent se retirer de l'humanité.

Rome reçoit trop de tels visiteurs. Ils mutilent ces pierres vénérables, déjà si insultées des Barbares et du temps. La voie Appienne, livrée à la probité publique, sans gardiens, est le théâtre favori de leurs déprédations. Les Anglais y excellent.

Ils arrachent quelques lettres d'une inscription, le doigt, la main, la tête d'une statue. Ils emportent ces trophées dans leur pays, ils les montrent et ils déclament contre « l'incivilisation » du gouvernement et du peuple romains.

V

A SAINT-CHRYSOGONE

A Saint-Chrysogone, église des Religieux trinitaires, fête de saint Jean de Matha. — Église tendue de tapisseries brillantes, autel étincelant, office en grande musique ; pour auditoire, quelques groupes de *minuta gente*. Dans le fond de l'église, une demi douzaine de tout petits enfants jouaient avec les rameaux de myrte et de buis répandus sur le beau pavé de mosaïque ; d'autres dansaient comme chez un grand-papa, observant pourtant de ne pas faire trop de bruit.

VI

CHAMBRE DE SAINT STANISLAS

Comme la chambre de saint Louis de Gonzague au Collège Romain, celle de saint Ignace au *Gesù*, celle de saint Phillippe Néri à l'Oratoire, et quantité d'autres cellules habitées par des saints, la chambre de saint Stanislas, au noviciat des Jésuites, est devenue une chapelle très ornée.

Le maître-autel est orné d'une belle copie de la Madone de Sainte-Marie Majeure. Devant cette image, saint Ignace et saint François de Borgia ont dit la messe. Rapprochée des mignardises modernes, elle fait comprendre la différence du beau et du joli. Et le joli n'est pas beau!

Les chambres voisines sont un musée du plus grand intérêt. Portrait authentique de saint Stanislas, charmant enfant. Portrait contemporain du bienheureux Léonard de Port-Maurice, remarquable par l'expression de vigueur et de pénitence et l'énergie de caractère. Ce vieillard, appuyé sur son bâton, aurait eu, ce semble, beaucoup d'éloignement à être doux. Il était devenu le plus miséricordieux des hommes.

Saint Ignace montre une excellente figure, très énergique aussi, mais bénigne, avec un reste de jovialité militaire; *uomo di garbo.* Saint Ignace ne donne pas encore le type du jésuite. Le masque de saint François de Borgia, conservé au *Gesù*, offre mieux la physionomie de l'ordre entier. Tous les

portraits ont cet air de famille, et les visages vivants plus encore: la nature domptée.

Saint Louis de Gonzague, mort si jeune, porte déjà le cachet. Le caractère de pénitence y est aussi marqué et plus sévère même que dans l'austère figure du bienheureux Léonard. C'est une tête magnifique. Le front est vaste, baigné d'une lumière qu'on ne peut attribuer à l'artifice du pinceau; l'œil regarde au-delà du monde.

Antique portrait de saint François d'Assise, des plus saisissants. Le visage, quoique jeune, est noir, creusé de rides profondes. D'épaisses plaques de sang caillé couvrent les mains amaigries; les yeux sont bien ceux de l'homme charmant et tendre qui perdit presque la vue à force de pleurer.

Cette chapelle intérieure de Saint-Stanislas, attenante à l'église de Saint-André, l'une des plus aimables de Rome, est un de ces lieux où la prière naît spontanément dans le cœur et s'en échappe comme par un cours naturel.

VII

LE STATUAIRE

Le statuaire polonais possède en Ukraine un château plein de royales curiosités — et plus de quatre mille sujets. Il a tout laissé pour faire des statues à Rome; et le soin de faire des statues le détourne encore de soigner sa gloire. Un statuaire, en France, qui jouirait du revenu que représentent

quatre mille sujets en Ukraine, quelle renommée il pourrait se sculpter!

Celui-ci, sous une sorte de hangar qui lui sert d'atelier, s'est ménagé une sorte de cabine. L'ébauchoir à la main, sans cesser de travailler, il mange un morceau de pain et parfois quelque ragoût apporté d'un *spaccio di cucina* du voisinage. (*Spaccio di cucina,* en français, *gargote.*) Il se cache lorsque l'on vient visiter ses ouvrages. Je l'ai vu pourtant. Bonne figure polonaise, placide, innocente, avec une vie étrange dans les yeux.

Ses conceptions révèlent une âme vigoureuse et douce, toute pleine des aspirations de la patrie. J'ai vu un groupe de *Sainte Hedwige et Jagellon,* mariage de la Pologne et de la Lithuanie. La sainte et le héros se prennent la main pour une union éternelle.

Il a donné à Varsovie un *Christ au tombeau,* tranquille, auguste, immortel. J'ai admiré les mêmes qualités dans l'*Ange de la résurrection* et le *Christ ressuscité,* autres symboles, autres consolations de la Pologne. C'est une chose touchante de retrouver partout chez les Polonais cette foi à la résurrection.

Son œuvre la plus parfaite est une statue colossale de la *Vierge immaculée,* candide, majestueuse et merveilleusement belle. Un noble polonais a demandé au Statuaire quel prix il en voudrait. Le Statuaire a demandé à l'acheteur quel marbre il désirait. Il a supputé le prix du marbre, les journées des praticiens; voilà le marché fait.

Le Statuaire n'a pas plus pensé à se marier qu'à jouir de ses domaines. La seule licence qu'il se soit

accordée, en grand seigneur qui n'est pas tenu de caresser les bourgeois, les gouvernements, ni la foule, a été de ne faire aucune figure païenne.

Mais, dans sa *Vierge immaculée,* quelle conception de la beauté, et quel amour!

VIII

LE CAPITAINE

Le capitaine X., émigré polonais, passe depuis quinze ou vingt ans une partie de sa vie à courir d'église en église, partout où il sait que se gagnent des indulgences; et nul ne le sait si bien que lui.

Il applique toutes ces indulgences aux âmes du purgatoire, et lorsqu'il croit en avoir délivré une (il le croit probablement sur de bonnes raisons), il lui confie une âme de ce monde: ami, adversaire, inconnu, quelqu'un qu'il aura vu prier à côté de lui ou dont il aura lu le nom dans un journal; quelqu'un qu'il voit dans une grande peine ou dans une grande joie: il demande à cette âme qu'il a délivrée d'assister cette âme en souffrance ou en péril.

Ses nuits, il en écoule d'abord une partie en adoration devant le Saint Sacrement, et ensuite il va se mettre au service d'un malade, ami ou autre. Il ne donne pas ses soins, il croit ne pas s'y entendre; il reste dans l'antichambre. Il prie ou il dort. Il est là si l'on a besoin d'aller chercher le médecin ou le remède. Il a ainsi passé six mois, lui Polonais, dans l'antichambre d'une dame russe.

Tout son petit revenu va aux pauvres. Il se nourrit d'un morceau de pain, par vertu autant que par la glorieuse nécessité de ses aumônes. S'il se trouve chez un ami au moment de dîner, et qu'il ait le temps de dîner, il dîne; mais il paye aux pauvres ce repas qu'on lui a donné.

Il est le *cicerone* des pèlerins pauvres. Il leur montre Rome, que nul ne connaît mieux; il leur trouve un gîte et un repas lorsqu'il ne peut suffire par lui-même.

Et quand il veut se donner un régal, il parle de l'artillerie; car il était capitaine d'artillerie dans l'armée de l'indépendance, en 1831, et il devint capitaine pour s'être distingué dans une opération qu'en général l'artillerie ne fait pas. Ils étaient en petit nombre, avec quelques petites pièces, devant un gros corps russe. Ils eurent l'idée de charger, et le gros corps, stupéfait, ne comprenant rien à cette manœuvre, se débanda et se fit battre.

Ce n'est pas le Capitaine qui raconte cette folie de jeunesse, et je ne sais s'il s'en souvient; mais manifestement l'artillerie lui a laissé un souvenir aimable.

IX

LA COMTESSE

La comtesse est malade, veuve; elle a deux fils chétifs et charmants. Elle est triste. Il ne lui semble pas, dit-elle, qu'elle pût vivre ailleurs qu'à Rome. Il y a des existences qui doivent s'achever

dans le tombeau, et Rome est le tombeau où l'on peut vivre.

Un jeune prêtre, savant et doux, élève les deux petits garçons, dont il semble le frère aîné. C'est une gravité, une candeur et un sourire de plus dans cet intérieur paisible où la mort plane sur des fleurs.

X

UN ATELIER DE PEINTRE

MADEMOISELLE S . . . de B . . . , étant jeune, est tombée amoureuse du soleil d'Italie. Elle a passé sa vie à le poursuivre: elle l'a atteint et le tient enfermé dans ses cartons.

C'est une vaillante femme et un vaillant artiste, et le noble amour qu'elle a conçu lui a fait une destinée des plus dignes d'envie. Elle a vécu en tête-à-tête perpétuel avec ce qu'elle aimait.

Trente années et plus, sans jamais sentir trembler sa main ni tomber sa flamme, enivrée de délices austères, elle a fait le portrait de ce beau visage de l'Italie, doré de son cher soleil.

Un jour, en Sicile, une enfant lui donna son cœur, et voulut la suivre. Elle l'a emmenée, et cette enfant est devenue une femme de grande âme, qui l'a aimée et ne l'a plus quittée.

Et ainsi, aux joies de l'art se sont ajoutées les joies de la tendresse fraternelle. Et à présent que la fatigue commence et que l'on ne peut plus courir après le soleil comme autrefois,

Dieu, donnant plus qu'on ne lui demandait,

peut-être, sur le soir de cette vie consacrée au culte de ses œuvres extérieures, a fait lever un soleil plus brillant : le soleil de la foi qui mène au jour éternel.

Et la noble artiste, environnée de beaux ouvrages, appuyée sur sa fidèle amie, tranquille et honorée, entend l'espérance chanter dans ces images où elle n'avait mis que le souvenir.

XI

SAINT-MARTIN ET SAINT-SYLVESTRE

Au dehors, c'est une masure ; à l'intérieur, la peinture, les marbres, l'or éclatent dans la magnificence d'une architecture grandiose et légère. Plus magnifiques encore sont les souvenirs. L'autel principal s'élève sur une crypte pleine de corps saints. Il y a là des martyrs et des confesseurs, papes et évêques, dont on sait les noms, et *grand nombre d'autres qui sont connus de Dieu.*

De la crypte, on va aux thermes de je ne sais quel empereur. Ils servirent d'église ; deux conciles y ont siégé. On y vénère des reliques du bienheureux Tommasi, cardinal. Pour répondre aux exigences de son rang, ce cardinal avait composé sa maison d'un ramas d'estropiés et d'infirmes, et il les servait.

Des chants venaient à nous. C'étaient les litanies de la sainte Vierge, chantées dans l'église d'en haut par une congrégation de jeunes filles : *Regina martyrum, Regina confessorum, Regina virginum !* . . .

Il y avait une autre réunion, formée de bambins. Un carme leur donnait en riant des instructions qu'ils écoutaient en riant. — Certes la tenue générale était familière. Un bon chrétien de France aurait eu de quoi se choquer. — Plus naturellement, nous admirâmes le bonheur de ces enfants, ainsi enseignés dans une telle salle d'école.

XII

UNE FLEUR DU COLISÉE

DEPUIS quelques jours je n'avais pas vu le Colisée; depuis quelques jours le printemps est venu à tire d'aile.

Quand le printemps arrive, il se pose d'abord au Colisée. Là où le martyre a premièrement fleuri, là naissent les premieres fleurs.

Ce matin, j'y suis entré par un clair soleil. J'avais laissé la pierre nue, j'ai trouvé une corbeille de verdure embaumée.

Mille oiseaux chantaient, mille fleurs s'épanouissaient; fleurs d'or, fleurs d'azur, fleurs de pourpre.

Quel hosanna disaient les oiseaux! quels parfums répandaient les fleurs! que le soleil était doux! que mon cœur était joyeux!

Un oiseau chantait sur la Croix. Au pied de la Croix, je vis une marguerite blanche tachetée de rouge.

Il y avait des violettes à l'entrée de ces gueules d'enfer par où s'élançaient les tigres et les lions.

J'eus une pensée ou plutôt une vision qui enivra mon âme. Je regardais au pied de la loge de César: Au milieu d'un touffe d'herbe vigoureuse, j'y voyais briller comme une goutte de sang.

Et près de cette touffe d'herbe, je croyais voir un homme étendu, nu, pâle, blessé à mort.

Il me regardait ; ses lèvres blanchissantes s'entr'ouvraient pour un sourire que n'a point la vie.

Et sur son visage, je retrouvais à la fois les traits de mon père et ceux de mon frère, et ceux de nos enfants.

Il me disait: « J'ai été amené captif du fond des Gaules, pour être livré aux bêtes et au peuple romain.

« La clémence du Christ m'a visité dans ma prison: il m'a envoyé son Pontife; j'ai reçu le baptême.

« César m'a offert la vie si je voulais abjurer le Christ! préférant le don du Christ, j'ai choisi de mourir.

« Je suis mort pour le Christ, je suis mort pour le Christ! Que le Christ soit béni! qu'il règne à jamais!

« J'ai laissé des fils dans ma pauvre cabane des Gaules. O Christ! que ton baptême descende sur eux!

« O Christ! je suis mort pour toi. O Christ! que ta foi ne s'éteigne pas dans la race de tes martyrs! »

Et ce corps ou cette forme, comme un reflet de lumière qui se déplace, monta vers la loge de César et disparut.

Il ne resta que la touffe d'herbe, au milieu de

laquelle brillait cette chose qui semblait une goutte de sang.

Je m'approchai pour baiser la place où était tombé le martyr amené des Gaules, aux pieds de César.

Ce que j'avais vu comme une goutte de sang était une fleur de l'herbe; je l'emportai sur mon cœur.

Pierre, fils de mon frère, cette fleur est pour toi.

XIII

LES GERMANIQUES

La petite église du Collège Germanique, non loin de la colonne Antonine, est un des sanctuaires où l'on exécute mieux le chant romain.

Les *Germaniques* sont jeunes. Le souffle de ces poitrines vigoureuses et pures donne au chant de la prière je ne sais quoi d'ardent et d'ingénu.

L'église est étroite; elle n'a ni marbres, ni fresques, ni tableaux; elle n'a pas même d'histoire; mais elle a le chant sacré.

J'ai reconnu l'accent de la prière. Certes! j'aime l'Italie, et ce n'est surtout pas pour décrier les Romains que je compose ce livre.

Mais avec leur musique, ils m'ont souvent défiguré la messe. Ces fugues, ces roulades, ces trilles bouleversent les paroles inspirées.

La prière ne parle ni ne marche: elle vole et elle chante. Cette malheureuse musique fait gambader et déclamer la prière.

Elle en fait un mime qui force ses gestes; un ora-

teur qui cherche à surprendre le juge par des larmes violentes et par des emphases de voix.

Pour revenir aux *Germaniques*, il est consolant de penser qu'ils sont venus ici du pays de Luther. — Hélas! Luther était du pays de Jésus-Christ.

Ce Luther, ce renégat, il a chanté ces prières divines sur ces rythmes divins: il a tout abjuré. Prières et rythmes, il a tout remplacé par sa parole.

Non seulement la foi, mais le seul instinct de l'Art condamne Luther et lui redemande la poésie qu'il a détournée du cœur humain.

Les *Germaniques* chantent d'une vaillante voix; ils ont de loyales têtes blondes, resplendissantes de simplicité.

On y retrouve les types dont les artistes anciens faisaient ces anges ingénus qui chantent, pleins d'innocence et d'amour, devant le trône de la Madone.

Nobles enfants, vous retournerez dans cette belle Allemagne, encore enveloppée des filets du Menteur. Dieu veuille par vous délivrer la captive!

Ici, il y a douze siècles, en des jours troublés, vint un jeune moine anglais qui fuyait les honneurs de son monastère. On le nommait Winfrid.

Il se prosterna devant le Pape, demandant ce qu'il devait faire. Le Pape était saint Grégoire II; il luttait contre ce stupide Léon, l'Iconoclaste.

Cent ans auparavant, saint Grégoire Ier, celui qui envoya des missionnaires en Angleterre, avait réglé le chant d'Église, il avait sacré la musique.

En combattant l'Iconoclaste, Grégoire II sacrait

la peinture. — « Oh! disait-il, plût à Dieu que la peinture pût raconter toutes les œuvres de Dieu! »

Grégoire bénit Winfrid, et lui dit d'aller conquérir à Jésus-Christ le nord de l'Allemagne encore païen. Winfrid devint saint Boniface.

Allemands, Allemands! demandez la bénédiction que reçut Boniface; cette bénédiction que le Pape donne plus puissante quand ses mains sont enchaînées.

Votre Allemagne chante, mais non plus les louanges de Dieu: « Saint, Saint, Saint! Et les cieux et la terre sont pleins de ta gloire! »

Oh! Allemands, si vous aviez su ce cantique! si ces grands esprits renversés, si les Gœthe, les Hegel, les Fichte l'avaient su!

S'ils avaient su, s'ils avaient redit ces paroles de l'éternité qu'Isaïe entendit dans son extase, lorsqu'il vit la gloire de Dieu remplir le temple;

S'ils avaient rendu à l'Allemagne cette lumière que saint Boniface lui porta de la source de la lumière et que l'épaisse haleine de Luther éteignit:

De quel éclat resplendirait aujourd'hui le front de la grande Allemagne, et quelle moisson de vraie gloire emplirait ses savantes mains!

Depuis un tiers de siècle, quelques fils de l'Allemagne ont respiré le parfum de Rome, et déjà la gloire de l'Art leur appartient.

Ils sont les maîtres de la peinture catholique, de la peinture qui s'inspire des œuvres de Dieu, qui parle aux petits et aux grands de son peuple.

Quel maître, depuis Raphaël, a pénétré plus

qu'Overbeck dans l'intelligence des choses sacrées? quel artiste a vu d'un regard plus clair les scènes de l'Évangile?

Sur l'Esquilin, près de Sainte-Marie Majeure, j'ai contemplé chez Overbeck, les sept poèmes où il a peint et décrit les sept sacrements.

Le véritable artiste explique lui-même ces pages où la grâce de l'Art éclaire la profondeur de la doctrine. Il se propose d'étudier, non pas de faire admirer son génie.

Ainsi, doux et modeste, saint Julien, dans ce même quartier de Rome, il y a seize siècles, enseignait la doctrine aux hommes de toutes les nations.

L'école allemande n'a pas la perfection du métier; elle est plus mystique qu'anatomique. Je pardonne à Overbeck d'être moins ouvrier que Rubens.

Combien de compositions d'Overbeck, dont saint Grégoire II pourrait dire ce qu'il disait des images que l'Iconoclaste voulait abolir:

« Le Christ m'est témoin: lorsque je contemple son image, je suis saisi de componction, et mes larmes coulent comme la pluie du ciel. »

Il semble que dans les bénédictions données à Boniface pour les peuples qu'il allait baptiser, Grégoire, le protecteur des saintes images, ait enfermé le don de l'art chrétien.

Et vous *Germaniques*, chantez. Chantez comme votre Overbeck sait peindre; chantez la prière romaine comme la chantait saint Grégoire II, votre père, et saint Boniface, votre apôtre.

Chantez; les docteurs viendront entendre. Et plus d'un sentira les mêmes mouvements que les mélodies sacrées éveillent dans le cœur du fils de Monique:

« Que de larmes j'ai versées, que de larmes, Seigneur, à la sauvité de vos cantiques, à la douce émotion des ondes sonores échappées des lèvres de votre Église et retombées sur mon cœur!

« Ces voix se coulaient en mes oreilles, et la vérité gagnait mon âme. Les flots de la vérité montaient en mon cœur, y suscitaient la piété, amassaient des larmes, et c'était mon bonheur de pleurer. »

XIV

GALERIE DU VATICAN

Il y a quelques tableaux au Vatican. Un tact exquis a présidé au choix et limité le nombre. Certaine sobriété est sécheresse, la vraie sobriété est la vertu du goût.

En France nous suivons une autre méthode. Nous faisons de vastes salles repliées sur elles-mêmes, et notre gloire est de les pousser à des dimensions qui ne permettent pas de les parcourir en un jour.

Nous y entassons pêle-mêle tout ce qui nous tombe sous la main; le sacré, le profane et l'immonde. Regarde qui ose, verra qui pourra.

Parfois c'est une infection, souvent c'est un blasphème, habituellement c'est un dégoût. On sort

ahuri de ces greniers de chefs-d'œuvre. Ils expliquent le triomphe du bric-à-brac.

Il y a un canton du Louvre que j'aurais voulu montrer à mes enfants. Pour arriver là, j'ai en vain cherché un chemin qui ne fût pas trop sali. Tout est bordé, obstrué de nudités insoutenables.

Ils en usent ainsi comme par calcul. Des monuments bibliques rapportés de Terre sainte, intéressants pour la religion, sont enfouis, dans des salles basses qu'ils suffiraient à meubler. On y a mêlé des ouvrages païens plus dignes d'un musée secret.

De ces caves sombres, ils ont fait des cavernes où ils égorgent la pudeur. Vous savez comme la pudeur est traitée dans les jardins publics. Ils y étalent des statues dont la police devrait saisir la reproduction dans les boutiques de photographie.

Ils parlent de la malpropreté des rues de Rome! Cette boue de leurs musées et de leurs jardins est étrangement plus inhospitalière et plus salissante. On peut affronter les boues de Rome, point celles-là. — Entrons sans crainte dans la galerie du Vatican.

XV

LA COMMUNION DE SAINT JÉRÔME

Impossible de se figurer saint Jérôme communiant et mourant, autrement que ne l'a fait le Dominiquin. La foi et l'amour soutiennent le vieil athlète; il voit Celui qu'il aime, il va le posséder.

Toute la composition est admirablement entendue. Le Saint ne voit que le Dieu qu'il adore; il le voit

plus encore des yeux de son âme que des yeux de sa chair, où la flamme s'éteint.

Les autres personnages, et le prêtre lui-même, regardent moins Dieu que le Saint. Tous, à différents degrés, sont remplis de respect.

Dans le prêtre ce sentiment est mêlé de condescendance; le respect du diacre est plus humble; celui des autres est absolu. La femme pieuse qui baise la main de saint Jérôme est la figure même de la vénération.

La couleur est pleine, lumineuse, vraie; elle ne tient que sa place, ne fait aucun écart qui dérange la majesté de cette scène calme, attendrie et sublime.

Ce pauvre grand Dominiquin peignit le monastère de Grotta-Ferrata à raison de vingt-quatre sous par jour; il reçut pour son *Saint Jérôme,* cinq cents francs.

Un peintre étranger copiait ce tableau déjà célèbre. La sueur au front, il s'escrimait pour rendre la poitrine du Saint, où bat et brûle le cœur. Il effaçait, recommençait, effaçait de nouveau, reprenait encore, n'arrivait à rien. Vaincu, il abandonnait ses pinceaux et demeurait haletant. Un inconnu regardait. — « Je crois, dit-il, qu'on en viendrait à bout. — Vous croyez, bonhomme? — Mais oui. Je peins aussi; il y a moyen de s'y prendre.

« — Pardieu, puisque vous peignez, essayez donc! » Le copiste offre sa palette au téméraire que n'effraye pas le génie du Dominiquin.

L'inconnu attaque ce terrible ouvrage, et la

poitrine commence de respirer, de battre, de brûler. La copie se trouve presque plus belle que l'original.

Le copiste stupéfait regarde en face le vaillant qui va si vite à pareille besogne. — « Ou c'est le diable, ou c'est le Dominiquin! »

L'autre répond: — « L'un des deux. Or, compère, combien te paye-t-on ce morceau? »

Le copiste répond qu'il aura cinq cents écus. — « Bien! » s'écria le Maître. Il donne du pied dans son tableau et se retire.

Je comprends le dépit de l'artiste; mais, réflexion faite, mieux valait n'avoir que quatre-vingt-dix écus et être le Dominiquin.

XVI

AU PINCIO

Ils ont voulu faire au Pincio une sorte de panthéon italien. Les massifs sont entourés de bustes dédiés aux hommes célèbres des lettres, des sciences, des arts. J'y ai remarqué le buste de *La Grangia.* Qui est ce Lagrangia? Il a pour voisin *C. Tacito.* Tacite et Lagrangia sur la même file! Ainsi d'honnêtes amateurs se piquent d'honorer les grandeurs intellectuelles, et ils vous campent tranquillement, en pleine Rome, leur Lagrangia côte à côte avec notre Tacite. Et Dante et Virgile n'ont que leur piédouche comme Lagrangia. O gloire! ô municipalités!

J'ai vu de ces rapprochements, et encore plus

incorrects, dans la ville Torlonia. Le grand banquier Torlonia, un jour, a voulu se mêler aussi de décerner des palmes. Il a bousculé dans un boudoir Dante, Homère, Alfieri, Monti, Michel-Ange, Carlo Dolce, et d'autres. Il a fait la même chose dans son théâtre: Voltaire à la place d'honneur, Corneille et Gœthe beaucoup plus loin.

Nous avons imité et outré. Dans notre cour du Louvre, saint Bernard figure à côté, je crois, de Buffon; saint Grégoire de Tours à côté de Rabelais; Bourdaloue et Bossuet à côté de Voltaire.

Il est ennuyeux de rencontrer à Rome le modèle de cette sottise, sauf que les saints n'y sont pas insultés comme chez nous.

XVII

UN HISTORIEN. — UN POÈTE

L'HONNÊTE mais pauvre J.-J. Ampère, dans son *Histoire Romaine* à Rome, fait cette remarque profonde à l'occasion de la bataille de Constantin et de Maxence, qu'il nomme l'avenir et le passé:

« L'avenir, *comme toujours*, triompha. L'élu *de l'avenir* battit le défenseur du passé; la cavalerie de Constantin, emportée *par un élan irrésistible*, culbuta les troupes de Maxence; elles s'enfuirent vaincues *par cette impétuosité*. »

O Coquelet, ramassez cela, gardez-le bien sur vos calepins! Vous le citerez à ceux qui osent parler du *Labarum*: et votre éloquence, emportée par un

élan irrésistible, culbutera les défenseurs du passé; ils s'enfuiront, vaincus par cette impétuosité.

Le sieur Jacques Grevin, de Clermont en Beauvoisis, protestant, poète et médecin, fournit un parfait modèle des païens de notre temps, qui déplorent l'avènement du christianisme. Étant venu à Rome dans la seconde moitié du seizième siècle, Grevin se mit à rimer furieusement sur ce grand spectacle de ruines; car de voir la Rome vivante, il s'en garda bien. Vingt-quatre sonnets furent par lui destinés à peindre son étonnement aux races futures. Il y en a un qui va au fond des choses. Grevin, devançant Gibbon, trouve que l'état présent de Rome est très consolant pour Cléopâtre.

Tu te dois contenter, ô grand royne d'Egypte,
Cléopâtre, excellente en richesse et beauté,
Tu te dois contenter de voir cette cité
Du chef au fondement piteusement détruite.

Tu la vois aujourd'huy, et chétive et réduitte
En un malheur si grand, que sa principauté
Se couvre du manteau de froide pauvreté
Qui a quitté le ciel et la terre séduitte.

Or, contente-toi donc, bien qu'Auguste jadis
T'aye arraché des mains le sceptre que perdis
Pour avoir trop aimé le valeureux Antoine.

Car le temps plus puissant que ne sont les humains,
Afin de te venger, te fait voir les Romains
Réduits piteusement sous le pouvoir d'un moyne.

Telles étaient à Rome les pensées du sieur Grevin, de Clermont en Beauvoisis. Il trouvait les Romains trop malheureux de n'obéir plus au valeureux Antoine, aimé de la belle Cléopâtre, et

d'être réduits sous le pouvoir d'un moine. Beaucoup aujourd'hui pensent de même; Grevin est un ancêtre. C'est chose bien merveilleuse que l'appétit de certaine espèce pour le bâton . . .; pas le bâton pastoral, bien entendu!

XVIII

SOUS NÉRON

Néron, artiste universel, protégea fort le théâtre. Assidu aux pièces nouvelles, il donnait le signal des applaudissements. On ne produisait plus de comédies ni de tragédies, mais l'art du machiniste fit un grand pas; l'histrion devint un personnage, en dépit des préjugés. Ainsi furent compensées la décadence de la poésie et celle du patriciat.

Grand progrès de la cuisine. Il devint possible de dépenser six cent mille francs en un seul repas. On conserva d'ailleurs la loi somptuaire qui défendait au citoyen romain de mettre plus de quarante sous à son dîner.

Pacuvius avait mangé la Syrie. Quand ses esclaves l'emportaient de table, ivre, les convives chantaient: *Il a vécu!* C'est-à-dire, il a connu les joies de ce monde. Et du plafond tombaient des ondées odoriférantes, pour masquer l'odeur du sang répandu par les gladiateurs qui s'étaient chargés d'amuser le banquet.

Liberté de mœurs parfaite. Chez César, les matrones coudoyaient les prostituées. Les arts aussi étaient libres. Le grand Mécène les avait efféminés,

c'est ce que font très volontiers les grands Mécènes; ensuite, les Mécènes affranchis les avaient débridés et avilis. Les arts se permettaient tout, et même des chefs-d'œuvre.

Le stoïcisme était la philosophie florissante. Il est vrai que le stoïcisme est une révolte de l'orgueil plutôt qu'une philosophie; une révolte contre Dieu, bien entendu! L'orgueil humain ne se révolte pas contre César. Les Stoïciens se disaient plus forts que la douleur. L'un d'eux, Sénèque, je crois, pour consoler une mère pleurant son enfant, la prie de considérer que la vache à qui l'on a pris son veau ne mugit pas plus de deux jours.

Avec tout cela, avec ces jeux, cette cuisine, ces curiosités, ces arts charmants, cette facilité de relations et cette philosophie, la mort était le plus invoqué des dieux: *Toties invocata morte, ut nullum frequentius sit votum ;* et le poète plaignait les dieux de ne pouvoir mourir. Pour couronnement de ses délices, cette civilisation brillante avait le suicide. Beaucoup se tuaient, par seul besoin de ne plus vivre.

Ils ne voulaient pas vivre parce qu'ils n'avaient rien à faire, parce qu'ils n'aimaient rien; et s'ils aimaient, ils souffraient sans que rien les consolât. Le Christ nous a apporté le travail et l'amour; et alors, la douleur, revêtue de l'onction du Christ, s'est transfigurée: devenue à la fois le comble du travail et le comble de l'amour, elle verse des sueurs et des larmes qui seront des étoiles dans l'éternité.

On nous fait apprendre le latin et le grec.. .Les

Romains savaient ces langues. Ils savaient mieux que nous ce que nous apprenons, et n'ignoraient que ce que la trahison moderne nous oblige d'ignorer: la seule, l'unique chose que nous possédions de plus que les Anciens, le Christ.

Nous chassons le Christ, tout le paganisme renaît. Il ramène ses histrions, ses cuisiniers, ses curiosités misérables, tout l'attirail de ses mœurs et de son art avilis. Et le stoïcisme, relevant sa tête inepte, nous insulte de ses infâmes consolations; et l'ennui et le suicide redeviennent les derniers mots du plaisir et de la douleur.

Au Vatican, Raphaël, à l'aurore du Paganisme renaissant, a fait ces deux incomparables fresques, l'*École d'Athènes* et la *Dispute du Saint Sacrement*, qu'il faudrait nommer l'*École de Rome*, c'est-à-dire l'école du Christ.

Il a mis en regard le Paganisme et le Christianisme. Il a donné au Paganisme toute sa beauté, il a dissimulé ses infections, caché ses laideurs; il ne montre que ses sages et ne les montre que dans un temple. Néanmoins, il proclame que cette splendeur est ignorance et cette force mensonge, et que tout cela va périr.

Mais nous ne comprenons plus ces choses. Nous sommes devenus si savants! En face de l'irrémédiable division des écoles de la sagesse humaine d'où n'émerge que la nuit, d'où ne peut naître que la mort, Raphaël a montré le ciel et la terre unis autour de l'Eucharistie, unis dans la lumière, unis dans la vérité, unis par l'amour.

Expliquant cette scène sublime, un docteur ès

beaux-arts, et qui doit bien avoir touché quelques gages de quelque gouvernement, finit par découvrir que le peintre a voulu représenter le concile de. . . . Plaisance! — O docteur Coquelet, que vous êtes parfois plaisant!

XIX

CHEZ CARACALLA

Les Thermes de Caracalla sont un beau débris. En les parcourant, il faut convenir que ce Caracalla savait se montrer magnifique pour ses Romains!

Salles immenses, magnifiques mosaïques partout, théâtres, bibliothèques, vaste bassin d'eau froide, vaste bassin d'eau chaude, marbres rares, merveilleuses statues.

Quelques-uns des plus beaux morceaux de sculpture qui existent ont été trouvés là longtemps après que les Barbares y eurent passé.

On prenait là toutes sortes de divertissements. On s'exerçait à la natation, à la palestre, on étudiait, on causait politique.

Un *cicerone* nous veut rendre compte de toutes choses. Il parle français, anglais, allemand. Il est sceptique au besoin. La science pourrait l'avoir gâté!

Nous nous obstinons à lui parler italien, il s'obstine à nous parler français. La merveille est que nous nous entendons . . . à peu près.

Il nous montre deux endroits où les *philousophes facevaient la discoussionne. — Ma, signor, dove pigliavano il caffè ? — Sopra ; au primier étaze !*

Qu'ils prissent le café ou autre chose, assurément ces Romains de Caracalla jouissaient d'un café chantant du premier ordre. Car enfin, c'est ici un café chantant.

A la vérité, les Romains s'y divertissaient un peu comme les poissons dans un vivier. L'empereur n'avait pas même besoin de jeter le filet.

Il prenait à la main le poisson qu'il trouvait assez gras ou qu'il estimait trop robuste. Point de difficulté. Le Romain mourait, César héritait.

Le monde ne reverra plus de tels cafés chantants. Il n'y aura plus ces marbres, ces mosaïques, ces chefs-d'œuvre. — Les poissons s'ébattront dans un baquet.

XX

LA VILLE

Un citoyen romain m'écrit pour me remercier, non pas d'un service que je lui aie rendu, mais tout simplement d'un *ringraziamento* que je lui devais moi-même.

Il a été très sensible à une telle attention de Mon Excellence ; il ne croit pas mériter les paroles trop aimables dont je veux l'honorer.

Il bénit mille fois cette fortunée circonstance qui le met en relation avec un homme dont tout le monde confesse le rare mérite ; il prie Mon Excellence de lui conserver sa bonté, si glorieuse pour lui.

Que Mon Excellence lui permette de m'offrir ses sincères services pour toutes les choses dont je pourrais avoir besoin dans la Ville Éternelle, *nella Città*

Eterna. En attendant que je lui fasse cette grâce, Il professe qu'il est avec la plus singulière estime, de Mon Excellence, le très humble et très obéissant serviteur, cavaliere Marco-Antonio. — Ces emphases et ces protocoles me semblent charmants.

J'aime cette grande politesse. Elle sent tout à la fois le Romain et le Chrétien; elle est plus agréable et plus fière que « l'hommage » ou « l'assurance de la considération distinguée. »

J'aime ce respect avec lequel les Romains ne cessent de parler de Rome: la ville éternelle, la ville sainte, la VILLE. Ils se donnent la distinction d'être citoyens de Rome.

Regardez bien: trouveriez-vous aussi naturel que l'on se proclamât fièrement citoyen de Berlin, de Londres ou même de Paris?

Et dites si vous passeriez à un citoyen de ces lieux-là de traiter son dit lieu de ville sainte, de ville éternelle; d'appeler Londres, Berlin, Paris: LA VILLE!

XXI

SAINT-PIERRE D'ALCANTARA

LES franciscains réformés, qu'on appelle *Ritiri* de saint Bonaventure, sont établis admirablement sur le mont Palatin. Ils gardent le corps du bienheureux Léonard de Port-Maurice, son crucifix et sa madone.

Leur monastère est le *refugium peccatorum* de la ville. Dans le parloir, les livres à l'usage des pénitents sont enchaînés: le vieil homme pourrait se

réveiller et s'en aller relaps au lieu de s'en aller contrit!

Je tairai cette circonstance à Coquelet. Il serait capable de penser que l'on a grand tort de confesser de tels pécheurs. — Mais, dites-moi, Coquelet, non confessés, en vaudraient-ils mieux? se convertiraient-ils plus vite?

Plusieurs voleraient les sandales de leur confesseur, s'ils en pouvaient tirer quelque profit; d'autres retombent; beaucoup restituent ce qu'ils ont volé.

Hélas! pauvres gens, en toute leur vie de rapines, ils n'ont pas fait le gain d'un jour de Bourse, gain qui ne sera jamais confessé ni restitué.

XXII

VUE DU FORUM ROMAIN

De la fenêtre où je suis, sur le Forum, je vois l'arc de Sévère et le temple de Saturne. De cette fenêtre je jette des miettes aux moineaux qui sautillent dans les antres où nichaient les trésors de la République. Antres béants, cercueils vides.

Là dormirent, monnayés, la sueur et le sang de l'humanité. L'humanité mourait pour remplir ces coffres. Catalina voulut en prendre la clef; Cicéron le fit occire. Qu'il était affairé ce jour-là, le digne Cicéron; et de quel air, assuré qu'enfin Catalina et ses complices avaient la corde au cou bien serrée, il dut dire: *Vixerunt!*

Mais César demeurait; il regardait faire, il étudiait la serrure. Il eut enfin la permission de la

réparer. Pauvre Cicéron, si fort en rhétorique, et qui croyait si bien avoir sauvé Rome!

Le Capitole est assurément tragique et auguste: néanmoins l'élément comique, inséparable de l'humanité, même sanglante, n'y manque pas. Ici l'élément comique est fourni par cette grosse mouche de Cicéron, développant ses périodes et faisant sonner ses périphrases comme deux grandes ailes qui ne peuvent l'empêcher de toucher terre du ventre.

Oui, je l'avoue, Cicéron m'amuse, — amèrement toutefois. Joseph de Maistre le défend d'avoir rien écrit de plat; j'en suis étonné.

La voie Sacrée, dallée de lave, rampe comme un monstrueux serpent aux écailles sombres. Longtemps avant l'époque historique, un volcan des pays albains vomit une coulée de verre qui s'étendit en large et haute chaussée dans la campagne, et s'allongea jusqu'aux sept collines. Rome est pavée de ce feu refroidi.

Dans les corniches du temple de Saturne, les pigeons font leur nid; *Et turtur invenit nidum suum.* Depuis quand sont établies là ces tribus volantes? S'il est vrai que Noé vint creuser ici son tombeau précurseur et attacha sa barque sur ces bords où Pierre devait jeter l'ancre, pourquoi la colombe de l'arche ne l'aurait-elle pas suivi, présage d'une réconciliation meilleure? Ah! Rome! toute chose y suggère une pensée qui s'agrandit, qui veut remonter à une origine et contempler une fin.

Les murs du Capitole se parent de touffes fleuries; il y a des buissons verts sur les arceaux du temple de la Paix, le Colisée est une corbeille de riante verdure. Je connais une pierre plus auguste, où le genre humain puise une sève plus abondante. Nous vivons par cette pierre, nous vivons de cette pierre: *Petra autem, Petrus est.*

J'entends des sons de cloche et des bruits de tambours, voix de la prière et de la paix, voix du commandement et de la guerre, les deux voix de Rome qui parlent en même temps. Je vois aller et venir des soldats et des prêtres. Ces deux forces du monde ne sont pas dans la même main. Se combattront-elles? Qui l'emportera, je ne dis pas à la fin des siècles, mais tout à l'heure?

XXIII

LES VUES DE DON JOSÉ

COQUELET acheva d'exposer ses idées, absolument comme s'il n'avait jamais rencontré la moindre contestation. Il s'animait fort, dans l'espoir de séduire le révérend don José, curé d'une paroisse à demi sauvage du Brésil; prêtre qu'il trouvait d'ailleurs intelligent.

Il expliqua comme quoi le Catholicisme touche à sa fin, va se transformer, s'élargir, devenir une morale aisée et parfaite où tous les cœurs entreront, car les obscurités du dogme n'en obstrueront plus le portique. — Ainsi, dit enfin don José, vous détrui-

rez l'Église? — Il le faut bien, répondit Coquelet avec un peu d'honnête tristesse.

— Savez-vous, reprit don José, que vous pourrier réussir, à force d'essayer? — A mon avis, continua Coquelet, c'est pour bientôt. L'édifice est vieux; sous l'effort persévérant de tout ce qui pense, l'Église disparaîtra. — Oh! dit don José, bornez-vous à croire qu'elle déménagera; c'est déjà grave!

« Je vous plains fort, vous autres gens d'Europe, ajouta don José; mais enfin, si vous avez la rage de tenter cette expérience, tant pis pour vous. Nous profiterons de votre folie.

« Ma paroisse a vingt lieues d'étendue; j'y suis seul, et il y faudrait vingt prêtres. Toute l'Amérique méridionale a de semblables besoins. Quant à l'Amérique anglaise, elle est civilisée; là les besoins sont immenses.

« Ces vastes contrées, peuplées par des sectaires protestants, n'ont offert aucune résistance à l'envahissement de l'incrédulité, de l'impiété, de l'inhumanité révolutionnaires. On tue le nègre et le sauvage, les sectes pullulent: le mormonisme n'est pas la plus hideuse.

« L'Amérique de langue anglaise commence à n'être plus chrétienne. On y compte par millions les non-baptisés. Là, l'Église catholique existe à titre de *fantaisie* de la liberté humaine; et c'est la fantaisie pour laquelle la liberté d'Amérique a le moins de goût.

« Le catholicisme américain est américain comme tout le reste. Il donne peu à l'Église. Les prêtres

viennent d'Europe. S'il n'en venait plus, si le sacerdoce se recrutait uniquement dans cette race aventureuse, je craindrais le résultat.

« Les révolutions jetteront en Amérique un renfort de prêtres et un corps d'émigrants véritablement chrétiens. Ce ne seront plus les coureurs d'aventures et les ignorants qui voudront brusquer fortune; il viendra des hommes de cœur, les hommes qui se font des foyers.

« Dans l'ancienne Amérique espagnole, ils remettront l'ordre. Dans l'Amérique anglaise, ils importeront la foi. Ma pauvre paroisse aura enfin des prêtres. Je vous assure que ma paroisse ne refusera pas le don de Dieu!

« Moi qui vois ces Amériques se prolonger dans une enfance maladive au midi, turbulente au nord, parce qu'elles manquent d'instituteurs sacrés, je sais quelle folie veut faire l'Europe. Encore une fois, nous en profiterons. Nous monterons et vous baisserez. »

Don José se retira; les courts moments qu'il donne à la récréation étaient écoulés. Il rentra au séminaire, où il est venu, déjà mûr, se remettre aux études comme un petit enfant, afin de remporter dans son pays la science romaine.

Quelle irréflexion, Coquelet, de vouloir pervertir un curé brésilien âgé de quarante ans, qui a laissé sa paroisse et fait un si long voyage uniquement pour mieux servir l'Église!

Mais vous n'avez pas tout à fait perdu votre temps; vous voilà orné d'une vue nouvelle sur la manière dont le bon Dieu pourra se tirer des révolutions que vous lui menagez.

XXIV

LE PIÉMONTISTE

L'on m'a montré le Piémontiste important. Il a un grand nom et une figure basse qu'il couvre d'un chapeau crasseux.

Il est riche. Toutes les boues de Rome souillent le pantalon frippé de ce *chiarissime.* Ladre comme un patricien de Genève, mais moins digne, il trottine du Quirinal au Vatican pour économiser dix baïoques.

Voilà le lustre, le diamant, l'étoile des Romains qui aspirent au roi Vittorio. Il n'aime pas le roi Vittorio; il aime uniquement ce que le Vittorio lui pourrait prendre, son cher argent.

Il est traître par la même raison que malpropre, par économie. S'il pouvait se persuader que le Pape lui garantira mieux son coffre, il serait papalin.

Il ne voit pas cela; il voit seulement que le Pape ne prend rien et que le Piémont pourrait prendre. Plein d'angoisses, il se saigne pour le Piémont.

En gémissant, il achète l'opprobre plus cher que ne lui coûterait l'honneur.

XXV

LA BOURGEOISIE ROMAINE

La bourgeoisie romaine est peu connue des étrangers, ou plutôt elle en est inconnue tout à fait. Cette classe ne produit ni romanciers ni auteurs

dramatiques pour la peindre et la corrompre; les artistes qui naissent d'elle ne descendent pas au tableau de genre.

Le Romain lettré est prêtre, avocat, médecin, l'artiste fait du grand art, le musicien compose gravement. C'est bon ou c'est mauvais, mais c'est sérieux. L'espèce agile des amuseurs, si multipliée en Europe, ne se trouve point ici.

Sérieuse d'esprit et de mœurs, en grande majorité chrétienne, la bourgeoisie romaine s'occupe sérieusement et chrétiennement. Les grâces ne lui manquent point. De là jaillissent les pasquinades aiguës. Mais le bourgeois de Rome le plus entamé par l'esprit moderne rougirait d'être pasquin de profession.

Je visitais l'autre jour dans son cabinet un légiste considéré. J'ai jeté les yeux sur ses livres. Outre les Grecs et les Latins, outre la jurisprudence, la théologie et le droit canon, il y avait des Français, des Allemands, des Anglais, et tous bien choisis. J'admirais. En France aussi j'ai vu des bibliothèques d'avocat!

La maison du citoyen romain est murée. Non seulement l'étranger ne la fréquente pas, mais la vérité est qu'il n'y entre pas. Il ne franchit pas le vestibule. Même l'étranger qui loge chez l'habitant, celui-là est encore à l'auberge.

Envahis par le flot perpétuel de l'Europe, les Romains lui ont fait une certaine place et restent chez eux. L'aristocratie seule a l'air d'ouvrir ses salons; en réalité, elle n'ouvre que des parloirs.

Quant aux « peintres de mœurs, » ces gens de

mérite ne sont pas invités, même au parloir. On se soucie peu de les voir, ils craindraient de se montrer.

La foule et même l'élite des parnassiens ne brille pas par la tenue. Il faut entendre très bien leur jargon, et qu'ils le parlent très bien, pour les trouver un peu amusants. Devant des yeux que cette sorte de génie ne peut éblouir, l'aigle fait mine d'oison.

Nos aigles en ont l'instinct. Ils se sentent empêtrés, ils tremblent d'être moqués, ils se tiennent à distance. Cela ne les empêche pas de peindre, et tout au contraire! Ils peignent ce qu'on leur a conté et ce qu'ils imaginent; c'est bien plus gai que s'ils avaient vu.

Seulement leur imagination, volontiers indécente, s'écarte fort de la vérité et s'interdit scrupuleusement la nouveauté. Jeunes filles, grandes dames, nobles cavaliers, tout prend sous leur main une tournure de vaudeville, exhale une odeur de casino. Inventer, c'est se souvenir; tout livre se ressent des lieux que fréquente l'auteur.

Au-dessous de la bourgeoisie, au-dessus du peuple proprement dit, il y a une classe intermédiaire où le Pape compte ses plus solides amis. Les habitudes religieuses s'y conservent; on y fait la prière en commun; c'est la pépinière des vocations sacerdotales.

L'incomparable clergé de Rome est fils de cette race. « Rien nulle part, me disait le P. Ventura, n'égale le clergé romain. L'instruction, la modestie, la droiture, la foi y brillent au même degré. Le

clergé romain n'occupe guère que d'humbles postes. On ne le compte pas. Dans ses rangs, lorsque le moment viendra, l'ennemi trouvera des âmes invincibles. »

XXVI

UNE PROFESSION RELIGIEUSE

Une jeune fille de Rome a fait profession chez les sœurs *del Bambin' Gesù*, qui prennent soin des enfants. La cérémonie est touchante. La nouvelle religieuse, modeste et assurée, était charmante sous la couronne de fleurs. Sa voix douce sonnait le plus gracieux italien que j'ai entendu: *bocca romana*.

La fête était présidée par le cardinal sous-doyen du Sacré Collège; deux autres cardinaux y assistaient. Il y avait grand et noble auditoire de Français et de Romains, car la jeune religieuse appartient aux deux nations. On va croire qu'elle est au moins princesse. Oui, à présent, très grande princesse, épouse d'un très grand Roi. Mais, ce matin, elle était simplement mademoiselle Sauve, fille du propriétaire de la *Minerve*.

Après la cérémonie, *collazione* générale, présidée par les trois cardinaux. Jusqu'à midi, le monastère a tenu table ouverte de chocolat, café, glaces et bon bons. La prise d'habit est un baptême, la profession un mariage, le monastère une maison d'hospitalité. Pendant la collation, grande distribution de sonnets et autres poésies. A Rome, il est

facile de se procurer des sonnets. Ceux-ci exprimaient des pensées délicates en vers fort bien tournés.

L'évêque de Tulle jette ses paroles au vent et ne les retire point à lui, après qu'il les a jetées. Elles sont recueillies ou elles ne le sont pas, peu lui importe. Un jour, expliquant le sens de la profession religieuse, il laissa tomber cet hymne enflammé:

« La grâce du baptême est un premier degré de vie supérieure. Quand une première fois l'enfant traverse les champs de la terre pour venir à l'église, sa nourrice porte un noble fardeau. Cependant une faute flétrit cette créature privilégiée.

« Ramené de l'église dans les bras de sa mère, l'enfant n'a pas cessé d'être son fils, mais, de plus, il est devenu le fils de Dieu; il a grandi, il est anobli, et cette noblesse lui était nécessaire.

« Nous connaissons une chose plus excellente encore, une vie plus haute et plus noble, un second baptême. L'Église le propose, mais ne l'impose pas; c'est un conseil, non un ordre. Aux plus généreux elle offre ce but, nul n'est contraint.

« Un jeune solitaire allait entrer dans cette forte milice; il voit qu'on fait les apprêts d'un baptême, qu'on prépare un habit angélique; il s'étonne et dit à un vieillard: « Mon père, on ignore peut-être que je ne suis pas catéchumène. »

— « Non, mon fils, répond le vieillard. C'est un second baptême auquel on te convie. Ceux qui n'ont reçu que le premier sont grands sans doute, mais ils ne sont qu'au premier degré; ils sont

moindres, ils sont inférieurs, ils sont dans la vie vulgaire et commune. »

« Je sais qu'il est possible, qu'il est facile même, en restant dans le siècle, de monter au ciel. Je connais la dignité des préceptes; toutefois ce sont des préceptes. Aussi l'Église commande, presse, insiste; au besoin elle forcera: *Compelle intrare.*

« Mais le champ des conseils est libre, on y entre avec transport, on se présente avec des chants, des acclamations, des lumières. Cependant l'Église reste calme. Elle prend même un ton sévère. L'Évêque adjure qu'on lui dise vrai: — Est-ce Dieu qui vous amène? Êtes-vous digne? Êtes-vous en volonté de persévérer?

« — Oui, en me confiant à la miséricorde de Dieu! et l'Évêque, à son tour, s'écrie: *Deo gratias*, Grâces à Dieu! Et les chants recommencent. Avez-vous entendu cette voix forte d'une enfant? Avez-vous entendu?

« — J'ai vu, disait-elle, ce palais du monde, et sa pompe ne m'a pas éblouie; j'ai vu ce royaume, j'ai vu son sceptre, sa pourpre, ses parures, et je les ai méprisés, *contempsi.* » Et pourquoi ce mépris, dis-nous, mon enfant? pourquoi ce dédain?

« — C'est que Jésus-Christ est le vrai Roi et Seigneur. A lui désormais tous mes regards, toute ma tendresse, toute ma foi, tout mon amour: *Quem vidi, quem amavi, in quem credidi, quem dilexi.* »

« Donnez-lui donc le vêtement du nouvel homme, la ceinture des forts, la robe d'immortalité; mettez sur ses épaules le joug du Christ, suave et léger, et couronnez son front du voile. Ce voile, ont dit les

anciens, c'est la mitre de liberté, le signe de l'affranchissement, le casque du salut: Allez ainsi parée, ainsi armée, à votre Roi.

« Et maintenant, voyez battre cette poitrine, et ce cœur surabonder de joie. Les paroles échappent de ses lèvres. Douces et bonnes paroles: *Eructavit cor meum verbum bonum!* Elle veut parler au Maître, au Roi, et pourquoi? Elle a des œuvres à lui raconter, de grandes choses à lui dire: *Dico ego opera mea Regi.*

« Et quelles sont vos œuvres, ma fille? vous êtes à l'écart, dans l'ombre, inutile. Les actifs sont ailleurs, les utiles sont dans le monde. L'un mènera ses troupeaux dans les herbes et remplira ses étables; l'autre fourbira son épée; un autre montera sur les rostres de l'éloquence. Mais vous, que serez-vous?

« Soyez du moins la femme forte; elle a choisi la laine et le lin, elle donne du butin à ses esclaves, des mets à ses servantes; elle mesure le champ et l'achète; elle tisse des étoffes et vend des ceintures aux Chananéens. Mais vous, que faites-vous et où allez-vous?

« Je vais au Calvaire; une secrète harmonie m'y pousse, un écho m'y appelle; je cours au Christ harmonieux. *Christus musicus.* Le luth est dressé, les cordes sont tendues, clouez, fixez-les: cordes vives sur un bois sanglant! Frappez, frappez, bourreaux! Quel son, quelle divine harmonie!

« Ce sont les sept paroles d'abord, puis les gémissements de l'Église, les voix de la solitude, les chants de la terre qui vont se mêler aux cantiques

des cieux. J'ai entendu, j'ai vu, j'ai cru, j'ai aimé! Et c'est pourquoi j'ai choisi d'être inutile et oubliée dans la maison de mon Seigneur Jésus-Christ; *Elegi abjecta esse in domo Domini mei Jesu Christi.*

« Non, vous ne serez pas inutile, ma fille; mais vous serez un supplément au monde, comme l'a dit un de vos pères, *orbis supplementum.* Le monde a de grandes défaillances, le péché y fait des brèches, le mal y creuse des vides, et c'est pourquoi les jours s'abrègent, les nuits ont moins de repos, les pluies tombent en torrents intempestifs, et des fléaux brûlent les sillons. C'est vous qui suppléerez à ces défaillances.

« De plus, vous êtes un complément de la création, et par vous le Ciel sera plus bénin, la rosée plus fraîche, la moisson plus abondante. . . .

« Mais j'oubliais ce monde moral qui a bien plus besoin que vous lui veniez en aide pour le suppléer et le compléter. Car là surtout sont les grandes défaillances; là sont des jours sans lumière, des nuits sans sommeil. Voyez tous ces vides, n'oubliez aucune souffrance, n'oubliez ni le monde, ni l'Église, ni les pasteurs, ni les troupeaux; répandez sur tous le trésor de vos prières. . . . »

XXVII

LE PEUPLE A SAINT-PIERRE

Les paysans et le peuple romain aiment tendrement cette merveilleuse église de Saint-Pierre: ils y viennent avec joie. Autour des autels où l'on célébrait la messe, leur foule se pressait.

Peuple et paysans, ils sont beaux dans ces splendeurs de Dieu et de l'homme. Cela a été bâti pour honorer leur Christ, et leur Christ l'a ainsi voulu. Ici, ils sont grands. Chacun d'eux a toute la stature humaine.

Qu'on ne leur reproche pas une certaine nonchalance. Ils sont chez eux, chez le Fils du charpentier, chez le Batelier de Galilée, chez l'Ouvrier de Tarse. Ils sont les premiers appelés, les bienheureux pauvres.

Vous qui portez les noms de maîtres et de seigneurs; vous qui, sortant d'ici, trouverez chez vous des aises et des magnificences, vous êtes dans le lieu terrible, en présence du juge redoutable; inclinez-vous et tremblez.

On assiégeait la statue de saint Pierre. Je ne me lasse pas de voir ces figures souvent majestueuses dans leur dévote simplicité. Je reconnais ceux qui obéissent à l'habitude, ceux qui demandent, ceux qui remercient, ceux qui accomplissent un vœu, ceux qu'amène l'amour.

Les yeux laissent deviner la prière du cœur.

C'est là que j'ai *vu* des prières éloquentes! Après avoir baisé le pied de l'Apôtre, ils s'inclinent et le touchent de leur front, les prêtres de leur tonsure.

Une fillette se haussait pour approcher sa bouche, mais il s'en fallait de quelque chose. Elle ne se découragea point. Sa sœur, plus petite encore, lui donnait assistance. Toutes deux s'y reprirent à plusieurs fois.

Enfin elle se suspendit des deux mains, et ses lèvres effleurèrent le pied du Pêcheur. Satisfaite, elle aida à son tour la petite sœur qui l'avait aidée. Un rayon de la main bénissante venait sourire sur ces fronts charmants.

Ce tableau a souvent tenté les peintres. C'est ainsi que le bon Léopold Mozart souleva son petit Wolfgang, et que nous sommes tous soulevés de quelque façon. Frère et sœurs, et enfants et neveux, je pensai à vous.

Ne nous sommes-nous pas tous aidés, ne nous aidons-nous pas les uns les autres pour nous hisser jusque-là? Lorsqu'à mon tour je baisai le pied de saint Pierre, je vous sentis derrière moi.

XXVIII

L'ACADÉMIE DE FRANCE

SUR le Pincio, au sommet de cette élégante et grandiose *Scalinata*, présent d'un Français, il y a deux grands témoins de la France.

A la Trinité des Monts sont établies les Dames du

Sacré-Cœur, qui viennent de chez nous. Ces nobles femmes travaillent à former des chrétiennes.

C'était un des vœux de César Balbo et de ces honnêtes esprits qui rêvaient pour l'Italie un progrès si différent des écroulements où elle se précipite.

Balbo trouvait que l'Italie n'avait plus assez cet objet de respect et d'amour: la femme cultivée dans la lumière catholique. Il espérait que les religieuses de France feraient à l'Italie cet incomparable présent.

Pauvre Balbo! A la place de la chrétienne qu'il attendait et qui commençait à fleurir, l'esprit moderne donne à l'Italie la garibaldienne. Ce n'est pas la même chose!

L'autre établissement s'appelle l'*Académie de France*. Notre Institut essaye à Paris des jeunes gens, peintres, statuaires, graveurs, musiciens. Il envoie à Rome les plus vaillants pour être perfectionnés. Perfectionnement en petit nombre, et petits, petits, petits!

Les élèves de l'Académie de France habitent un palais magnifique sur ce beau site baigné de soleil. Ils sont entourés de chefs-d'œuvre vivants et de ruines éloquentes; ils savent le métier. Mais ce n'est pas tout de savoir le métier: il faut être né pour la chose.

Ce n'est pas tout d'être entouré de chefs-d'œuvre, il faut les voir; ce n'est pas tout d'être entré à l'école, il faut en sortir; ce n'est pas tout d'habiter Rome, il faut cesser de regarder Paris. Rares sont les élèves de l'Académie de France qui peuvent

perdre l'accent de Paris et faire autre chose que « l'article Paris. »

XXIX

LE « RÉALISME »

PARCOURANT ces merveilles de la peinture et de la sculpture étalées partout dans Rome, je me disais: — Hélas! hélas! comme je vais mépriser les chefs-d'œuvre de la prochaine exposition!

Il faut bien l'avouer, je ne peux faire ici un pas qui ne me hausse d'un degré, souvent de plusieurs, dans le mépris des idées modernes, des chefs-d'œuvre modernes, des temps modernes.

Je méprise immensément, je sens que je méprise à jamais cet orgueilleux vulgaire qui nous inonde de l'abondance de ses produits moulés, coulés, marqués au même coin de bassesse et de laideur.

Coquelet me dit sans cesse qu'il est de son temps, qu'il faut être de son temps, que je ne suis pas de mon temps. Il ajoute que la religion devrait se rendre de son temps. — O Coquelet! si tu te voyais de mes yeux!

Coquelet ne veut pas avoir d'ancêtres. 89 l'ennuie par son antiquité. 1830, voilà sa date. En 1830, le monde est devenu sage. 1830 « a vaincu le despotisme sans tomber dans l'anarchie. »

1830 a fait la politique comme il faut, la religion comme il faut, l'art et la littérature comme il faut. Toutes choses ont été faites, refaites, établies en 1830 comme il faut. — Non, rien n'égale l'orgueil de cet imbécile!

Au fond de l'âme, Coquelet préfère Monsieur Courbet à Raphaël. « C'est plus vivant, » dit-il. — Effroyable niais, sais-tu seulement ce que c'est que la vie!

Il est réaliste, Coquelet! Réaliste et fantaisiste. Il aime qu'on lui peigne des casseurs de pierres, des croque-morts, de vils ivrognes dans un sale cabaret. Il dit: « Comme c'est cela! »

Il goûte aussi les sujets tirés de Faust. Méphistophélès le charme particulièrement. Jusqu'ici, j'ai volontiers un peu admiré le poème de Gœthe; mais il y a quelque fonds de sottise là-dedans.

Coquelet sent le style d'une certaine manière qui est à lui, qui est de son temps: il en a horreur; il est gêné, il souffre, il s'éloigne: il demande autre chose, et il a fabriqué un mot pour cette chose.

Un jour, il m'a dit: — « Enfin, tous vos grands peintres, à commencer par Raphaël, ils manquent de *cachet !*

« C'est beau, si vous voulez; mais c'est trop beau. Vous avouerez bien que nous ne sommes pas si beaux que cela! Nous n'avons point ces poses pompeuses, ces gestes nobles, cette manière de marcher sans toucher terre.

« Toujours du beau et rien de joli! On ne trouve pas dans tout Raphaël une figure chiffonnée, un minois de femme un peu piquant. Pour moi, je me sens incapable d'aimer une femme de Raphaël.»

Il appelle cela aimer! Il dit tranquillement ces brutalités énormes. — Au fond, Coquelet, ce que vous reprochez à ces grands peintres, c'est qu'ils ne vous débauchent pas.

— Voilà de vos exagérations! Mais ne convenez-vous pas que l'art doit parler aux sens, et qu'il se trompe lorsqu'il ennuie? — Aller voir la Farnésine. Là Raphaël vous pourra contenter.

— Je l'ai vue. Ce n'est pas encore assez amusant. Il n'y a pas de bacchanale; le vin de Champagne n'a point passé par là: cet olympe n'a jamais dansé un galop.

Telles sont les idées de Coquelet. J'en ai pris ce croquis avec répugnance, au profit des modernes qui seraient tentés d'orgueil en considérant leur popularité.

Noble terre romaine! Le réalisme n'y a pu prendre. Plusieurs peintres, non des moindres, ont essayé d'implanter cette infection. Le Dominiquin, j'en ai regret, a fait une tentative particulièrement malheureuse.

C'est à Saint-Louis des Français, dans la chapelle de Sainte-Cécile. La scène de la Mort est majestueuse; celle du jugement faiblit; la troisième, Cécile distribuant ses biens aux pauvres, est néfaste.

Le réalisme y coule à plein, et, comme toujours, le réalisme est ici le contraire de la vérité. Au lieu de pauvres, le peintre nous montre des gueux qui s'injurient, se narguent, se volent et se houspillent.

La haine du pauvre respire dans cette scène. Difficilement on pourrait imaginer quelque chose de plus inintelligent, et, vu le lieu et le principal personnage, de plus indécent.

Certes, tels ne furent point les pauvres dans

la primitive Église, les premiers-nés du Christ, l'avant-garde des martyrs, ceux qui veillaient sur le Pape fugitif, ceux que Cécile appelait ses frères!

Jamais, aux époques antérieures, un peintre n'eût ainsi avili et la sainte pauvreté et le lieu saint. Dans la chapelle de Fra Angelico, au Vatican, les pauvres qu'assiste saint Laurent sont des membres souffrants du Christ.

Je ne comprends pas comment le Dominiquin a fait une telle faute, ni comment les donateurs de la chapelle et le clergé ont pu l'accepter; tous les soleils ont leurs éclipses; celle-ci a été totale et cruelle.

Il en est peu d'autres exemples anciens. Les peintres romains les plus faibles ont lutté contre cette misérable nature. Ils ont cherché le style.

Pourtant, si le peintre de la « définition de l'Immaculée-Conception, » qui couvre en ce moment plusieurs arpents de murailles dans le voisinage de Raphaël; si ce peintre cherche le style, hélas! qu'il a mal réussi!

Voilà une solennelle et formidable preuve du peril de s'attacher à la plate vérité historique. Ces immenses fresques sont pleines de portraits dont aucun n'est flatté, au contraire!

Le Cardinal qui lit la bulle est orné de lunettes d'or. Quel besoin aura la postérité de ces lunettes d'or?

Mais enfin l'art romain n'est pas réaliste, ni insolemment charnel et frivole, ni démocrate,

comme l'art du temps de Coquelet. Les Romains n'ont pas encore aimé la laideur.

S'ils viennent à cette dépravation, l'on peut croire que les artistes essayeront de les satisfaire. Ce peuple des desservants de l'art, sans être humble, ne brille pas par la sainte fierté.

Mais alors les Romains honoreront moins les artistes. La conscience a toujours son droit. Un peuple qui veut être corrompu méprise ceux qui le corrompent.

Quels beaux honneurs cette Rome a su rendre au génie et même au simple talent! Elle garde les œuvres dans ses églises et dans ses musées; elle donne à l'artiste une sépulture à l'ombre des autels.

Raphaël est à Sainte-Marie des Martyrs, le Fiésole à la Minerve, Salvator à Notre-Dame-des-Anges; à Sainte-Martine, Pierre de Cortone s'est fait un tombeau papal; aux Saints-Anges, un monument dit la place où Michel-Ange reposa.

Mais je n'ai guère remarqué que les peintres modernes, quoique très amoureux de la gloire, à qui je faisais cette observation, en fussent sensiblement touchés. Foin de la gloire qui ne rapporte qu'un tombeau!

Ils sont du temps de Coquelet.

XXX

LA BRUTE

Quels cris ils poussent! Quelle langue ils parlent! Quels blasphèmes ils hurlent sans fin! Comme cette meute est affamée de déchirer le Christ!

Non pas tous, pourtant. Il y a de ces hurleurs qui hurleraient volontiers autre chose; il y en a qui se tairaient s'ils n'étaient payés pour hurler.

Il y en a d'ignorants, blasphémateurs de ce qu'ils ignorent, et c'est même le grand nombre. Ils dévoreront ce qu'on leur fait blasphémer.

Il y en a de pervers, qui secrètement honorent ce qu'ils consentent d'insulter. Ils ont en poche les trente deniers du traître; quelques-uns se pendront.

Il y a la brute ignorante et perverse à la fois, qui ne sait pas et ne veut pas savoir, qui est tourmentée de haine et qui veut haïr.

Les chrétiens aux bêtes! La brute crie pour son compte. Il y a longtemps que le Christianisme projette sur elle une clarté qui l'humilie.

Si le Christianisme était enfin étouffé, si cette lumière pouvait disparaître, la brute n'aurait plus conscience de sa bassesse et de sa laideur.

La brute serait tranquille dans sa fange, car il n'y aurait plus d'êtres sans tache; tout le genre humain serait plus près du niveau de la brute.

La brute, incapable de construire, prendrait une pioche et elle démolirait. La brute, incapable de raisonner, prendrait un couperet et réfuterait les docteurs.

Quel autre instinct peut avoir la brute, et comment se rendre compte autrement de sa furie? Le Christianisme ne lui fait aucun mal matériellement.

Elle est libre de s'écarter de lui, de vivre en dehors de ses maximes, de croire ce qu'elle veut, d'adorer ce qu'elle veut.

Mais le Christianisme entretient dans le monde une certaine moyenne de décence, une certaine estime de la probité qui chagrine la brute.

Le Christianisme crée des préjugés contre le vice, il élève des remparts contre l'absurde et contre l'infâme: il fait tort à la brute.

Devant les problèmes de l'ordre social, il propose des solutions qui excluent la brute et qui ont toujours chance d'être acceptées: il opprime la brute.

Dans une société chrétienne, la brute perd les trois quarts de ses moyens de succès et l'espérance de gouverner le monde.

Imaginez les écrivains que je viens de lire, non pas sous saint Louis, mais seulement sous Louis XIV: plus de ressources!

En voilà un qui m'étalait ses principes pieux et qui m'offrait sa plume, mais l'orthographe manquait: il éclate de décorations et il juge le Pape.

Cet autre, idéal de cuistre, qui même en ce temps n'a pu faire avaler ni poésie, ni roman, ni critique, il juge le Pape et il boit du vin couché.

Et toi, front de vipère, ta tête insolente s'est retirée aplatie de dessous le talon de la justice. L'Église n'est pas assez pure pour toi!

Mélanges difformes du délateur, de l'histrion et du Trissotin: cela n'a pas le premier instinct du français, ni de l'histoire, ni de la probité;

Cela s'est caché sous tous les masques; cela s'est donné vingt ans pour champions de la liberté, de l'humanité, de la justice;

Cela salue avec une ignoble joie tous les abus de la force; cela dénonce, cela demande que l'on bâillonne, que l'on rançonne, que l'on emprisonne;

Cela ne demande pas tout à fait que l'on tue, mais cela est tout à fait ennemi des victimes et tout à fait ami des meurtriers;

Cela insulte, — d'une insulte scélérate et basse, et abjecte, et cafarde, — au droit violé, à la justice qui succombe, à l'innocence qui meurt.

Ils n'auraient pas besoin d'insulter, puisque enfin la besogne est en train; — mais insulter, c'est ce qu'ils savent faire. Ils veulent servir.

Non serviam ; ils ne le disent qu'à Dieu. Pour tout le reste du service contraire, quoi que ce soit: *Serviam ! serviam !* Ils sont là.

Ils veulent servir, ils s'empressent. Ils étoufferont les cris de la victime sous les huées, ils la déshonoreront parmi le peuple.

Ils espèrent que leur encre sera un fiel dans la blessure. C'est leur contentement particulier, leur pourboire. Ils feraient cela pour rien.

Et ils servent en effet! Le poignard le plus aigu, le poison le plus actif et le plus durable, c'est la plume dans des mains sales.

Avec cela on gâte un peuple, on gâte un siècle.

Il s'écrit aujourd'hui des choses qui lèveront longtemps en semence de crimes.

Une seule main, un seul fouet: et on les verrait à plat tout de suite, demandant grâce, promettant de travailler honnêtement! . . .

XXXI

IDÉES D'UNE BOURGEOISE

L'AN passé, l'Europe civilisée regardait avec enthousiasme un petit garçon qui tirait la langue au Vatican. Deux ou trois éditions, trois ou quatre traductions, quatre ou cinq semaines de vogue.

Tout est tombé dans l'ombre et même dans la crotte. Mais quel éclair! Durant quinze jours, le petit garçon s'est vu le seul insulteur du Pape que le monde civilisé voulût écouter.

Madame veuve Dudevant n'a pas eu pareille fortune. Avant le petit garçon, cette dame expérimentée avait écrit le même livre et plus mauvais, tiré au Vatican la même langue malhonnête.

Et personne au monde n'en a rien dit; et moi qui devais savoir ces choses, je n'en ai rien su. Aujourd'hui seulement j'apprends que madame Dudevant, dès 1857, a fait le sac de Rome!

C'est mêlé d'une histoire d'amour, — le même amour que la dame a tant conté. — Il ne sera pas dit qu'elle a une fois touché la plume sans remuer, remuer l'infection des amours.

Mais elle veut principement démontrer que le gouvernement du Pape déprave l'Italie, et tel est

tout juste le plan du petit garçon. La dame met l'amour par-dessus le marché.

Voilà le malheur d'avoir tant fréquenté les cuistres et tant hanté les forbans: cette veuve, qui sait écrire, a pris contre Rome la haine basse du cuistre, la haine féroce du forban.

Le premier châtiment de cette passion est de faire de sots livres; sots et ennuyeux, ennuyeux et dédaignés. Le petit garçon n'a pas été maladroit: il s'est fait donner un coup de main par la police.

La haine antilittéraire de madame Dudevant contre l'Église s'étend jusqu'au peuple romain, jusqu'à cette auguste Rome. Elle semble avoir parcouru Rome en compagnie de quelque prêtre marié.

L'on remarque dans Rome l'absence absolue du type *canaille*, si visible à Londres et à Paris. A Rome les figures et les attitudes sont pleines de fierté, même de noblesse.

Point de ces faces dégradées et abjectes, *jaunes comme un vieux sou*, sur lesquelles siègent les sept péchés capitaux. Le haillon même est fier ou touchant.

Point de ces esclaves du travail, lourds, souillés, qui, les épaules écrasées et les yeux éteints, traînant des savates sordides, apparaissent parmi nos splendeurs, redoutables machines qui les broieront.

L'ouvrier de Rome est un chrétien. On devine un cerveau dans sa tête, un cœur dans sa poitrine. On ne lui impose pas ce que l'on veut. Ce n'est

pas lui que l'on attellerait, le dimanche, à de vils fardeaux.

Il prend d'autres joies et d'autre repos que l'ivresse. Il a des habits de fête qu'il revêt les jours de fête, et il va entendre la messe à Saint-Pierre, à Saint-Jean de Latran, à Sainte-Marie Majeure.

Il voit Dieu passer dans les rues, il le reçoit dans sa demeure ; il est membre d'une confrérie ; il prie, entouré de sa femme et de ses enfants ; il demande à Dieu son pain de chaque jour.

Il est baptisé, marié, enterré ; on ne le dédaigne ni vivant, ni mort, ni en lui-même, ni en son père, ni en ses enfants. Et s'il reçoit quelque offense, il sait pardonner, il sait que Dieu le vengera.

Madame Dudevant ne perd point son temps précieux à courir les mansardes. Elle n'a pas vu à Paris le ménage de l'ouvrier philosophe qui travaille le dimanche, et qui boit le lundi.

Elle n'a pas vu ce chef-d'œuvre de la civilisation, lorsqu'il rentre ivre, déchiré, volé, furieux, dans le taudis où sa femme et ses enfants attendent un morceau de pain qu'il a laissé au cabaret.

Elle n'a pas vu à Rome le crucifix honoré dans la demeure indigente, la détresse acceptée en union aux douleurs de l'Homme-Dieu ; la charité accourant soulager des fardeaux allégés déjà par la foi.

Elle croit voir la plèbe romaine livrée à toutes les abjections : paresse, fourberie, malpropreté, nudité cynique, haine sans fierté, superstition sans foi, hypocrisie.

« Les mendiants, dit-elle, se battent ou se volent les uns les autres, de la même main qui égraine le

chapelet bénit, et mêlent à leurs litanies plaintives de grotesques ordures quand ils croient qu'on ne les comprend pas. »

Qu'elle ait vu tout cela, j'en doute; mais j'avoue qu'une ville de deux cent mille habitants ne saurait être absolument purgée de libres penseurs, même dans la plèbe, même parmi les mendiants.

On voit à Paris des paresseux, des fourbes, des malpropres, des cyniques vêtus et non vêtus, des gens sans foi qui consultent les somnambules, des auteurs, des acteurs, des seigneurs pleins de haine sans aucune fierté.

On y voit des mendiants de toutes sortes, mendiants de sous, mendiants de gloire, mendiants de force, qui se battent et se volent les uns les autres, de la même main qui écrit ou colporte les évangiles de droit nouveau.

Et je crains que plus d'une dame de Paris n'ait fait hypocritement de grands accrocs à la foi jurée, et ne se soit rendue malpropre, de la même main qui avait tourné les feuillets de *Lélia*.

Et c'est mon avis que *Lélia* et d'autres chefs-d'œuvre, plaintives litanies d'âmes affamées de corruption, sont plus remplis d'ordures, même grotesques, que le langage d'aucun mendiant de Rome.

Je ne comprends pas madame Dudevant! Est-elle pour la vieille morale, qui est celle de Rome, ou pour la morale « indépendante » si ressassée dans ses livres? Les coquins de Rome appartiennent à la morale nouvelle.

Il est évident que les paresseux, les fourbes, les malpropres, les haineux, les superstitieux, les hypocrites, les voleurs, les cyniques, ont parfaitement abrogé en eux-mêmes la morale de Jésus-Christ.

Ce ne sont pas ces espèces qui soutiendront le gouvernement pontifical, qui exposeront leur vie ou leur liberté pour le défendre, qui lui resteront fidèles s'il est renversé, qui travailleront à le rétablir.

Au contraire, ils pilleront les églises, donneront la *coltellata*, seront les mains du droit nouveau. Et si madame Dudevant visite Rome « régénérée, » ils la charrieront au Capitole dans leurs bras.

Après cette injustice très hypocrite envers le peuple du droit nouveau, la veuve se lâche contre Rome. Elle parle comme Coquelet, et je ne m'en étonne pas. Au fond, l'illustre veuve. est bourgeoise.

« Rome, dit-elle, n'est qu'une laide, triste et sale grande ville, prosaïque, sans caractère. La Rome moderne ne sert qu'à avilir l'ancienne. Ne s'est-on pas avisé de gâter le Colisée par un *chemin de Croix !* »

Les Franciscains prêchent le *chemin de la Croix* dans le Colisée. « Des bouffons, dit la veuve; leur burlesque fait rire le haut clergé, qui le tolère pour ne pas mécontenter le peuple. »

Enfin, cette Rome moderne fait un si déplaisant contraste avec l'ancienne, qu'il faudrait la trans-

planter ailleurs. Alors on aurait « un beau temple *dédié au génie des siècles.* » Voilà une idée!

Dans cette Rome « assainie » au moral et au physique, dans « ce musée de l'univers, » l'excellente bourgeoise retrouverait « la véritable Rome de ses rêves d'enfant. » Madame veut ses rêves d'enfant!

Certainement Madame est un maître écrivain. Dans un âge avancé elle conserve quelque fleur. — Mais elle a trop fréquenté la mauvaise compagnie. Les cuistres ont déteint sur elle.

XXXII

PAROLES D'UNE PAYSANNE

Le Très Révérend Abbé de Solesmes et un moine de Saint-Paul, visitant le tombeau des Scipions, furent surpris par la pluie. Ils s'arrêtèrent sous un auvent et, attendant que l'averse fût passée, ils dirent le bréviaire.

Une vieille contadine, pauvre et portant un petit fagot, vint au même abri. Elle se tint discrètement auprès des religieux pendant qu'ils priaient.

Ils arrivèrent à la fin du *Te Deum : In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* Là, ils firent une pause, regardant si la pluie allait cesser. La bonne vieille alors ouvrit la bouche:

— *Signori,* dit-elle aux deux religieux, *che bella parola : Domine, in te speravi ; non confundar in æternum !* Elle les salua noblement, remit son fagot sur sa tête et s'éloigna.

XXXIII

GODARD ET BIDARD

Sur la pente rapide de l'Aventin, j'étais suivi du caporal Godard, et le fusilier Bidard suivait le caporal Godard. Nous nous connaissons de vue.

Je les rencontre souvent. Le fusilier a quelque sou de poche, le caporal ne dédaigne pas de promener le fusilier. Ils boivent à la coupe de la civilisation.

Soit désir de me vexer, soit dessein de m'éblouir, dès qu'ils furent très près de moi, ils se mirent à parler très haut. Le fusilier Bidard dit au caporal Godard :

« — Voilà donc ce fameux *Avant-train !* Ils ont mis là-haut des églises comme partout, je le parie. Chez nous, ce serait la place d'un fort détaché.

« Autour du fort détaché, pousseraient naturellement des guinguettes. Le soldat pourrait s'y reposer et divertir. Il y viendrait des dames.

« On ouvrirait des boutiques, on établirait un omnibus. Peu à peu ça ferait une population. On aurait un quartier agréable, *au lieur* d'un sale désert. »

Le caporal répondit : « — Tu es bon, toi ! Tu crois qu'ici l'on songe à l'utilité et à l'agrément. Ici, les curés gouvernent. Ils ont abruti le peuple.

« Cherche. Tu ne vois pas de bastringue chantant ni dansant, pas de casernes, pas même de sergents de ville. Ici, ils sont en retard de deux siècles au moins.

« — Vous dites deux siècles, caporal? — Je dis deux siècles au moins. » Il y eut un silence. Bidard reprit :

« — Deux siècles, qu'est-ce que ça pourrait bien faire, caporal . . . sans vous commander? » Godard réfléchit à son tour :

« — Nous disons deux siècles? — Oui, caporal; vous l'avez dit. — Et je ne m'en dédis pas. Ils sont en retard de deux siècles au moins. — Et ça fait ?

« — Ah! dame! ce que ça fait! . . . ça fait pas mal de temps! Et oblige-moi de ne pas questionner ton supérieur! »

XXXIV

COQUELET AUX CATACOMBES

Coquelet a visité les catacombes. Il fait ses grâces là-dessus.

— C'est, dit-il, un lieu triste. Néanmoins on y prend une forte idée du fanatisme qui résistait à pareille épreuve. Certes, dans ces tanières, les chrétiens, surtout les riches, durent regretter l'abondance de la vie antique!

— Croyez-vous, Coquelet? Pour ma part, j'ai une autre pensée. — Je serais étonné, dit Coquelet, que vous consentissiez à penser un instant comme tout le monde. Oh! catholique, songez-y. Le goût du paradoxe est un des caractères de l'orgueil!

— Croyez-vous, Coquelet? Suivant moi, ce ne fut pas le goût du paradoxe qui poussa les premiers

chrétiens à sacrifier leur fortune et leur vie. Je crois que l'on se trouvait bien dans les catacombes. Je crois que si vous consentez d'y réfléchir un peu, vous en jugerez tout comme moi.

Imaginez que nous vivons en ce temps-là et que Dieu nous montre par mille exemples le fond des âmes; que nous lisons dans l'âme du convive de César; que nous lisons dans l'âme du convive du Christ, participant au banquet eucharistique, offert sur les reliques des martyrs.

Voyez d'un côté les ignominies, de l'autre les gloires; d'un côté les terreurs, de l'autre les espérances; entendez le beau gémissement de l'inextinguible dignité humaine, écoutez les conseils persévérants de la raison:

Je dis que, tels que nous sommes, vous et moi, simples honnêtes gens, pourvus de quelque fierté, de quelque droiture, de quelque humanité, considérant la réalité du bonheur, nous serions tentés de plonger dans les catacombes. Et, avec un peu d'aide, nous le ferions, par une sorte de sensualité.

Songez-y donc! La joie de n'être plus de cette infâme troupe de courtisans, la joie de posséder notre âme, la joie d'avoir à nous un bien que César ne pourra jamais ravir; la joie de rompre avec des souillures, avec la haine, avec le mépris; la joie d'aimer! Or cette joie était dans les catacombes et ne se trouvait que là!

En vérité, Coquelet, vous sacrifiez trop au paradoxe! Une vaine satisfaction de ne point penser comme le monde chrétien, c'est-à-dire comme toute le monde, vous porte constamment à des excès

d'injure et d'iniquité contre la nature humaine. Vous méconnaissez ce beau débris où s'attache la complaisance de Dieu.

XXXV

UN ROI AU PALAIS DES CÉSARS

La voie publique longe les ruines du Palatin. Une porte bâtarde s'ouvre au milieu d'un misérable mur. On y lit cette inscription: *Ingresso al palazzo dei Cesari ;* entrée du palais des Césars.

La porte s'ouvrit; nous vîmes descendre ou plutôt dégringoler du palais des Césars un vieillard chétif. Il gagna lentement sa modeste voiture arrêtée sur le chemin.

Enrico me dit: — « Voilà plus qu'il ne semble. Vous voyez Sa Majesté Frédéric-Guillaume, roi de Prusse. Il y a dix ans, on voulait le faire empereur d'Allemagne; il pouvait s'en passer la fantaisie. »

Ce roi nous fit songer. Il a régné, il règne encore nominalement sur une nation de seize millions d'hommes, qui se proclame essentiellement savante, et qui est assez ces deux choses-là.

L'armée prussienne se laisse dire, comme une autre, qu'elle est « l'armée la plus brave du monde; » les académies prussiennes ne se croient pas les moins illuminées.

Le roi que voilà est général de cette armée, président de ces académies; il est, en outre, pape de son Église. Mais il a une maladie fâcheuse. Il se croit sous-lieutenant.

Il a été fort savant, fort éloquent, fort érudit, vraiment fait d'une bonne pâte, excellent particulier prussien. Mais, pauvre homme, — protestant et pape — il est tombé en enfance.

Il se promène dans Rome, environné partout d'une compassion respectueuse. Ailleurs on le tiendrait prisonnier. Les rois devraient encore protéger Rome pour avoir une retraite en cas d'accident.

Quand il passait pour un sain d'esprit, ce roi avait acheté un palais sur le Capitole. Il y voulait établir un temple et un prêtre de sa religion. Il a eu toujours de certaines idées !

Néanmoins, dans la question de l'empire, il vit qu'on ne lui proposait rien de sérieux ni d'honorable. Il dit une loyale parole, bien forte pour un protestant.

C'était son « cher Arndt » qui lui offrait la couronne impériale, au nom du parlement de Francfort. Quel était ce cher Arndt, je l'ignore tout à fait. On savait cela en 1848, mais il y a longtemps.

Il répondit : « Mon cher Arndt, vous êtes mon vieil ami, et vos amis de Francfort, qui se disent assemblée nationale, sont tout ce qu'il y a de plus estimable en Allemagne. Je les considère beaucoup.

« De concert avec eux, vous me faites une proposition malhonnête. Quel mandat les autorise à mettre un roi au-dessus des autorités légitimes auxquelles ils ont prêté serment ?

« Notifiez-leur cela doucement. Ils m'inspirent de l'orgueil et de la reconnaissance comme à toute l'Allemagne, et je serais désolé de leur faire de la peine. La vérité est qu'ils ne savent ce qu'ils disent.

« Que m'offrent-ils ? Cet enfantement des révolutions de 1848 est-il une couronne ? Il ne porte pas la croix sainte, il n'imprime pas sur le front le sceau de la *grâce de Dieu.* Ce n'est pas une couronne.

« C'est le collier de fer qui réduirait au rôle d'esclave de la Révolution le fils de vingt-quatre princes, le chef de seize millions d'hommes et de l'armée la plus brave et la plus dévouée du monde.

« Pour prix de ce bijou, je devrais violer la parole que j'ai donnée, d'essayer de m'entendre avec les autres princes et avec l'assemblée sur la constitution de l'Allemagne. Je ne violerai ni cette promesse, ni aucune autre.

« Vous semblez croire que la Révolution n'est que la démagogie et le communisme. La Révolution est l'abolition de l'ordre divin, le renversement du droit et de la justice. Elle soufflera la mort tant que l'ordre divin ne sera pas rétabli. »

Voilà qui est noblement pensé, noblement dit. Le roi ajoute: Le Parlement n'a rien à offrir que des mains pures puissent toucher. Il termine par ces mots solennels: *Dixi, et salvavi animam meam.*

Mais, en même temps, pour rétablir « l'ordre divin, » il propose un congrès des puissances allemandes et de l'assemblée de Francfort afin de constituer l'Allemagne.

Il croit que les puissances allemandes, les unes catholiques, les autres protestantes de divers lainages, d'accord avec le Parlement, qui renferme tous les filaments d'antichristianisme, ourdiront l'unité!

Et alors la fabrication d'une couronne impériale sera l'opération la plus simple du monde; et cette

couronne recevra naturellement de toutes ces mains divisées « la croix sainte qui confère la grâce de Dieu ! »

Ou, peut-être, la couronne allemande pourra se passer de la croix et de la grâce de Dieu, puisque « l'ordre divin » sera rétabli. . . .

Merveilleuse déraison de ces bonnes têtes ! L'archevêque Salinis disait bien : Ce qui manque, c'est la théologie. Quoique érudit, le roi de Prusse n'a pas connu les conditions de l'empire. Il y a une érudition où parviennent difficilement les rois modernes.

L'Empire était institué pour être le bras de l'Église et la garantie des royaumes chrétiens. Ainsi les Électeurs l'ont eux-mêmes défini, lorsque Rodolphe de Habsbourg fit confirmer les actes de Pépin et de Charlemagne touchant l'inviolabilité des États du Saint-Siège.

Écoutons le langage de l'esprit qui fait les choses grandes et durables :

« La mère Église de Rome, embrassant depuis longtemps l'Allemagne d'un amour quasi paternel, l'a honorée d'une dignité terrestre dont le nom est au-dessus de tout nom parmi les pouvoirs temporels.

« Elle y a établi des princes comme des arbres choisis, elle a répandu sur eux des grâces particulières, afin que, soutenus par l'autorité de cette Église, ils fissent germer par leur élection, comme une semence précieuse, celui qui devait tenir les rênes de l'empire romain.

« C'est lui qui, *comme l'astre secondaire* à la voûte

de l'Église militante, *reçoit la lumière de l'astre suprême*, le Vicaire du Christ. C'est lui qui, *à la volonté de ce dernier, prend et dépose le glaive* matériel, afin que, aidé par son secours, le Pasteur des pasteurs donne la paix et la vie aux brebis, en les protégeant de son glaive spirituel, et qu'avec le glaive temporel il réprime et corrige, *punissant les coupables*, honorant les bons *et les croyants.*

« Afin donc que toute cause de dissension ou même toute occasion de froideur disparaisse entre cette Église et l'Empire, et que ces deux glaives établis dans la maison du Seigneur, *unis par une juste alliance,* puissent concourir à l'utile direction du gouvernement du monde, et afin que notre volonté et nos actes montrent que nous sommes des fils dévoués et pacifiques, nous qui sommes tenus à défendre ensemble dans notre amour l'Église et l'Empire, etc. »

Tel était donc l'esprit de l'ancien Empire, l'esprit qui l'avait fondé, qui l'animait; l'esprit qui le ramenait dans la voie lorsque l'ambition des empereurs l'en avait écarté. L'Empire, éclairé de la lumière apostolique, devait maintenir la paix, c'est-à-dire le droit et la justice dans le peuple de Jésus-Christ.

Si le roi de Prusse avait su cela, s'il avait eu ce qu'il faut de jour théologique pour voir clair dans l'histoire, il aurait compris que le pape prussien ne pouvait pas être empereur d'Allemagne, même avec l'adhésion des autres princes, même avec l'adhésion du Parlement.

Il aurait compris qu'il n'y a plus d'empereur ni d'empire d'Allemagne possible, ni même d'Alle-

magne vivante d'où puisse « germer comme une semence précieuse celui qui doit tenir les rênes de l'empire romain. » L'esprit qui faisait ces grandes choses n'est plus, et ces grandes choses ne sont plus que des noms sans vie, *cadavera nominum.*

Et quand même on décréterait des résurrections et l'on simulerait des couronnements, on ne parviendrait qu'à organiser de vaines pompes, tout au plus à évoquer des fantômes. Ces fantômes apparaîtraient comme des messagers funèbres, pour signifier que les sépulcres sont rouverts et demandent une grande proie.

Allemagne, Allemagne, à qui le ciel avait tant donné! quand tu verras reparaître un fantôme d'empereur qui ne sera ni l'élu de tes princes, ni l'oint du Christ, et qui ne tiendra pas le glaive pour protéger la justice et défendre le vieux droit, mais qui se dira l'empereur du peuple et le glaive du droit nouveau,

Alors, ce sera l'heure de la grande expiation.[1]

XXXVI

BUSTES ANTIQUES

Les portraits antiques sont un charme instructif et singulier des musées de Rome. Il y a de ces figures qui surprennent, tant elles paraissent peu s'accorder avec la renommée; mais, en regardant plus près, on retrouve son personnage.

[1] Je crois devoir rappeler que ce chapitre a été écrit en 1859.

Il y a des ressemblances amusantes avec les hommes du temps présent dans le même ordre de caractères, d'aptitudes et de vocations. Cicéron ressemble à quantité de nos avocats politiques; et ce n'est pas une physionomie de héros.

Le buste de Brutus, l'assassin, est le portrait d'un conspirateur de 1848. Le conspirateur s'arrange pour compléter la nature; il se tond à la Brutus. Sans doute, d'un gueux moderne qui conspire dans les échoppes et médite dans les prisons, à un seigneur comme Brutus, il y a loin; et il y a loin aussi du ciseau antique à l'objectif du photographe. Néanmoins, c'est plus que la même espèce d'homme, c'est presque le même homme. Face pâle, crâne étroit.

Un buste qui déroute, c'est celui de César. Ce visage maigre, fatigué, attristé, ne laisse pas deviner l'officier brillant, le téméraire, l'orateur, l'écrivain, le rusé, le maître, le galant si parfaitement destiné à triompher partout. Où est le railleur qui soumettait ses soldats, encore soldats de la République, rien qu'en les appelant *bourgeois?* Où est l'homme d'exquise aménité qui mangeait bravement des asperges à l'huile rance, de peur d'affliger son hôte, et qui prenait un vomitif avant d'aller dîner chez Cicéron pour faire honneur au festin de ce vieux traître? Où est le cynique qui affectait de lire des lettres pendant que s'égorgeaient devant lui les gladiateurs dont il avait fait présent au peuple? Où est l'homme de cœur qui rendait si noblement à

Brutus son coup de poignard en lui disant: « Et toi aussi! »

Le type césarien est davantage marqué dans les empereurs qui suivent. Les artistes officiels en ont rapproché le type napoléonien. La belle tête du César moderne n'était pas si romaine, surtout au commencement.

Quant à Caligula, c'est bien l'homme qui disait à ses amis étonnés: « — J'ai pourtant une qualité. — Et laquelle? — L'impudence! » Mot très profond et très politique de ce fou.

Claude, le grammairien, semble assez bonhomme. Un chef de bureau pourrait avoit cette figure. On y trouve pourtant quelque chose de malheureux. Claude offrait aux Romains des fêtes incomparables; il y faisait tuer beaucoup de monde; mais la pluie tombait à verse ces jours-là.

Les bustes de Néron ne donnent guère l'idée de cette bête féroce. Jeune, il était charmant. Il devient gros et massif, et il prend quelque chose de dur et d'hébété, avec une teinte marquée d'impudence; mais on se figurerait autrement Néron. Il n'était pas né ce qu'il est devenu. C'est la toute-puissance, c'est la constitution de Rome qui a créé Néron.

A dire vrai, je n'éprouve rien qui ressemble à la sympathie ni au respect, devant le buste de Marc-Aurèle. Même il m'est désagréable. Je sais combien était sage et doux le meilleur des Antonins, et

j'ai lu ses belles sentences. Si sa statue le représente au vrai, il se tenait bien à cheval, il avait une belle attitude d'empereur philanthrope. Néanmoins, dans les traits de son visage, que ne démentent point ses livres, il y a du membre de la cinquième classe de l'Institut. Ce bonhomme faisait tuer les chrétiens qu'il savait innocents; ce sage se pliait à tous les rites du paganisme dont il méprisait la fausseté; cet humble voulait réduire l'Évangile à ses vues bornées et, confessant les ténèbres de sa raison, bâtissait des murs contre le jour; ce bienfaisant associait à l'empire son fils, l'abominable Commode; il mourait tranquille en léguant à cette bête féroce Rome et le genre humain.

O empereur, qui graciais si noblement les complices d'Avidius Cassius et qui ne permettais aux gladiateurs que des armes émoussées, que t'avait fait le monde pour le livrer à Commode, si bien connu de toi? — Et pour finir, Coquelet ressemble beaucoup, mais beaucoup à Marc-Aurèle!

Sous la tête savamment ébouriffée et frisée de Lucius Verus, premier associé de Marc-Aurèle, mettez un col cassé; revêtez d'un frac son buste présomptueux, vous avez un membre distingué du Jockey-Club. Pendant que ses lieutenants battaient les Parthes, Lucius Verus s'exerçait aux jeux de la gladiature; la campagne finie, il commandait à l'historiographe Fronton de lui en assurer tout l'honneur. Il offrait même de faire les principaux articles: « Si tu veux que je te rédige quelques notes, je les écrirai. Ne néglige pas non plus mes discours au Sénat, ou mes allocutions à

l'armée. Je t'enverrai aussi mes conférences avec les barbares. Insiste longtemps sur les désastres éprouvés en mon absence. Il est nécessaire de faire ressortir toute la supériorité des Parthes avant mon arrivée. » Les bustes de Lucius Verus abondent; aucun statuaire ne l'a manqué, et tout ce caractère d'histrion est écrit sur la mine fière du faquin.

Commode était âgé de seize ans, lorsque son sage et vénérable père trouva bon de l'associer à l'empire. A douze ans, il avait fallu lui faire croire que l'on brûlait vif un étuviste coupable de lui avoir préparé un bain trop chaud. Du vivant de son père, il avait combattu, comme gladiateur, trois cent soixante fois; il combattit sept cent trente-cinq fois encore, et il tuait fort bien ses adversaires, dans ces combats où Marc-Aurèle ordonnait de n'employer que des armes émoussées. Il rassembla un jour quantité d'estropiés, les fit lier, les assomma à coups de massue et prit le nom d'Hercule. Ses débauches étaient immondes et publiques. Il se fit décerner la divinité de son vivant, en forme, et on lui rendit les honneurs divins. Il donna son nom au siècle, aux mois de l'année, au sénat, à l'armée, à Rome, qui s'appela *Colonia Commodiana*. Il mourut assassiné par une prostituée et par des esclaves favoris qu'il menaçait de proscrire, et le Sénat, qui l'avait applaudi jusque dans le cirque, ordonna de le dépecer dans le spoliaire, lieu où l'on traînait avec un croc les gladiateurs tués ou blessés à mort. — Sa figure longue, molle, hébétée et lâche, est celle de ces

jeunes drôles qui se font ruiner par les aigrefins et les filles; et tel est aussi le type d'Héliogabale.

En somme, dans ces figures d'empereurs, il y a plus de vulgarité que de monstruosité! pourtant ils étaient des monstres. Voilà l'épouvante et aussi la lumière. Ces hommes ne vivaient pas dans l'effroi de leurs crimes. Ils faisaient ce que l'on avait toujours fait, plus ou moins: ils tuaient, ils couraient la chance d'être tués; ils gouvernaient comme ils croyaient qu'on avait le droit et qu'on était dans la nécessité de gouverner.

On dit que Charles IX mourant voyait autour de son lit les fantômes des protestants massacrés durant la nuit de la Saint-Barthélemy. Le souvenir d'une pareille exécution dut en effet troubler un prince né chrétien et élevé chrétiennement, quelque raison qu'il ait eue de l'ordonner ou d'y consentir. Mais les *penseurs* qui veulent mettre la Saint-Barthélemy au compte de la religion catholique, sauraient-ils dire d'où venaient à Charles IX ses remords et ses terreurs? Tibère, Néron et les autres, qui ordonnèrent tant de massacres, avaient peur d'être assassinés; ils ne voyaient pas de fantômes, ils n'éprouvaient point de remords. Après avoir signé un édit de persécution, ils dormaient, pourvu qu'ils se crussent bien gardés. Fouquier-Tinville était troublé comme Charles IX: la Seine lui semblait rouler du sang.

L'impératrice Salomine, femme de Gallien, patronne de Plotin, représente bien le tout petit objet

d'importance, la petite femme d'État ointe de littérature, la petite brebis de faux pasteur qui s'est fait inoculer des idées et qui jette avec une grande persistance son petit glapissement dans la dispute des doctrines. Oh! le petit être, et qu'il tiendra ferme à faire dominer son docteur!

Si j'étais introduit dans certains cénacles où j'espère ne mettre jamais le pied, je chercherais le type de Salomine: et je parierais bien que c'est cette maigrotte qui a fait, sans se montrer, ce mauvais petit bon livre honnête et faux que trois académiciens, dont deux de la cinquième classe, estiment l'un des sages programmes de la réconciliation de l'Église avec l'esprit moderne.

Que Sénèque serait bien Népomucène Lemercier et qu'aisément Népomucène eût été Sénèque!

Cet ingénieur, sorti *premier* de son école, qui fut saint-simonien, qui fut phalanstérien, qui fut républicain, représentant du peuple et membre du comité de Constitution, qui écrivit dans la *Revue des Deux Mondes*, qui est dans les affaires, qui ne croit pas en Dieu, qui tâchera d'insulter le Galiléen en mourant, — à moins qu'il ne meurt ministre, et alors il aura un entretien confidentiel avec son curé; — cette médiocrité, cette fatuité, cette insolence, c'est Julien l'Apostat.

Marius: figure renfrognée, gourmée et fermée de vieux soldat; proprement ce que nous appelons

la « culotte de peau. » Sylla, qui faisait des vaudevilles, devait jouer et occire Marius.

Trois bustes de Socrate et un d'Aristide suggèrent des doutes sur ces grands hommes.

Le premier Socrate, c'est véritablement Silène, mais Silène fétiche et non pas dieu ; Silène ébauché et débauché, en pleine abjection, confinant au crétinisme. Le second présente une physionomie dégrossie, mais encore étrangement engagée dans la matière. Le troisième arrive à la beauté socratique ; en le comparant au premier, on est en plein idéal. Lequel de ces trois bustes est le vrai Socrate ? Je parierais pour le premier.

Alors le Socrate historique serait de l'invention de Platon et des autres penseurs prudents qui l'ont passé à la postérité, après avoir provoqué la réaction qui le consacra demi-dieu ?

A simple vue, on se prend à penser que le maître des sages était tout simplement un disciple, un bourgeois d'Athènes, très sot et vaniteux, à qui de plus fins faisaient des *mots* pour appuyer leurs doctrines, dont ils ne voulaient pas eux-mêmes porter la responsabilité. On a vu de tout temps, on verra toujours de ces éditeurs responsables, qui finissent par se persuader qu'ils publient leurs propres conceptions, et qui le soutiennent jusqu'à la ciguë et jusqu'à l'enfer.

Le buste d'Aristide nous offre la physionomie toute moderne d'un homme *arrivé,* un viveur déjà mûr et encore élégant, demi-jeune, demi-chauve, demi-coquin, tout à fait fat. Ou ce n'est pas le

portrait d'Aristide, ou Aristide était le juste d'Athènes, exactement comme Dupont « le vertueux » fut trente ans le juste des Français. Cependant l'ostracisme dépose en faveur d'Aristide.

Les statues officielles sont pleines de majesté. L'Agrippine allongée sur sa chaise est bien la première dame du monde. Ces Romains entendaient l'attitude! La dignité, la majesté de l'attitude est indépendante de certaines lumières d'esprit, de certaines règles de cœur. Fenimore Cooper nous fait admirer l'élégance et les belles poses des Mohicans.

Une chose à remarquer parmi tous ces monuments de la société antique, c'est que l'Art, comme le monde, n'avait pas l'idée de la sainteté. L'Art antique a connu et formulé toutes les expressions de la beauté humaine, sauf celle-là. Il n'y a pas, dans toutes les œuvres de l'antiquité, une tête de saint, comme par exemple le saint Bruno qui est à Sainte-Marie des Anges, et « qui parlerait, a-t-on dit, si sa règle ne lui prescrivait le silence. »

XXXVII

LE CHEMIN DE LA CROIX

« Le Colisée est devenu presque un temple; il est tout entier à la Croix; il est à la confrérie, il en a les processions et les cantiques; le vendredi il en a les stations, il l'a au centre de son arène, il l'a au cœur. Les stations de douleurs, disposées de

distance en distance sur ce même terrain où tant de chrétiens ont été traînés devant le préteur, dépouillés de leurs vêtements, flagellés, livrés aux dérisions du peuple, abreuvés d'ignominie, attachés à des poteaux, sont, de tous les chemins de la Croix établis dans les différentes parties du monde catholique, celui qui reproduit le mieux la voie douloureuse du prétoire au Calvaire. »[1]

Nous avons voulu assister à cet exercice du chemin de la Croix dans le Colisée. Il avait plu, le temps menaçait: néanmoins l'assistance était assez nombreuse. On y voyait des étrangers, du peuple, une douzaine de pénitents sous la cagoule, et principalement de la bourgeoisie.

Un religieux prêchait, ou plutôt exhortait l'assistance, sans faire aucun effort de voix, ni de geste. Il n'en avait pas besoin dans ce lieu, avec de tels auditeurs. La Croix parlait, les cœurs répondaient. Personne ne craignit de se mettre à genoux sur la terre mouillée; tout était sérieux et pathétique.

Les écrivains qui rapportent que l'on donne là des scènes extravagantes, n'ont pas eu le courage d'en affronter le spectacle. Ils parlent sur la foi de leurs amis, lesquels, je pense, n'y vont guère eux-mêmes. C'est leur excuse, s'ils peuvent être excusés de calomnier ce qu'ils ignorent. La perversité serait plus grande de mentir contre le témoignage de leurs yeux, je dirai même de leur cœur.

Je doute que l'on puisse assister à cet exercice pieux, entendre évoquer ces souvenirs, contempler

[1] *Esquisse de Rome chrétienne.*

ces visages, voir couler ces larmes et ne pas sentir en son âme quelque mouvement de respect; je doute que l'on puisse avoir assez d'encre ou de boue dans les veines pour échapper à un frémissement d'amour.

Fra Gaudenzio avait mené là un honnête incrédule; il ne put l'y ramener. — « Non, disait-il; puisque je n'en suis pas, je n'irai pas. Je ne veux point aller là où je suis étranger, où je me sens de trop; je ne veux pas m'exposer encore à revenir tête basse, mécontent de moi-même, tourmenté. »

Mais quelle impudence pourtant, quelle méchanceté vile, de venir diffamer cette chose sincère! Quelle audace de prétendre que le « haut clergé » tolère que le chemin de la Croix soit l'occasion, et le Colisée le théâtre de parades indécentes, et, ne les pouvant empêcher, se contente d'en rire!

Et en même temps, quelle trahison du diffamateur envers son propre talent! Il a tant de moyens de faire, sinon une noble guerre, du moins une guerre moins indigne. Il peut exciter la passion, exaspérer l'orgueil, les mettre en révolte contre Dieu. Cela devrait suffire. Non! il faut prendre la bricole et s'atteler au tombereau qui charrie l'impiété vulgaire dans les bas quartiers!

Il y a de certaines habitudes de pensée qui créent dans les âmes un besoin d'ignominie. Ah! mère Église, comme ces parricides eux-mêmes te vengent d'eux-mêmes! Comme ils prouvent l'impossibilité de te haïr noblement! Comme il leur faut arriver vite à hurler, à descendre, à se vautrer!

XXXVIII

LES DERNIERS VAINQUEURS AU COLISÉE

Entre tant de héros qui ont combattu et vaincu dans le Colisée, il en est deux qui méritent une mémoire spéciale. Mgr Gerbet, dans l'*Esquisse de Rome chrétienne*, a écrit l'histoire du premier:

« En vain Constantin et, après lui, Constance avaient prohibé les jeux des gladiateurs. Les lois de l'empire, les lois de l'humanité restaient impuissantes contre la fascination que ces spectacles exerçaient toujours sur la société romaine, qui était encore en partie païenne. Ils furent à la fois défendus et tolérés. Quel était le coup de grâce que Dieu tenait en réserve pour opérer la conversion de l'amphithéâtre?

« Du fond de l'Asie, un pieux anachorète, Almachius, était venu à Rome pour visiter les lieux saints; il s'y trouvait aux calendes de janvier, époque des spectacles. Le peuple était rassemblé dans l'amphithéâtre: voilà qu'Almachius a l'idée de le sermonner.

« Mais que fera-t-il, lui pauvre moine, lui inconnu? Sera-t-il plus puissant que la puissance des empereurs? Sera-t-il plus éloquent que tous les docteurs chrétiens qui ont tonné contre ces spectacles? Peut-il espérer de toucher le cœur de ce peuple, au moment où il est dans l'ivresse de ses cruels plaisirs? Sera-t-il même écouté? Gagnera-t-il autre chose que d'être honni et chassé?

« Une voix intérieure lui parle plus haut que toute cette prudence. Poussé par une sainte folie il pénètre dans l'amphithéâtre, il monte sur les gradins, il s'en fait une chaire, il prêche le peuple, il lui reproche le crime de ses fêtes.

« Cette étrange apparition excite quelque tumulte. Le préfet Alypius, qui est présent, ordonne qu'on le mette à mort sur-le-champ, comme coupable de sédition. Il y avait eu jusqu'alors des martyrs dans le Colisée, il y eut à ce moment un martyr du Colisée même.

« Almachius tomba, mais les gladiateurs ne se relevèrent plus. L'indignation qu'excita cette mort provoqua une loi implacable. Les flots de sang qu'avaient répandus dans l'amphithéâtre les martyrs de la foi, n'avaient pas encore comblé la mesure, il lui manquait quelques gouttes de sang que devait y ajouter un martyr de la charité. »

L'autre martyr que je retrouve au Colisée, le dernier de tous, martyr volontaire comme Almachius, n'a pas eu à vaincre des ennemis de chair. Seul, obscur, inconnu, il s'est levé contre l'esprit du monde ; il a embrassé la Croix sous sa forme la plus repoussante.

C'était un paysan de l'Artois. Il se nommait Benoît-Joseph Labre ; il vivait du temps de Voltaire. L'impiété, le luxe, la mollesse, l'orgueil de l'esprit et l'orgueil du corps triomphaient dans le siècle ; la décadence atteignait tout. Ce paysan quitta l'heureuse maison de son père, et ne voulut être assuré ni de son gîte, ni de son pain.

Il s'en alla couvert de haillons, souvent rongé de vermine, visiter successivement les lieux saints de France, d'Espagne et d'Italie. Vagabond aux regards du monde, pénitent sous les yeux des anges, chargé du rayonnant fardeau des abjections de la Croix.

Ayant vu Saint-Jacques de Compostelle et Lorette, et quantité d'autres sanctuaires, il vint à Rome. Ses voyages étaient finis, sa pénitence continua, ou plutôt commença. Il embrassa l'extrême pauvreté, distribuant aux pauvres les aumônes qu'on lui donnait et se nourrissant de débris ramassés dans les rues.

Or, ce victorieux qui dans un siècle d'absolue convoitise s'était armé pour conquérir l'absolue pauvreté, un instinct sublime l'avait amené à chercher son asile dans quelque recoin de cette arène où combattirent ceux qui ont vaincu le monde. Il y venait dormir sur la terre nue.

Rome le comprenait et l'admirait. Celui qu'on appelait le PAUVRE était devenu un de ses ornements sacrés; elle considérait comme une de ses protections auprès de Dieu ce juste assidu à la prière. Car la prière constante du juste est puissante devant Dieu: *Multum valet deprecatio justi assidua.*

Elle lui fit de triomphales funérailles, elle vint prier à son tombeau glorifié par les miracles; et en attendant le décret qui devait placer Benoît Labre sur les autels, Pie IX avait déjà voulu consacrer son souvenir dans le Colisée.

L'arcade où se réfugiait le héros martyr de la pau-

vreté et de l'humilité chrétienne, l'indigent riche en aumônes et plus riche encore par les bénédictions qu'attirait sa prière, cette arcade est devenue une chapelle, un sanctuaire dans le sanctuaire.

Au milieu des injures que lui adresse l'esprit moderne, ennemi furieux de la pauvreté, Rome n'a pas craint de tant honorer l'homme de rien, le vagabond qui sut être cette chose si grande sur la terre : un pauvre de Jésus-Christ !

XXXIX

VILLA PAMPHILI

La villa Pamphili appartient aux Doria. Comme le beau musée du palais Doria, elle est la propriété du public autant que du prince qui en a la garde et l'entretien.

Les pins de la villa Pamphili sont célèbres dans le monde. Tous les voyageurs les ont admirés, tous les narrateurs les ont racontés. Ils s'étalent en triomphants panaches dans les descriptions outrées de Chateaubriand ; outrées, et à cause de cela plus vraies que d'autres. Les beaux arbres ! et que leur ombre est douce !

Le casino de la villa, très simple d'apparence, contient une rare collection d'antiques. Que veut cette vieille qui demande que Rome devienne « le musée de l'univers, » et qui nous donne ses radotages de pythonisse insufflée, pour des rêves d'enfant ? Rien d'un musée ne manque à Rome, et il y a du superflu.

Rome moderne n'a que trop de respect pour Rome antique! J'ose dire que plusieurs statues de la villa Pamphili seraient mieux placées dans le salon d'un banquier que dans celui du noble Doria. On est bien large à Rome pour ces choses, et la fréquentation des anciens est doublement funeste aux modernes: elle les gâte et les humilie.

Il y a des statues modernes, façon antique, qui sont à peu près ce que l'on peut voir de plus laid. Si le soulèvement païen triomphe, nul ne peut prévoir le degré d'ignoble où nous arriverons. On se précipitera dans l'infâme pour échapper à l'inepte.

Quant à la nature, elle est d'une beauté indestructible. Quels gazons semés de fleurs! quelles eaux joyeuses de refléter l'azur! quelles grandes herbes balancées par la gaieté sereine du vent! En janvier nous y avons cueilli des violettes. O parfum immortel! ô jours d'or que l'on s'étonne d'avoir vécu!

Et la voûte des chênes verts! Nous l'avons nommée la *Galerie des candélabres*. Ces vieux troncs étendent horizontalement la mêlée de leurs bras noueux et noirs, formant des candélabres de la plus merveilleuse fantaisie. Là-dessus se plantent les branches nouvelles, élancées et lisses comme des cierges. Le soleil allume cette verdure sombre et fait en plein jour une nuit étoilée.

Ici fut l'effort de la bataille qui termina le siège soutenu par les garibaldiens. Il y périt beaucoup d'hommes, grand nombre de soldats français y sont

enterrés. La charité de Doria leur a fait un monument.

Tout près est l'église de Saint-Pancrace. Un gros de garibaldiens s'y étaient retranchés. Ils se firent une omelette d'hosties trouvées dans le tabernacle, ils violèrent et souillèrent la tombe du martyr. Les Français les prirent vivants; aucun ne fut épargné. Les reliques n'ont pas été retrouvées, mais il suffit que l'église reste. Que d'autres viennent et abattent l'église, le nom du martyr restera et suffira.

Nous longeons les murs réparés par Pie IX. Le travail de restauration est paisible et magnifique. Vrai travail de propriétaire. Il ne trahit pas la hâte de l'occupant passager, comme l'abbé Aulanier nous le faisait voir dans une autre partie, où la main de Bélisaire a bouché les brèches de Totila. Grande et curieuse histoire, celle de ces murs toujours croulants sous la force, toujours refaits par la faiblesse plus forte!

XL

I PIZZICAROLI

La Bienheureuse Rita di Cascia, veuve et religieuse, morte au quinzième siècle, est patronne d'une petite église située au pied du Capitole. Le jour de la fête patronale, à la messe, communient les jeunes filles dotées par la corporation des *pizzicaroli*, charcutiers.

Les visiteurs reçoivent des boutons de roses

bénits, en souvenir d'une floraison de roses que Dieu accorda miraculeusement en hiver aux prières de la sainte.

Voilà de ces fleurs de Rome que ne rencontrent pas et ne voient pas les vieilles qui voudraient retrouver dans Rome leurs rêves d'enfant . . . et les neiges d'antan.

Je ne peux digérer le mauvais propos de cette vieille. Cette vieille qui insulte Dieu pour amuser les cabinets de lecture, est un objet impatientant!

Et les Charcutiers de Rome, dotant de jeunes filles et distribuant des boutons de roses bénits, me semblent avoir plus d'inspirations poétiques qu'il n'en éclora jamais sous le crâne chauve de la vieille.

XLI

CONFESSION MURALE

DANS un quartier désert, sur les murs d'une église, Enrico a copié et traduit pour moi les inscriptions suivantes, tracées au crayon d'une main ferme et exercée:

Le 14 septembre.

Je me trouve en mauvaise santé par ma faute, par inquiétude et désobéissance.

De ce moment, 11 *h. avant midi, j'ai décidé, avec l'aide de Dieu et de Marie très sainte, de ne plus me tourmenter et de regagner la véritable paix.*

Saint Joseph, priez pour moi.

---

14 octobre.

Jusqu'ici je n'ai pas maintenu ce que j'ai écrit le 24 *septembre; mais maintenant j'ai décidé de tout exécuter.*

15 novembre.

J'ai renouvelé ce que j'ai promis, afin de l'exécuter.

---

23 novembre.

J'ai failli, mais je me suis proposé de tout cœur de m'exécuter.

Aujourd'hui 28 décembre.

J'ai décidé d'être bon.

Aujourd'hui 31 décembre.

Je veux toujours obéir, pour plaire à Marie très sainte jusqu'à la mort.

---

28 janvier.

Plus d'inquiétude par amour de Marie très sainte,
Et je le renouvelle aujourd'hui 1er février.

---

12 mars.

Non, plus d'inquiétude.

---

29 mars.

Ne plus me tourmenter et ne plus pécher véritablement.

Aux deux dernières dates, l'inscription est entourée d'un dessin représentant deux palmes formant couronne.

L'avouerai-je, cette confession naïve d'une âme éprouvée et enfin victorieuse, ne m'a guère moins touché que si je l'avais lue dans les catacombes, et il me semble qu'elle en a le parfum.

XLII

SÉPULTURES

A Sainte-Cécile et dans quantité d'autres églises, le pavé est pauvre, mais couvert d'armoiries. Sous ce carreau, foulées aux pieds sont toutes les grandeurs du monde.

Sainte-Marie du Peuple est l'église des belles tombes. Elles parlent doucement et tendrement. Que la voix des tombeaux est consolante dans les églises!

Des inscriptions, vieilles de plusieurs siècles, invoquent encore la prière, attestent encore l'amour qui les a tracées. Ici le temps ne tarit point les larmes et n'emporte point les souvenirs.

Chez nous, la fangeuse égalité, non contente d'avoir brisé les beaux sépulcres, en a traîné les débris dans ses musées, charniers de voluptés insolentes; elle fait triompher la mort. Ici l'amour peut lutter contre la mort. Dans les demeures de la Vie, il bâtit des tombeaux vivants.

L'art éternise les traits du défunt; la langue universelle dit solennellement ses œuvres; l'amour pleure, la foi chante son espérance immortelle; les saintes images protègent celui qui doit en attendre la Résurrection.

Assurément toutes choses humaines et la pompe du tombeau méritent tout dédain. Mais un tombeau dans la plus humble église de Rome! . . . Entre les choses que l'on peut désirer, je n'en vois guère de plus digne d'envie.

XLIII

LES GUIDES DANS ROME

Voici des livres que j'ai lus avec plaisir et profit:

L'*Histoire des États du Pape,* par le R. John Miley; *Rome chrétienne,* par M. de La Gournerie; *Les Trois Rome,* par Mgr Gaume, protonotaire apostolique! les agréables *Lettres d'un pèlerin,* par M. Edmond Lafond. Ces ouvrages sont remplis du sentiment catholique, ils font connaître Rome d'une manière aussi facile que sérieuse. Le plan heureux de M. de La Gournerie lui a permis de donner une histoire de Rome moderne par les monuments; on y voit quels ouvriers, quels architectes sont les Papes. L'ouvrage de Mgr Gaume, fruit d'un voyage intelligent et d'une vaste lecture, est le plus complet; c'est un vrai guide religieux dans Rome et dans l'Italie.

Les Césars et les Antonins, par le comte Franz de Champagny, sont le résultat d'une profonde étude de l'antiquité romaine, éclairée par une foi vive et par un sens politique parfait. On y apprend plus que l'histoire de Rome, et ces livres si sérieux sont écrits avec toute la vivacité qu'un homme de mérite pourrait apporter dans la discussion des questions modernes.

Les *Sept Basiliques,* par Th. de Bussière, racontent les richesses accumulées dans ces temples illustres. Le modeste savant n'a voulu que dresser un catalogue, et son travail volontairement aride

laisse pourtant deviner une main pieuse et un cœur ému.

Mais le meilleur livre sur Rome est aussi l'un des moins connus. Je veux parler de l'*Esquisse de Rome chrétienne*, par M. l'abbé Gerbet, évêque de Perpignan. Publiés sans bruit, à de longs intervalles, les deux volumes de l'*Esquisse de Rome chrétienne* sont à peine moins ignorés des catholiques eux-mêmes que du grand et épais vulgaire qui a dévoré en quelques mois les éditions de certain pamphlet lancé pour frayer la route à Garibaldi. Cet empressement autour d'une fangeuse pasquinade et cette indifférence pour un noble chef-d'œuvre caractérisent l'époque. L'époque ne veut pas admirer, ne veut pas aimer, ne veut pas voir: *noluit intelligere ut bene ageret.* Et les pasquins et les faquins sont ce qu'il lui faut. Mauvais signe!

La postérité, s'il y en a une pour cette époque, mettra les choses à leur place. Le livre de M[gr] Gerbet brillera dans la glorieuse élite des modèles de l'érudition littéraire, également honoré des savants, des poètes et des sages. Sous ce modeste titre d'*Esquisse,* on reconnaîtra le plus noble et le plus vivant tableau de Rome chrétienne.

Rome, notre Rome, est vivante dans ces pages toutes vibrantes de ses profondes et majestueuses harmonies. L'auteur ne possède pas seulement les connaissances variées de l'historien et les sûres lumières du docteur catholique; il a encore au degré le plus éminent le don de l'artiste, ce sens exquis et rare qui pénètre les choses, qui en saisit les secrètes

beautés et qui les livre à nos regards. Il nous rend compte du charme mystérieux de Rome, il l'accroît en le divulguant. Sa langue est digne des majestueuses douceurs de la ville sainte: c'est une langue sereine, mélodieuse, admirablement pure, dont le caractère fondamental est la grâce, mais qui atteint sans effort et comme naturellement à toutes les hauteurs. Nous n'avons point aujourd'hui d'écrivain plus parfait que Mgr l'évêque de Perpignan, et jamais la poésie de Rome n'a eu d'interprète qu'on lui puisse comparer.

XLIV

ÉTUDE AU COLISÉE

DANS le Colisée, assis à l'une des *stations*, j'observais l'attitude des passants. Je m'attachais à deviner ceux qui étaient chrétiens et ceux qui ne l'étaient pas. J'en jugeais lorsqu'ils passaient devant la croix.

Il passa un petit bourgeois, de ceux qui ont une boutique et qui font leurs affaires: il ôta son chapeau et fit le signe de la croix; la foi est vivante. — Un bourgeois plus riche: il se contenta de saluer; la foi n'est pas morte. — Un orfèvre du *Corso :* nul signe. Je m'y attendais; l'orfèvre parle plusieurs langues.

Un Anglais, deux Anglais, trois Anglais, une bande d'Anglais avec leurs Anglaises en jupes retroussées, mornes et les yeux sur le *guide :* ils ne virent ni la croix, ni le monument, ni rien; ils lurent l'article du Colisée, donnèrent un coup de

crayon sur la page, cueillirent un brin d'herbe qu'ils annotèrent, et s'en allèrent mornes comme ils étaient venus. Je les avais vus la veille à Sainte-Marie du Peuple, aussi mornes; le matin à Saint-Pierre, toujours mornes; je les verrai demain ailleurs. On les voit partout, mornes partout.

Un homme de la campagne: il se découvrit et baisa la croix. — Une femme du peuple et deux petites filles: elles fléchirent le genou et baisèrent la croix. — Deux jeunes filles romaines: elles babillaient avec tant de chaleur qu'elles dépassèrent la croix sans la voir, mais elles revinrent sur leurs pas, montèrent les degrés et posèrent leurs lèvres sur le bois, sans cesser de discourir.

Un vieillard, pauvre et infirme, mais non pas mendiant: il tira péniblement son chapeau, monta les degrés, non sans effort, se mit avec peine à genoux, dit *Pater* et *Ave*, et baisa la croix. Comme il prenait ses précautions pour descendre, une dame, une Française le soutint respectueusement. Ensuite elle s'agenouilla où le pauvre s'était mis à genoux, pria comme il avait prié, toucha de son front la place qu'avaient touchée ses lèvres. Auprès d'elle priait son mari. Mais ceux-ci, quand je les vis entrer, ne m'avaient rien laissé à deviner.

D'autres regardaient la scène, d'autres Français. Leurs regards exprimaient un certain étonnement; ils ne se défendirent point un certain sourire, bientôt réprimé quand ces chrétiens passèrent près d'eux. Ils saluèrent les chrétiens, mais ne saluèrent pas la croix.

Je vis passer une femme du peuple, accompagnée

d'un grand jeune garçon d'assez mauvaise mine. Elle s'agenouilla et baisa la croix. Le grand garçon s'arrêta nonchalamment, ne se mit point à genoux, ne se signa point, ne se découvrit point. Au regard désolé que cette femme jeta sur lui, je vis qu'elle était sa mère. Elle reprit son chemin en silence, il la suivit. *Que pensez-vous que deviendra cet enfant ?*

XLV

LES CATACOMBES

O PÈLERINS de Rome, Dieu vous préserve de descendre aux catacombes et de les parcourir, comme il m'est arrivé plusieurs fois, en compagnie de diverses dames de diverses nations ! Il y en a qui ont peur, et d'autres qui font semblant, et d'autres qui posent cent questions pour s'instruire. Dieu vous préserve de cela, fussiez-vous d'ailleurs conduits par M. de Rossi. En ces caravanes, toute émotion s'éteint, toute poésie succombe.

M. de Rossi est un des plus vrais, des plus grands et des plus aimables savants qui aient existé. Il est venu à son heure, par un dessein de Dieu, pour désenfouir, dérouler et lire cet immense volume de l'histoire primitive du Christianisme, quasi perdu. Il a reçu des dons à part. J'approche toujours M. de Rossi avec respect, comme un de ces hommes rares qui veulent être ce que Dieu a voulu qu'ils fussent et qui cultivent selon les intentions de Dieu les dons que Dieu leur a faits.

Sa science est du génie. Elle sait d'avance ce qu'elle découvrira, elle connaît ce qu'elle découvre;

et sachant bien qu'elle a des ailes, néanmoins elle ne dédaigne point de marcher, lorsqu'il le faut, à pas lents, demandant aux procédés les plus minutieux de l'érudition la confirmation des choses qu'elle a devinées. M. de Rossi a une parole claire, élégante et forte, qui illumine ces labyrinthes. Les catacombes ne gardent plus de mystères que pour lui. Mais il sait où sont leurs derniers secrets, et il sait aussi qu'il les arrachera.

Il a mis à nu les racines de l'Église catholique. Il les montre plongeant directement dans l'Évangile. Entre l'Évangile et cet arbre merveilleux, que nous voyons au dehors, il n'y a pas de solution de continuité. L'hérésie ni l'incrédulité ne peuvent plus prétendre à dresser l'acte de naissance d'un dogme, pour le convaincre de bâtardise par ce fait même. Tout remonte aux Apôtres. Le Nouveau Testament est le grand guide dans les catacombes, et ensuite les premiers Pères. Les fidèles du premier siècle ont cru tout ce que nous croyons, nous croyons tout ce qu'ils ont cru. Voilà ce que démontre de plus en plus ce beau travail souterrain. M. de Rossi aura la gloire d'être d'une certaine manière le plus ancien comme il est le plus récent des apologistes.

On voit grandir la société chrétienne. Elle grandit sous l'influence de ses croyances qui ne commencent pas, qui ne se forment pas, qui lui sont données toutes faites et que l'on reconnaît entières dans les symboles où elle les cachait aux païens. Cette histoire, l'archéologue a pu, grâce à Pie IX, la tirer des catacombes et la transporter

au jour avec tous ses monuments. Pie IX, *Vindex Antiquitatis*, libérateur de l'antiquité chrétienne, a donné le vaste Latran, pour en faire le plus émouvant musée et le plus noble livre qui soient au monde.

Dans ces murs illustres sont incrustées des pierres plus précieuses que le diamant. Ce sont les inscriptions des catacombes, restituées avec une science sans égale, rangées par dates et par catégories. L'histoire dogmatique et civile de l'Église romaine est là; elle confesse sa foi par la voix de ceux qui ont enseveli les martyrs et se sont fait enterrer eux-mêmes autour de leurs tombeaux. Là on voit l'esclavage disparaître, ou plutôt il a déjà disparu. Dans les catacombes, aucune pierre sépulcrale n'indique la condition d'esclave ni celle d'affranchi: il y a des *alumni*, des *élèves*, des enfants adoptifs.

Malgré l'importunité de certains curieux que l'on aimerait mieux rencontrer deux fois ailleurs, — et qu'il serait encore plus agréable de ne rencontrer jamais, — c'est un charme d'écouter M. de Rossi au Latran, de le suivre dans les catacombes. Oui, un charme, puisque là surtout l'empire et l'enfer furent vaincus. Ces noirs et interminables corridors garnis à droite et à gauche de plusieurs rangs de sépultures, ces profondeurs où saint Jérôme sentait la terreur du silence, ils sont à la fois nos berceaux, nos arsenaux et nos champs de bataille. Là, notre race est née et s'est allaitée de sang immortel; là, elle s'est formée à la lutte; là, elle a triomphé.

Ils venaient ici ensevelir leurs morts et ils apprenaient à ne craindre que la vie. Ils venaient se

cacher, mais pour se munir d'armes plus sûres. Ils étaient privés de la clarté du jour, mais ils allumaient les flambeaux de l'autel dont la clarté illuminait le chemin des cieux. Ils ne voulaient vaincre qu'eux-mêmes; mais parce qu'ils vainquaient en eux-mêmes toutes les concupiscences, Dieu leur donnait la victoire sur le monde. Les pioches furtives qui creusaient les catacombes et qui les agrandissaient sans cesse pour faire place à la multitude des martyrs, sapaient le Capitole et le Palatin.

Ils emplirent ces lieux de sang, de larmes, de prières. Ils y déposèrent, avec leurs corps mutilés, toutes les iniquités de Rome dont ils avaient souffert le poids et l'injure, et dont ils ne tiraient vengeance qu'en les pardonnant. O vengeance terrible et inexorable! Quand la mine fut chargée, Dieu l'alluma d'un coup de tonnerre, et l'Église sortit des catacombes pour rebâtir Rome qui croulait. Mais les débris de Rome ne cessèrent de crouler jusqu'à ce qu'ils eussent écrasé et le Sénat et le Peuple, et les bêtes et César.

Lorsque, remontant au jour, du sol extérieur des catacombes, on contemple Rome, ses ruines et ses dômes, et l'imposante masse de Saint-Pierre que couronne la croix, on songe aux hypothèses des géologues sur les effets du feu central. Ce volcan des catacombes, ce feu divin a produit des affaissements et des soulèvements; les fiertés du Capitole et du Palatin se sont affaissées et enfoncées sous l'herbe, et cette montagne éternelle du Vatican a surgi, portant dans le ciel la croix qui domine le monde.

LIVRE X

LES VIERGES ROMAINES

I

SAINTE BIBIANE

Parmi tant de noms d'un lustre si pur, toujours vivants dans Rome, Agnès, Cécile, Praxède, Pudentienne, Martine et Bibiane, vierges martyres, jettent un plus charmant éclat. Romaines, elles sont les perles choisies de cette auréole dont rayonne la grande cité des martyrs.

Elles ont épuisé la rage des persécuteurs et déconcerté l'art des bourreaux. Les menaces n'ont pu les faire trembler, les coups ne peuvent les faire mourir. La miséricorde divine, voulant vaincre par elles, prodigue les miracles. Lorsqu'enfin elles tombent, ce n'est pas que la vie leur échappe, c'est que la couronne leur est donnée.

Le miracle continue. Qui dira que ces victorieuses sont mortes? Les bourreaux ne leur ont point fait subir la mort, l'effort des siècles n'a pu emporter leur poussière et détruire leur nom. Couronnées de respect, elles vivent dans leur ville bien-aimée, elles en sont la gloire, la force et l'amour.

Elles vivent, et leur demeure est visitée à genoux.

L'on sait où Agnès a combattu, où Cécile chantait en son âme ses cantiques aimés de la Trinité divine, où Pudentienne et Praxède ensevelirent les héros de Dieu, où Martine a conquis la palme ; et nous, venus des lointains, nous nous sommes aujourd'hui prosternés au seuil de Bibiane orné de trophées et de fleurs.

« Sous le règne de Julien l'Apostat, tyran très impie, Bibiane, vierge romaine, d'une illustre naissance, se rendit plus illustre encore par la foi.

« Son père, Flavien, qui avait été préfet, marqué de la flétrissure des esclaves fut relégué aux Eaux-Taurines et mourut martyr. Sa mère, Dafrosa, eut la tête tranchée.

« Alors Bibiane et sa sœur Démétria, persécutées par le préteur de la ville, Apronianus, qui convoitait leurs trésors, furent emprisonnées, dénuées de tout secours ; mais Dieu, qui donne l'aliment à ceux qui ont faim, entretint leur vie et leur santé.

« Étonné de cette merveille, le Préteur essaya de les porter à honorer les idoles. Il leur promit la faveur impériale, la restitution de leurs richesses, de brillantes alliances ; il les menaça en même temps des tortures et de la mort.

« Préférant mourir, elles résistèrent aux suggestions d'Apronianus. C'est pourquoi Démétria, frappée sous les yeux de Bibiane, mourut et s'endormit dans le Seigneur. Bibiane fut livrée à une femme perverse, nommée Rufine, habile à corrompre les vierges.

« Mais vainement celle-ci employa les caresses

et les cruautés; la vierge, instruite dès l'enfance, garda la loi chrétienne, triompha des artifices de Rufine et déjoua l'astuce du Préteur.

« Le tyran commanda à ses licteurs de dépouiller Bibiane, et de la frapper jusqu'à ce qu'elle expirât. Son corps demeura deux jours sur la place du Taureau, abandonné aux chiens. Divinement préservé, ce corps virginal ne reçut aucun outrage.

« Un prêtre, nommé Jean, ensevelit Bibiane, pendant la nuit, entre sa mère et sa sœur, près du palais de Licinius. Là est encore une église consacrée à Dieu sous le nom de la Sainte. Urbain VIII, y ayant découvert les corps de Bibiane, Démétria et Dafrosa, répara l'église et plaça les reliques sous l'autel. »

L'église de Sainte-Bibiane s'élève dans le beau désert de l'Esquilin, non loin de Sainte-Marie Majeure. Le chemin d'herbe et de murailles qui mène à ce sanctuaire n'est jamais abandonné. C'est une des promenades de la méditation et de la prière, une des routes fréquentées par la douleur en quête d'espérance et de secours.

Aujourd'hui, c'était un chemin d'allégresse, animé et saintement joyeux de la foule des pèlerins. Prêtres de tout rang, laïques de tout âge et de toute condition, princes, prélats et pauvres allaient et revenaient, mêlés aux graves et charmantes filles des écoles monastiques, si pittoresques dans leurs costumes amples et variés.

L'humble église, humble, non indigente, tendue d'étoffes à franges d'or, jonchée de rameaux

odorants, riante de la lumière des cierges et de la lumière du jour, étalait ses richesses sur les autels parés de fleurs. O tombeaux embaumés! O Rome, terre des vivants!

Les voilà, ces restes offerts à la dent des chiens; la voilà, cette enfant qui a vu périr son père et sa mère et sa sœur et qui n'a pas été vaincue; cette vaillante qui a été plus forte que l'empereur et que l'enfer!

L'Apostat, n'ayant pu flétrir cette fleur, posa sur elle son pied brutal et crut l'avoir écrasée: la voilà fraîche et odorante dans le quinzième siècle de sa floraison! Et toi, l'Apostat, où es-tu?

Où es-tu, et qu'as-tu emporté de l'empire? Où est ta pourpre ignominieuse? Où sont tes ossements que la mort et la vie ont également souillés? Si l'on découvrait ta tombe, quel hommage lui serait rendu, et que penserait le monde des hommes qui oseraient y répandre l'infection de leur encens?

Je promenai mes yeux sur cette foule prosternée autour de Bibiane. Il y avait des Français, des Anglais, des Espagnols, des Allemands, des Polonais. Comme nous sortions, entraient les élèves de la Propagande, enfants de races inconnues des Romains. Nazaréen, tu es vainqueur!

Sainte Bibiane est célébrée le 2 décembre, au temps de l'Avent, où l'Église se réjouit du prochain avènement du Sauveur. Quatre autres vierges sont honorées durant cette période. Fleurs très pures, placées sur le seuil de Bethléem, à dessein choisies de différentes nations.

Bibiane, la fleur romaine; Barbe, la fleur

d'Orient; Eulalie, le parfum des Espagnes; Luce, la bonne odeur de la Sicile; et ces quatre sont empourprées de leur sang. Odile est le lis donné par la France. Vierges prudentes, dit l'Abbé de Solesmes, elles ont allumé leur lampe et veillé en attendant l'Époux.

II

LA MAISON DE PUDENS

Lorsque Pierre vint à Rome, il reçut asile chez le sénateur Pudens, dont la maison était située entre l'Esquilin et le Viminal. Pudens et toute sa famille avaient déjà renversé les idoles. C'était vers l'an 41 du salut.

Dès lors, la maison de Pudens, florissante de sainteté, resta ouverte aux *Frères ;* ainsi se nommaient les disciples du Christ. *Chrétiens* est leur nom de dérision, qu'ils acceptèrent comme l'infamie de la croix.

Du petit-fils de Pudens naquirent Praxède et Pudentienne. Le petit-fils de Pudens transforma sa maison en église; Praxède et Pudentienne distribuèrent leurs biens aux pauvres et vouèrent leur virginité à Jésus-Christ

Elles firent construire un baptistère, et réunissant leurs esclaves, elles affranchirent ceux qui étaient chrétiens; elles appelèrent au baptême les autres, afin qu'ils fussent deux fois délivrés.

A Pâques, quatre-vingt-seize néophytes furent baptisés là, quatre-vingt-seize esclaves reçurent la liberté. Le chant des hymnes retentissait jour

et nuit en ces lieux, et beaucoup de païens y venaient chercher le baptême.

L'empereur Antonin fit un édit pour réprimer ce désordre. Il défendit aux chrétiens de se mêler au reste du peuple. Praxède et Pudentienne gardèrent et nourrirent ceux qu'elles avaient amenés à la foi.

Lorsqu'il y avait des martyrs, les deux vierges allaient la nuit enlever les corps glorifiés. Elles en ensevelirent beaucoup dans une maison. Elles prenaient soin aussi de recueillir le sang des athlètes de Jésus-Christ.

Or Pudentienne, n'ayant que seize ans, s'en alla au Seigneur. Sa sœur l'enveloppa de parfums et la tint cachée jusqu'à ce que l'on pût la porter au cimetière. Restée seule, Praxède continua d'assister le Christ.

De la grande salle des thermes que Novatus, son frère, avait établis dans la maison paternelle, elle fit une église, dédiée sous le nom de la bienheureuse Pudentienne. Non loin, dans la rue de Latran, une autre église porta le nom de Praxède, qui l'avait donnée.

Alors une violente persécution s'alluma et beaucoup de chrétiens reçurent la couronne. Praxède en cacha un grand nombre, et elle les nourrissait à la fois du pain de la terre et de la parole de Dieu.

L'empereur Antonin ordonna d'investir l'oratoire de Praxède et de faire périr, sans les entendre, ceux que l'on y trouverait. Vingt-deux y furent tués ce jour-là, et avec eux le prêtre Simétrius.

« La bienheureuse Praxède ensevelit leurs corps.

Après quoi, accablée d'afflictions, elle souhaita de mourir. Ses larmes montèrent au ciel; cinquante-quatre jours après la passion de ses frères, elle s'en alla à Dieu. Et moi, Pasteur, prêtre, j'ai enseveli son corps près de son père Pudens. »

Saint Justin tenait son école dans les dépendances de cette même maison de Pudens. Traduit devant le préfet, il dit: « J'ai habité, au bain *Timiotinum.* » Timothée était un autre petit-fils de Pudens, frère de Novatus, de Pudentienne et de Praxède.

Sous ces voûtes témoins du courage des vierges, sur ce pavé de martyrs, le philosophe Justin donnait un enseignement encore nouveau.

« Recevez une doctrine toute divine, qui ne forme pas des poètes et des orateurs, mais des hommes; qui divinise en quelque sorte l'homme, guérit les passions, réforme le cœur, détache de la terre, élève vers le ciel, procure l'immortalité. »

Il disait aux empereurs: « Nous n'adorons que Dieu seul; mais nous sommes disposés à vous obéir en tout le reste, vous reconnaissant pour nos souverains. Nous demandons constamment à Dieu qu'avec la puissance vous ayez aussi un esprit droit et une conduite sage. Que si vous dédaignez nos remontrances, nous n'y perdrons rien. Nous savons que chacun souffrira dans les flammes éternelles la peine due à ses crimes. Oui, Dieu demandera compte à chacun de tout le pouvoir qu'il lui aura donné. »

L'empereur — c'était Marc-Aurèle — fit tuer

Justin, à l'âge de soixante-quatre ans. Mais, ces choses étaient dites, et le monde n'ignorait plus que l'empereur avait un juge.

Telles sont les origines de l'église de Sainte-Pudentienne qui s'élève entre le Viminal et l'Esquilin, au pied de Sainte-Marie Majeure.

« Ici, dit La Gournerie, l'on vit réunis pour la première fois dans un palais romain, le courage, la prière, la chasteté, l'humilité, la charité. Ici ont été affranchis les premiers esclaves. Ici, à côté des jardins de Sénèque trop riche, *Senecœ prœdivitis*, les trésors des consuls et des sénateurs devinrent le patrimoine des pauvres. De cette maison est sortie toute une civilisation nouvelle pour Rome et pour le monde. »

III

SAINTE AGNÈS

A *piazza Navona*, l'ancien cirque Agonal, s'élève, magnifique, l'église consacrée à Dieu sous le nom d'Agnès, vierge et martyre. Là, s'ouvrait l'antre d'infamie où les bourreaux traînèrent cette enfant qui venait de vaincre les supplices.

O haine de l'enfer contre le Christ! O science de l'enfer à nous séparer du Christ! O témoignage de l'enfer contre lui-même en faveur des enfants du Christ! Les bourreaux se dirent entre eux: « Cette vierge ne craint pas la mort, mais elle craindra les souillures; souillée, elle abandonnera son Christ. »

Ils la jetèrent nue dans cette fange, Dieu lui fit un

voile. Un malheureux voulut insulter la vierge, il tomba mourant à ses pieds. C'était là, c'est le même emplacement, c'est le lieu même; le sol et les murs de l'antre forment la crypte du temple gracieux, dédié par excellence à la virginité.

Sous ces voûtes purifiées et sanctifiées, on se souvient des beaux vers qu'y trouva Prudence: « Agnès dit au juge: Le Christ n'est pas si oublieux des siens qu'il souffre de perdre le trésor de leur pureté. Que ton glaive se rougisse de mon sang; tu ne profaneras pas mon corps!

« Et lorsque, sortie sans tache, elle vit avancer le bourreau, elle s'écria: Voici celui que j'aime! Qu'il frappe, que ce glaive déchire ma poitrine!

« Alors, épouse du Christ, franchissant ces ténèbres, j'entrerai au plus haut des cieux. Roi éternel, ouvre tes portes! Mon Christ, appelle à toi cette âme qui n'aspire qu'à toi! »

Rome toujours couronnée, dispose de tout en souveraine. Elle voit accourir tous les hommages, elle puise à tous les trésors. Les reliques des saints remplissent ses lieux sacrés; les uns sont nés de ses entrailles, les autres sont venus de tous les points du monde.

Pour les glorifier, elle prend dans les Écritures, elle complète, elle éclaire, elle ajoute; ou le Saint-Esprit l'inspire, ou il lui donne de reconnaître son inspiration dans toute voix par laquelle il a parlé.

En l'office de sainte Agnès, Rome chante le doux panégyrique, écrit par saint Ambroise au livre de la *Virginité*. Quelles fleurs plus sereines lui eussent pu fournir un miel plus pur?

« Agnès avait treize ans quand elle souffrit le martyre. La tyrannie n'épargne pas un âge si tendre, la foi trouve de tels témoins.

« A cet âge, la jeune fille tremble au regard irrité de sa mère; une piqûre d'aiguille la fait pleurer. Intrépide, Agnès affronte le glaive. Elle n'est pas mûre pour le combat, et déjà elle est capable de la couronne.

« On veut la contraindre d'allumer la torche aux autels d'un dieu sacrilège; elle répond: « Ce ne sont point ces flambeaux que portent les vierges du Christ. Votre feu éteint la foi, votre flamme éteint la lumière. Que mon sang éteigne vos brasiers! »

« Avant de recevoir le coup, elle s'enferme de ses vêtements. Elle est morte et la pudeur veille encore; elle est tombée à genoux et sa main voile son visage. »

Après saint Ambroise, écoutons de nouveau Prudence:

« L'âme brillante s'élance libre à travers les airs; un groupe d'anges l'accompagne sur le sentier lumineux.

« En bas, elle voit la terre environnée de ténèbres; elle dédaigne tout ce qui s'agite au sein du noir tourbillon, tout ce qu'emporte la mobilité du temps.

« Elle regarde en bas les empires, les dignités, les honneurs, tout ce qui enfle les mortels insensés; elle sait ce que vaut la puissance dont leur soif veut s'emparer par tant de crimes; elle sait ce que vaut la splendeur des palais, la vanité des parures.

« Elle domine la colère, les craintes, les désirs, les

dangers renaissants; elle est préservée des joies rapides, des chagrins si longs, des torches de l'envie qui souillent de leurs fumées nos espérances et nos succès; elle est à l'abri du plus affreux des maux, l'idolâtrie, honteux nuage planant sur le monde.

« Le Dieu du ciel vient au-devant de la martyre, et ceint de deux couronnes son chaste front; sur l'une et sur l'autre, un chiffre de lumière exprime mystérieusement la perfection des mérites qu'Agnès a conquis.

« O Vierge heureuse, ô nouvelle gloire, noble habitante des cieux, incline vers nous ta tête ornée du double diadème. Le Dieu suprême te donna de rendre chaste un jour le lieu même de l'impureté.

« Inondant mon cœur de lumière, un regard de ta bonté le rendra pur. Ce que ton œil effleure, comme autrefois ce que ton noble pied toucha, participe aussitôt à la pureté qui réside en toi. »

Tel est l'enseignement de la bienheureuse Agnès vierge et martyre. Nous avons visité la crypte du cirque Agonal; nous y avons trouvé la foule, nous la reverrons sur la voie Nomentane, où l'aimable vierge a son tombeau, merveilleuse fleur au milieu d'une catacombe.

Sainte Bibiane est connue et vénérée, mais sainte Agnès est populaire et chérie. Toute la journée, l'église et les cryptes ont regorgé de fidèles. Quelles prières s'épanchent sur ce sol transfiguré par le miracle!

Il en jaillit comme une source qui brûle, qui délivre et qui rafraîchit; et un involontaire mouve-

ment vous fait offrir le front et la poitrine au choc de ces ondes salutaires. J'avais là mes filles. . . .

O saints de Dieu, qui dira les conseils dont vous fortifiez les âmes, et les clartés, et les sérénités, et l'amour qu'on emporte d'auprès de vos poussières vivantes!

Lorsque Agnès eut reçu la couronne, ses parents relevèrent son corps et l'emportèrent, disent les Actes, *cum omni gaudio,* en toute joie, dans un de leurs domaines sur la voie Nomentane. Là, ils l'ensevelirent.

En ce même lieu, Émérentienne, sœur de lait d'Agnès, non encore baptisée, reçut le martyre. Émérentienne priait sur le tombeau. Les païens la surprirent, et ne pouvant lui faire renier Dieu, ils la tuèrent là.

Le huitième jour après le martyre, revenus à ce tombeau deux fois saint, où l'on pouvait rencontrer la mort, mais cette mort qui est la porte assurée de la vraie vie, les parents d'Agnès priaient et pleuraient.

Agnès leur apparut, revêtue de lumière, entourée de vierges éblouissantes comme elle. A sa droite était un agneau d'une blancheur éclatante. Elle leur dit: Ne pleurez plus. Celui que j'ai uniquement aimé sur la terre, je vis auprès de lui dans le ciel.

C'est pourquoi l'Église fait une seconde fête d'Agnès. Elle chante: « A sa droite, l'agneau plus blanc que la neige, le Christ la consacrait son épouse et sa martyre. — Dans ton éclat, ô vierge! et dans

ta beauté parfaite, — avance, marche et saisis la couronne! »

La basilique de Sainte-Agnès fut élevée par Constantin, à la prière de sa fille Constance, qui reçut le baptême près de là. Une vingtaine d'années s'étaient écoulées depuis qu'Agnès avait été condamnée à l'infamie et à la mort, lorsque la fille de l'empereur voulut être baptisée sous sa protection.

Les révolutions, les pillages, les incendies ont respecté la basilique Nomentane. Il semble que la main de Satan ne peut toucher à ce que le nom d'Agnès protège; les siècles n'y savent point laisser leur trace aussitôt effacée. La frêle fleur a plus résisté que les chênes, l'agneau a repoussé les lions.

Autour de l'église s'étend une glorieuse catacombe. Les reliques d'Agnès sont sous l'autel resplendissant, sa statue le couronne. Partout les marbres, les mosaïques et l'or fleurissent et sourient.

Tout est joie, amour, beauté, splendeur; grâce de l'enfant, gravité de la vierge, allégresse de la martyre, richesse et majesté de l'épouse du Christ.

Tous les ans, au jour de la fête, deux agneaux sont bénits sur l'autel, et confiés à des vierges consacrées qui en prennent soin.

De leur laine, on tisse les palliums que le Souve rain Pontife envoie comme signe de juridiction à tous les patriarches et métropolitains du monde catholique.

Cet ornement sera sur leurs épaules un symbole de la brebis du bon pasteur; don du Pontife romain, il figure en même temps la force de Pierre et la douceur d'Agnès.

IV

SAINTE MARTINE

Sous l'empire d'Alexandre Sévère, Martine, vierge romaine, orpheline et possédant de grands biens qu'elle distribuait aux pauvres du Christ, reçut l'ordre d'adorer les faux dieux.

Ayant refusé, elle fut frappée de verges, déchirée avec des ongles de fer, puis enduite de graisse bouillante et exposée aux bêtes; mais les bêtes n'approchèrent point de la vierge du Christ.

Jetée sur un bûcher, elle sortit vivante des flammes. Quelques-uns de ses bourreaux, touchés de la grâce de Dieu, confessèrent le Christ et moururent fidèles dans les tourments.

Tantôt le corps sanglant de la martyre répandait une splendeur très brillante et une odeur très suave, tantôt elle apparaissait élevée sur un trône, chantant les louanges de Dieu.

Le juge lui fit trancher la tête. Aussitôt l'on entendit une voix d'en haut qui appelait la vierge triomphante. Toute la ville trembla; plusieurs adorateurs des idoles se convertirent au Seigneur.

Urbain VIII trouva le corps de la martyre dans une antique église sur le penchant du mont Capitolin. Ce Pape ayant restauré l'édifice, les reliques y furent solennellement replacées.

A cette occasion, Urbain VIII composa les hymnes que l'on chante au jour de sainte Martine et qui font partie des prières annuelles pour la déli-

vrance de Jérusalem. — C'est le dernier cri de la croisade.

Lorsque l'Europe s'endormit devant le péril, l'Église ne cessa pas de veiller. Non loin de l'arc de Titus, à deux pas de la prison où Pierre fut enchaîné, l'Église pousse encore son cri vigilant :

« O Martine, de tes autels sur lesquels l'encens s'élève, montent vers toi nos prières assidues.

« Rassemble tous les rois avec leurs hommes de guerre sous l'étendard de la croix, délivre Jérusalem et arrache à jamais le rempart de l'ennemi.

« Et Toi, éloigne de nous les joies mauvaises, Toi dont le bras soutient les martyrs, Dieu Un, Trinité ! Qu'il te plaise donner à tes serviteurs cette lumière par laquelle, clément, tu fais le bonheur des âmes ! »

Comme chez Bibiane et chez Agnès, nous avons recontré chez Martine cette foule grave qui se rend au jour de réception des saints. Même recueillement, même amour vivant, plus fort que la mort.

Mais pourquoi ici le nom de la mort ? Ici, il n'y a point de mort. Ces tombeaux sont des foyers d'où s'élance l'indestructible vie. Ici deux choses éclatent : l'amour immortel, la virginité féconde.

La crypte de Sainte-Martine est des premières entre les merveilles souterraines de Rome. Pierre de Cortone, artiste abondant et magnifique, en a été l'architecte, le décorateur et le donateur.

Dans ce travail somptueux, on sent l'amour qui croit n'avoir jamais fait assez. Pierre avait été nourri par l'aumône. Il s'éprit d'amour pour cette

vierge martyre dont Dieu faisait reparaître les ossements.

Il prodigua les marbres, l'or et les pierres précieuses, sur les restes qui lui inspiraient ce noble amour; et il prit là son tombeau, à l'entrée de la crypte, comme un serviteur à la porte de son maître.

Du seuil de Sainte-Martine, quelle scène pour la pensée! Les murs du Capitole, la prison Mamertine, l'arc de Sévère, le temple de Faustine, les hauteurs du Palatin, tout le Forum!

Le mouvement était plus grand et plus recueilli qu'à l'ordinaire. Dans les conversations, les choses du moment éveillaient celles du passé. Appuyé au souvenir des saints, on regarde avec plus de fermeté l'avenir et celui qu'un incident ramène en lui-même voit mieux dans son cœur.

Quelques arrivants nous donnèrent des nouvelles de Paris. Elles n'étaient pas bonnes. Hélas! peu de bonnes nouvelles viennent à Rome de Paris. Mais quoi! voici l'arc de Septime-Sévère, et il est moins vivant que l'église de Martine. L'Empereur dit: *Omnia fui et nihil expedit;* la martyre dit: *Gloria in excelsis Deo.*

Des Polonais nous serrèrent la main. Les dernières lettres leur apportaient des édits de proscription et des relations de supplices. Parmi eux était une veuve, une mère: à son visage, nous devinons ce que ces lettres lui ont appris. Des blessures des mères et des vierges, jadis, maintes fois, on vit couler le lait avec le sang.

Ce lait miraculeux, les bourreaux s'en sont abreuvés, et ils ont été enfantés au Christ par ces vierges martyres, et ils sont devenus les fils de ces mères dont ils avaient égorgé les fils.

Nous vîmes des Anglais, non pas de ceux dont la piété ingénue et profonde édifie les plus chrétiens, mais de ceux qui promènent dans Rome, avec un surcroît d'orgueil, l'insolence de leur curiosité. Attendons, et regardons le Forum en ruine, et souvenons-nous de Tyr et de Babylone qui n'ont plus de lieu sur la terre.

Fra Gaudenzio me dit: « Pierre est captif pour la mort, et l'heure en est fixée: et qui se lèvera dans le monde afin de délivrer Pierre? » Il ajouta: « Mais l'Église prie comme elle priait aux jours d'Hérode. Sous le Capitole, voici la prison Mamertine; au sommet du Capitole, voici la croix; là-bas, à l'extrémité du Forum, joignant le Colisée, nous voyons l'arc de Constantin. »

Sur la rampe du Capitole montaient et descendaient des groupes de moines et d'écoliers. Nous distinguâmes les prêtres polonais de la Résurrection. Fra Gaudenzio poursuivit: « Ceux-ci vivent et les martyrs ne sont pas morts. En vérité, j'aime à voir quelles ressources Dieu se ménage pour rompre les glaives de Satan! En vérité, si vous cherchez où est la vie, n'allez pas plus loin! Ici est le grain de sable qui borne l'océan de la mort; ici a pris naissance et s'est enracinée la vie. »

J'aperçus un homme que je croyais loin, dans une retraite où de grands chagrins l'avaient jeté. Son

visage portait l'empreinte de la douleur vaincue ; on sentait que ces yeux n'auraient plus de larmes et cette lèvre plus de sourire.

Il m'embrassa. — « Oui, me dit-il, c'est moi, et tu me revois victorieux. Mais, ce que je n'avais osé espérer même après avoir reconquis la force, j'ai rencontré ici la consolation et la paix.

« J'avais tout perdu, même ce qui d'ordinaire reste à l'abri des coups du sort, même la bonne renommée. J'étais ruiné, trahi, calomnié, sans recours au dehors, sans espérance en moi.

« J'ai tout retrouvé ici. Il n'y a point de malheureux ici. J'ai trouvé Dieu, l'art, l'histoire. Tout m'a parlé, m'a consolé. J'ai revu la terre souriante et le ciel serein.

« Que de désastres pour m'adoucir mes désastres ! Que de ruines devant lesquelles ma ruine disparaissait ! Mais surtout, que de grandes victimes de l'iniquité humaine, longtemps accablées, maintenant triomphantes !

« Courbé sur cette terre incomparable, j'ai respiré la miséricorde et la justice. En étudiant les œuvres des puissants, j'ai entendu le perpétuel soupir qui venge le faible.

« Aux vastes désirs les attentes trompées. Le conquérant a senti ses bornes ; l'empereur a tremblé et s'est ménagé des cachettes inutiles ; l'artiste a vu le nuage s'épaissir entre lui et l'idéal un instant aperçu.

« Le grand partage du bonheur, la vie heureuse a été le lot des petits. L'ouvrier qui déblaye le palais impérial, rit en mangeant son pain noir dans la salle de festin où César a craint le poison.

« Viens là-haut: tu n'y verras plus les aigles romaines; mais la postérité des moineaux du Palatin chante encore sur ces sommets où tant de générations d'empereurs n'ont pu enfoncer leurs racines arrosées de tant de sang. Ni les rois, ni la république, ni l'empire, ni les Barbares n'ont pu déposséder les passereaux.

« Partout nous admirons des œuvres que l'artiste lui-même a trouvées imparfaites et qui n'ont laissé à son génie que l'intime amertume de se sentir vaincu. Virgile a voulu brûler l'*Enéide ;* Raphaël, au comble de la gloire, cherchait encore; je doute que Michel-Ange ait admiré sa *Sixtine* autant que je fais.

« Le saint lui-même, dans les entraves de son corps, expérimentant sa faiblesse, a gémi et pleuré, et il aurait perdu courage si Dieu l'avait permis. Mais c'est lorsqu'il pleure, qu'il se sent fort de la force de Dieu. Il exalte sa misère, il sourit aux tortures, et son espérance triomphe quand la mort lui apparaît.

« L'homme séparé de Dieu voit sous ses pieds le néant; néant des œuvres, néant du triomphe, néant de la vie, véritable néant. Pour l'âme chrétienne, l'abîme est en haut, le bel abîme d'azur, l'infini plein de Dieu: elle se réjouit et s'élance dans cotte lumière.

« Et c'est là, c'est là que sont mes regards; c'est de ce côté que Dieu les a tournés par ce coup violent qui est venu m'arracher de mes travaux, détruire ma fortune et, comme je le crus, anéantir ma vie.

« Loué soit Dieu, bénie soit sa Rome très belle et

très sainte, où quand je croyais avoir tout perdu, j'ai retrouvé plus que tout ; car je n'avais perdu que la tranquillité, et j'ai retrouvé la paix. »

En ce moment, passait, gravissant le Capitole, une longue file de ces pénitents mystérieux que l'on appelle *sacconi*. Les sacconi appartiennent aux sommités de la population romaine ; il y a parmi eux des prélats et des princes ; mais on ne les connaît qu'au moment où leurs confrères viennent les mettre au cercueil.

Nous eûmes la pensée de visiter l'église de la confrérie, située au pied du Palatin. C'est une rotonde d'aspect rigide, sans ornements et sans pauvreté. On y sent le dépouillement plutôt que le dénûment ; ce caractère particulier de l'association, formée de riches qui veulent rendre compte, et d'heureux suivant le monde, qui n'oublient pas la mort.

La chapelle et la cour sont pavées de pierres tombales, toutes pareilles. Elles disent le nom et les qualités du confrère enterré là, son nom de religion, la date de sa mort. Il y a des noms illustres. Nous lûmes celui d'un prince de la maison de Savoie ; *optimam partem eligit.*

Dans la salle du chapitre, devant le siège humble du prieur, la dalle porte un emblème de mort et deux mots : *Umbra, Lumen.* Voilà le grand secret ; heureux qui le possède ! Ombre ici, lumière de l'autre côté. Nous commençons par l'ombre et par la mort, nous pouvons finir par la lumière et par la vie.

V

SAINTE CÉCILE

DANS la glorieuse multitude des Élus, une partie, qui est elle-même une multitude, porte les noms que le monde connaît ; dans cette seconde multitude, il y a des premiers rangs ; dans ces premiers rangs, il y a des places premières. Là est assise Cécile, honorée de la terre et du ciel, vierge, épouse, martyre, apôtre, brillante parmi ces êtres grands et purs que le Christ a prévenus d'une particulière dilection et de qui l'on peut répéter ce que saint Ephrem a dit par excellence de la vierge Marie, qu'ils sont « la bonne grâce de la nature humaine. »

Entre ces immortalités dont Rome est le trône terrestre, Cécile, à côté de Pierre et de Paul, rayonne de sa victoire sur la mort. Entourée d'une garde de vierges, ayant auprès d'elle ceux qu'elle aima, elle habite sa maison vivante, où elle reçoit les hommages des vivants. Sous des marbres plus précieux que l'or, elle repose dans le premier cercueil qui lui fut donné, dans sa chair embaumée des seuls aromes de la virginité et du martyre, dans la robe magnifique qu'elle revêtait comme un suaire et qu'elle a de ses propres mains serrée autour de son corps sacré.

Dieu a voulu que ce même nom de Cécile brillât dès les temps antiques et décorât d'un rayon de pureté le frontispice de l'histoire romaine. La grande famille des Cæcilius, si élevée dans le

patriciat, se glorifiait d'avoir pour aïeule la femme du premier Tarquin, cette Caïa Cæcilia Tanaquil, type de la pudicité conjugale et la matrone la plus honorée du peuple-roi. Les Romains lui avaient érigé une statue au Capitole; ils gardaient dans des temples sa quenouille garnie de laine, son fuseau et une robe tissée de ses mains.

Tous les honneurs de la République, toutes les grandes magistratures, tous les triomphes avaient illustré les Cæcilius. Parmi les filles mêmes, plusieurs ont laissé un nom: Cæcilia, fille de Metellus le *Baléarique*, citée par Cicéron; Cæcilia, fille de Metellus le *Dalmatique*, épouse d'Æmilius Scaurus et ensuite de Sylla; Cæcilia, fille de Metellus le *Crétique*, si célèbre par le tombeau que la magnificence de son époux lui éleva sur la voie Appienne.

Or, dans les temps d'Alexandre Sévère, empereur clément, qui « souffrit, dit Lampride, qu'il y eût des chrétiens, » le successeur de saint Pierre, Urbain Ier, habitait une grotte creusée sous un temple des idoles, aux portes de Rome, non loin du tombeau de Cæcilia Metella. C'est là que les fidèles, décimés et multipliés par la récente persécution de Septime Sévère, en attendant une persécution nouvelle, venaient aux exhortations du pontife et amenaient les néophytes pressés de recevoir le baptême. Des pauvres de Jésus-Christ, mendiants en apparence, se tenaient sur la voie, autant pour guider l'étranger que pour avertir si quelque péril s'annonçait.

Dans le nombre des fidèles que ces pauvres étaient accoutumés de voir et dont ils transmet-

taient fréquemment les messages au pontife errant ou caché, ils admiraient une jeune fille, presque encore une enfant, dont la foi et la charité brillaient même en ces jours illustres du martyre. Elle était leur humble sœur et elle portait le grand nom de Cæcilius, si fier et si retentissant. Seule chrétienne de sa famille, elle sortait de son palais plein de trophées et de couronnes et elle venait dans ces cryptes sanglantes où les mystères du Crucifié se célébraient sur les restes des confesseurs.

Alors le martyre était la fin probable et imminente de toute vie chrétienne. Cécile le savait et elle y trouvait la joie de son cœur. En attendant l'appel du Christ, elle vivait d'avance avec lui et sa prière ne cessait pas. Le livre des saints Évangiles reposait caché sur sa poitrine. Comme pour se créer une assurance de plus qu'elle répandrait son sang, elle voua au Christ sa virginité. Le Christ, répondant à son amour, lui rendit visible l'ange qui veillait sur elle, et elle vit que l'Époux divin l'agréait et la garderait.

Cependant les parents de Cécile l'engagèrent à Valérien, qui était jeune, noble et bon et qui l'aimait ardemment, mais qui portait le joug des idoles. Cécile avait pour Valérien l'affection d'une sœur; elle chérissait son âme, espérant l'amener à Dieu. Tremblante et confiante, elle se prépara pour le combat. Sous sa robe tissée de soie et d'or, elle cacha un cilice; elle multiplia ses jeûnes et ses prières, et, remplie de force intérieure, elle abandonna sa main.

Les noces furent célébrées suivant le rite païen,

où demeurait plus d'un reste de l'antique gravité des mœurs, jadis tout imprégnées du souvenir et de l'attente des dignités de l'âme humaine. L'épouse portait la robe de laine blanche unie dont la simplicité devait rappeler celles que tissait la royale matrone Caïa Cæcilia; ses cheveux, partagés en six tresses, imitaient la coiffure des vestales, privilège des jeunes épouses au jour du mariage, dernier hommage à la virginité; elle avait sur la tête le *flammeum*, symbole de la stabilité dans le lien conjugal, car ce voile couleur de flammes distinguait les femmes des flamines, lesquelles ne pouvaient divorcer. Ainsi le Paganisme lui-même protestait contre ses propres corruptions.

A la chute du jour, la mariée fut conduite à sa nouvelle demeure. Les torches nuptiales précédaient le cortège, la foule applaudissait, la vierge conversait en son cœur avec le Dieu des martyrs. Elle entra dans la maison où elle apportait la mort et la vie, la ruine absolue et l'immortelle gloire. Sous le portique, orné de tentures blanches et de fleurs, Valérien l'attendait. Suivant l'usage, il lui demanda: « Qui es-tu? » Elle répondit par la formule consacrée: « Là où tu seras Caïus, je serai Caïa. » Autre souvenir de la première Cæcilia, plus auguste dans cette bouche chrétienne! Ainsi l'Église belle, jeune, aimante et pure, entrait dans le monde païen pour l'échauffer de son amour et le laver de son sang.

Quelques rites superstitieux lui furent sans doute épargnés; d'autres purent s'accomplir. On lui présenta l'eau, signe de la pureté qui doit orner l'épouse;

on lui remit une clef, symbole de l'administration intérieure confiée à sa vigilance; on la fit un instant asseoir sur une toison de laine, mémorial des travaux domestiques. Durant le souper des noces, elle entendit chanter l'épithalame, et les musiciens remplirent la salle du son de leurs instruments. Au milieu de ce concert profane, Cécile aussi chantait, mais dans le secret de son cœur et pour Dieu seul. Elle chantait avec les Anges, et elle disait au Seigneur: « Gardez sans tache mon cœur et mon corps, et faites, Seigneur, que je n'aie point à rougir. »

Et lorsque enfin les époux se trouvèrent seuls, dans la chambre nuptiale, Cécile, forte de la vertu d'en haut, s'adressa doucement à Valérien: « Ami très cher, lui dit-elle, j'ai un secret qu'il faut que je te confie, mais peux-tu me promettre de ne le point livrer? » Ayant reçu le serment du jeune homme, elle reprit: « Écoute. Un ange de Dieu veille sur moi. Car j'appartiens à Dieu. S'il voit que tu m'aimes d'un mauvais amour, il me défendra et tu mourras; mais si tu respectes ma virginité, alors il t'aimera comme il m'aime et sa grâce s'étendra aussi sur toi. »

Troublé, Valérien répondit: « Cécile, pour que je puisse croire à ta parole, fais-moi voir cet ange. Quand je l'aurai vu, et si je reconnais qu'il est l'ange de Dieu, alors ce à quoi tu m'exhortes, je le ferai. Mais si c'est un autre homme que tu aimes, sache que je vous frapperai de mon glaive, et toi et lui. » Cécile reprit: « Si tu consens d'être purifié dans la

fontaine qui jaillit éternellement, si tu veux croire au Dieu unique, vivant et véritable qui règne dans les cieux, tu pourras voir l'ange qui veille sur moi. » Valérien dit : « Et qui me purifiera afin que je voie l'ange? »

Cécile répondit: « Il est un vieillard qui purifie les hommes afin qu'ils méritent de voir l'ange de Dieu. Va par la voie Appienne jusqu'au troisième milliaire. Là tu trouveras des pauvres qui demandent l'aumône aux passants. J'eus toujours soin de ces pauvres et mon secret leur est connu. Tu les salueras de ma part et tu leur diras: *Cécile m'envoie vers le saint vieillard Urbain. J'ai un message secret à lui transmettre.* Arrivé en présence du vieillard, tu lui rendras mes paroles. Il te purifiera et te revêtira d'habits nouveaux. A ton retour, dans ce lieu où nous sommes, tu verras l'ange saint, devenu aussi ton ami, et tout ce que tu lui auras demandé, il te le donnera. »

Valérien courut au Pontife, et celui-ci l'ayant écouté, s'écria: « Seigneur Jésus-Christ, semeur des chastes résolutions, recevez le fruit de la semence que vous avez déposée au cœur de Cécile. Seigneur Jésus-Christ, bon pasteur, Cécile, votre brebis éloquente, vous a bien servi. Cet époux qu'elle avait reçu semblable à un lion impétueux, en un instant, elle en a fait un agneau très doux. Le voici déjà! Déjà il croit, puisqu'il est venu. Ouvrez donc, Seigneur, la porte de son cœur à vos paroles; qu'il reconnaisse que vous êtes son créateur et qu'il renonce au démon! »

Tandis qu'Urbain prolongeait sa prière, un

second vieillard, d'aspect auguste, couvert de vêtements blancs comme la neige, apparut, tenant un livre en lettres d'or. Ce vieillard était Paul, l'apôtre des Gentils, la seconde colonne de l'Église romaine. Présentant le livre, il dit à Valérien: « Lis, crois, mérite de contempler l'ange dont la vierge Cécile t'a promis la vue. » Valérien lut ces paroles: *Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême ; un seul Dieu, Père de toutes choses, qui est au-dessus de tout et en nous tous.* Le vieillard dit: « Crois-tu qu'il en est ainsi? » Valérien s'écria: « Rien de plus vrai sous le ciel! »

Cécile était restée en prière dans la chambre nuptiale. Lorsqu'elle y vit rentrer Valérien, elle connut aussitôt que le Christ et elle avaient triomphé. Valérien portait la tunique blanche des néophytes. Et lui, au même instant, connut que le Christ et Cécile étaient fidèles en leurs promesses: près de l'épouse vierge il vit debout l'Ange au visage de flamme, aux ailes splendides, tenant dans ses mains deux couronnes de roses et de lis.

L'Esprit bienheureux posa l'une de ces couronnes sur la tête de Cécile, l'autre sur la tête de Valérien, et leur dit: « Des jardins du ciel je vous apporte ces fleurs. Conservez-les par votre pureté, elles ne se faneront jamais et jamais ne perdront leur parfum; mais ceux-là seuls les verront qui seront purs comme vous. Et maintenant, ô Valérien, parce que tu as acquiescé au vœu de la chasteté de Cécile, le Christ, Fils de Dieu, m'a envoyé vers toi pour recevoir toute demande que tu aurais à lui adresser. »

Valérien répondit à l'Ange: « La grande douceur de ma vie, c'est l'amitié de Tiburce, mon frère unique. Maintenant que je suis affranchi du péril, je me trouverais cruel d'y abandonner ce frère bien-aimé. Je réduirai donc toutes mes demandes à une seule: je supplie le Christ de délivrer mon frère Tiburce, comme il m'a délivré moi-même, et de nous rendre tous deux parfaits dans la confession de son nom. » L'Ange radieux lui dit: « Parce que tu as demandé au Christ cette grâce qu'il est encore plus empressé de t'accorder que tu ne l'es à l'obtenir, de même qu'il a gagné ton cœur par Cécile, ainsi par toi il gagnera le cœur de ton frère; et Tiburce et toi, vous conquerrez la palme du martyre. » L'Ange disparut, les epoux continuèrent de s'entretenir comme s'ils le voyaient encore, et le véritable amour inondait leurs âmes de ses clartés qui ouvrent déjà le ciel.

Au jour, Tiburce entra. S'approchant de Cécile, devenue sa sœur, il la salua par un baiser. — Mais, dit-il, d'où vient, ma sœur, cette senteur de roses et de lis en cette saison? Elle m'enivre, et il me semble que tout mon être en est soudain renouvelé. — O Tiburce, dit Valérien, Cécile et moi nous portons des couronnes que tu ne peux voir encore. Si tu veux croire, tu verras. Tu verras l'éclat de la pourpre et la pureté de la neige!

Avec l'ardeur du néophyte, Valérien commença d'instruire son frère. Il le pressa d'abjurer les idoles et de se rendre au vrai Dieu. Mais Tiburce ne comprenait pas bien. Il avait suivi le culte

public par coutume, sans plus chercher à connaître ses dieux qu'il ne connaissait le Christ. Cécile intervint. Prenant le langage des prophètes, si souvent répété par les martyrs, elle montra la honte des idoles. — Oui, s'écria Tiburce, il en est ainsi! Cécile, ravie de sa sincérité, l'embrassa: — C'est maintenant, lui dit-elle, que je te connais pour mon frère. Comme l'amour du Seigneur a fait de ton frère mon véritable époux, ainsi ton mépris des idoles fait de moi ta véritable sœur. Va donc recevoir la régénération. Alors tu verras les anges et tes fautes seront pardonnées.

Cependant Tiburce apprenant qu'il fallait aller au chef des chrétiens, se souvint d'avoir entendu parler de lui. — N'a-t-il pas été, dit-il, condamné déjà deux fois? S'il est découvert, il sera livré aux flammes et nous pourrons partager son sort. Ainsi, pour avoir voulu trouver une divinité qui se cache dans les cieux, nous rencontrerons sur la terre un supplice cruel. — Ne redoutons pas, dit Cécile, de perdre la vie qui passe, pour nous assurer celle qui durera toujours. — Quoi, reprit Tiburce, une autre vie après celle-ci? — La vie de ce monde, répondit Cécile, pouvons-nous l'appeler vie? Elle est livrée à toutes les douleurs, elle aboutit à la mort, elle finit et elle n'a pas même été; car ce qui n'est plus est comme rien. Quant à la vie qui succède, elle a des joies sans fin pour les justes et des supplices éternels pour les pécheurs. — Qui est allé dans cette vie, répliqua Tiburce, et qui en est revenu?

Cécile reprit avec une grande majesté: « Le Créateur du ciel et de la terre et de tout ce qu'ils

contiennent a engendré un Fils de sa propre substance avant tous les êtres, et il a produit par sa vertu divine l'Esprit-Saint; le Fils, afin de créer par lui toutes choses, l'Esprit-Saint pour les vivifier. Tout ce qui existe, le Fils de Dieu, engendré du Père, l'a créé; tout ce qui est créé, l'Esprit-Saint, qui procède du Père, l'a animé. » — Comment! s'écria Tiburce, tout à l'heure, tu disais que l'on ne doit croire qu'un seul Dieu, et maintenant tu parles de trois Dieux? . . . Cécile lui exposa le dogme de la Trinité; ensuite, provoquant ses questions, elle déroula le mystère du Christ mort sur la croix pour le salut des âmes, enseveli, descendu aux enfers, victorieux de la mort, du sépulcre et du péché.

« Maintenant, ajouta-t-elle, ô Tiburce, vois s'il n'est pas expédient de mépriser cette vie présente et de rechercher celle qui doit suivre. Quiconque a foi dans le Fils de Dieu et observe ses commandements, celui-là, quand il déposera ce corps périssable, ne sera pas même touché par la mort. Les saints anges le conduiront dans le paradis. Mais la mort s'unit au démon pour lier les hommes. Elle les préoccupe d'une foule de prétendues nécessités. Un malheur à venir les intimide, un gain à saisir les captive, la beauté sensuelle les éblouit, l'intempérance les entraîne; par tous genres de séduction, la mort fait que les âmes à la sortie des corps soient trouvées entièrement nues, et n'ayant sur elles que le poids de leurs péchés. »

Tiburce pleura, son âme appelait Dieu. « Frère, dit-il à Valérien, prends pitié de moi: conduis-moi

sans retard devant l'homme qui purifie. » Ils se rendirent aussitôt près du Pontife. Urbain lui donna le baptême, et, après sept jours, par l'onction de l'Esprit-Saint, il le consacra soldat du Christ. Or, plein de la joie et de l'amour de Jésus, et plongé dans la plénitude de la vie chrétienne, Tiburce voyait continuellement les anges du Seigneur, et il conversait avec eux. Cécile et Valérien se réjouirent de ces merveilles, et tous trois ils remplissaient l'Église de l'éclat de leur foi et de l'abondance de leur charité.

Dans cette paix, ils ne négligeaient point de se préparer à la lutte. Brillante des parures qui convenaient à son rang, Cécile n'imitait en rien ces dames chrétiennes qui s'attiraient les réprimandes du prêtre Tertullien : « Je ne sais si des mains accoutumées aux bracelets pourront supporter le poids des chaînes ; si des pieds ornés de bandelettes s'accoutumeront à la pression des entraves. Je crains bien qu'une tête couverte de réseaux de perles et de pierreries ne laisse pas de place à l'épée ! » Cécile continuait de servir avec amour les pauvres du Christ, et sous sa robe éclatante, l'âpre cilice mordait sa chair.

Il advint que l'empereur Alexandre Sévère s'étant mis à la tête de ses troupes, laissa la ville au gouvernement de ses conseillers, dont plusieurs haïssaient les chrétiens ; et l'un des plus furieux était Turcius Almachius, préfet de Rome. Redoutant peu le caractère faible d'Alexandre, d'ailleurs facile à tromper, Almachius commença de persécuter les

fidèles dans la classe du peuple. Il en fit mourir un grand nombre et poussa même la cruauté jusqu'à défendre de les ensevelir. Valérien et Tiburce, ainsi qu'avaient toujours fait les chrétiens, désobéirent à cette volonté infâme de la tyrannie. Ils rachetèrent les corps immolés de leurs frères ; et voulant témoigner davantage combien ils les respectaient, ils les enveloppèrent de parfums précieux. En même temps, ils prodiguaient les aumônes aux veuves et aux orphelins.

Almachius les fit amener devant lui, non qu'il voulût encore sévir contre ces deux patriciens, car leur mort pouvait faire trop d'éclat. Il comptait les intimider et obtenir quelque satisfaction. Il leur demanda s'ils étaient complices de ces misérables dont il punissait les crimes, Tiburce répondit : « Plût à Dieu, s'écria-t-il, qu'ils daignassent nous admettre au nombre de leurs serviteurs, ceux que tu appelles nos complices. Puissions-nous imiter leur vie sainte et marcher un jour sur leurs traces ! » Déconcerté par cette fermeté, le Préfet voulut détourner les idées de l'ardent jeune homme. — Allons, lui dit-il, tu ne parles pas selon ton esprit. — Il est vrai, reprit Tiburce, je ne parle pas selon l'esprit que j'avais, mais selon l'esprit de Celui que j'ai reçu au plus intime de l'âme, le Seigneur Jésus-Christ. »

C'était une profession de foi. Le Préfet s'écria : — Sais-tu ce que tu dis ? Tiburce accentua davantage son amour de Jésus et son mépris de la mort. Almachius s'adressa à Valérien : « La tête de ton frère n'est pas saine ; toi, tu pourras me

donner une réponse sensée. » Valérien répondit: « Il est un médecin unique, qui a daigné prendre soin de la tête de mon frère et de la mienne; c'est le Christ, fils du Dieu vivant. — Parle-moi sagement, dit Almachius. — Ton oreille est faussée, répondit Valérien; tu ne saurais entendre. »

Refusant encore la confession spontanée des deux frères, le Préfet crut qu'il pourrait leur montrer la folie de renoncer aux délices du monde. Valérien répondit avec une gravité douce, mais toute pleine du dédain que cette tentative lui pouvait inspirer. « L'heure viendra, dit-il en terminant, où nous recueillerons le fruit de nos travaux. Le temps présent nous est donné pour semer; or ceux qui sèment dans la joie en cette vie, recueilleront dans l'autre le deuil et les gémissements, tandis que ceux qui sèment aujourd'hui des larmes passagères, moissonneront dans l'avenir une allégresse sans fin. »

— Ainsi, répliqua le Préfet, nous et nos invincibles princes, nous aurons pour partage un deuil éternel, tandis que vous, vous posséderez à jamais la vraie félicité? — Vous et vos princes, dit Valérien, vous n'êtes que des hommes, nés au jour marqué, pour mourir à l'heure marquée. Mais il vous faudra rendre compte à Dieu de la souveraine puissance qu'il a placée dans vos mains.

Almachius voulut en finir. L'interrogatoire le menait trop loin. Il se réduisit à demander aux deux frères la moindre satisfaction qu'il pût exiger. — Offrez des libations aux dieux, leur dit-il, et vous vous retirerez. Valérien et Tiburce répon-

dirent: — Tous les jours, nous offrons nos sacrifices à Dieu, mais non pas aux dieux. — A quel Dieu? demanda le Préfet. — Le nom de Dieu, dit Valérien, tu ne le saurais découvrir, eusses-tu des ailes. — Ainsi, dit le Préfet, Jupiter, ce n'est pas le nom d'un Dieu? — C'est le nom d'un corrupteur, dit Valérien. Le nom de Dieu ne saurait convenir qu'à l'être qui n'a rien de commun avec le péché. — Donc, dit Almachius, l'univers est dans l'erreur; ton frère et toi vous êtes les seuls à connaître le vrai Dieu! — O Almachius, reprit fièrement Valérien, ne te fais pas illusion: les chrétiens ne peuvent déjà plus se compter dans l'empire. C'est vous qui formez bientôt la minorité. Vous êtes ces planches qui flottent après un naufrage et qui n'ont plus d'autre destination que d'être mises au feu.

Almachius ordonna qu'il fût battu de verges. Valérien, dépouillé par les licteurs, s'écria: « Voici donc arrivée l'heure que j'attendais; voici le jour qui m'est plus doux que toutes les fêtes du monde! Et, en même temps que les coups tombaient sur lui, il disait à la multitude: — Citoyens de Rome, confessez la vérité, croyez au Seigneur qui seul est saint. Détruisez les dieux de bois et de pierre auxquels Almachius brûle son encens; réduisez-les en poudre, et sachez que ceux qui les adorent se vouent aux supplices éternels! »

Alors l'Assesseur, nommé Tarquinius, voyant le Préfet encore hésitant, lui dit tout bas: « Condamnez-les à mort. Si vous tardez, ils continueront de distribuer leurs richesses aux pauvres, et quand ils auront été enfin punis de la peine capitale, vous ne

trouverez plus rien. » Almachius goûta ce conseil. Il prononça que les deux chrétiens seraient conduits au *Pagus Triopius*, sur la voie Appienne. A l'entrée de ce village, au bord de la route, s'élevait un temple de Jupiter. Là Tiburce et Valérien seraient invités à brûler de l'encens devant l'idole, et s'ils refusaient, ils auraient la tête tranchée. Maxime, greffier d'Almachius, fut commis pour constater l'exécution de la sentence.

Les martyrs allaient d'un pas léger, s'entretenant avec une joie tranquille. Maxime ne put retenir ses larmes. — O noble fleur de la jeunesse romaine, leur dit-il, ô frères unis par un amour si tendre! vous vous obstinez dans le mépris des dieux, et, au moment de perdre toutes choses, vous courez à la mort comme à un festin! Tiburce répondit: — Nous allons à la vie qui durera toujours.

— Et quelle peut être, dit Maxime, cette autre vie? Tiburce reprit: — Comme le corps est couvert par les vêtements, ainsi l'âme est revêtue du corps, et de même que l'on dépouille le corps de ses vêtements, ainsi l'âme sera-t-elle dépouillée du corps. Le corps, tiré de la terre, sera rendu à la terre; il sera réduit en poussière, pour ressusciter comme le phénix à la lumière qui doit se lever. Quant à l'âme, si elle est pure, elle sera transportée en paradis, et là, dans les délices célestes, elle attendra la résurrection de son corps. Maxime dit: — Si j'avais la certitude de cette vie future, Tiburce, moi aussi je serais disposé à mépriser la vie présente.

Valérien prit la parole. — Maxime, dit-il, reçois

la promesse que je te fais en ce moment. A l'heure prochaine où, par la grâce du Seigneur, nous déposerons le vêtement de notre corps pour la confession de son nom, Dieu daignera t'ouvrir les yeux, afin que tu nous voies entrer dans la gloire. La seule condition est que tu te repentes de tes erreurs passées. — Qu'il en soit ainsi, dit Maxime, et que les foudres du ciel me consument si je ne confesse aussitôt le Dieu unique qui rend la vie!

Les deux frères, voyant la générosité de cette âme, souhaitèrent de ne point quitter la terre avant que Maxime eût obtenu sous leurs yeux le bienfait de la régénération. — Écoute, lui dirent-ils encore, persuade à ces soldats de nous conduire à ta maison. Ce n'est que le retard d'un jour. Nous ferons venir celui qui doit te purifier, et cette nuit même tu verras déjà ce que nous t'avons promis.

Maxime ne balança pas. Dédaignant les considérations de la vie présente, il conduisit à sa maison les martyrs et l'escorte qui les gardait. Valérien et Tiburce commencèrent aussitôt à lui expliquer la doctrine chrétienne. La famille du greffier, les soldats eux-mêmes écoutaient les deux apôtres, et tous, divinement frappés de leur langage, voulurent croire en Jésus-Christ. Mais, à la nuit, la scène devint plus auguste. Cécile entra, suivie de plusieurs prêtres. La moisson était déjà mûre. Maxime, sa famille, les soldats, professèrent la foi chrétienne et reçurent le baptême des prêtres que Cécile avait amenés.

Le jour reparaissait. Il se fit un solennel silence dans cette maison, tout à l'heure païenne, soudain

transformée en un temple où avaient chanté les espérances de la foi. Le cœur de Cécile fut assez fort pour donner le signal du départ. Elle redit les paroles de l'Apôtre : « Soldats du Christ, revêtez-vous des armes de la lumière. Vous avez dignement combattu, vous avez achevé votre course, vous avez conservé la foi. Marchez à la couronne de vie. »

Les martyrs, accompagnés de Maxime et des soldats nouvellement baptisés, s'acheminèrent vers la voie Appienne. Ils traversèrent le lieu où Pierre fugitif vit apparaître le Sauveur chargé de sa croix et revint sur ses pas ; ils gagnèrent la région des catacombes, où bientôt leurs corps mutilés reposeraient à côté des autres témoins du Christ ; ils saluèrent de loin la retraite d'Urbain, où ils avaient laissé le poids des attaches humaines ; ils virent le somptueux monument de Cæcilia Metella, et Valérien dut penser à la tombe où descendrait bientôt sa chère Cécile. Mais cette tombe sans faste serait connue des Anges, et les roses et les lis immarcescibles y répandraient l'odeur de l'éternelle vie.

On arriva au temple, les prêtres de Jupiter attendaient. Tiburce et Valérien furent invités à brûler l'encens devant l'idole. Pour toute réponse, s'étant mis à genoux, ils tendirent la tête au glaive et reçurent du même coup la mort et l'éternelle joie. Leurs corps, soustraits aux bourreaux par la piété des fidèles, furent rendus à Cécile, qui les ensevelit de ses mains.

Les témoins de ces grands martyrs étaient

rentrés dans Rome, animés de la même ardeur, aspirant à les suivre. Maxime surtout brûlait d'un feu divin. — « J'ai vu, disait-il, les Anges de Dieu resplendissants comme des soleils. Lorsque le glaive frappait, j'ai vu l'âme de Valérien et celle de Tiburce sortir de leurs corps semblables à de jeunes épouses parées pour la fête nuptiale. Les Anges les recevaient et les emportaient au ciel. » Par ce langage et par son exemple, Maxime convertissait beaucoup de païens. Almachius le condamna à mourir sous le fouet. Cécile recueillit son corps et l'ensevelit de ses mains près de Valérien et de Tiburce. Sur la pierre, elle fit graver l'emblème du phénix, dont Tiburce s'était servi pour éclaircir à Maxime l'idée de la résurrection de nos corps.

Le préfet Almachius ne tarda pas à prendre ses mesures pour s'emparer des biens de Valérien et de Tiburce. Il ne trouva rien. Déjà Cécile avait tout mis à l'abri dans le sein des pauvres. En même temps, elle déclarait hautement sa foi proscrite, et l'éclat de sa situation attirait trop les regards pour que le Préfet pût paraître l'ignorer. Il se décida donc à sévir aussi contre elle. Mais, craignant l'intérêt qu'elle devait inspirer, il ne la cita pas à son tribunal. Il lui envoya des agents pour lui proposer simplement de sacrifier aux idoles, sans démonstration publique.

Ils se présentèrent, honteux de leur mission, touchés de respect et de douleur. Cécile leur dit: « Mes concitoyens et mes frères, au fond de vos cœurs vous détestez l'impiété de votre magistrat.

Pour moi, il m'est glorieux et désirable de souffrir tous les tourments et de confesser Jésus-Christ; mais je vous plains, vous qui servez de ministre à l'injustice. » A ces mots ils pleurèrent de voir qu'une dame si noble, si vertueuse et si brillante voulait mourir. Ils la supplièrent de soustraire à un supplice cruel tant de jeunesse, de gloire et de beauté.

Elle leur dit: « Mourir pour le Christ, ce n'est pas sacrifier sa jeunesse, mais la renouveler. C'est donner un peu de boue pour recevoir de l'or, échanger une demeure étroite et vile contre un palais. Ce qu'on offre à Jésus-Christ notre Dieu, il le rend au centuple et il ajoute la vie éternelle. » Voyant leur émotion, elle s'écria: « Ne croyez-vous point ce que vous venez d'entendre? » Ils répondirent: « Nous croyons que le fils de Dieu, qui possède une telle servante, est le Dieu véritable. — Allez, reprit Cécile. Dites au Préfet que je lui demande de retarder un peu mon martyre. Vous reviendrez et vous trouverez ici celui qui vous rendra participants de la vie éternelle. »

Aussitôt Cécile fit avertir Urbain qu'elle allait prochainement confesser Jésus-Christ, et qu'un grand nombre de personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition, touchées de la grâce divine, aspiraient au baptême. Urbain voulut venir lui-même, pour bénir une dernière fois Cécile et recevoir de ses mains virginales cette belle multitude que son sang prêt à couler gagnait par avance au Seigneur Jésus. Le baptême fut donné à quatre cents néophytes. L'un d'eux était Gordien, noble

personnage, à qui Cécile céda sa maison, afin que soustraite au fisc, elle servît désormais pour les assemblées chrétiennes. Ainsi le palais de Valérien devint une des églises de Rome.

Quelques jours s'étaient passés. Par une volonté de Dieu, Almachius avait accordé ce délai. Il appela enfin Cécile. Elle parut devant lui avec la modestie d'une fille de l'Église, avec la fierté d'une patricienne, avec la majesté d'une épouse du Christ. Il lui demanda son nom et sa condition. Elle répondit qu'elle se nommait Cécile devant les hommes, mais que *chrétienne* était son plus beau nom; quant à sa condition, qu'elle était citoyenne de Rome, de race noble et illustre. Il s'étonna de son assurance; elle répondit que cette assurance lui venait de sa foi. Il l'avertit de prendre garde; elle répondit qu'elle était fiancée à Jésus-Christ. Il parla de sa puissance. « La puissance de l'homme, dit Cécile, est une outre gonflée de vent. Qu'une aiguille vienne à percer l'outre, elle s'affaisse, et tout ce qu'elle avait de consistance a disparu. » Le Préfet changea de discours.

Il rappela la loi décrétée par les empereurs au sujet des chrétiens: loi de mort pour les confesseurs du Christ, loi de grâce pour les apostats. — Cette loi, répondit Cécile, prouve que vous êtes cruels et non innocents. Si le nom de chrétien était un crime, ce serait à nous de le nier, à vous de nous obliger à le confesser. Vous employez les tortures pour faire avouer aux malfaiteurs la qualité de leurs

délits; s'agit-il de nous, tout crime est dans notre nom, et il suffit de l'abjurer pour trouver grâce. Mais nous connaissons la grandeur de ce nom sacré et nous ne le renions pas. Quand vous exigez de nous un mensonge, nous proclamons la vérité, et par là nous vous infligeons une plus cruelle torture que celle que vous nous faites subir.

— Choisis cependant, dit Almachius: ou sacrifie, ou nie que tu sois chrétienne, et tu te retireras en paix. Cécile se prit à sourire: — Le magistrat, dit-elle, veut que je renie le titre de mon innocence! Si tu admets l'accusation, pourquoi veux-tu me contraindre à nier? Si ton intention est de m'absoudre, que n'ordonnes-tu l'enquête? — Les accusateurs, reprit le juge, déposent que tu es chrétienne. Nie-le, et l'accusation est mise à néant. Si tu persévères, tu connaîtras ta folie. — Le supplice, dit Cécile, sera ma victoire. N'accuse de folie que toi-même qui as pu croire que tu me ferais renier le Christ. — Malheureuse femme, s'écria le Préfet, ignores-tu donc que le pouvoir de vie et de mort est déposé entre mes mains par l'autorité des invincibles princes? — Le pouvoir de vie et de mort, répliqua tranquillement Cécile, non! Tes princes ne t'ont conféré que le seul pouvoir de mort. Tu peux ôter la vie à ceux qui en jouissent, tu ne la peux rendre à ceux qui sont morts. Dis donc que tes empereurs ont fait de toi un ministre de mort. Si tu dis davantage, tu mens sans aucun profit. Almachius, désignant à Cécile les statues qui s'élevaient dans le prétoire, lui dit: — Sacrifie aux dieux.

La Patricienne répondit: — Où as-tu la vue? Ces choses que tu prétends être des dieux, moi et tous ceux qui ont la vue saine, nous n'y voyons que des pierres, de l'airain ou du plomb. — Prends garde, s'écria le Préfet; j'ai méprisé tes injures quand elles ne s'adressaient qu'à moi, mais l'injure contre les dieux, je ne la supporterai pas. — Préfet, reprit Cécile, tu n'as pas dit une parole dont je n'aie montré l'injustice ou la déraison, et maintenant te voilà convaincu de n'y plus voir. Tu t'exposes fâcheusement à la risée du peuple, Almachius! Tout le monde sait que Dieu est au ciel. Ces simulacres feraient plus de service, convertis en chaux. Ils s'usent dans leur oisiveté et ne sauraient se défendre des flammes. Sache qu'ils sauraient moins encore t'en retirer toi-même! Le Christ seul peut sauver de la mort et délivrer du feu.

Cécile se tut. Elle avait vengé par ses réponses la dignité humaine que l'idolâtrie et la tyrannie païenne violaient si indignement, elle avait flétri le matérialisme grossier qui asservissait encore ce monde racheté du sang d'un Dieu; elle avait conquis la palme, il ne lui restait plus qu'à la cueillir. Almachius, de son côté, avait à venger et ses dieux et sa justice et la majesté de l'empire, et surtout lui-même. Il prononça une sentence de mort. Toutefois il n'osa pas ordonner l'exécution publique d'une femme si élevée par son rang, si respectée et si éloquente. Contraint de donner à sa justice les couleurs de l'assassinat, il commanda que Cécile fût reconduite chez elle et qu'on la fît mourir sans bruit, sans appareil de licteurs, sans effusion de

sang, étouffée par la vapeur embrasée dans la salle de bains de son palais.

Le miracle déjoua ce lâche expédient. Une rosée céleste, semblable à celle qui rafraîchit la fournaise où furent jetés les trois enfants de Babylone, ne cessa de tempérer la vapeur brûlante. Après de longues heures, les bourreaux, lassés d'alimenter le feu toujours impuissant, vinrent dire au Préfet que Cécile vivait encore. Il envoya un licteur, Cécile penchant la tête, s'offrit à l'épée. Le licteur frappa; mais, en trois coups, il ne put abattre cette tête toujours sereine, et ne réussit qu'à faire jaillir le sang. Il s'enfuit. Une loi défendait au bourreau de frapper davantage la victime que trois coups n'avaient pas achevée.

Les chrétiens attendaient au dehors. Ils entrèrent en foule, pleins de pitié, de vénération et d'amour. Cécile expirante reconnut ses pauvres, ses néophytes, ses frères; elle leur sourit. Ils s'empressèrent autour d'elle, se recommandant à ses prières, et recueillant sur des linges le sang de ses blessures. D'un moment à l'autre, il semblait que cette âme pure dût rompre ses derniers liens. Mais bientôt ceux qui l'environnaient comprirent qu'elle vivait par un nouveau miracle. Cécile, en effet, attendait quelque chose qu'elle avait demandé à Dieu. Il se passa ainsi trois jours. Durant ces trois jours, elle exhorta ces chrétiens à demeurer fermes dans la foi. De temps en temps, faisant approcher les plus pauvres, elle leur marquait sa tendresse et

veillait à leur faire distribuer ce qui pouvait rester dans la maison.

Le troisième jour, le saint pontife Urbain, à qui la prudence n'avait pas encore permis d'approcher, entra près de la martyre. C'était lui que Cécile attendait. Tournant vers le Père des fidèles ses regards consolés, elle lui dit: « Père, j'ai demandé au Seigneur ce délai de trois jours pour remettre aux mains de Votre Béatitude les pauvres que je nourrissais, et je vous lègue aussi cette maison, afin que, consacrée par vous, elle soit pour toujours une église. » Après ces paroles, son œil mourant vit les cieux s'ouvrir. Elle était couchée sur le côté droit, les genoux réunis. Ses bras s'affaissèrent l'un sur l'autre; elle tourna contre terre sa tête sillonnée par le glaive, et son âme s'envola doucement.

Urbain présida aux funérailles de Cécile. On ne toucha pas à ses vêtements, on respecta jusqu'à l'attitude de son corps. Telle qu'elle l'avait laissé, tel on le confia à ce cercueil, et l'on plaça aux pieds les linges imbibés de son sang. La nuit venue, on le porta au cimetière de Calixte, sur la voie Appienne. Valérien, Tiburce et Maxime reposaient à peu de distance, au cimetière de Prétextat. Urbain ne mit pas Cécile auprès d'eux. L'honorant comme apôtre, il voulut qu'elle eût sa sépulture dans l'enceinte que Calixte avait préparée pour les Pontifes. Lui-même n'était pas loin de la mort.

Les agents d'Almachius, furieux de ne point trouver dans la maison de Cécile les trésors sur lesquels ils comptaient, accusèrent Urbain de les

avoir dérobés au fisc. Le Pontife, activement recherché, fut saisi avec deux prêtres et trois diacres et amené au Préfet. — Est-ce là, dit Almachius, cet Urbain, ce séducteur déjà deux fois condamné, dont les chrétiens ont fait leur pape? — Oui, répondit Urbain, c'est moi qui séduis les hommes pour leur faire abandonner la voie de l'iniquité et les conduire dans la voie de la vérité. — Étrange voie de la vérité, reprit Almachius, où ni les dieux ne sont honorés ni les princes obéis! — Il est vrai, dit Urbain, ni je n'honore tes dieux, ni je ne crains tes princes. Ce que tu as à faire, fais-le.

Le Préfet voulut imputer au Pape le sang que lui-même avait versé. — Tu es responsable, lui dit-il, de ceux qui ont péri. Le Pape répondit: Ils sont au ciel. — Oui, reprit Almachius, c'est ce vain espoir qui a si tristement séduit Cécile, son mari et son beau-frère. Dans cet espoir, ils ont sacrifié l'existence la plus brillante et t'ont légué d'immenses trésors, qu'il faut maintenant que tu restitues. — Insensé, répondit Urbain, connais plutôt le Créateur pour lequel ils ont donné leur vie après avoir donné aux pauvres tous leurs biens. Almachius s'écria: — Sois moins audacieux si tu veux vivre. — Ceux qui par leur foi ou par leurs œuvres déplaisent au Créateur, dit Urbain, ce sont ceux-là qui veulent périr.

Almachius interrogea les deux prêtres, leur demandant s'ils pensaient comme Urbain. Ils répondirent: — Tous les conseils de notre père sont salutaires. — Vous êtes pires que lui, dit Almachius furieux. N'avez vous pas honte, misérables, de

persévérer dans votre impudence après tant de condamnations? Il les fit battre de fouets plombés. Pendant qu'on les frappait, tous deux répétaient: Seigneur, nous vous rendons grâces! Le juge s'agitant sur son siège, disait: Il faut qu'ils soient protégés par des enchantements! — C'est toi-même, lui dit Urbain, qui es ensorcelé et devenu semblable à tes dieux: tu as des oreilles et tu n'entends pas, tu as des yeux et tu ne vois pas. — Voilà que tu injuries jusqu'aux dieux, s'écria le Préfet, tu le payeras de ta tête! — L'histoire même de tes dieux, répliqua le Pontife, t'apprendra le respect qu'ils méritent. Quant à notre Dieu, créateur de toutes choses, il nous a dit: Ne craignez pas ceux qui ne tuent que le corps.

— Parce que tu es vieux, dit Almachius, tu aspires au repos de la mort; mais jaloux de ces jeunes gens, tu les endoctrines à sacrifier leur vie, quand la tienne t'échappe! . . . L'un des prêtres, indigné de ce vil outrage aux cheveux blancs du Pontife, interrompit le Préfet: Tu mens, lui-dit-il. Dès sa jeunesse, notre Père a toujours regardé la mort comme un gain. Plus d'une fois il a confessé le Christ et offert ses jours pour le salut de ses brebis. Almachius les fit reconduire en prison. Ils y furent visités par les chrétiens. Le geôlier Anolinus, voyant le Pontife environné de tant d'hommages, se convertit. Urbain le baptisa, et bientôt il mourut martyr.

Almachius ordonna qu'Urbain et ses compagnons sacrifieraient aux dieux ou seraient mis à mort. Sur la route, Urbain disait à ses compagnons: C'est

le Seigneur qui nous appelle, lui qui a dit: *Venez à moi.* Jusqu'ici nous n'avons vu le Seigneur que dans un miroir et comme en énigme; voici que nous allons le voir face à face. Les bourreaux leur tranchèrent la tête. Marmenia, femme du vicaire d'Almachius, s'étant convertie après la mort d'Urbain, recueillit leurs dépouilles sacrées et leur fit un sépulcre revêtu de marbres précieux, dans sa villa, située sur le côté gauche de la voie Appienne.

Le retour de l'Empereur rendit la tranquillité à l'Église. Pontien monta sur le siège de Pierre à la place de saint Urbain, martyr, et gouverna en paix durant quelques années; après quoi, la misérable politique d'Alexandre le fit exiler dans une île de Sardaigne, où le martyre vint le couronner sous le règne sanglant de Maximin. Il sembla que l'exil de Pontien eût lassé la patience de Dieu envers ce chétif Alexandre, comme envers d'autres princes, qui personnellement favorables à l'Église et reconnaissant son innocence, non seulement ne travaillèrent pas à l'affranchir, mais la laissèrent persécuter. A peine âgé de vingt-six ans, l'empereur Alexandre Sévère fut tué au milieu de son armée par ses propres soldats. L'empire appartint à Julius Verus Maximin, soupçonné d'avoir conduit la main des séditieux. Le trône de César passait d'un meurtrier à un meurtrier, comme la chaire de Pierre d'un martyr à un martyr. Mais la dynastie des martyrs brisa la succession des assassins.

VI

LES « ACTA MARTYRUM »

Nous allions visiter le palais de Valérien, martyr, légué par Cécile, martyre, au pape Urbain, martyr. Depuis seize siècles, l'Église romaine est en possession de cet héritage qui tentait le préfet Turtius Almachius.

— Accompagnez-nous là, Coquelet. Venez voir un grand lieu de Rome, l'un de ceux où l'on apprend l'histoire. — L'histoire! dit Coquelet, toujours un peu crispé: j'ai lu votre chapitre. Comme légende, c'est bien imaginé. Comme histoire, je voudrais savoir d'où cela vient.

— Cela vient, mon ami, des *Actes* authentiques du martyre, recueillis par l'Église romaine. — Authentiques, il vous plaît de le croire! la critique de notre Tillemont a passé par là; elle n'y a pas laissé grand' chose. Tous ces miracles sont bien extraordinaires; votre sainte montre peu de respect envers l'autorité. Tillemont estime que vos actes authentiques sentent la fabrication. Vous n'ignorez pas que Tillemont était fort pieux. Avez-vous lu Tillemont? — Récemment, Coquelet. C'est un savant homme. Vous n'ignorez pas qu'il fut janséniste, sectaire ardent? — Soit! Qu'est-ce que cela fait? — Cela fait broncher, mon ami.

Cela pousse à écarter les miracles pour cause d'*extraordinaire*. Avez-vous scruté ce mot? Si l'on objectait contre un miracle qu'il n'offre rien

d'extraordinaire, je concevrais l'objection. Et quand « notre » Tillemont accuse les martyrs de peu de respect pour « l'autorité, » il exhale un peu l'odeur que je trouve à notre Guéroult.

Les martyrs ne préparaient point ce qu'ils diraient devant les juges, sachant que Jésus-Christ leur inspirerait ce qui serait à dire. Souvent il leur inspira de venger la conscience humaine, insultée par ces juges aussi cruels que serviles, et qui versaient le sang chrétien plus pour satisfaire leur soif que pour obéir à leurs lois.

« Oui, dit à son juge le martyr Andronic, je maudis ces puissances enivrées de sang qui bouleversent le monde. Que Dieu les arrache de toute la force de son bras, qu'il les écrase, qu'il verse sur elles toute sa colère, afin qu'elles comprennent ce qu'elles font en persécutant les serviteurs de Dieu. » Ni Tillemont ni Guéroult ne me feront rougir de ce martyr.

L'extraordinaire des actes de sainte Cécile n'est que l'extraordinaire de l'établissement du Christianisme. C'est un grand extraordinaire, j'en conviens. Mais est-ce que le Christianisme ne s'est pas établi? Où s'est-il établi sans miracles? Comment se convertissaient sans miracles tous ces bourreaux, martyrs à leur tour? Niez-vous le serment des martyrs attestant le miracle?

Voudriez-vous qu'il n'y eût à se convertir que les gens de cabinet? Vous dédaignez bien la pauvre multitude! Jésus n'en fait pas ce mépris. Il appelle la multitude par la grande voix du miracle, et il vous retire la funeste ressource de pouvoir croire

que l'univers a été pris par quelques savants. Quand les savants sont venus, les douze pêcheurs avaient jeté le filet sur le monde.

Et aux savants comme aux autres, le miracle a été proposé; comme les autres, ils en avaient besoin. Les difficultés mêmes que vous faites vous en doivent convaincre. Le grand nombre ne voulurent courber la tête que terrassés par le témoignage de leurs sens autant que vaincus par l'adhésion de leur esprit.

Vous et les vôtres, ami Coquelet, vous me semblez naïfs, présomptueux et prodigieusement humbles. Naïfs de nier le miracle devant le Christianisme; présomptueux d'opposer vos dénégations vaines à tel ou tel fait particulier gardé par l'Église; humbles de vous cacher toujours derrière quelque savant, pourvu qu'il nie ce que l'Église affirme; c'est-à-dire pourvu qu'il ne sache pas.

Vous voilà derrière Tillemont. Donc, si Tillemont croyait, vous croiriez, et c'est la raison de Tillemont qui vous arrête sur le seuil de la foi? Eh bien ! lisez Tillemont ; il vous accablera d'*extraordinaire.* Par probité de chrétien et par droiture de savant, il réfute lui-même les doutes qu'il a élevés contre les actes de sainte Cécile par mauvaise humeur de sectaire et par vanité de savant.

Mais alors vous abandonnerez Tillemont; vous vous fournirez ailleurs. Que cela est petit, Coquelet, et le contraire de toute fierté autant que de toute raison! J'agirais autrement. Je ne simulerais pas le désir de croire, je ne me cramponnerais

pas à des objections mille fois renversées; je m'affranchirais de ce mensonge, et je dirais simplement à Dieu et aux hommes: Je ne veux pas!

Ce serait absurde. Hors de la foi, partout s'ouvre l'absurde. Il est absurde absolument de n'être pas catholique. Absurdité contre nature! Cette misérable recherche d'autorités contre la foi, cette bassesse infatigable à les accepter, cette avidité à engloutir toutes les niaiseries de la négation, c'est un aveu: l'aveu que vous sentez en vous le *devoir* de croire, que vous êtes fait pour cela.

Mais enfin, l'absurdité carrée de refuser Dieu, c'est du moins une absurdité fière. Je l'estime plus que ce cauteleux souci d'arriver au même but par les prétendues voies de la science et de la raison, à la suite de maîtres ridicules, et qui se mentent, on le sait très bien; cafards de science qui faussent les textes, cafards de raison toujours appliqués à forger des syllogismes faux.

Maître pour maître, j'aimerais mieux l'Église que ce dragon d'incroyance à têtes d'académiciens et à queues de journalistes, qui dégoise tous les jours tant de sottises par la bouche de tant de cuistres incorrects et plats. L'Église fait davantage honneur à l'espèce humaine, lui parle de meilleur style, lui offre plus de sécurité.

Soumise à une contradiction perpétuelle, l'Église n'a d'arme et de rempart que le vrai. Tout ce qu'elle enseigne, la vérité l'a édifié, la discussion l'a fortifié, le temps l'a vivifié. Dès que l'on sonde la question d'authenticité, il apparaît que l'Église y a regardé la première et la dernière, et plus atten-

tivement que tout le monde. — Quant aux Actes de sainte Cécile, l'étude en a été particulièrement scrupuleuse; ils ont résisté sur tous les points.

Ce drame si beau, si vivant, qui rend si bien compte des rapides progrès du Christianisme, et qui fait, passez-moi l'expression, tant d'honneur à Dieu et à l'homme; ce poème où l'on voit Dieu offrant avec tant de grâce la vérité, et l'homme acceptant la vérité avec tant d'amour; cette glorieuse peinture du triomphe de l'innocence, de l'impuissance absolue de la tyrannie et de la mort:

Savez-vous ce que c'est dans l'original? Une narration de notaire sans littérature; l'œuvre d'un homme évidemment incapable d'une si haute invention, et qui tout simplement rédige son rapport. Vous n'ignorez pas que les anciens étaient habiles sténographes, et que les notaires de l'Église institués par saint Clément pour recueillir les actes des martyrs, écrivaient sous la surveillance des diacres.

Le rédacteur des Actes de sainte Cécile n'y a mis du sien que l'embarras d'un esprit peu ou mal cultivé. Il n'a pu créer ces caractères si beaux et si différents d'Urbain, de Valérien, de Tiburce, de Maxime; encore moins cette âme ardente de la vierge, si ferme et si prévoyante en tout ce qu'elle fait, si éloquente en tout ce qu'elle dit, et qui domine également les grandeurs des saints et la bassesse du persécuteur.

Le notaire n'a pu, et les diacres ne l'auraient pas permis, inventer le miracle charmant des deux couronnes, la scène touchante de la chambre

nuptiale, les scènes augustes du baptême dans la maison de Maxime et dans la maison de Cécile, les scènes sublimes du martyre ; faits extraordinaires, mais d'ailleurs renouvelés par milliers durant les premiers siècles. Et il faut bien que les choses se soient passées ainsi, puisque enfin les martyrs ont triomphé.

Vous ne direz pas que la noblesse de l'âme humaine a tout fait, toute seule. Certes ! Valérien, Tiburce, Maxime, sont de beaux types des magnificences de l'âme humaine. Cependant Valérien, Tiburce et Maxime demandent des preuves. A côté de ceux qui voient le miracle, il y a ceux qui ne le voient pas ou qui ne se rendent pas. A côté des martyrs, il y a les bourreaux, fidèles persévérants des empereurs et des dieux.

Il y a ceux qui ne cessant de tuer les chrétiens, ne cessent non plus de les diffamer, les traitant d'athées, de magiciens, d'imposteurs, de barbares, de suicidés, de fous, de brutes, d'enténébrés, d'ennemis du genre humain, de gueux adorateurs d'une tête d'âne, d'incestueux, d'homicides, et enfin de gens inutiles dans les affaires, *infructuosi in negotiis*.

Est-ce la beauté de l'âme humaine qui trouve ces arguments pour répondre aux apologistes, et qui pendant quatre siècles les fait valoir par l'appoint des tortures ? La résistance du Paganisme est un miracle comme sa défaite. Elle atteste à quel degré de cruauté et d'infamie l'homme peut descendre, à quel point il peut se conjurer contre l'innocence, la justice et l'humanité.

Oui, oui, les Actes des martyrs nous apprennent l'histoire! Sans ces précieux documents, nous ne connaîtrions pas véritablement l'antiquité païenne, nous ne saurions pas de quelle bête implacable et insatiable Dieu a délivré le genre humain. Nous ne saurions pas, d'un autre côté, comment Dieu se fait obéissant à ceux qui l'aiment.

Comme ces martyrs sont puissants! Avec quelle assurance ils disposent du miracle, commandant à Dieu même de leur donner les âmes pour lesquelles ils l'ont prié! Cécile a prié pour Valérien, Valérien est converti; Valérien a prié pour Tiburce, Tiburce est converti; ces deux frères veulent sauver l'âme généreuse de Maxime, et Maxime est converti avant même d'avoir vu le miracle qu'ils lui ont annoncé, le miracle de leur sainte mort. Ils jettent la semence et récoltent dans le même instant.

Lorsque, suivant la promesse de Cécile, l'Ange se montre à Valérien purifié et lui demande quelle grâce il veut obtenir, Valérien, à qui la foi vient d'imposer un si grand sacrifice, ne souhaite autre chose que la délivrance, c'est-à-dire la conversion de son frère. . . . Est-ce là que vous trouvez une invention de littérature, Coquelet? moi, j'ai un frère et je vous atteste que Valérien a parlé ainsi.

Les traits de ce genre sont nombreux dans les Actes de sainte Cécile, et ils en démontrent intimement l'authenticité. « Notre » Tillemont n'y attache aucune importance. Sa critique touche des points plus dignes des savants. On l'y a suivi. C'est ici, Coquelet, qu'il faut faire un pénible aveu:

En vous donnant à lire le chapitre sur sainte Cécile, je vous ai tendu un piège, et vous y êtes tombé.

Par ce privilège d'immortalité, même terrestre, que Dieu fait à un grand nombre de ses saints, Cécile toujours vivante n'a pas cessé d'avoir des amis. L'Église l'a vénérée et chantée, elle a gardé sa maison, y a placé sa tombe. Sur cette tombe, toujours connue des pauvres, la richesse a prodigué ses dons, les arts sont venus s'inspirer; la science n'est pas restée en retard.

Un grand savant de notre époque, un grand et doux esprit tout baigné de belle lumière, aussi pieux que docte, aussi hardi que pieux, qui n'a jamais cru que le mensonge fût nécessaire à la vérité, Dom Guéranger, abbé de Solesmes, vint un jour prier au tombeau de Cécile. Il médita cette noble page d'un poème divin, le poème de l'amour de Dieu.

Il avait entendu Tillemont et ses pareils; il les a tous écoutés, il sait ce qu'ils disent tous, et pourquoi ils le disent. Par amour de Dieu, par vénération pour sainte Cécile, par pitié pour vous autres, qui vous laissez misérablement écarter de la beauté de Dieu, et qui languissez loin des clartés fécondes au milieu desquelles nous vivons, il résolut d'écrire une histoire de sainte Cécile.

Cette histoire existe. Dom Guéranger l'a écrite avec toute la flamme de son cœur, avec toute la gravité de sa science et de sa profession. Il n'a pas voulu que le moindre doute pût rester sur la sincérité de ses *Actes*, contestés en haine du culte des saints et de l'Église romaine. Aucun doute n'est plus possible en effet.

Si j'avais cité Dom Guéranger, vous n'auriez pas osé produire vos objections, car ce nom impose le respect; mais j'aime que vous disiez ce que vous avez dans le cœur. A présent, lisez l'*Histoire de sainte Cécile.* Elle vous apprendra beaucoup sur l'histoire chrétienne et sur l'histoire païenne; elle vous fera connaître aussi le génie de Tillemont.

Nous voici chez la grande Romaine, entrons avec son historien. Vous ne connaissez pas encore toute cette vie; elle n'a pas fini au martyre, il y a une suite, c'est l'histoire du tombeau. Vous allez voir d'autres miracles; vous allez entendre la tombe attestant que Dieu est admirable en ses saints.

VII

LA VIE DANS LE TOMBEAU

Au neuvième siècle, le pape Paschal se rendit célèbre par sa piété envers les restes des martyrs. Il en retira une grande quantité des cimetières souterrains, et leur donna dans les sanctuaires de Rome une sépulture en même temps plus accessible et plus assurée. La seule église de Sainte-Praxède en reçut deux mille trois cents. On y réunit quatorze papes et quelques-unes des plus illustres Romaines, entre autres Praxède elle-même, sa sœur Pudentienne, Symphorose, Felicula, Zoé, Darie, Émérentienne. Paschal chercha longtemps Cécile, mais cette tombe précieuse ne se trouva point. L'on crut ou que les Goths l'avaient ravagée, ou qu'elle avait été vidée par les Lom-

bards. Cependant Paschal, faisant réparer la basilique de sainte Cécile, souhaitait d'y déposer ses reliques. Il tenta un dernier effort, descendit en personne dans les cryptes et ne fut pas plus heureux.

Peu de temps après, un matin, assistant à l'office divin dans la basilique de Saint-Pierre, il s'assoupit et il vit apparaître une jeune femme très belle et d'aspect virginal, vêtue magnifiquement. C'est lui-même qui le raconte. L'apparition lui dit: « — Nous devons te rendre grâces! Sur les simples récits du vulgaire, as-tu donc abandonné les recherches que tu faisais pour me retrouver? Un instant tu t'es rencontré si près de moi que nous aurions pu discourir ensemble. » Paschal répliqua: « Et qui es-tu, qui me parles de la sorte? » Elle répondit: « Cécile, servante du Christ. » Paschal objecta le bruit depuis longtemps répandu que le corps de la sainte martyre avait été enlevé par les Lombards. La vierge reprit qu'en effet les Lombards l'avaient cherchée, mais que, par la protection de la mère de Dieu, son corps était où il avait toujours reposé: « Continue tes recherches, ajouta-t-elle; il a plu au Dieu tout-puissant pour l'amour de qui j'ai souffert, de me révéler à toi. Tu enlèveras donc mon corps avec les autres corps saints qui sont près de moi, et tu nous déposeras dans l'église que tu as fait restaurer. »

Paschal retourna aux Catacombes. Au point d'intersection de deux sentiers, un tombeau encore inexploré, simple, mais de forme particulière, attira ses regards. Le marbre enlevé laissa voir un

cercueil de cyprès. Dans cette arche, Cécile dormait telle qu'Urbain l'y avait déposée, encore revêtue de sa robe tissue d'or. Les linges, imbibés de son sang, étaient roulés à ses pieds. On retrouva aussi, à peu de distance, les restes de Valérien, de Tiburce et de Maxime. Par une inspiration de tendresse, Paschal reprit à l'église de Sainte-Praxède le corps du pape saint Urbain, et le réunit à ses enfants spirituels pour lui faire partager leur triomphe. Comme Urbain, il laissa la vierge dans l'attitude où elle était morte. Il se contenta de garnir d'une étoffe de soie le cercueil de cyprès, et d'étendre sur tout le corps un tissu léger. Cécile fut placée seule dans un sarcophage en marbre blanc; un autre reçut Valérien, Tiburce et Maxime; un troisième, le pape Urbain et l'un de ses successeurs, Lucius, aussi martyr. Les trois sarco phages, entourés d'un mur épais, devinrent les piliers de l'autel principal.

Dans l'église rebâtie et magnifiquement ornée, une immense mosaïque, représentant le Christ entouré des saints parmi lesquels on reconnaît Valérien et Cécile, couvrit le fond de l'abside. Nous en pouvons lire encore l'inscription: « Ici, plein d'allégresse, Paschal a réuni, pour l'amour du Seigneur, les corps sacrés de Cécile et de ses compagnons. Cette famille brillante de jeunesse, dont l'heureuse dépouille fut si longtemps cachée sous l'ombre des cryptes, repose maintenant ici. Rome en tressaille de joie, et la gloire qui en rejaillit sur elle l'embellit à jamais. » *Roma resultat ovans semper ornata per ævum !* O terre des âmes, où les

murailles elles-mêmes chantent ces choses douces et grandes!

En 1599, Paul-Émile Sfondrate, neveu de Grégoire XIV, et cardinal du titre de Sainte-Cécile, ayant dessein de placer d'autres reliques sous l'autel principal de sa basilique, fut amené à rouvrir les sarcophages: le premier contenait une arche de cyprès, fermée simplement d'une planche mobile très mince, retenue au moyen d'une coulisse. Sfondrate lui-même fit glisser l'obstacle, et le corps de la vierge apparut tel que le pape saint Paschal, huit siècles auparavant, l'avait trouvé au fond des catacombes, et l'avait confié à son sépulcre nouveau. A travers la gaze de soie, présent de Paschal, l'or des vêtements scintillait aux yeux des spectateurs. On ôta ce voile. Sur la robe brochée d'or on put distinguer les glorieuses taches de sang. Étendue sur le côté droit, les bras affaissés en avant du corps, Cécile semblait dormir, la tête retournée vers le fond du cercueil. Le cou portait les cicatrices du glaive; le corps se trouvait dans une complète intégrité.

Le second sarcophage contenait trois corps étendus côte à côte, enveloppés séparément d'un linceul. On reconnut Tiburce, Valérien et Maxime. La tête de Tiburce avait été enlevée par saint Paschal; celle de Valérien était détachée du tronc; celle de Maxime adhérente. Le crâne de Maxime, tué à coup de lanières plombées, était fracturé en plusieurs endroits; il portait tout entière sa chevelure brune collée de sang.

Baronius, envoyé par Clément VIII, vit et attesta

ces choses qui eurent quantité d'autres témoins. Rome se remplit d'un parfum de miracle. *Vidimus, cognovimus et adoravimus,* dit le grand annaliste. Il ajoute: « On voyait avec admiration que ce corps n'était pas étendu comme ceux des morts dans leurs tombeaux, mais la très chaste vierge, couchée sur le côté droit, offrait plutôt l'aspect d'une personne endormie, inspirant à tous un tel respect, que, malgré l'attrait d'une pieuse curiosité, nul n'osa soulever les vêtements pour découvrir ce corps virginal. Chacun se sentait ému d'une ineffable vénération, comme si l'Époux céleste, veillant sur le sommeil de son épouse, eût proféré cet ordre et cette menace: *Ne réveillez pas ma bien-aimée jusqu'à ce qu'elle le veuille elle-même.* » Un autre grand témoin, Bosio, cet homme admirable qui, dans ce temps-là, par des prodiges de zèle, de courage et de science, retrouvait les Catacombes abandonnées et quasi oubliées, a laissé une relation complète de l'événement. Il marque cette circonstance, que l'on s'abstint de brûler des parfums près du saint corps, « parce qu'une suave odeur de roses et de lis émanait sans cesse du cercueil de la vierge, et embaumait le sanctuaire où il était déposé. »

Le pape vint à son tour. Clément VIII était ce ferme pontife qui avait refusé deux ans l'absolution à Henri IV victorieux. Devant les restes de Cécile, l'austère vieillard pleura. « Il ne voulut point, dit Bosio, soulever les tissus, ni considérer le corps dans l'état où la mort et tant de siècles l'avaient réduit. Le sang, épanché dans ce tom-

beau, rappelait trop cette chaste rougeur gardienne de la modestie virginale. » Sfondrate craignit moins, et acquit une preuve nouvelle de la sincérité des *Actes*. Au moment de remettre Cécile dans le tombeau, il voulut retenir quelque chose de ses vêtements. Sans toucher à la tunique de soie qui recouvrait immédiatement le corps, il détacha un morceau de la robe. Alors, dit Dom Guéranger, il osa, avec un respect profond, interroger Cécile elle-même sur les secrets de sa pénitence, et il sentit, à travers les vêtements, les nœuds du cilice qui, comme une forte armure, avait protégé les combats de la vierge martyre.

Telle était cette merveille, que les témoins voulurent transmettre leur admiration à la postérité. Sfondrate en demanda une représentation au statuaire Étienne Maderno, encore très jeune et déjà célèbre. Le dessin fut levé avec une religieuse exactitude, et l'artiste fit la belle statue couchée que nous voyons au pied de l'autel. « Voici, dit l'inscription, l'image de la très sainte vierge Cécile que moi, Paul, du titre de Sainte-Cécile, j'ai vue ainsi étendue dans son sépulcre. J'ai voulu que ce marbre exprimât ce qu'il m'a été donné de voir. » Un détail significatif, que l'artiste eut soin de rendre sensible, peut n'être pas compris aujourd'hui de tous les spectateurs: les trois premiers doigts de la main droite étaient étendus; ceux de la gauche fermés, sauf l'index. Unité de la substance divine, trinité des personnes: c'est la foi de l'Église et le sens du geste symbolique qui attestait, après tant

de siècles, la croyance pour laquelle Cécile avait versé son sang.

Les cérémonies de la translation s'accomplirent au milieu de l'allégresse publique, avec une pompe toute royale. Le Sacré Collège chantait: « Heureuse Cécile! Vous avez triomphé d'Almachius; c'est vous qui avez appelé Tiburce et Valérien à la couronne du martyre. » Prosterné sur le seuil du tombeau, Clément, priant avec larmes, fit à Cécile les adieux de l'Église, et le grand sépulcre, repeuplé de ses hôtes saints, fut fermé encore une fois.

VIII

LA GRACE DU MARTYRE

Boniface était le chef des soixante-quatorze intendants qui gouvernaient les domaines d'Aglaé, fille de proconsul; *mulier magna*, disent les *Actes*, grande Dame, et grande dame dans Rome, situation dont nous avons peu l'idée. Aglaé était chrétienne de nom, païenne en effet.

Jeune, belle, hardie, elle jetait ses richesses et son âme. Elle avait donné trois fois des jeux publics. Elle cherchait toutes les voluptés de la vie et toute la pompe des voluptés. Boniface était son complice; chrétien comme elle, et comme elle oubliant Dieu.

Du moins, elle et lui voulaient oublier, mais Dieu ne voulait pas. Il ne leur permettait pas de l'enfouir dans l'oubli. C'était au temps d'Agnès, vers 307. La persécution sévissait en Orient. A

Rome, elle avait cessé, mais le sang des martyrs rougissait encore le pavé de la ville.

Quelques gouttes de ce sang avaient rejailli sur les cœurs les plus endurcis par les délices du monde et les rouvraient à Jésus-Christ exilé. Qui n'a senti cette pointe vengeresse et miséricordieuse, cette blessure triomphante?

Qui heurtera les seuils d'Agnès, de Cécile, de Bibiane, de Martine, qui suivra la voie sacrée, qui franchira l'entrée de l'Amphithéâtre et pourra n'être point réveillé, ne point pousser un soupir, ne point demander que Dieu l'arrache tout à fait du sommeil?

Qui n'a gémi de profaner par les oublis du monde, et ce sol que les martyrs ont foulé, et cet air encore plein de leur souffle, et cette liberté que leur sang généreux a conquise pour nous aider à servir Jésus-Christ? Qui n'a senti la meurtrissure et la morsure des liens de fleurs?

Qui, même enivré et vaincu, n'a pourtant rendu cet hommage au Crucifié, ce témoignage à ses témoins? Le sang des martyrs ravive la grâce du baptême! la grâce du baptême crie en nous. O Dieu des vierges, secourez-nous! O vierges de Dieu, priez pour nous! O Christ, fais triompher ton sang répandu pour nous!

Captif de la volupté, troublé en son âme, Boniface essayait de se racheter par des œuvres de compassion. Il assistait l'étranger, il allait la nuit à la recherche des pauvres et leur donnait secours. Au milieu de ses splendeurs souillées et devenues pesantes, Aglaé pleurait.

Dieu voulait davantage, et sa miséricorde persécutait ces âmes dont il voyait encore la beauté contaminée et quasi perdue. Aglaé dit à Boniface: « — Nous sommes pécheurs, nous vivons dans le crime et il faudra rendre compte à Dieu. Ami, j'ai peur du jugement de Dieu!

« Or j'ai ouï dire que si quelqu'un honore ceux qui souffrent pour le nom de Jésus-Christ, il aura part à leur gloire; et je sais que les serviteurs du Christ combattent en Orient, subissant les tortures et la mort pour rester fidèles au Seigneur.

« Va donc, et apporte-nous des reliques de ces saints, afin que les honorant, nous puissions être sauvés par la vertu de leurs prières, nous qui n'avons point servi Dieu, mais plutôt le démon. »

Boniface se munit d'argent pour racheter les corps saints et pour assister les pauvres. Quittant Aglaé, il lui dit: « Madame, s'il est possible de se procurer des reliques, j'en aurai. » Il ajouta: « Si c'était mon corps que l'on vous apportât pour celui d'un martyr, le recevriez-vous? »

Aglaé ne l'entendit point et le reprit de plaisanter sur un pareil sujet. Cependant Boniface s'éloignait tout autre qu'il n'avait été. Pour se rendre digne de toucher les membres des martyrs, il fit le voyage en pénitent, joignant aux jeûnes la prière et les larmes.

Il vint à Tarse en Cilicie, où Simplicius, flattant la furie des empereurs, persécutait les serviteurs de Dieu. Sans arrêter, envoyant ses équipages à l'hôtellerie, Boniface se rendit seul au palais.

Simplicius, occupant son tribunal, faisait cruellement tourmenter une troupe de chrétiens.

Ils étaient au nombre de vingt, souffrant divers genres de supplices. Le peuple regardait plein d'épouvante; les martyrs resplendissaient de sérénité. Boniface marcha droit à eux, les embrassa et s'écria: « Qu'il est grand, le Dieu des saints martyrs! » Le gouverneur, irrité, lui demanda qui il était ? Il répondit : « Je suis chrétien. »

Aussitôt il fut soumis aux tortures les plus savantes. Lui, après avoir imploré le secours du Christ, demandait les prières des autres martyrs expirants. Le peuple, admirant sa constance, s'indigna contre les bourreaux, et s'écria: « Qu'il est grand, le Dieu des chrétiens! »

Le lendemain, le gouverneur, voyant que les tourments ne pouvaient vaincre ce saint martyr, lui fit trancher la tête. Boniface pria pour la rémission de ses fautes et pour la conversion de ses persécuteurs. Sa prière finie, il reçut le coup de la mort.

Cependant ses gens le cherchaient par la ville, lorsqu'ils apprirent qu'un étranger avait été décapité pour le nom du Christ. Ils reconnurent son tronc et sa tête et les achetèrent au prix de cinq cents pièces d'or. Puis, emportant ces précieux restes et rendant gloire à Dieu, ils reprirent le chemin de Rome.

Aglaé, instruite de tout, bénit en pleurant le Christ victorieux. Avec la sainte audace d'une amie et presque d'une épouse, elle rassembla en grand nombre des fidèles et des prêtres, et portant

des flambeaux et des parfums, ils allèrent ensemble au-devant du corps sanctifié. Ils le rencontrèrent à quelque distance des murs, sur la voie Latine.

En ce même lieu, la patricienne déposa les reliques de Boniface, et elle y éleva un oratoire digne de l'amour nouveau dont son cœur l'honorait. Glorifiant le nom de Jésus-Christ, elle affranchit ses esclaves, distribua ses biens aux pauvres et se condamna au joug de l'humilité. Après quinze années de pénitence, elle mourut dans la grâce divine et fut ensevelie auprès du martyr.

Par la suite, les reliques de saint Boniface furent transportées au mont Aventin, dans l'église qui porte le nom de Saint-Alexis. Les deux saints sont placés sous le même autel, le héros de la virginité angélique à côté du héros de la pénitence, redevenu ange par le baptême du sang, *angelicatus homo.*

Sur l'Aventin fleurissent d'autres églises très antiques. Sainte-Sabine, avec son illustre couvent de Frères Prêcheurs, en est le joyau. Par la vertu de sa servante Séraphie, la patricienne Sabine fut amenée au culte du vrai Dieu, et la servante et la maîtresse obtinrent le martyre. Un prêtre de l'Illyrie leur éleva cette belle église.

Là, saint Grégoire le Grand a prononcé plusieurs de ses homélies dictées par la colombe; là, vécut saint Dominique; là, saint François, saint Thomas Becket, saint Pie V ont habité; là, pria sainte Catherine de Sienne, cette Jeanne d'Arc plus lumineuse, triomphante par le glaive de la parole. Comme un manteau d'or semé de diamants,

l'histoire chrétienne couvre partout la vieille infamie du sol païen.

L'Aventin était une montagne de honte. Non loin du bois obscène qui entourait la fontaine des Faunes, on y célébrait les mystères ignominieux de la bonne déesse. Le sang des martyrs et les larmes des vierges ont emporté ces souillures.

O sang, ô larmes, ô prières, vous délivrez l'âme captive dans une prison de boue, vous lui rendez la vue du ciel, vous lui en ouvrez le chemin! Que cette histoire du martyr Boniface est profonde! Comme on y sent cette divine nostalgie de l'âme qui a exilé mais qui veut revenir! Et quelle que soit sa faiblesse, quoi que fasse l'ennemi, armée seulement de son bon désir, elle reviendra.

Écoutez l'humble et forte réponse d'un pécheur. Par faiblesse, transgressant la loi de Dieu dans ses œuvres, il ne voulait pas du moins l'abjurer.

On lui disait: « Vous et la plupart des vôtres, vous êtes vaincus. Cette loi austère du Christ, elle est trop dure aussi pour vous, et vous ne l'observez pas. Au fond, vous aimez nos délices, elle vous ont enlacés, elles vous ont désarmés. Vous êtes pécheurs. »

« Oui, dit-il, mais nous en gémissons, et nous nous condamnons, et nous obtiendrons de Dieu cette grâce de ne point nous laisser ignorer que nous avons besoin du martyre. »

LIVRE XI

LES MARTYRS

I

DEUX AMBITIONS

J'ai vu ce matin un personnage plus sérieux que mon ami Coquelet et que son compère Ercole; personnage nouveau dans le monde chrétien, né pour me rendre claire le mystère de la décomposition du corps social une fois que l'âme est partie.

Il est jeune, officier dans une armée allemande. Le vieil ami qui me l'adresse le signale comme aussi capable de comprendre la vérité qu'éloigné de la suivre.

Son langage et toute sa physionomie annoncent un homme bien résolu à ne pas se contenter de peu de chose ici-bas. — Causons franchement, lui dis-je. Vous venez me voir plus par curiosité que par sympathie?

Il répondit que sa curiosité n'était pas sans une sorte de sympathie; mais qu'enfin, ayant peu l'occasion de rencontrer des hommes de mon opinion, le désir de s'instruire comptait pour beaucoup dans sa démarche. Je le louai de ne pas mépriser tout à fait les idées, de n'être pas absolument voué à la pipe et à l'absinthe.

— Vous voilà, continuai-je, officier tout jeune, à une époque où les montagnes danseront. Vous songez à ce que vous pourrez faire de votre épée. L'épée sera une très grande ou une très misérable chose: la force du droit, ou le droit de la force. Vous êtes-vous demandé s'il y a un droit, et avez-vous cherché à savoir ce que c'est que le droit? — Oui, dit-il, et pour ne vous rien cacher, je crois que le droit est là, dans ce fourreau; le droit de l'épée.

— Je vois, repris-je, que vous êtes sceptique. Si vous tenez à parler français, ne dites pas le droit de l'épée. Ce que vous avez là au côté n'est pas une épée, c'est un sabre. La langue fait une différence entre ces deux objets: l'épée crée et protège, le sabre abat et opprime: l'épée est un agent du cœur, le sabre n'est que le prolongement brutal du bras.

Quelques hommes encore tiennent qu'il y a une vérité indépendante des circonstances contraires, et que cette vérité a droit d'exiger tout leur sang, Ceux-là, s'ils peuvent combattre, sont les hommes de l'épée.

D'autres pensent que la vérité est simplement le décret de la force humaine: c'est-à-dire qu'il n'y a point de vérité, qu'il n'y a que la force, et que cette force a droit de proie sur le monde. Voilà les hommes du sabre. Vous appartenez à ce vulgaire.

Or, puisque vous n'êtes point la force, votre parti est pris de servir la force, sans broncher, comme elle l'entendra, pour le salaire qu'elle donnera. Vous choisissez un hideux maître!

— Soit ! reprit l'officier. Je suis de ce temps, je le prends tel qu'il est, avec le maître que j'y trouve. Je tâcherai de plier à me servir la force qui se servira de moi.

— Oui, vous vivrez en bons termes avec la force pour être vous-même la force. Vous n'ignorez pas, je présume, qu'en ce siècle la force est premièrement la ruse, et qu'un des noms de la ruse est *trahison ?*

Vous êtes jeune, vous devez trouver cela suffisamment laid ! Remarquez la figure que prend la force. Le cuistre et le forban, partout soudés et mêlés, rencontrent leur perfection dans l'alliance intime de Mazzini et de Garibaldi. Ce centaure n'est beau ni comme homme, ni comme cheval, ni comme monstre. Il élève un peuple, le peuple souverain, lequel boira beaucoup de sang et recevra force coups de bâton.

— Je le sais, dit l'officier ; et le centaure en question m'inspire autant de mépris que la foule qui l'admire. Le cuistre et le forban détruisent certaines images que je m'étais formées. Le cuistre me gâte le prophète, le forban me gâte le héros. La qualité d'homme perd de son lustre à mes yeux !

Et cette misérable humanité, à qui de tels histrions peuvent demander tout ce qu'elle a de sang et d'honneur ! ce troupeau d'Abels bêlants que l'on peut tondre et manger tant que l'on veut ! ces bandes de Caïns hurlants qu'on lâche à volonté sur les frères !

Et ces rois ! . . . Je m'étais fait une idée du roi. J'imaginais une incarnation du courage, de la

justice, de la fierté; un victorieux sans fureur, un vaincu sans faiblesse, qui combat de son dernier tronçon d'épée, qui, captif et blessé, dit à son vainqueur: Ou la mort, ou qu'on me traite en roi!

J'ai perdu de vue ces beaux fantômes; je crois que tout cela peut-être n'exista jamais, n'a été qu'une poésie. J'ai perdu toute idée de la justice et d'un triomphe de la justice, toute idée de la grandeur.

Je crois que le monde est livré au mal, qu'il est la proie des forts, et que les forts eux-mêmes sont l'instrument et le jouet des faquins.

Entre ces deux espèces, je ne vois d'un peu distingués que les martyrs . . . Mais, vous le dirai-je? quand je m'interroge, vos martyrs me semblent de nobles sots.

Je ne veux pas être martyr. Je veux être fort, et s'il se peut, poser le pied sur le cou des faquins, ne fût-ce qu'un instant.

Dans le monde tel qu'il se présente à mes yeux, je ne vois plus de rôle agréable et même beau que pour la force, Oui, oui, la force a de beaux rôles!

La puissance! l'empire! Pourquoi ne pas aspirer à l'empire? César est grand, il est seul, il ne subit point l'insulte cent fois amère de l'égalité! . . .

Le jeune homme se tut. Je gardai moi-même un instant le silence, non pas étonné, mais ému, comme au signal d'une catastrophe prévue dès longtemps.

Je n'étais pas étonné de voir l'ambition commune s'élancer à ce faîte. Quand le chemin du ciel est

fermé, beaucoup d'âmes ne peuvent vouloir moins que la première place sur la terre.

Tant qu'il est resté quelque débris de la hiérarchie sociale, l'ambition s'est donnée des bornes. On voyait de grandes places, on y aspirait. Maintenant il n'y a plus qu'une place. Elle est sans limite, elle est sans rempart: on y aspire.

Je m'étais dit qu'il en serait ainsi; et c'est pourquoi j'avais tant souhaité au pouvoir suprême le sacre suprême. Le sacre était une limite et un rempart. Sacré, le pouvoir devait sacrer et limiter plusieurs choses autour de lui.

Au contraire, les destructions se sont accumulées. Tout droit a succombé sous la force; toute impudence a trouvé la conscience humaine docile. On a vu les forbans prendre des royaumes.

Voici que l'on s'attaque à Dieu même; on lui ôte sa couronne temporelle. Si le coup n'est pas fait, cela tient, non à des principes que l'on veuille maintenir, mais à des convenances qu'il paraît bon d'observer. Dieu obtient des délais!

Et l'on trouve dans les poussières de l'Europe des prétendants, non à une couronne, ce serait trop peu, mais à l'empire. Et lorsqu'on s'interroge sur ces ambitions, il faut se répondre: « Pourquoi pas?»

Je demandai à mon interlocuteur combien ils étaient de sous-lieutenants aspirant à l'empire? — Assez, me répondit-il, pour entretenir l'émulation et multiplier les chances,

Quantité de gens mettent à la loterie; c'est ce qui fait la beauté du gros lot, tout en permettant de

rapprocher les tirages. Ceux qui sauront « nourrir le *quine* » peuvent tout espérer.

J'entends vos objections et je connais mes devoirs. J'ai fait un serment; aucun exemple ne me détournera de le garder. Je ne trahirai pas; c'est ignoble, et cela gêne. Mais je n'ai pas juré pour autrui.

Le garibaldisme est dans les mœurs. De là des commotions fréquentes; de là d'effroyables besoins de sécurité. L'on ne marchande plus sur le prix de l'ordre: il montera encore.

Tout esprit un peu ferme sait ce que l'on peut oser dans le monde. Avec ce fer au flanc, — nommez-le comme il vous plaira, — il y a de belles parties à jouer; — et en homme d'honneur.

— D'autant, observai-je, que la qualité d'homme d'honneur est démocratisée! Et dites-moi, lieutenant, avez-vous réfléchi sur ce que vous ferez de la force? — Certainement, répondit-il.

Je ferai ma volonté. N'exigez pas que je dise davantage. Je sais certainement que je ferai ma volonté. Quelle sera ma volonté, je l'ignore. J'ignore ce qu'il y aura sur la terre.

Mais, puisque le maître possédera la force, et puisque les fiertés seront encore plus matées qu'aujourd'hui, il y aura sur la terre, avant tout, une extrême résolution de commander et une extrême résolution d'obéir.

Le maître voudra régner tranquille, le monde voudra vivre tranquillement. Ces deux volontés s'uniront pour donner le plus possible de bon sommeil à tout le genre humain.

— Très bien! Vous établirez la mort, mais vous décréterez que c'est la paix. Voilà ce que vous pouvez comprendre et entreprendre. Vous ne connaissez pas encore le tigre et le fou qui sommeille en vous-même.

Avant que le monstre s'éveille, je vous souhaite quelque grâce de Dieu qui lie la bête et qui forme le sage. Alors vous connaîtrez une ambition plus grande que d'imposer au monde la paix de la mort.

C'est l'ambition de savoir ce que Dieu veut de vous, et de le faire; de lier votre âme à Dieu en dépit de la force humaine; d'être en cela victorieux de vous, victorieux du monde, victorieux de César.

La divine ambition de travailler humblement à rétablir la sainte Église qui ne tue pas, mais qui fait vivre; qui n'endort pas, mais qui réveille; qui fait régner la paix, non dans la mort, mais dans la vie.

Vos vues, d'ailleurs, sont justes. Oui, le monde va où vous dites. Tant pis pour lui! Tant pis pour vous! Vous estimez peu les martyrs. Les martyrs seront plus sensés et même plus fiers que vous.

Ceux qui sont morts martyrs, il y a quinze et dix-huit cents ans, seraient morts tout de même. Sanglants, ils ont paru dans le ciel: après quinze et dix-huit siècles, ils n'ont pas épuisé la première ivresse de voir Dieu.

Ils ont vaincu! pesez ce point, vous qui comptez pour honneur de vaincre. Ils ont démoli l'empire; ils démoliront toute construction semblable, et ils diront la dernière parole du monde: *Veni, Domine Jesu!*

Et enfin, quand les promesses de Dieu seraient vaines et l'espérance des martyrs un rêve, le monde étant ce qu'il est, en proie aux maîtres dont nous trouvons ici le prophétique souvenir:

Pardonnez-moi un sentiment si contraire au vôtre; mais je trouverais plus de contentement à braver ces maîtres qu'à tenir leur place, plus d'honneur à mépriser ce monde qu'à lui commander.

Folie étrange d'être ambitieux à Rome, au milieu de ces débris, en présence de cette grandeur, dans ces poussières de fortunes et de gloire qui tourbillonnent autour de l'indestructible PIERRE!

Ambitieux, la tiare vous ferait honte, c'est la faiblesse; vous rougiriez d'être Charlemagne, c'est l'humilité. La main tendue vers le beau sceptre de Claude, vous dites: Empereur! voilà une généreuse ambition!

Les ambitions les plus flagellées qui traînent dans la poudre des voies romaines, sont les ambitions impériales; les cadavres qui infectent davantage sur ces gémonies sont les cadavres des empereurs.

A revoir, lieutenant.

II

« ECCO LA FIERA »[1]

DEPUIS le Capitole, je n'avais pas rencontré un être vivant. La nuit était noire. Le vent gémissait. Le Colisée m'apparut comme une masse opaque;

[1] *Inferno*, c. XVII.

l'arcade d'entrée semblait la gueule d'un gouffre de ténèbres.

Le factionnaire me jeta un *Qui vive?* strident, et je l'entendis armer son fusil. Je me hâtai de lui adresser la parole. Le soldat n'aime point cette faction au Colisée, quand il fait nuit noire et grand vent.

Il reconnut ma voix. C'était un bon garçon, pénitent de monsignore Agostino, chez qui je l'avais souvent vu. Je ne fus pas fâché de le rencontrer; il n'était pas fâché de trouver à causer un peu.

« — Vous venez ici pour votre plaisir, me dit-il; moi je n'y suis pas pour le mien, C'est un mauvais poste, ici!

« S'il y a là-dedans des bandits, ou des revenants ou rien, je l'ignore . . . Mais ce n'est pas le vent tout seul qui parle là-dedans.

« Quelques-uns de mes camarades ont vu. Ils ont vu du blanc et du noir qui volait . . . Des figures qu'on n'oublie pas . . . qui reparaissent la nuit.

« Quant à moi, je ne dirai pas que j'aie vu. Je n'ai pas besoin de voir. C'est assez d'entendre. J'entends des voix . . . »

— Quelles voix? Que disent-elles? — « Des voix, reprit le soldat, qui semblent être du vent . . . On peut soutenir que c'est du vent.

« Mais c'est ce vent qui ne souffle que dans les cimetières et les lieux hantés, là où les chemins se croisent.

« Dans les guérets où les sorciers conjurent, près des mares où les assassins ont lavé leurs mains, au plus épais des nuits noires, on entend ces voix.

Ce qu'elles disent? Elles disent des choses qui se sentent dans tout l'être, comme si l'on était frôlé par la mort. Il faut croire que c'est le vent!

« Les païens ont tué et massacré ici: peut-être qu'il est bien des âmes en souffrance, pour n'avoir pas pris la mort comme il fallait.

« Croyez-vous que ces damnés ne peuvent pas revenir pour hurler contre la croix de Notre-Seigneur et préparer encore des mauvais coups?

« Quand ce vent-là souffle, le diable est dehors; il rôde; il guide au mal ceux qui cherchent le mal. Ma mère me l'a toujours dit.

« C'est le vent qui éteint la lanterne du bon chrétien et qui nourrit le feu de l'incendiaire; c'est le vent qui rouvre les tombeaux des maudits.

« Tout ce qui est mauvais sur terre et sous terre aime ce temps-là. C'est le bon temps pour ceux qui jouent du couteau.

« Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas vous écarter dans ces galeries. Restez à portée de moi . . . Tenez! tenez! Écoutez! . . . »

Je n'entendis que le vent. Mais certainement le vent soufflait d'une façon lugubre, et la nuit et le lieu étaient sinistres!

La nuit épaississait de plus en plus; il semblait que le vent déchirât les murs et qu'ils dussent tomber; je croyais entendre gémir sous terre.

J'avançai lentement, sans voir à deux pas autour de moi, pénétré d'une secrète horreur. Il me tardait d'arriver à la Croix.

Je la joignis enfin; je l'embrassai et je priai,

mais sans parvenir à dissiper cette horreur; et plutôt l'horreur augmentait.

J'avais peur. Je fis quelque mouvement pour me retirer, ma volonté résista. Je ne me rendais compte ni de mon épouvante ni de ma volonté.

Je m'assis au pied de la Croix, ne pouvant me tenir plus longtemps à genoux. Mon cœur haletait, serré d'une angoisse indicible.

C'était cette sorte d'agonie qui nous étreint et nous mord quand une lumière soudaine vient éclairer à plein les choses d'ici-bas;

Quand nous voyons la justice trahie, la faiblesse bafouée; quand nous nous sentons vaincus;

Quand nous connaissons qu'un désastre irréparable va s'accomplir, qu'une beauté va disparaître, qu'une demeure va crouler;

Quand nous disons que tout est fini; quand la brutalité victorieuse trépigne de joie sur les œuvres de la pensée qu'elle écrase;

Quand il faut boire le calice et mourir.

Ayez pitié de nous, Seigneur! En ces moments nous oublions les promesses de la vie; nous ne sentons que les insolences de la mort.

Par votre agonie, ô Christ, ayez pitié de nous!

Au milieu de cette nuit qui m'entourait, peu à peu se faisait dans mon esprit un jour plus affreux que cette nuit même.

A travers le tumulte du vent, mon oreille distinguait des bruits et des voix. Bruits de chaînes et de fouets, hurlements de bêtes, hurlements humains.

Le cirque se repeuplait. La multitude vomissait

les injures contre le Christ, des adulations pour César. Une fange de blasphèmes venait battre la Croix!

Dans les couloirs, les bêtes rugissaient; les gladiateurs s'exerçaient à donner et à recevoir la mort pour mériter un applaudissement.

Les visages étaient hideux, d'autant plus horribles à voir qu'il y restait la trace d'une ancienne beauté, comme des marques d'origine royale.

Le trait de la race chrétienne, le reste de la couronne lumineuse du baptême s'éteignait sur ces fronts que la lèpre dévorait.

Tout à coup éclata une huée immense, suivie d'un silence profond. Ma chair frémit. Je vis entrer les martyrs — ou plutôt les victimes.

Elles arrivaient lentement, par groupes, et chaque groupe représentait un peuple. Mais mon cœur fut percé et ressentit une douleur inexprimable: la lèpre païenne, quoique moins profonde, attaquait aussi ces fronts que je m'attendais à voir rayonnants.

Dans ces groupes qui représentaient chacun une nation et que je reconnaissais à la lueur de la Croix, je remarquai des figures qui ne semblaient pas appartenir au même peuple. Hélas! peuples du Christ, maintenant divisés contre vous-mêmes!

Une figure principale personnifiait davantage la nation et conservait mieux la beauté chrétienne. Mais ceux qui entouraient ces figures augustes s'appliquaient à les dépouiller des nobles vestiges qu'ils avaient eux-mêmes perdus: et les grandes

figures se défendaient sans énergie; et d'instant en instant le caractère sacré s'éteignait et la lèpre gagnait.

Et alors, du fond du cirque, du lieu où jadis se tenaient les marchands de gladiateurs, je vis surgir le monstre qu'a dépeint le Dante, la Fraude qui se joue des misérables humains. Il nageait dans l'air épais et sombre, semblable au plongeur qui a dégagé l'ancre et qui livre le navire aux écueils:

« Voici la bête, la bête à la queue aiguë, qui franchit les monts, renverse les murailles et brise les armures; voici la bête qui infecte le monde entier. Elle a la face d'un honnête homme, bénigne à fleur de peau; mais le reste du corps est d'un serpent. »

Et le monstre regardait d'un air tranquille. Sur sa bouche entr'ouverte pour mentir avec sérénité, à peine pouvait-on deviner le rire qui trahissait la perverse joie de son cœur. Jadis il avait traîné les hommes au martyre; maintenant, plus savant et plus glorieux, il amenait les peuples à l'apostasie.

Les nations donc étaient là, divisées, séduites, fascinées. Elles jetaient sur la Croix des regards où se peignaient des sentiments contraires. On voyait dominer tantôt l'effroi, tantôt la honte; tantôt de généreux éclairs de courage, de repentir et d'amour; tantôt ce feu sombre de haine qui s'allume au cœur des renégats.

L'une d'elles, la première, et qui semblait reine parmi ces royautés, semblait aussi plus combattue en son âme. Sur son front, le diadème catholique tantôt jetait plus de flamme et tantôt paraissait

plus voilé. Elle avait au flanc une épée, incomparable parure! et elle souffrait que des nains insolents, portant sur cette épée leurs mains souillées d'encre, essayassent de la tirer du fourreau pour abattre la Croix. Et cependant elle courbait la tête devant la Croix.

Par moments, d'un geste de dégoût, elle écartait les nains hideux; mais aussitôt elle les laissait revenir. Par moments, se redressant de toute sa hauteur, irritée contre elle-même, elle portait la main à sa tête comme pour en arracher le signe sacré, et aussitôt sa main retombait immobile. Et la Fraude lui disait: — «Allons!» Et elle répondait: «Je ne puis!» Oh! Nation de l'épée! Jadis tu disais non, ou tu disais oui, et l'épée flamboyait dans ta main, et il faisait jour.

Et du groupe qui entourait cette nation, deux personnages se détachèrent. L'un d'eux, étendant la main vers la Croix, dit: «Tu es vaincue, et tu vas tomber. Tu n'as plus de peuple qui t'appartienne, tu n'es plus la force, tu n'es plus la lumière, nous t'abandonnons!» L'autre se prosterna et dit: «Tu es le trône du Dieu vivant! S'il plaît à Dieu que tu tombes, nous t'adorerons encore; si ta chute nous écrase, nous mourrons en t'adorant; si nous ne mourons pas, nous te relèverons. Que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel!»

Celui qui avait parlé le premier, suivi d'un grand nombre d'autres, alla s'asseoir sur les gradins du cirque, malgré la Fraude qui feignait de les retenir. Celui qui avait parlé ensuite, et quelques-uns avec

lui, se rangèrent autour de la figure à la grande épée, toujours indécise. Et la Fraude leur dit : « Je suis avec vous ; sauvons l'Église ! » Mais ils ne lui répondirent point et ne la regardèrent point.

Je vis une autre nation dans l'appareil de la richesse et de la puissance. Elle était vêtue d'une robe d'or, et entourée de cent peuples différents, et tous ces peuples lui apportaient de l'or, mais tous offraient un aspect bas et sordide, et la lèpre les rongeait tous. Les uns avaient complètement perdu la lumière, les autres ne l'avaient jamais reçue. La flétrissure du travail servile déformait leurs membres, misérablement recouverts de sordides lambeaux.

Et cette grande nation elle-même, vue de plus près, faisait pitié. Son visage si brillant portait une épaisse couche de fard ; à travers sa robe d'or transpirait l'infection des ulcères dont elle était dévorée. Elle n'avait pas d'épée dans la main, mais des fouets, des chaînes, et de l'or. Avec les fouets elle se faisait apporter de l'or, avec l'or elle achetait des glaives mercenaires qui se tournaient contre qui elle voulait.

Cependant, cette nation-là aussi, comme la première, était fille du Christ, et sous son fard d'orgueil luisait encore quelque chose du baptême. « O Christ ! dit-elle, les yeux tournés vers la Croix, je ne suis pas ton ennemie. En délivrant les hommes de la superstition, je veux rester chrétienne. Un jour, chez tous les peuples qui m'obéis-

sent, je proclamerai ton nom! » Disant ces mots, elle hésitait et elle regardait la Fraude; et la Fraude l'applaudit d'une voix haute et assurée.

Alors, du groupe ignoble qui entourait la figure vêtue d'or, et qui continuait de lui apporter de l'or sans rien voir ou sans rien comprendre, une figure se dressa. O piété! ô splendeur! A contempler sa pâleur et ses haillons, c'était le pauvre Lazare qui demandait une miette pour sa faim et qui ne l'obtient pas; à contempler ses liens qui entraient dans la chair, c'était le captif tombé aux mains du sauvage savant dans l'art des tortures; à contempler son front étincelant de foi et d'amour, c'était l'ange que les saintes femmes virent à la porte du sépulcre et qui leur dit: Celui que vous croyez mort est vivant!

Et cette pâle figure promenant également son fier regard sur la Fraude et sur la figure vêtue d'or, adressa la parole à celle-ci. Elle lui dit:

« Tu n'es plus chrétienne et tu ne le seras plus. Malgré toi, peut-être, tu fus infidèle au Christ: mais à présent la trahison est devenue la moelle de tes os. Tu trahiras le Christ, tu le renieras et tu mourras.

« Cette sève qui t'a gonflée depuis que tu t'es détachée du tronc, cette sève formée de la sueur, des larmes et du sang des autres peuples;

« Cette sève est un poison, il te tue. En vain tu voudrais le rejeter ou le combattre, ou t'abstenir.

« Bois des larmes, bois de la sueur, bois du sang: tu bois la mort. Bois ton hérésie qui t'a faite si grande: c'est la mort. Comme les Asiatiques à qui

tu verses l'opium, tu boiras le mensonge sachant qu'il te tue, jusqu'à ce que tu meures.

« Mon Christ ne te fera pas miséricorde, à toi qui jadis par sa grâce enfantais des apôtres, et qui es devenue la nourrice des apostats. Mon Christ broiera tes fabriques d'idoles, et le feu du ciel videra tes cavernes où l'on falsifie Dieu.

« Je peux attendre, mon Christ ne meurt pas. Tu le sais, toi! Depuis de si longs siècles tu t'appliques à le tuer dans mon cœur, et tu le sens vivre toujours, et tu vois mon cœur toujours vivant par Lui et pour Lui.

« Avec tous les peuples que tu devais conduire à la lumière, et que tu as laissés ou replongés dans la nuit de la mort, je t'assigne au tribunal du Christ.

« Là, je te demanderai compte de mon sang répandu, de mes enfants morts de faim, de ma chair que tu as dévorée pour m'arracher le Christ: et tu me rendras compte, et tu mourras! »

La figure vêtue d'or fit signe à quelques esclaves; ils bâillonnèrent le martyr; et en même temps ils élevaient contre lui des huées capables de couvrir toute voix humaine.

Mais le martyr, tenant les yeux sur la Croix, dit ces mots qui dominèrent la brutale clameur:

« O mon Christ! qu'il te plaise de hâter ta justice; mais surtout je te prie de fortifier ton témoin! Et jusqu'à présent je ne suis point lassé! »

Je vis d'autres spectacles de douleur; je vis parmi les peuples d'autres figures humiliées et

indécises, et plus encore de figures avilies. Les histrions, les proxénètes, les vendeurs de paroles abondaient. Le caractère général de la foule était la stupidité. On voyait cette foule prête à tout ce qu'ordonneraient ses meneurs, prête à renverser servilement la Croix, prête à l'honorer servilement. Serviles eux-mêmes sous des airs d'arrogance, les meneurs attendaient ce que feraient la Nation vêtue d'or et surtout la Nation de l'épée. Mais celle-ci hésitait toujours.

Je vis un tableau tragique et grotesque; une cohue de misérables tremblants sous le sabre de quelques fanfarons blêmes de peur. Ils entouraient une femme noble et belle et une sorte de mime demi-rustre et demi-matamore, qu'ils avaient coiffé d'une couronne de cuivre. Trop large pour le front du personnage, la couronne lui couvrait les yeux comme un bandeau et, malgré ses risibles moustaches, glissait à son cou comme un carcan.

Les fanfarons disaient à la noble femme qu'elle voulait épouser ce mime, et au mime qu'il avait délivré cette femme et qu'elle se donnait à lui, et qu'une race naîtrait d'eux qui dominerait le monde. Et tous attendaient ce que déciderait la Nation de l'épée. Et les fanfarons osaient presser la Nation de l'épée; ils osaient lui montrer leurs poignards, plus redoutables que les armes de guerre dont ils s'étaient chargés.

Un mugissement de blasphème s'élevait de cette cohue; et nulle part dans le cirque ni sur l'arène, on ne voyait autant de faces de réprouvés. Tous

les types de la dégradation, toutes les nuances de l'ignominie, et de tout à foison: lâches à foison, traîtres à foison, apostats et voleurs à foison, et sous tous les costumes, princes, soldats, prêtres. Ils criaient: Ôtez le Christ! Et les lâches, faisant le signe de la croix sous leurs vêtements, criaient plus que les traîtres et les apostats.

La noble femme, que ces hurleurs violentaient en criant qu'ils l'avaient délivrée, levait tour à tour ses yeux vers la Croix et vers la Nation de l'épée: —

« O Christ! j'ai été ingrate et tu m'as abandonnée aux hommes de rapine et de sang. Ils ont mis la haine entre mes fils.

« Ils ont corrompu les uns pour les disposer à trahir les autres. Ceux qui ont été trahis, ils les assassinent; ceux qu'ils ont corrompus, ils les font apostasier.

« O Christ! Écoute ta clémence. Soutiens ceux qui refusent la honte; pour tous, fais couler le breuvage salutaire dans la coupe du châtiment! »

Elle disait à la Nation de l'épée: —

« Tu prétendais m'affranchir: que dis-tu des libérateurs que tu m'as donnés? Que dis-tu de ce sang et de ces incendies?

« Dieu t'avait sacrée et armée pour être le bras de la justice, et tu dis qu'une arme ne peut se lever dans le monde sans ta permission. Est-ce avec ta permission que ces assassins ont des armes? »

Mais la Nation de l'épée ne répondait pas.

Or la Fraude, caressant cette cohue, proclamait

que c'était une nation naissante. Elle éleva la voix et dit : « — Les douleurs du monde vont finir.

« Le monde subissait le joug de l'erreur, et l'erreur maintenait l'esclavage et la division ; mais l'erreur est vaincue, la nuit se dissipe ; voici que la liberté et la fraternité des peuples naissent enfin.

« Ôtons du monde le dernier signe de l'erreur. Ôtons du monde la Croix qui est un monument de colère et de bassesse ; remplaçons-la par l'aigle, fier et généreux emblème du Peuple-Roi.

« Ceux qui disent que nous voulons abjurer le Christ nous diffament. Le châtiment atteindra ces traîtres et ces menteurs. Nous gardons le Christ, nous n'ôtons que la Croix.

« Nous détachons le Christ de la Croix. Dix-huit cents ans, la superstition a laissé le Christ sur la Croix afin d'y clouer l'esprit humain. Nous affranchissons le Christ et l'esprit humain.

« Que le Christ soit libre ! que l'homme délivré délivre Dieu ! Plus de souvenir d'esclavage, de mort et de supplice ; plus de tyran dans le ciel lorsqu'il n'y en a plus sur la terre !

« La raison a triomphé ; elle fait triompher la liberté et l'amour sur les débris odieux de la Croix. O Christ, nous t'adorons, assiste-nous ! »

Et, comme si toute l'Humanité n'eût été qu'une bande d'histrions, cette foule qui remplissait le cirque et l'arène, obéissant au signal donné, salua d'une bruyante acclamation les paroles de la Fraude. Ils crièrent : « Nous adorons le Christ ! A bas la Croix ! »

Cependant, parmi les groupes des nations, plusieurs voix restaient muettes. Aussitôt la menace éclata de toutes parts contre le petit nombre de ceux qui n'avaient pas acclamé le discours de la Fraude, et je vis les poignards étinceler aux mains des partisans de la nouvelle religion de liberté et d'amour. Mais la Nation de l'épée, un moment ébranlée et qui avait paru sur le point de crier: *Ôtons la Croix!* s'était néanmoins tue. Elle fit un geste qui imposa le silence, et elle retomba dans son indécision.

La Fraude alors, de son air bénin et de sa voix d'honnête homme, reprit: « — Point de sang, point de contrainte. C'est à la Croix de faire couler le sang!

« La tyrannie a planté la Croix dans le sang; que la seule liberté la déplante par la main du monde régénéré. Consultons le peuple.

« On ose dire que le genre humain veut garder la Croix. La raison ne reculera pas devant ce défi. Faisons voter le genre humain entre la raison et la Croix. »

Une acclamation plus formidable s'éleva. L'assurance de la victoire parut sur une quantité de fronts où le signe du baptême s'éteignit en ce moment tout à fait; — et pas un poignard ne rentra dans le fourreau.

Telle fut en ce moment l'angoisse de mon cœur, que je m'étonnais de ne pas mourir. Je compris la douleur des morts irréparables, cette douleur que

je n'avais rencontrée sur aucun tombeau. Car, lorsque nous clouons un cercueil, nous sentons pourtant que la mort n'a rien pris qu'elle ne doive rendre un jour. Mais je n'avais pas vu le cadavre du suicidé pendre à la corde qu'il s'est mise au cou.

Je regardais, plein d'horreur, et je n'apercevais partout qu'une ivresse de joie abominable ou qu'une infâme épouvante. Je n'osais jeter les yeux sur la Nation de l'épée, de peur de la voir enfin gagnée par la Fraude. Je m'attendais que les murs allaient crouler; je demandais à Dieu d'envoyer son tonnerre. Mais Dieu dédaigne de renverser des murailles et de faire tomber la foudre. J'allais voir une plus grande force de Dieu.

Du fond de l'arène et du milieu d'un groupe tumultueux et arrogant, formé de barbares païens et d'autres barbares fardés de christianisme, tous rongés de lèpre, tous portant le mensonge sur le visage, tous chargés de larcins, tous marqués des stigmates ignobles du fouet;

Du sein de cette cohue, comme de la prison la plus infâme et la plus cruelle qu'ait su inventer l'enfer, une captive s'élança. Suivie de ses geôliers qui s'efforçaient inutilement de la dérober aux regards, la captive parut devant la Croix. O puissance du Christ immortel!

Elle parut devant la Croix et garda le silence, et tout se tut. Son sang vermeil coulait de mille blessures, faisant de sa robe trouée une pourpre devant laquelle pâlissait l'éclat des vêtements impériaux. Sa couronne baptismale effaçait les

plus brillantes: elle n'était pas d'or et de feu comme les autres: et j'ai vu la couleur du sang du Christ et la splendeur du soleil qui éclaire l'éternité.

La captive se tenait debout. Silencieuse elle adora la Croix; puis, sans rompre le silence, elle regarda les Nations. La Nation de l'épée se couvrit le front de ses deux mains; les autres baissèrent la tête; et même les forbans et même les geôliers ne purent se défendre de rougir. Mais le martyr qui avait précédemment parlé, le martyr lié par la Nation vêtue d'or se dressa et vint à la captive sanglante.

Et la Pologne et l'Irlande, s'approchant ensemble de l'impérissable Croix, se donnèrent le baiser fraternel: et dans cette foule composée de tout le genre humain, il n'y avait que ces deux fronts levés, et seuls ils portaient des couronnes. Et des flots de larmes s'échappant de mes yeux rompirent enfin l'angoisse de mon cœur.

Alors je sentis que je n'étais plus cloué à terre. Je me levai et je me mis à genoux. Et, continuant de pleurer, j'embrassai la Croix avec cet amour qui peut braver les séductions et la mort.

Je sentis la vertu de la Croix. Du moins, une goutte de ce breuvage, une étincelle de ce feu, un rayon de cette lumière, un atome de ce parfum traversa mon âme, et toute mon âme fut consolée.

Une voix me dit au cœur la parole qui défie à jamais la Fraude et la Force, et ne leur laisse que

la joie de boire du sang: AYEZ CONFIANCE, J'AI VAINCU LE MONDE.

La nuit était noire et sinistre, le vent soufflait lugubre et véhément; mais de la vision qui m'avait terrifié, il ne restait dans mes yeux que les têtes des deux nations martyres, vivantes et lumineuses.

A la porte du Colisée, je retrouvai mon jeune soldat. — Vous êtes resté longtemps, me dit-il; avez-vous vu quelque chose? — Ami, j'ai vu que le moment est bon pour ceux qui veulent faire de mauvais coups.

Mais ceux qui préparent de mauvais coups se creusent une fosse, et ils y tombent, et ils n'en sortent pas. Et qui voudra rester avec Jésus-Christ, celui-là, poussé dans le tombeau du Christ, ressuscitera pour ne plus mourir.

III

LE SECRET DE ROME

VOULEZ-VOUS savoir, bien au fond, ce que l'Église pense d'elle-même? Voulez-vous l'intime pensée du Pape sur les périls du moment, sur les menaces de l'avenir? Ces secrets me sont connus.

Je les ai trouvés dans un livre peu rare, mais que les politiques ne lisent guère et comprennent moins encore. Ce livre, c'est « l'office divin pour les dimanches et les fêtes de l'année. »

Beaucoup de livres exposent la pensée de l'Église.

Celui-ci est le plus certain. On y voit tout ce que l'Église demande à Dieu depuis qu'elle existe, tout ce qu'elle lui demandera toujours. Je l'ouvre à la fête des apôtres Pierre et Paul.

Saint Pierre et saint Paul sont les fondateurs de l'Église romaine; elle est née de leur sang, établie sur leurs tombeaux; elle les invoque dans le ciel. Que nous restera-t-il à deviner des secrets de l'Église, quand nous connaîtrons sa prière?

La fête des saints Apôtres est la commémoration de leur triomphe, c'est-à-dire de leur martyre. Martyre et triomphe, pour l'Église, c'est le même mot, et cette première clarté pourrait suffire. Mais, puisque voici la pleine lumière, regardons.

La fête dure deux jours. Saint Pierre a davantage le premier, saint Paul a davantage le second. Saint Pierre est le Pontife universel, l'homme de Jésus-Christ, choisi pour être le fondement de l'édifice. Arrêtons-nous à lui. . . .

Toute fête de l'Église est un poème, à la fois grave et plein de sereine allégresse. La Foi, l'Espérance et l'Amour y prennent tour à tour la parole. Toute fête de saint raconte la vie du héros, ses souffrances et sa gloire.

Le plus beau de ces drames consacrés aux héros du christianisme est la fête du pêcheur de Galilée, Simon Pierre, formé à la sainteté par Jésus lui-même, souverain pontife après Jésus, vicaire de Jésus, apôtre de Jésus, martyr de Jésus.

L'exposition nous présente l'Église au moment de la première persécution, qui suivit de près le sacrifice du Calvaire: « Pierre et Jean montaient

au Temple pour se trouver à la prière de la neuvième heure. »

Nous voyons Pierre dans sa fonction encore nouvelle de chef de l'Église. Sous le péristyle du Temple, un infirme lui demande l'aumône. Pierre lui dit: « Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je le donne. »

Ce qu'il a, ce serviteur du Christ, qui ne possède ni or ni argent, c'est la puissance des miracles par le nom de son Maître crucifié. Au nom de Jésus, il commande à l'infirme de marcher, et l'infirme est guéri.

Alors la foule se presse autour du disciple qui commence à faire les mêmes œuvres que le Maître, et Pierre, en présence de la foule, proclame son Dieu vivant. Ce n'est plus le timide disciple, c'est le Pape, l'affirmateur du Christ.

Les Pharisiens s'émeuvent. La race des vipères ne veut point qu'il y ait d'autre sermon des béatitudes, ni encore des lépreux guéris, des morts ressuscités, des pains multipliés.

Pierre est devant les juges. On lui enjoint de ne plus prononcer le nom du Crucifié, et on le laisse aller. Il va prêcher Jésus crucifié. On le reprend, on le fait battre de verges: il va prêcher, baptiser, fonder des églises.

Quelques années ont passé, la haine des Juifs a grandi. Ils demandent à Hérode de leur ôter Pierre, comme Pilate leur a ôté Jésus. Hérode veut plaire aux Juifs. Déjà il a tué Jacques. Il fait arrêter Pierre, dans le dessein de le mettre à mort.

Pierre est en prison, gardé par quatre bandes, chacune de quatre soldats. Toute l'Église prie pour lui, et ne cesse de prier. Cependant on est à la veille du jour marqué pour son supplice. Quant à lui, qu'a-t-il à faire?

Tout ce qui était de son devoir, il l'a fait. Il a confessé le nom de Jésus, guéri les corps, sauvé les âmes. A cause de cela, les Juifs ont demandé sa mort. Hérode l'a condamné. Il veut bien mourir.

Mourir n'est pas un péché. Il n'est pas chargé de se tirer des mains d'Hérode. En attendant le supplice, il a ôté ses souliers, il a dénoué sa ceinture. Couché par terre, lié de deux chaînes, il dort.

Mais voici que l'Ange du Seigneur apparaît dans la prison. Poussant Pierre, il l'éveille et lui dit: « Lève-toi promptement. » Et le prisonnier voit les chaînes tomber de ses mains. Néanmoins, il ne songe pas à fuir.

L'Ange lui dit: « Ceins tes reins, mets tes souliers. » Il obéit. L'Ange ajoute: « Suis-moi. » Ils traversent un premier et un second corps de garde; ils arrivent à la porte de fer, elle s'ouvre.

Ils sont hors de la prison; l'Ange disparaît. Pierre avait cru rêver. — « Maintenant, dit-il, je connais que le Seigneur a envoyé son Ange, et il m'a délivré de la main d'Hérode et de l'attente des Juifs. »

Or, en même temps que cette histoire est rappelée, le Chœur tantôt chante les divins psaumes où s'expriment la foi et l'amour qui remplissent l'âme des Apôtres, tantôt redit les promesses de Jésus-Christ.

Aux désirs meurtriers des Juifs, aux cruels desseins de la puissance humaine, il oppose la prophétie de David: « Vous les établirez princes sur toute la terre, et ils s'appliqueront, Seigneur, à faire connaître votre nom! »

Qu'importe que Pierre soit en prison, lié de deux chaînes, gardé par quatre bandes de soldats? C'est lui qui a dit à Jésus: « Seigneur, vous savez que je vous aime! »

Et c'est à lui que Jésus a dit: « Tu es Pierre, et les portes de l'enfer ne prévaudront point; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux. »

Ce qui avait été dit à Pierre avant les entreprises d'Hérode, l'Église le rappelle en rappelant les entreprises d'Hérode; elle le redit avec une assurance prophétique après Néron et les successeurs de Néron.

L'homme qui s'est appelé Simon a trouvé la mort. Néron la lui a donnée. Néron possède l'or et l'argent, et la mort; et ce qu'il a, il le donne. Mais celui que Jésus-Christ a nommé PIERRE, celui-là n'est pas soumis aux atteintes de Néron.

Simon attendait la mort; et il l'a saluée parce qu'elle était le triomphe. L'Église ne parlera de cette mort qu'en faisant éclater son allégresse.

« O Dieu qui avez consacré ce jour par le martyre de vos apôtres Pierre et Paul, accordez à votre Église la grâce de suivre en tout les préceptes de ces hommes saints. »

Et à la fin, l'Église jette cette dernière parole:

« Aujourd'hui, Simon Pierre est monté au gibet de la croix: *Alleluia!* Aujourd'hui, celui qui tient

les clefs du ciel est allé plein de joie à Jésus-Christ! — Aujourd'hui, l'apôtre Paul, la lumière de l'univers, a baissé sa tête sous l'épée, et il est couronné du martyre: *Alleluia !* »

Le secret de l'Église, l'intime pensée du Pape au milieu des vicissitudes du temps, les voilà! Je parle de demain comme d'aujourd'hui, du Pape régnant et des Papes futurs comme des Papes passés.

Que ceux qui veulent connaître les secrets politiques de l'Église prennent un livre d'église; dès longtemps tous ses secrets y sont déposés. Que ses adversaires, comme ses enfants, lisent et s'efforcent de comprendre!

Le Pape n'ignore jamais ce que les Juifs désirent, ni ce que veut Hérode, ni ce que peut Néron. Il a eu le temps de l'apprendre! Combien de fois ne s'est-il pas vu captif? Combien de fois au gibet?

Il n'a ni or ni argent pour acheter ses geôliers, ni fer pour les combattre. Mais: *Tu es Petrus !* Il a cela; il a les prières de l'Église; il a l'Ange du Seigneur devant qui les chaînes tombent, devant qui les portes de fer tournent d'elles-mêmes sur leurs gonds.

Simon peut mourir, peut monter au gibet: *Hodie Simon Petrus ascendit crucis patibulum. Alleluia !* La tête de Paul peut tomber sous le glaive: *Hodie Paulus Apostolus inclinato capite pro Christi nomine martyrio coronatus est. Alleluia !*

Mais Pierre et Paul sont établis princes sur toute la terre pour enseigner à toutes les générations le nom du Seigneur; et ils ont annoncé les œuvres de

Dieu et leur voix s'est fait entendre à toute la terre; *in omnem terram exivit sonus eorum !*

Et vous êtes le Pasteur, ô Prince des Apôtres! et les clefs du ciel vous ont été données ; et vous ouvrez et vous fermez; et ce que vous liez sur la terre est lié dans le ciel, et ce que vous déliez sur la terre est délié dans les cieux. *Amen ! Alleluia !*

IV

DERNIÈRE SOIRÉE A ROME

La lune s'était levée; sa douce lumière se jouait sur la majestueuse colonnade, à laquelle elle donnait un aspect encore plus imposant. Un profond silence nous entourait; mais c'était ce silence vivant de Rome, qui laisse entendre les pensées dont l'air est toujours plein.

« — Vous savez, dit Fra Gaudenzio, que nous sommes sur le cirque de Néron. Ici ont retenti les aboiements des chiens de Néron, poursuivant les chrétiens couverts de peaux de bêtes; ici Néron a guidé son char à la lueur que projetaient les martyrs brûlés vivants. Ainsi Néron amusait son peuple et servait ses dieux.

« Ce pavé recouvre une terre aussi sainte que les autels. Un jour, notre Pie V ramassa une poignée de cette poussière et la remit à un ambassadeur qui lui demandait des reliques. Lorsque l'ambassadeur ouvrit le linge où il croyait n'avoir apporté que de la poussière, il y trouva du sang.

« Troublé de joie, il vint en informer le Pape. Le

saint, dont la foi avait ressuscité ce sang desséché depuis quinze siècles, répondit qu'il savait que le sol du Vatican était saturé du sang des martyrs. A cause de cela, il en avait banni les jeux publics.

« Pierre a été crucifié dans le cirque de Néron, non loin du lieu où les fidèles ont creusé sa tombe. Je le crois par des raisons qui ne relèvent pas des archéologues. Le bourreau qui a planté le gibet de l'Apôtre a posé la première pierre du Vatican.

« Oh ! que cette terre est précieuse ! Oh ! que d'ardentes prières d'ici se sont envolées vers Dieu ! — Il a vécu là, notre Pie V, cet homme fait à la taille de la Croix royale, ce dernier de la race des géants.

« D'une fenêtre de ce palais, dans cet espace de l'azur, Pie V lut le bulletin de Lépante. Ses conseillers étudiaient les chances menaçantes de la guerre ; il regardait le ciel. — « Dieu, dit-il, nous a donné la victoire. » En ce moment la flotte catholique dispersait la flotte ennemie, et l'islamisme perdait la mer.

« Dans ce palais furent réglées les destinées de la France, lorsque notre Sixte-Quint, exigeant l'abjuration de Henri IV, empêcha que la France ne devînt protestante ou espagnole. Et si Henri avait été digne de Sixte, il n'y aurait plus d'Angleterre.

« Ici notre Innocent XI lutta contre Louis XIV et mourut victorieux. Sans lui, l'hérésie royale vous envahissait ; le but de la Révolution était atteint de la main de vos rois, du consentement de vos évêques. Vous glissiez dans le schisme, vous deveniez je ne sais quoi, mais vous n'étiez plus la France.

« De ce seuil fut enlevé Pie VI, et il ne revint pas ;

mais Pie VII revint trois fois sur les bras de la force incrédule. Il vit Dieu appliquer le talion : pour les cinq années de Fontainebleau, les cinq années de Sainte-Hélène. Or Fontainebleau n'était qu'une prison, mais Sainte-Hélène fut une tombe.

« Ici est revenu Pie IX. Nous voyons quelles conjurations se nouent pour l'enlever de nouveau. Il restera, ou il reviendra, ou le Vatican croulera et broiera le monde. Les pierres du Vatican détruit rouleront par le monde renversant les trônes, les maisons et les tombeaux. De ces débris, Dieu lapidera la race humaine.

« Quand cette demeure périra, il n'y aura plus de demeures. Il restera des casernes, des prisons, des bouges pompeux ; mais plus de foyers, plus de lieu où l'homme possède une couche honorée et puisse abriter un berceau : et bientôt les asiles immondes où se sera réfugiée une humanité avilie s'affaisseront sur elle.

« C'est alors que les hommes se disputeront l'abri des rochers et s'entre-tueront à l'entrée des tanières ; mais les rochers tomberont pour les écraser, et les tanières les vomiront dehors ; et ceux qui auront trouvé une sépulture seront vomis du sépulcre. La terre est la créature de Dieu : elle ne voudra plus abriter cette race qui aura rejeté le Fils de Dieu.

« Quoi ! Celui qui a racheté l'humanité au prix de la Croix, le Maître de toutes choses sera banni de ce monde qu'il a créé ! Quoi ! pas un coin de terre qui soit à lui, pas une pierre où reposer sa tête ! Ils auront fait cela ; ils lui auront dit : — Va-t'en de notre domaine ! va-t'en dans ton ciel, si tu es Dieu !

« Et ils croient qu'ils posséderont des palais, des jardins, des espaces? Ils croient que le soleil leur donnera sa chaleur, et la lune sa clarté et que les étoiles souriront encore dans l'horreur de la nuit? . . . Déjà toutes les créatures gémissent du péché de l'homme qui a détruit leur beauté première: elles élèveront la voix vers Dieu unanimement.

« Elles lui diront: — Seigneur, c'est assez! mettez fin à notre honte. Car nous sommes les œuvres de vos mains, et nous avons été créées pour vous rendre témoignage, et vous nous avez donné une voix qui publie vos grandeurs, et que l'espèce humaine a entendue longtemps; mais voici que notre langage n'est plus écouté.

« Nous sommes vos œuvres, qui racontent votre puissance; vous nous avez associées à vos prodiges les plus parfaits et vous avez daigné vous servir de nous pour des miracles plus grands que nous-mêmes. Vous avez suspendu les lois qui nous régissent, vous avez arrêté le soleil dans sa marche et interrompu le cours des eaux.

« Vous avez donné un nom aux étoiles, et plus d'une a été dérangée de sa place et de sa route en témoignage de votre volonté. Une étoile a dirigé les premiers pas des hommes vers le Fils de Celle qui est couronnée d'étoiles et revêtue du soleil, et qui a la lune sous ses pieds.

« Du limon de la terre vous avez formé l'homme, et de l'homme est née Marie, de laquelle est né Jésus. De ce même limon, pétri de vos mains pour fournir un jour la chair du Verbe, naissent aussi l'épi d'or et la grappe pourprée qui, mûris par le

soleil et enrichis des aromes que versent les astres, se changent au corps et au sang de Jésus-Christ.

« Seigneur, pourquoi le pain et le vin sur cette terre où désormais vous n'avez plus de sacrifices? Pourquoi l'huile, lorsqu'il n'y a plus d'onctions? Pourquoi l'encens et la cire, quand les feux du sanctuaire sont éteints! Pourquoi des fleurs, quand Marie n'a plus de fêtes? Pourquoi la terre, quand vous n'y habitez plus? Pourquoi des hommes, quand le ciel ne recueille plus de saints?

« Maintenant que la prière légitime ne traverse plus en chantant les sphères inférieures pour monter jusqu'à vous, toute cette vaste machine du monde, que vous aviez créée si parfaite, n'est plus consolée du désordre qu'y a jeté l'ennemi. Elle souffre et se lamente et crie vers vous. Seigneur, vos créatures sont fatiguées et vous demandent leur repos!

« C'est maintenant qu'il faut ordonner au blé de ne plus s'élever du sillon, et à la vigne de ne plus fleurir, et à l'abeille de ne plus travailler, et à l'olivier de ne plus porter de fruits. C'est maintenant que les vents et la mer peuvent enfin dormir, et le soleil et les étoiles monter plus haut et remporter toute leur lumière dans le ciel des cieux, et la terre se dissoudre. Vos créatures sont fatiguées et vous demandent leur repos!

« Écoutez vos anges désolés et qui reviennent les mains vides; écoutez vos saints indignés qui ont jugé le monde; écoutez Marie qui demande à écraser la tête du serpent; écoutez le peu de justes

tremblants qui restent encore dans ce creux d'infâmes misères et qui demandent à mourir! »

La voix contenue et frémissante de Fra Gaudenzio nous tenait attentifs comme un tonnerre lointain. Lorsqu'il se tut, nous gardâmes le silence. Il s'aperçut alors de notre émotion et de la sienne. Souriant, mais avec un reste d'éclair dans les yeux et de pourpre sur le visage, il nous dit : « J'ai fait un discours, pardonnez-moi.

« J'arrive d'une longue course à travers le monde, civilisé et barbare. Je reviens du Midi et du Nord, du Levant et du Couchant. Je crois savoir ce qu'il y a dans le monde à l'heure qu'il est. Ici tout m'est apparu. Ici est le nœud de tout.

« Ils ourdissent bien des complots, par là-bas. Il y a des têtes infernales, auxquelles obéissent des masses dégradées. Ce que les chefs se proposent, je le sais. Tous leurs efforts convergent ici. Ce qu'ils obtiendront, Dieu le sait ; mais c'est ici qu'est Dieu.

« Il est ici, il n'est qu'ici ; et j'atteste que, s'il se laisse chasser d'ici, il pourra consentir à passer, mais non à s'établir ailleurs. Il a choisi ce lieu ; il n'acceptera pas plus une autre demeure que ses adversaires ne réussiront à créer un autre Dieu. Il y aura vacance, interruption du règne visible de Dieu.

« Et ce que je veux dire, — car je ne prétends rien savoir de la durée ou de la fin du monde, et l'on peut voir un jour descendre de cheval, sur cette place, un Charlemagne aussi bien qu'un Attila ; — ce que je veux dire, c'est qu'il faudra rebâtir à cette place le Vatican démoli, ou périr. »

V

PIUS PP. IX

A M. EUGÈNE VEUILLOT

Le Saint-Père a daigné m'accorder une dernière audience. Aujourd'hui donc, j'ai encore eu une fois le bonheur de baiser ses pieds, d'entendre sa voix, de recevoir sa bénédiction. Je l'ai demandée et reçue pour moi, pour toi, pour nos sœurs, pour nos enfants, pour nos frères de l'*Univers*, dont il sait les noms.

C'était dans cet humble cabinet où Pie IX passe en quelque sorte sa vie, occupé de si grandes affaires et se donnant par bienveillance la surcharge d'en écouter de si petites. Pie IX se fait tout à tous, ne refuse personne, admet qui lui demande justice, qui lui demande secours, qui lui demande conseil, qui veut seulement emporter la consolation de l'avoir vu.

Avant de m'introduire, le camérier me fit attendre un moment. La cloche venait de sonner, et c'était le signal d'une prière qui se fait tous les jours pour tous les morts de la chrétienté. Le Pape priait. J'entrai lorsqu'il eut terminé sa prière.

Il m'a reçu avec ce sourire qui luit habituellement sur la sérénité de son visage. Il s'est un peu renversé dans son fauteuil, comme pour me dire de parler à mon aise. Il semblait qu'il n'eût autre chose à faire que de m'écouter.

Tu l'as vu; tu te rappelles cette expression de

mansuétude et de patience, ces yeux fins et francs, ce caractère de majesté paternelle. Les années et les angoisses ont plus profondément empreint le cachet de la force intérieure sur ce visage clément.

J'éprouvais la même émotion que toujours; une émotion qui vient de mon cœur et qui n'est pas de la timidité. Il me semble que, pour être timide devant Pie IX, il faudrait avoir besoin de mentir; et alors, même sans penser à Dieu, on aurait peur et honte de mentir, parce que son regard voit au fond de l'âme. Il écoutait et répondait bénignement.

Tu sais quelles paroles j'ai entendues de lui en diverses occasions. Elles ont été notre règle. Si nous n'avons pas su, autant qu'il l'aurait désiré, garder le calme dans la polémique; s'il nous est arrivé de manquer en cela, tantôt sans le vouloir et sous le coup de l'indignation, tantôt par nécessité, jamais nous n'avons pris une voie qu'il eût désapprouvée.

Dieu merci, les deux choses que certaines personnes nous reprochent le plus, Lui ne nous les reproche pas. Il ne condamne ni nos rébellions contre les thèses d'accommodement entre Jésus-Christ et Bélial, ni notre acceptation sincère de l'établissement politique de 1851 et le grand désir que nous avons eu de voir régner la concorde entre les deux puissances.

Tu sais comme il m'a jadis recommandé non seulement de n'être point hostile sans motif et dans la seule vue de mériter de misérables applaudissements, faiblesse contraire à la loyauté chrétienne; mais encore d'avoir soin de ne pas taire le bien et de chercher plutôt l'occasion de louer.

Aujourd'hui il a parlé des périls de l'Église. Il a dit qu'il se sentait calme et sans crainte, mais qu'il ne pouvait pas ne point voir que tous les coups se dirigent sur lui, d'Angleterre, d'Italie, d'Allemagne, même de Russie. — La Russie, ce gouvernement de fraude et de tyrannie, attaquer le gouvernement pontifical et lui reprocher de vouloir ramener le monde en arrière !

« Oui, a repris le Saint-Père, nous sommes dans un siècle audacieux : le siècle des chemins de fer. On se presse, on marche vite . . . et l'on marche mal ! » Ces derniers mots ont été dits avec une grande expression de tristesse, mais qui pourtant n'a pas effacé l'angélique et victorieux sourire du saint. Il a continué :

« Le Saint-Siège tâche de contenir cet élan désordonné et de rester dans la droite voie. Le temps est mauvais. Les esprits s'égarent facilement ; les meilleurs sont atteints, disposés à se précipiter vers des compromis chimériques ou funestes. C'est une disposition quasi générale à changer ce que Dieu a établi par la main des siècles. On prétend faire mieux, mais on ne fera pas mieux, et Dieu sait si l'on désire faire mieux !

« Le Pape, ou doit être dans les Catacombes ou doit régner : Je ne tiens pas pour moi à l'éclat du pouvoir temporel. Je crois savoir que je ne suis pas Pape pour être entouré de ma pauvre cour et me promener à quatre chevaux. Quel prix puis-je attacher à cela ? Ce dehors est une place assignée au chef de l'Église, comme les yeux ont leur place dans le corps humain. Il en doit être ainsi, parce

qu'ainsi le veut l'ordre; et ceux qui prétendraient ne vouloir que changer les yeux de place voudraient en réalité arracher les yeux.

« Je maintiens le pouvoir temporel et je le défendrai au péril de ma vie, parce que le pouvoir temporel est nécessaire à la pleine liberté de l'Église, et la pleine liberté de l'Église nécessaire à la société catholique et à tout le genre humain. Si le Vicaire de Jésus-Christ doit redescendre dans les Catacombes, ce sera par l'impiété de la force, pour le malheur des hommes. Alors Jésus-Christ aussi descendra dans les Catacombes, et avec lui la liberté. Dieu ni la liberté ne seront plus sur la terre. Sans doute, un jour, l'ordre sera rétabli; mais au bout de combien de temps, et au prix de quelles catastrophes! »

Un incident de la conversation y amena le souvenir de ce fameux enfant juif, baptisé en péril de mort par une servante chrétienne, et à cause de cela retiré des mains de ses parents pour être élevé aux frais du Saint-Père dans la connaissance de Dieu.

Le Saint-Père daigna me dire qu'à travers le bruit que firent à cette occasion les libres penseurs, disciples de Rousseau et de Malthus, nous avions bien soutenu la cause et le droit de l'Église. Il s'étendit sur la déplorable ignorance qui s'était révélée en beaucoup de chrétiens, comme s'ils ne connaissaient plus le caractère, les obligations et les privilèges divins du baptême.

« On a, dit-il, mis en avant beaucoup de mensonges, de faits inexacts et de doctrines erronées.

Les ministres de diverses puissances n'ont guère différé des journalistes. Il y a eu nombre de propositions inutiles et qui trahissaient l'ignorance de ceux qui les faisaient, sans parler des démarches qui n'avaient pour objet que d'ameuter l'opinion.

« La force n'a pu se procurer le triste avantage qu'elle prend souvent dans les affaires de ce monde. Si un souverain très puissant venait dire au Pape: Payez-moi plusieurs millions! le Pape, pour éviter de plus grands malheurs, se laisserait dépouiller, demandant à Dieu de n'exiger pas plus tard du spoliateur un compte trop sévère.

« Mais quand on dit au Pape: Livrez-moi une âme! toute la force du monde ne saurait obtenir son consentement, et il n'y a point de péril qui le fasse céder, parce que le Vicaire de Jésus-Christ n'a rien de plus précieux que les âmes qui appartiennent à Jésus-Christ. »

Je cherchais quelque consolation, le Saint-Père me l'a donnée. Elle était dans la sérénité invincible de son regard autant que dans ses paroles:

« Je vois le péril, je vois les canons braqués, je vois l'aveuglement des hommes, plus désolant que la méchanceté de quelques-uns, et ces méchants aussi ne savent ce qu'ils font; je vois l'hypocrisie, et c'est là ma douleur.

« Mais, en même temps, je vois que Dieu, qui ne dissipe rien, répand à profusion dans l'Église la force de la prière. La force de la prière aura son effet, et quel peut en être l'effet, sinon la splendeur de l'Église! »

Le Saint-Père croit à une catastrophe signalée, et cette catastrophe sera dans l'histoire une démonstration de la divinité de l'Église. Il s'attend à tout du côté de ses adversaires, il ne compte sur rien du côté de ses amis; il ne doute pas de l'assistance de Dieu.

Le Saint-Père se sent atteint, si je puis parler ainsi, de la maladie des Papes, la maladie des Catacombes. Il sait que les Papes n'en meurent pas. La splendeur de la croix égale la splendeur du trône.

Captif d'Hérode, condamné, à la veille du jour fixé pour l'exécution, Pierre a dénoué sa ceinture, et il dort, ou plutôt il veille, lié entre deux soldats. Combien durera la veille? Cela regarde Dieu. Quand le moment sera venu, apparaîtra le messager qui passe à travers les portes des prisons: *Surge!* Alors Pierre se lèvera, il fera ce qui lui sera commandé.

Rien n'est beau, rien n'est grand sur la terre comme ce seul homme désarmé contre qui tant de puissances s'élèvent, qui les tient en échec et qui ne sera pas vaincu. Rien n'est beau comme ce spectacle de la foi dans le désastre des choses humaines; rien, si ce n'est le spectacle de l'humilité dans cette assurance de la foi: « Si je m'appuyais en moi-même, dit le Saint-Père, je tomberais; mais c'est en Dieu que je m'appuie. »

Voilà le grand spectacle de Rome, ce sépulcre plus brillant qu'aucun lieu éclairé du soleil, ce sépulcre d'où jaillit la vie. C'est ici, c'est ici que

l'homme se connaît fils de Dieu et vainqueur de la mort.

Dans cette *ville du pardon*, ainsi que Notre-Seigneur nommait Rome en parlant à sainte Brigitte; dans cette ville du pardon, sous cette main qui délie du péché, là nous voyons bien la rage et nous sentons bien l'impuissance de Satan. Satan n'établira rien de durable et n'emportera que ce qui veut être à lui.

Qu'ils enferment le Pape et Jésus-Christ et la liberté dans les Catacombes, et qu'ils bâtissent sur ce volcan: le volcan éclatera, quand même ils l'auraient chargé du poids du monde.

Quelle grâce pour nous, mon frère, étant fils de cette époque, nés dans ses ténèbres, poussés en ses chemins mauvais, quelle grâce et quel sujet de joie éternelle, de nous trouver pourtant du côté où nous sommes; d'être enfants de la sainte Église, de la connaître, de l'aimer, de partager ses douleurs, de vivre de ses espérances!

Quel privilège d'avoir pour chef Pie IX, d'être entièrement et uniquement avec lui qui est avec l'assemblée des saints de tous les temps, et comme eux avec Jésus-Christ lui-même; d'y être à ce point d'espérer que nul coup ne l'atteindra dont nous ne recevions notre part!

Pour moi, je persiste à croire que tout ceci est le début tumultueux d'une grande ère de la Papauté. Je crois que le monde ne pouvant vivre sans autorité, il viendra chercher l'autorité à sa source ici-bas, qui est le Saint-Siège.

Quoi que fasse la ruse, et la force, et la sagesse mondaine, l'ordre ne sera jamais que le respect de tous les droits; et, pour établir l'ordre, il faudra commencer par une affirmation solennelle de la Papauté, qui est le droit de Dieu. Il faudra reconnaître que Pierre, vicaire de Jésus-Christ, aîné et chef de la famille humaine, est le vrai consécrateur du pouvoir humain.

Quand tous les essais auront été tentés, et quand ces essais auront tout broyé et que le genre humain sera devenu le jouet sanglant et déchiré de la force, c'est à Pierre qu'il demandera de lui rendre l'Autorité. Le Pape restaurera la monarchie ou il organisera la démocratie, et de toute manière la Papauté sera ce qu'elle est, la tête du monde, — ou le monde décapité périra.

Mais, dût le monde s'acheminer au dernier terme et en être déjà voisin, et n'avoir plus un moment de répit; et quand les horribles péripéties de la catastrophe finale devraient remplir ce qui nous reste de jours:

Bénissons Dieu plus tendrement de n'être pas ceux qui triompheront dans cette agonie des choses saintes; d'être, au contraire, ceux qui les pleureront et les honoreront jusqu'à la mort. Ainsi nous aurons le meilleur lot de la mort, après avoir eu le meilleur lot de la vie.

Ainsi nos yeux seront consolés et ravis par le beau visage des saints, et leurs regards amis se tourneront vers nous comme un rayon du soleil éternel; et quand ils seront dans leur royaume, ils se souviendront de nous.

Nous aurons souffert pour la justice, mais nous aurons cru, nous aurons admiré, nous aurons espéré, nous aurons aimé.

« Bienheureux ceux qui souffrent pour la justice, parce qu'ils auront le royaume des cieux. » — O Vérité éternelle, vous donnez plus que vous n'avez promis : car déjà ceux qui aiment la justice et souffrent pour elle, possèdent ici-bas l'amour !

Alleluia

LIVRE XII

ROME EN 1862

A M. EUGÈNE VEUILLOT

I

LE CHEMIN DE FER. — FIGURES DE PÈLERINS

8 mai 1862.

SUPER *hanc Petram!* M'y voilà encore une fois, la cinquième, Dieu soit béni!

Ce n'est plus notre ancienne entrée, si lente et si solennelle. On arrive « en gare, » une gare inachevée. C'est laid, un chemin de fer dans ses langes! Je m'en suis tiré vite. Et avec quelle joie j'ai retrouvé la beauté connue, ce mélange de palais et de pauvres maisons, ces fortes ombres, cette puissante lumière, ces avenues de l'histoire dans lesquelles circule paisiblement la vie, Rome enfin, l'unique Rome!

Coquelet ne m'est pas encore apparu. Je l'ai regretté à Civita-Vecchia. Il aurait vu un chemin de fer complet, avec employés en casquette, télégraphe électrique, wagons de première, seconde et troisième classe, odeurs de houille, de cuir et de caoutchouc; tout cela, j'espère, eût relevé à ses yeux le gouvernement temporel du Vicaire de Jésus-Christ. Traversant les plantureux herbages de cette campagne romaine, dont l'ancienne route ne montrait que la lisière aride, peut-être encore

eût-il avoué que les bestiaux n'y manquent pas, et que ces bestiaux ont tout à fait une physionomie de belle viande. Véritablement ce chemin de fer enlève à Coquelet deux arguments capitaux. Le parcours en est délicieux. L'horizon de mer ou de collines, la lumière, l'immense prairie diaprée d'immenses familles de fleurs, *flores apparuerunt in terra nostra,* tout est vaste, opulent, magnifique. Nous n'apercevions ni arbres alignés, ni route, ni maisons, point de terre nue, et cependant, sauf les palissades qui, de loin en loin, divisent les pâturages, aucune trace de la main de l'homme. Nous traversions l'espace entre ciel et terre, sur l'aile d'un oiseau. Mais quel ciel, quelle terre, quel espace! Melchior, qui ne connaissait pas l'Italie, disait: « Enfin, je vois le jour. A présent, quand je lirai que Dieu a fait la lumière, je saurai ce qu'il a fait! » Melchior découvrait, je retrouvais, et mon âme n'était pas moins ravie que ses yeux. La compagnie ajoutait quelque chose à la joie de chacun de nous, et beaucoup à la mienne. Tous catholiques, tous amoureux de Rome et en parfait accord de sentiment et de pensées. Nous brûlions ensemble, comme les tisons d'un même foyer, donnant une même flamme qui montait en haut sans aucun vent contraire.

J'avais là trois sources particulièrement chères de ma vie chrétienne et intellectuelle. D'abord, Adolphe et sa femme Élisabeth, les guides vigilants et doux de mon premier voyage, les parrains de mon second baptême; cet Adolphe qui priait pour moi avec une ardeur si patiente, et dont les yeux se remplirent de larmes, un jour que je lui dis: « Vous

seriez donc bien content si je devenais chrétien? » Cette Élisabeth silencieuse et d'autant plus éloquente, alors jeune, timide, forte pourtant, révélation ingénue de la chrétienne et de l'épouse, et de qui je peux dire, quand je la rencontre, que je vois apparaître ma première communion.[1] Nous venions de nous rencontrer sans nous y attendre. La bonté de Dieu se manifeste dans ces petits arrangements des choses, imprévus et comme ordonnés uniquement pour nous faire plaisir. *Nemo tam pater !* s'écriait Tertullien, pliant la vieille langue de Rome à des accents qu'elle ne se connaissait pas.

Auprès d'Adolphe et d'Élisabeth, je voyais notre frère Melchior, l'un de ceux qui sont le plus frères après toi. Melchior! vingt-quatre ans de sympathie parfaite, de confiance absolue, d'entière amitié, vieille dès le premier jour. Lorsque, sortant de Rome absolument dépouillé de mon passé, neuf au seuil d'une vie nouvelle, je rêvais à ce qu'il fallait faire, ce fut surtout Melchior que Dieu plaça pour me montrer l'œuvre. Il était dans le sillon, l'outil à la main. Par lui, ma pensée, incertaine devant les problèmes du temps, reçut une décisive réponse aux questions qu'elle s'adressait. Melchior me fit comprendre que l'Église est la cause universelle, seule vraie ennemie de tout mal, seule vraie source de tout bien, par qui seule toute justice, tout ordre, toute liberté pouvaient renaître. Alors, je connus mon labeur; je me mis au travail à côté de cet ouvrier robuste, aussi désintéressé que résolu. Bientôt tu

[1] *Rome et Lorette.*

vins t'offrir; quelques autres se joignirent à nous, et nous avons ainsi passé vingt années largement semées d'heures amères, mais pleines de féconde fatigue, surabondantes de bonne joie. Remercions Dieu de sa grande miséricorde. Dans aucune carrière nous n'eussions été payés d'un pareil contentement. L'unique fortune de la destinée humaine est d'aimer l'œuvre à laquelle on se voue et ceux avec qui on la fait. Cette grâce nous a été donnée, elle nous demeure. Mais quel délice de surcroît, de me trouver aux portes de Rome avec Melchior et de le conduire aux pieds du Pape, lui qui le premier m'a fait bien voir la Papauté?

Nous avions aussi l'abbé Henri, connaissance nouvelle, mais du nombre de ces créatures du bon Dieu et de la sainte Église que l'on sait par cœur en un instant. Instruit, simple, affectueux, incapable de déguiser sa pensée, incapable de blesser qui que ce soit, fait pour déconcerter la haine. Oui, quelque furieux, un de ceux qui écrivent, pourrait détester la soutane de l'abbé Henri; le haïr personnellement, j'en défierais Proudhon. A ce point de candeur, l'homme ne peut plus être haï. Tu devines qu'il ne s'agit point d'une bonté lâche. Notre abbé aurait l'audace ingénue d'un martyr. Mais tels sont ces hommes, que la brutalité même qui les tue ne les hait pas; et c'est leur sang qui brise le cœur du bourreau. Ce prêtre ne se trouverait pas en tête-à-tête dix minutes avec un garibaldien, n'importe de quelle étoffe, sans l'exhorter tout naïvement à se confesser. Et si l'autre, pour réfuter ses arguments, le faisait mettre devant un peloton de fusiliers

libérateurs, l'abbé lui dirait très sincèrement : « Vous avez tort, mais enfin j'offre mon sang pour votre salut et pour celui de ces pauvres gens par qui vous m'assassinez. » Et il le ferait, et Dieu lui accorderait au moins la conversion de quelqu'un du peloton. Avec cela, homme d'esprit, d'un esprit innocent et charmant comme son âme, très éveillé sur les choses de l'art, poète sensible à la beauté merveilleuse des livres saints. Après avoir dit son office, il nous en cite ordinairement quelque trait, applicable aux circonstances ou aux spectacles du moment.

Admirable prévoyance de l'Église, qui veut que ses prêtres aient toujours en main la divine Écriture pour se remplir sans cesse de sa force; et nous recevons perpétuellement en rosée de sagesse cet enseignement du ciel! J'ai moins peur de la multitude des gens qui écrivent. Je me dis que Dieu a prévu ce débordement. Il a fait son livre, son Église le commente, la vérité triomphera des bibliothèques, des académies et des journaux. *Cœlum et terra transibunt : verba autem mea non transibunt.*

Ajoute, aux personnages que je viens de nommer, deux amis d'Adolphe et d'Élisabeth, c'est assez les décrire, et tu auras un type assez général des pèlerins de 1862. Ce sont des dévots, et, quelque chose de plus, des amants. Le nombre n'est pas considérable. En dehors du clergé, on ne signale aucun nom illustre, aucun n'est annoncé. Les illustres du monde restent à Paris, à Vienne, à Berlin; ils vont à Londres, où l'industrie fait ses

déballages. Les forces de la mort dépassent de beaucoup celles de l'amour. Cependant l'amour vaincra la mort.

II

AUTRES FIGURES DE PÈLERINS. — CINQ ÉVÊQUES

A MADEMOISELLE ÉLISE VEUILLOT

8 mai.

Malgré son nom païen, le *Céphise*, qui nous a amenés, était une église flottante où régnaient la joie et la paix. On y parlait toutes les langues, sauf celles de Babel. Dans la foule des passagers, cinq évêques représentaient de grands faits du pontificat de Pie IX.

Il y a trente ans, les évêques venaient peu à Rome. M. de Quelen, archevêque de Paris, fut, après une longue interruption, le premier de France qui hasarda ce voyage obligatoire. Pour plus de sécurité, il n'en avoua pas le motif. C'était sous la Restauration, cependant ; mais la Restauration ne se proposait pas de restaurer la liberté de l'Église. Elle eut tort ! Louis-Philippe voulut maintenir la barrière monarchique entre l'épiscopat et le Pape. Journellement franchie, la barrière finit par tomber le 23 février 1848. M. Rouland, présentement ministre des cultes, entreprend de la relever. Il insinue que les évêques qui voudront se rendre à Rome sans y être « appelés par les besoins de leur diocèse, » devront en solliciter l'autorisation par-

devant son bureau. Les gouvernement n'apprennent pas vite! Le nôtre se vante d'aimer l'étude, mais il néglige de s'instruire dans la religion de la majorité des Français. L'évêque reçoit de Pierre l'abondance de la vie surnaturelle, pour la répandre dans les âmes que le Christ lui a confiées; donc, qu'il n'y ait point d'entrave entre l'évêque et Pierre, à qui furent données les clefs des cieux. Tel est le grand et permanent « besoin du diocèse. »

Ce que l'esprit gouvernemental veut ignorer, l'esprit catholique le veut savoir. Voilà pourquoi nous voyons de toutes parts les évêques se rendre auprès du Pape. Ce n'est pas l'obéissance qui les pousse, le seul amour les attire. Le Pape n'a point donné d'ordre, il n'a exprimé qu'un vœu; ils accourent, tous les obstacles doivent céder. Le monde s'en étonne, et je conçois l'étonnement du monde. Le monde n'obéit plus qu'à la force. Mais nous qui ne sommes pas du monde et qui vivons dans les anciennes merveilles, nous pouvons nous étonner aussi. Quel chemin parcouru en trente années, et à travers quels abîmes!

Il y avait donc cinq évêques à bord du *Céphise*, un Anglais, deux Hollandais, un Polonais, sujet russe, un Français.

L'évêque anglais, déjà précédé par plusieurs de ses frères, c'est la hiérarchie anglaise rétablie par Pie IX, malgré le Parlement, malgré l'Église officielle, malgré les dissidents, malgré la presse, malgré la populace de Londres, malgré enfin ce qu'il y a de plus fort et de plus sot dans le monde. Or la hiérarchie anglaise, ainsi rétablie, subsiste,

s'enracine, se développe, triomphe de ce qu'il y a de plus fort et de ce qu'il y a de plus sot.

Les deux évêques hollandais, c'est la hiérarchie hollandaise établie par Pie IX, malgré un grand parti dans les Chambres et dans la presse, malgré le protestantisme officiel toujours acerbe, malgré le jansénisme encore vivant. Or la hiérarchie hollandaise ainsi rétablie après trois siècles d'interruption, dont deux siècles et demi de persécution sauvage, subsiste, s'enracine, triomphe des libres penseurs, des protestants, des jansénistes.

L'évêque de Zytomir, dans la Pologne russe, est arraché au czar par l'ascendant pontifical, et cela est plus extraordinaire peut-être que l'établissement de la hiérarchie en Angleterre et en Hollande, pays après tout libres et civilisés. L'évêque de Zytomir est le premier qui vient à Rome, je devrais dire en Europe, depuis le partage de la Pologne. Un autre est annoncé. Le czar s'en est laissé arracher deux. Lorsque Nicolas Ier emprisonnait l'Église catholique de Pologne dans cet étau de fer qui la déchire et l'étouffe encore, aurait-il pensé que son successeur donnerait un passeport à deux évêques catholiques pour se rendre à Rome dans un pareil moment? Nicolas ne permettait qu'à lui-même d'aller à Rome. Il s'y montra dur, hautain, assuré de l'avenir. Rome lui semblait arrivée au terme, prête à disparaître devant Constantinople, prête elle-même à tomber dans sa main. Serait-ce la France qui soutiendrait Rome, et se mettrait entre Constantinople et lui! Bientôt il a vu la France en décomposition et Rome au pouvoir de Mazzini,

et il s'est dit que l'heure était venue. C'était son heure à lui qui allait sonner. Il voit quatre nations s'armer pour chasser Mazzini et remettre le Pape dans Rome, et c'est la France qui finit l'œuvre. Il voit, sans pouvoir presque le croire, une trombe de fer et de feu s'élever de France, rouler sur lui, broyer ses vaisseaux, disperser ses camps et lui déraciner deux villes fortes. Il le voit et il meurt, prévoyant que son successeur demandera la paix. Tout cela s'est précipité en moins de dix ans. Je sais que le czar reprend ses avantages et qu'ils paraissent aujourd'hui plus grands. Attendons dix années encore. Le monde est chargé de beaucoup de constructions imposantes hérissées de canons; mais il n'y a qu'un roc, et tout le reste est poussière.

J'ai eu l'honneur de causer avec ces divers prélats. On ne peut imaginer une physionomie plus épiscopale et plus monastique en même temps que celle de l'évêque anglais. Il est moine bénédictin, et il a bien cet air tranquille et fort de grand vieux livre solidement fait de toutes façons.

Les deux Hollandais aussi ont un caractère marqué de bénignité robuste. On voit en eux cette belle transfiguration du flegme qui s'élève à la grandeur, s'illumine d'intelligence, se fleurit d'émotion et devient la gravité; mais une gravité imperturbable, assise en plein dans la nature. Ils me faisaient penser à la galiote insubmersible qui roule patiente sous les vagues, laissant la tempête épuiser sa furie Premiers évêques reconnus depuis l'invasion du Protestantisme et le naufrage

de la Hollande catholique, ils ont pris d'une main prudente le gouvernail de ce navire si battu du vent. Ils réparent les avaries, remettent l'ordre, reconstituent l'équipage, et avisent aux coups de mer qui viennent les assaillir encore. Pour le moment, ils se louent de leur situation. Ils sont libres dans la loi qui leur est faite. Cette loi est souvent un obstacle, mais elle est aussi un rempart. L'évêque élu signifie son élection, et tout est dit; qu'il vive suivant les lois de l'État, on le laisse gouverner son diocèse suivant les lois de l'Église. C'est vraiment « l'Église libre dans l'État libre. » et il n'y a rien de mieux . . ., en dehors du bien. Car pour moi, je ne comprendrai jamais nos amis qui trouvent bon et même désirable que l'État demeure incrédule au milieu d'un peuple en majorité fidèle, de telle sorte que les dépositaires du pouvoir soient ou dissidents, ou forcés d'agir comme s'ils l'étaient. Le fin de cette combinaison m'échappe. Je cherche en vain à découvrir comment il importe à la famille humaine que ses chefs ne puissent jamais être saints ni seulement orthodoxes. On me cite des rois orthodoxes qui ont été très dangereux et même funestes. J'en pourrais citer beaucoup d'autres, dont l'orthodoxie n'est aucunement le défaut, et qui n'ont pas laissé de gâter étrangement les affaires et les âmes. La société a vécu des œuvres des saints rois; elle a vécu, elle vit de l'orthodoxie et de la sainteté des Papes, et tous les catholiques défendent le Pape contre ce dualisme politique dont on veut lui faire présent. Lui-même le repousse à tout risque; il

préfère l'invasion, la spoliation, l'exil, la mort. Et ses ennemis, connaissant aussi bien que lui ce qu'ils lui proposent, crient: L'Église libre dans l'État libre!

Mais enfin, lorsqu'un gouvernement se donne ce lustre de ne pas vouloir ou de ne savoir pas distinguer entre la vérité et l'erreur, et vise à ce beau dessein d'éterniser la discorde au lieu de procurer l'union, ce qu'il peut faire de plus sage, c'est d'imiter le Hollandais.

On ne peut imaginer l'expression de cordialité, d'intelligence et de contentement attendri qui régnait sur le visage vénérable du prélat polonais. Il était visiblement heureux. Aller à Rome! Il l'avait rêvé peut-être, mais non pas espéré. Ses yeux se portaient à l'avant du navire; il avait hâte de voir la terre romaine, comme s'il craignait que ce voyage ne fût qu'une caressante illusion. C'est un homme de soixante ans passés, fort instruit, parlant bien français. On le dit très éloquent dans sa langue maternelle et en latin.

On entendait beaucoup parler latin sur *le Céphise*. Les Espagnols, dont nous avions un certain nombre, n'y sont pas moins experts que les Slaves, et la conversation entre eux courait comme entre Français. En France, on ne sait pas ainsi plier le latin aux nécessités familières: le latin, chez nous, est une langue morte; ailleurs, on l'entretient à l'état de langue vivante. C'est encore la seule langue vivante universelle. Les hommes qui causent dans une langue étrangère traitent d'affaires, se donnent des nouvelles, mais n'échangent point

d'idées. L'étude des langues est en train de former un jargon européen qui sera longtemps l'un des plus pauvres idiomes que l'on ait jamais parlés sur la terre; et si l'Église ne restait point là avec son latin, le genre humain tomberait dans l'abêtissement encore par ce progrès.

III

L'AMOUR DE ROME

GŒTHE aimait à parler de son séjour à Rome. Vieux, assis dans le monde, et se regardant lui-même comme un habitant de l'Olympe, il disait aux familiers de son temple: « C'est à Rome seulement que j'ai senti ce que c'est que d'être un homme dans le vrai sens du mot. Cette élévation de sentiments, cette félicité que j'éprouvais alors, je n'y ai pu atteindre par la suite. Lorsque je compare mon état actuel à celui dans lequel je vivais à Rome, j'affirme que mon bonheur a été perdu à tout jamais. »

Ce que Gœthe exprimait si fortement est resté un mystère pour lui-même. J'ai essayé d'expliquer le mystère, et pourquoi Gœthe n'est pas devenu catholique. Mon explication est bonne ou mauvaise, mais j'ai bien le même sentiment que l'auteur de *Werther*. Attaché ailleurs par tant de liens dont la rupture me serait pire que la mort, j'éprouve ici un bonheur particulier supérieur à tout. Je comprends que, tombé de tous les faîtes, ayant épuisé toutes les infortunes, l'on puisse encore vivre ici.

Il y a tant de silence et de mouvement, tant de soleil et d'ombre, et le lieu où l'on est, quel qu'il soit, vous dit tant de choses, toujours! Je me plais même dans la rue. Ces églises, ces madones, ces débris, ces aspects si variés, ces grandeurs sans insolence, tout cela est auguste et bon. L'on se sent en pays ami. Je n'ai plus sous les yeux, je dirais volontiers sur les épaules, ce perpétuel bâton de l'alignement et de l'uniformité qui nous fait en plein air respirer encore une aigreur de bureau. Je rencontre bien quelques Parisiens nouveaux arrivés, qui disent que Rome aurait besoin du cordeau et de la pioche de M. Haussmann; mais ils se convertissent promptement. C'est si beau, la vraie beauté! et c'est si bon, la bonne liberté! Coquelet, le fier Coquelet lui-même ne veut pas se rendre, mais il est revenu. D'autres s'éprennent franchement et laissent voir leur amour, qui ne cessera de croître. Oh! que cet amour de Rome se peint par des traits touchants et honorables! Mgr Lacroix, qui est ici depuis quarante ans, Mgr Bastide, qui compte vingt ans de séjour, sont toujours enivrés. Ils s'arrêtent ravis devant des choses qu'ils ont mille et mille fois vues, et des paroles ardentes leur échappent. Mgr Lacroix, malade, n'a pas su résister à la tentation de venir avec moi pour une visite au Vatican, où il a passé sa vie. Quand nous y fûmes, il fallait l'arracher des fenêtres qui donnent sur la campagne. Je dis que cela est honorable et touchant. Est-ce que tout le monde sait voir et sait aimer!

Mgr Bastide, à son tour, m'a fait visiter Saint-

Dominique, très noble couvent de religieuses dominicaines, dans le beau quartier qui descend de Monte-Cavallo à mi-pente entre le Quirinal et l'inoubliable place Trajane. C'est un carré d'où l'on voit une grande partie de la ville, et au loin l'immense campagne. Il semble que le désir de demeurer là suffirait pour inspirer une vocation à la retraite. Tout ce que l'on voit est aussi beau que sonore, aussi sonore de couleur que d'histoire. Quelle histoire illustrée! Et comme ce livre, si vieux, si plein et si vivant, vous est lu par ces hommes intelligents que Dieu a placés là pour le commenter!

Ils ont un bel auditoire en ce moment, un auditoire digne d'eux et du spectacle dont ils déroulent les merveilles. Rome est le centre intellectuel le plus animé qui soit au monde. Je sais que les spécialistes, les chimistes, mathématiciens, physiciens, écrivains et autres grands artisans de la matière se tiennent ailleurs, près des grands industriels en tous genres qui les emploient. S'il s'agit d'organiser une fabrique, de rédiger un prospectus, de lancer une affaire, de monter un opéra, d'ourdir la conquête ou le rapt d'un territoire, certainement les hommes ne sont pas ici. Mais autres sont les hommes qui mènent les affaires et autres les hommes qui mènent les idées. Ces derniers sont ici, ou sont d'ici, ou viennent ici. Le personnel intellectuel européen qui voit Rome dans le cours d'une année, dépasse en nombre et en valeur tout ce qui traverse n'importe quelle autre capitale. Cette valeur ne se mesure pas au bruit

que l'on peut faire et aux titres que l'on peut traîner. Un évêque, même inconnu, met aux choses de ce monde une main plus forte et plus intelligente que la langue et la plume de plusieurs orateurs et académiciens, même connus. — Car il en est que l'on ne connaît point; et nous autres, Français, nous ne sommes pas toujours en état de dire qui est M. *Un tel* de l'Institut. — J'ajoute qu'en dehors de toutes les catégories officielles, le chrétien est d'ordinaire incomparablement plus intellectuel que le non-chrétien. Représente-toi le nourrisson de Buloz, en face de notre grande Rome: il y a au moins une moitié de l'histoire qu'il ignore invinciblement, une moitié des choses qui lui restent voilées; et quel désordre et quelle obscurité cette lacune jettera sur tout le reste qu'il croit voir et savoir! Quand nous causons avec ces *embulozés*, nous nous apercevons qu'ils ne comprennent pas. Ils n'entendent pas notre langue, ils ne voient pas ce que nous leur mettons sous les yeux. Leurs naïvetés et leurs scurrilités se racontent et font l'amusement des compagnies.

Nos *ciceroni* catholiques ont donc toujours à qui parler, et en ce moment surtout. Les vrais chrétiens, les prêtres, les évêques, affluent de toutes les parties de l'Europe et du monde. C'est plaisir de voir leur ravissement; et les Romains, qui se connaissent en piété, sont grandement édifiés des sentiments de ces pèlerins. Nos prêtres français, plus nombreaux à eux seuls que tous les autres, ont particulièrement conquis cette bonne popularité. Ce sont d'intrépides piétons. Le soleil et les

distances n'y font rien. On les voit partout, à toute heure. Ils remplissent les sanctuaires, fourmillent sur la voie Appienne, se répandent dans les villas et dans les musées. J'en ai compté hier une vingtaine à Sainte-Agnès, et tout le chemin, jusqu'à *ponte Nomentano*, était émaillé de rabats. Dès que le Pape sort, il est entouré de ces vaillants prêtres; l'escorte ne le quitte qu'au seuil du Vatican, après avoir reçu la bénédiction. Je ne crois pas que, même en présence des autels, on puisse voir des visagesplus animés de foi etd'amour. Dernièrement nous en avons trouvé un groupe nombreux dans une rue où le Saint-Père devait passer. Ils étaient rangés sur deux rangs, des bouquets à la main. A les voir là, comme des enfants, mais en même temps si vénérables dans ce grave habit, si pénétrés, si émus, et songeant au long voyage qu'ils ont fait, aux privations que leur pauvreté a dû s'imposer, les larmes nous vinrent aux yeux; et Pie IX, lorsqu'il passa et les vit prosternés, fit comme nous, il pleura. Il y a là-dedans de fières âmes! Quoi que l'on sache faire, le catéchisme est bien gardé.

IV

LE CACHOT DE GALILÉE. — L'AUMÔNE AU VATICAN. — L'ANCIENNE MONNAIE PONTIFICALE

J'AI vu le « cachot » de Galilée. J'y voudrais bien demeurer! C'est un appartement dans les hauteurs vaticanes, occupé par le R. P. Theiner, oratorien, gardien des archives secrètes. Que de précieux

papiers sont là! Le savant archiviste m'a montré, et j'ai tenu dans mes mains, la lettre autographe par laquelle le roi Louis XIV, vaincu, informe le pape qu'il a donné les ordres pour qu'enfin les quatre articles de 1682 fussent mis au panier. Hélas! le grand roi erra grandement lorsqu'il se laissa suggérer de placer sa couronne sous la protection de ces quatre articles! La protection de Dieu, que lesdits articles lui firent perdre et dont ils lui persuadèrent qu'un roi de France avait peu besoin, aurait mieux servi sa gloire et, je pense, aussi sa postérité. Mais je reviens au « cachot. »

La pièce principale, très ample, très haute, admirablement dessinée, est un salon, le mieux situé pour servir d'observatoire. Au plafond, des peintures que l'on ne remarque pas ici, où les chefs-d'œuvre de ce genre abondent, feraient chez nous la renommée d'un peintre et d'un palais. Galilée était donc tenu dans cette prison, fort au large, avec la permission de travailler . . . et de sortir. Je ne peux me décider à plaindre ce martyr de la « farouche » inquisition, torturé par les « farouches » cardinaux. En vérité, nous sommes ornés d'écrivains et de peintres bien misérablement ignorants ou bien méchamment bêtes. Ils ne cesseront jamais de nous montrer Galilée chargé de fers, « sur la paille humide des cachots, » dessinant une figure mathématique, et disant: *E pur si muove!* De là plusieurs s'élancent pour me reprocher, à moi, d'avoir persécuté Galilée. Je n'ai jamais atteint d'un coup de plume aucun article de foi, ni aucun article de loi. Cependant j'ai été confiné un mois

durant à la Conciergerie (sans permission de sortir), dans un appartement quelque peu plus austère; et plus tard, j'ai été privé de mon outil pour un temps indéterminé. Il m'est défendu de dire que la terre tourne . . . et c'est juste, puisque j'ai persécuté Galilée. Dure et affreuse chose que ce mélange de sottise, de terreur de la pensée et de cafarderie, qui s'intitule l'esprit libéral!

Au pied de l'escalier qui monte au cachot de l'astronome, je vis une sorte de gouffre d'où sortaient quantité de gens, vêtus des plus étranges guenilles, hommes, femmes, vieillards, enfants, tous avec un air d'allégresse. Ils passaient devant une petite loge tendue de brocart, sous laquelle se tenait Mgr de Hohenlohe, aumônier du Saint-Père. Le Prélat leur mettait quelque chose dans la main. Je m'arrêtai; j'avais sous les yeux l'un des abus de Rome, celui peut-être qui révolte le plus Coquelet: le gouvernement encourageant la mendicité!

Une fois dans l'année, le jour anniversaire du couronnement, tout pauvre peut se présenter à une certaine porte des dépendances du Vatican. Il y trouve l'aumônier du Pape et reçoit de sa main une petite pièce d'argent au millésime nouveau. Cela se fait d'ailleurs joyeusement et tranquillement. La foule est grande, mais il suffit d'un garde suisse à la barrière. Chacun attend son tour, passe, ouvre la main, emporte sa petite pièce. Le suisse aide les enfants et les infirmes. On ne regarde ni à l'habit ni au visage; l'aumônier et ses assistants remplissent la main qui demande. A la

sortie se tiennent les marchands de fruits et de gâteaux, qui ne font pas de mauvaises affaires. Oui, ces mendiants achètent des gâteaux! Je n'aurais pas voulu voir là nos économistes et nos charitains; ils auraient accusé le Pape d'entretenir la gourmandise. Pour moi, je me rappelai un « homme de lettres » français, que je retrouvai gris deux heures après lui avoir donné quelque chose « pour sa famille. » Il lut dans mon esprit et me dit: — « Voyons! avec votre pièce de cent sous pouvais-je acheter une étude de notaire? » Je pardonnai donc aux mendiants romains et au Pape cette débauche de cerises et de gâteaux.

Néanmoins, je conviens qu'il y a des abus! Par exemple, des femmes, pour recevoir double aumône, portent dans leurs bras un enfant postiche. Quelquefois on ferme les yeux, quelquefois on découvre la supercherie; elle fait rire, et l'aumône n'est point supprimée à la fraudeuse, suffisamment punie de n'attraper qu'une part. En France on l'arrêterait. Tout se fait mieux en France! Autre abus: on donne à des gens qui manifestement n'ont pas droit. J'en fis l'expérience. Je pris la file, je tendis ma main gantée, et je reçus mes cinq baïoques. Mais en vérité ce fut un secours pour mon âme, cette obole que le Père me donnait comme à ses plus chers enfants, les yeux fermés, sans faire d'enquête, aimant mieux croire que j'avais besoin, puisque je demandais.

Un regret. La monnaie pontificale n'est plus pontificale. Depuis le règne de Pie IX, elle res-

semble à toutes les autres; elle porte le millésime, l'effigie du Pape, l'indication très superflue de la valeur de la pièce, et c'est tout. Autrefois, la monnaie pontificale n'était pas à l'effigie du Pape; elle était à l'effigie de la Papauté, et elle disait des choses qu'elle ne dit plus. A Rome, comme ailleurs, l'esprit moderne de réforme est tout à la fois démocratique et autocratique, ennemi du beau, affamé d'uniformité: partout où il met la main, s'il ne peut ébranler une institution, il efface un caractère.

Mgr Randi, délégat de Civita-Vecchia,[1] a formé une collection de monnaies pontificales qui véritablement est édifiante. La physionomie de la Papauté s'y peint d'une manière douce et auguste. Frappée à l'effigie du Rédempteur, du Saint-Esprit, de la sainte Vierge ou des saints Apôtres, cette monnaie parle de Dieu, parle à Dieu; elle exhorte, elle enseigne, elle prie; surtout elle exhorte à la charité et elle donne des avertissements sur l'usage des richesses. Mgr Randi, aussi obligeant que savant, a bien voulu dresser pour moi un petit catalogue de ces monnaies apostoliques. En quelques pages j'ai là beaucoup de pensées, et des plus hautes, puisqu'elles sont généralement tirées de l'Écriture sainte. Mais ces textes si connus reçoivent un commentaire moral particulièrement très saisissant de l'emploi qui en est fait. Au point de vue historique, ils marquent parfois d'un trait saillant le caractère du Pape qui les a choisis, ses craintes, son espérance, la situation de Rome et de

[1] Depuis, gouverneur de Rome.

l'Église. Calixte III, le réviseur du procès de Jeanne d'Arc, et qui se vit dans de si délicates entreprises touchant la politique et touchant la foi, grave sur sa monnaie: *Roma caput mundi,* et *Modicæ fidei, quare dubitatis ?* Pie II, qui fit de si nobles efforts pour ranimer l'esprit des croisades, s'écrie: *Dirige, Domine, gressus nostros !* et il adjure Dieu de prendre en main sa cause abandonnée des hommes: *Vindica, Domine, sanguinem martyrum qui pro te effusus est.* Léon X, préoccupé de la construction de la grande basilique, demande assistance au prince des Apôtres: *Petre, ecce templum tuum.* Saint Pie V, Grégoire XIII et Sixte V, disent au monde troublé: *Venite ad me omnes, et ego reficiam vos.* Saint Pie V s'en remet à Dieu: *In te, Domine, speravi.* Grégoire XIII et Sixte V, en présence de Henri IV, affirment le pouvoir de Pierre; Grégoire: *Et super hanc petram;* Sixte: *Et tibi dabo claves.* Innocent XI, qui fut en lutte contre Louis XIV et le vainquit, répond à l'orgueil de la puissance humaine, partout ailleurs victorieux: *Et in cœlis erit ligatum ;* et une autre fois, autour de l'effigie de la basilique de saint Pierre: *Non prævalebunt ;* en même temps sa douce piété implore l'assistance de la sainte Vierge: *Funda nos in pace.* Clément XI, qui condamna le jansénisme, invoque la lumière de l'Esprit-Saint: *Candor lucis æternæ.*

Mais, comme je l'ai dit, la monnaie pontificale recommande surtout le mépris des richesses et l'amour des pauvres. Je recueille au hasard quelques-unes de ces sentences éloquentes:

Avarus non implebitur.
Quis pauper ? avarus.
Frustra vigilat qui custodit.
Fœnus pecuniæ funus est animæ.
Multos perdidit aurum.
Qui aurum diligit non justificabitur.
Non concupisces argentum.
Tanquam lutum æstimabitur.
Radix omnium malorum.
Quid prodest homini ? . . .
Noli cor apponere.
Non est pax.
Non sit tecum in perditionem.
Nocet minus (sur un denier).
Satis ad nocendum (id.).
Væ vobis divitibus !
Væ vobis qui saturati estis !
Habetis pauperes.
Ne obliviscaris pauperum.
Beati pauperes.
Deus charitas est.
Dabis discernere inter malum et bonum.
Da pauperi.
Date et dabitur.
A Deo et pro Deo.
Tolle et projice.
Inopiæ sit supplementum.
Manum suam aperuit inopi.
Melius est dare quam accipere.
Peccata eleemosynis redime.
Peccata redime.
Utere quasi homo frugi.

Videant pauperes et lætentur.
Rogate quæ ad pacem sunt.
Posside sapientiam,
Prudentia pretiosor est argento.
Novit justus causam pauperum.
Hilarem datorem diligit Deus.

Ramassons ces paroles en un seul discours. Voici comment la monnaie pontificale, passant par les mains des riches et des pauvres, leur parlait à tous:

« Qui est vraiment pauvre? l'avare. L'avare ne se trouvera jamais riche. Toi qui me gardes avarement, tu seras frustré. L'avarice et l'usure sont la mort de l'âme. Ne désire pas l'argent, n'aime pas l'or, ne mets pas là ton cœur: beaucoup se sont ainsi perdus. Que je te sois comme de la boue. Je suis la racine de tout mal. Si tu veux te sauver, ne m'aime pas! Que sert à l'homme de posséder l'or et l'argent, s'il vient à perdre son âme? Je ne saurais t'apporter la paix, que je ne t'apporte pas la ruine! Si je ne suis qu'une obole, je te nuirai moins; et toutefois, crains qu'une obole ne suffise à te rendre coupable. O riches, malheur à vous! Malheur à vous qui êtes pleins! Vous avez des pauvres, ne les oubliez pas. Dieu est charité. Que la charité de Dieu vous donne de discerner entre le bien et le mal. Ouvrez la main aux pauvres; donnez, et il vous sera donné. Que je sois en vos mains le secours de l'indigence; que le pauvre me voie en vos mains, et se réjouisse. Vous avez reçu de Dieu, donnez à Dieu. Recevez

pour répandre. Mieux vaut donner que recevoir. Rachetez vos péchés par l'aumône, rachetez vos péchés! Demandez les choses qui procurent la paix; ayez la sagesse, plus précieuse que l'or et l'argent. Le juste connaît la cause du pauvre; celui qui donne avec joie, Dieu le chérit. »

Et je trouve cela plus beau que le langage moderne, qui dit: *Cinq francs.*

V

AU PALATIN

La partie du Palatin qui longe le Forum et qu'on appela longtemps le *orti Farnesi*, les jardins de Farnèse, est aujourd'hui la propriété de l'Empereur des Français. Ce souverain les a achetés du Roi de Naples, héritier des Farnèse, qui avaient bâti là un casin assez misérable. A la porte qui s'ouvre près de l'arc de Titus, se tient un gardien revêtu de la livrée impériale.

Sur le Palatin commence et finit l'histoire romaine. On y marque l'emplacement où la louve allaita Romulus, la maison de Tarquin, la maison de Cicéron, la maison d'Auguste, la maison de Tibère. On y retrouve les ruines du palais de débauche que Caligula construisit pour avoir raison des actes de la vertu romaine. L'empereur très auguste était le bailleur de fonds et l'administrateur de cet établissement politique. De là partait la construction qui joignait le Palatin au

Capitole, en passant par-dessus la tribune aux harangues.

Le vieux palais des Césars dura plus que l'Empire. Charlemagne, au huitième siècle, le trouva debout et l'habita. Ce fut Robert Guiscard qui le démolit, dernier exécuteur des justices divines contre ce grand théâtre des insolences humaines que la présence de Charlemagne n'avait pas assez purifié. Le Normand jeta tout par terre. Il écrasa les restes du Forum, des débris du palais; beaucoup de merveilles de l'art antique furent enterrées pour des siècles.

On s'applique présentement à restituer la topographie du Palatin. Ce travail sera bientôt terminé. Des savants dirigent les fouilles; le résultat les réjouit plus qu'il ne charme les artistes. Pour retrouver le pavé d'une salle ou les débris d'un mur, on rase des bouquets d'arbres qui valaient mieux. Il y a aussi quelques enjolivements où préside le génie de la ville de Paris. Le Palatin prend l'aspect d'un *square*, mélangé d'un musée.

De grandes pancartes en tôle, comme on en voit dans les jardins botaniques, nous font lire les textes sur lesquels s'appuient les suppositions des savants, *Maison de Tullius* (?), *Maison de Cicéron* (?), maison de (?). C'est pour l'instruction des passants. Le square et le musée sont compliqués d'une école. Ainsi accommodés, ces beaux lieux dégagent une grande vapeur d'ennui, et je trouve que le magister et le savantasse abusent un peu des grandes latitudes qui leur sont laissées. Dans les jardins botaniques et ailleurs, toutes ces pancartes

ne m'ont jamais dit qu'une chose, que je suis un ignorant. Je le savais. Mais, hélas! j'en avais l'humilité, et voilà que ces doctes m'en inspirent l'orgueil.

Lorsqu'il y avait là des lentisques, des lauriers, des orangers et des violettes, je le savais et j'en savais assez, et j'avais d'histoire tout ce qu'il m'en fallait. Que m'importent les points d'interrogation de ces messieurs? Je trouve qu'on ne devait pas ainsi permettre à ces messieurs de sortir perpétuellement de l'Académie en habit d'apparat et démuselés. Autrefois, on en prenait un et il vous exposait son système, mais pendant qu'il parlait, on marchait sur les gazons semés de mauves et de violettes à l'ombre des lauriers. Un autre jour, on en prenait un autre, qui vous exposait un autre système; mais les lauriers et les violettes étaient encore là, et si l'on allait seul, on ne trouvait point de pancartes pour vous accrocher l'esprit à leurs points d'interrogation.

Mais comme la Providence ne permet guère qu'il y ait aucun mal sans quelque compensation, la pioche a pourtant mis à découvert un pavé précieux. C'est celui d'une basilique ou tribunal intérieur du palais, construit par je ne sais quel empereur, où d'après des documents certains, comparurent et furent interrogés et condamnés plusieurs martyrs, dont on sait les noms. C'est à l'extrémité du Palatin, vers le Colisée et la campagne.

Tandis que je faisais cette visite au Palatin, je composais en esprit deux petits tableaux de

l'histoire romaine au temps des empereurs; deux petits tableaux que je trouvais aussi instructifs que les pancartes des savants, ô vanité de l'ignorance! Voici le sujet de ces deux petits tableaux. Si j'étais peintre, je les exécuterais lestement.

Dans le tumulte qui suivit le meurtre de Caligula — car ce rufian finit par être assassiné, — le gras et lourd Claude, qui avait l'honneur d'être du sang impérial, crevant de peur, se cacha derrière une tapisserie. Un soldat qui courait le palais, cherchant à piller, souleva ce tableau, aperçut une grosse jambe, la tira, reconnut le prince. Le prince pleurait et demandait la vie. Le soldat fléchit le genou et le salua empereur, à quoi les autres donnèrent leur agrément. Claude l'imbécile (d'ailleurs bon grammairien) devint l'époux d'Agrippine qui lui fit adopter Néron. Titre du tableau: *Claude reçoit l'Empire.*

Vitellius mangeait. Apprenant qu'on l'attaque, il fuit, se cache dans la loge d'un portier, est découvert, battu, dépouillé, traîné la corde au cou tout le long de la voie Sacrée. Son énorme corpulence, sa face couleur de vin, son gros ventre, ses jambes menues et mal sûres excitaient la risée. On le couvre d'ordures, on l'appelle incendiaire, goinfre, ivrogne. Il baissait la tête: pour le forcer d'offrir son visage aux crachats, on lui attache une épée sur la poitrine, la pointe au menton. On le contraint de regarder ses statues renversées dont les inscriptions portent qu'il est né pour le bonheur et la concorde des Romains; enfin on lui coupe la tête et son corps est jeté dans le Tibre. Second tableau: *Vitellius perd l'Empire.*

VI

Mgr GERBET, Mgr BERTEAUD

Nous sommes bien heureux de posséder Mgr Gerbet à Rome, et il éprouve une joie profonde de s'y voir. Qu'il soit venu, qu'il ait pu démarrer de Perpignan, c'est peut-être la plus grande preuve qui existe de cette force d'attraction dont Rome est souverainement douée; la preuve nous est donnée en double par la présence simultanée de Mgr Berteaud, évêque de Tulle. Ces deux grands esprits sont peu curieux des choses visibles. Ils habitent des régions d'où ils voient si bien, qu'ils ne sentent nul besoin d'ouvrir les yeux du corps; ils en auraient plutôt une certaine appréhension. Par devoir ils s'attachent à l'étude, ils font les visites pastorales, ils expédient les papiers administratifs, rude besogne! Hors de là, difficilement ils se décident à écrire même une lettre, et ils craignent pardessus tout de quitter leur diocèse. Les voici à Rome l'un et l'autre. Cela peut être compté parmi les étonnements de la scène.

L'abbé Gerbet partit une fois de Jully, sans bagage, pour une visite de quelques jours dans les environs. Il prolongea son absence; la surprise eût été de le revoir au moment indiqué. Puis on apprit qu'il était à Rome, se préparant à revenir. — Oui, dit l'abbé de Salinis, il reviendra si quelqu'un nous le rapporte! Ceux qui l'avaient emmené retournèrent sans lui; d'autres l'avaient

gardé. Enfin il revint . . . au bout de douze ans, ignorant lui-même comment il avait pu revenir.

Il envoya à Rome son *Esquisse*, un beau livre qui n'est pas achevé et ne le sera jamais, et nul ne suppléera ce qui manque. Mgr Gerbet a trop caressé ce livre, lui a voulu donner une forme trop parfaite, le dédaigne trop. L'idéal qu'il voit pleinement le décourage de l'expression, ce qu'il pressent l'éloigne de ce qu'il peut saisir, l'œuvre magistrale ne lui semble qu'une ébauche bonne à mettre au rebut. Telle est la grâce, la majesté, l'immensité de Rome. Qui sera digne d'aimer Rome et la voudra peindre, éprouvera ce désespoir de l'amour. Mgr Gerbet, quand on lui parle de son livre, a des regards et des mots qui expriment bien cette noble douleur. Ainsi, plus l'artiste est grand, plus il sent l'impuissance de l'Art. Il y a eu un livre de Gerbet qui n'est pas celui que nous lisons; il y a eu des peintures de Raphaël dont Raphaël n'a laissé que le calque indécis, et une musique de Mozart dont Mozart ne nous a su donner que l'écho lointain! Quand nous contemplerons la beauté, quand Dieu nous aura refaits pour la connaître, alors nous verrons ce que nous n'avons pas même pu rêver.

Combien la conversation de Mgr Gerbet est douce. modeste, sereine! Combien il est établi tranquille dans la foi, dans l'évidence, dans l'indifférence des choses de la vie; désintéressé de tout, hormis de la vérité! Mais qu'on ne s'y trompe pas. Ce prêtre pacifique et qui ne parle qu'à voix basse, sans paraître capable d'une autre émotion que celle de la plus

bénigne charité, il est en même temps le plus exact et le plus inébranlable docteur. L'évidence, comme elle ne permet pas le moindre doute à la largeur de son esprit, ne permet pas la moindre indécision à la douceur de son âme, et l'on rencontrera peu d'hommes de qui l'on puisse mieux dire qu'ils n'ont peur de rien. Sa vie est un tête-à-tête avec la Providence dans la pleine clarté de la foi. Il voit agir Dieu, et il le voit avec un acquiescement profond de son intelligence et de sa volonté. C'est pourquoi jamais il ne balancera pour rendre à la vérité le témoignage, l'hommage, le service qu'il lui doit. Lorsqu'il s'est décidé à condamner, il y a deux ans, ces nombreuses propositions qui sont les piliers de la vaste erreur moderne, il n'a pas ignoré qu'il faisait l'acte le plus attentatoire aux « droits de l'esprit humain, » tels qu'on les revendique dans tous les clans de l'incrédulité, auxquels se joignent les diverses bergeries qui croient bon de hurler avec les loups. C'était s'exposer lui-même à toutes les proscriptions que peut fulminier la tyrannie libérale. Nulle considération de prudence personnelle ne l'est venue arrêter un instant. Sa prudence est de parler suivant la vérité de Dieu. A ses yeux le danger matériel n'existe point, le danger spirituel est tout, et l'évidence ordonne à la prudence humaine de conjurer le danger spirituel en proclamant la vérité. D'ailleurs, la vérité sauve aussi les corps, puisque par elle seulement les sociétés vivent en paix, et que d'un autre côté la résurrection individuelle sera récompense ou punition, selon que le corps aura rempli ou décliné

le devoir qu'impose la vérité. On ne trahit jamais la vérité, dit-il, que par une considération charnelle; et les habiles du parti de la vérité, qui vont sans cesse proposant des transactions avec l'erreur, sont des accidents redoutables qu'il faut déjouer sans ménagement.

Mgr Berteaud, évêque de Tulle, est tout pareil et tout autre. Même dédain du lustre vulgaire, même mépris des transactions et des habiletés, même amour de la vérité, même possession de l'évidence. Le style, doué de même grandeur, diffère étrangement. Ce que Mgr Gerbet épanche comme une sereine lumière, Mgr Berteaud le ramasse, le concentre et le darde par fulgurants rayons, et leur éclat prend je ne sais quoi de plus vif que le jour. Je pense à la lumière électrique, mais il faudrait que cette lumière eût la permanence du jet, fût moins entourée et plus longtemps victorieuse de l'ombre. Mgr Gerbet jouit de la vérité et nous communique sa félicité; Mgr Berteaud est ravi et nous emporte dans son ravissement, dont les soudainetés se renouvellent et s'enchaînent, à travers ce ciel étoilé de la grande théologie, où l'Écriture et les Pères font partout entendre la vigueur de leur accent divin. Il a reçu en perfection le don si aisément simulé, mais si rare, de colorer la pensée; ou plutôt, il la produit colorée. Car ce n'est pas une couleur ajoutée, le fruit d'un travail dont on découvre bientôt la feinte. Cette vive et charmante couleur tient à l'idée, en est partie intégrante; le verbe la porte en lui; et, comme le reste, elle exprime l'homme tout entier. Mgr Berteaud est le

même dans la conversation, le même en chaire, le même la plume à la main. Toute sa vie n'est qu'un même discours, un grand discours des magnificences de l'amour de Dieu. Au coin de son feu, à table avec ses amis, à la promenade, pour deux ou trois auditeurs ou pour un seul, il parle comme il parlerait pour l'auditoire le plus imposant; il n'a pas moins l'enthousiasme sacré, il ne jette pas moins de fleurs et de tonnerres, il ne prend ni plus ni moins d'apprêt. Quelques lambeaux de ce discours perpétuel, recueillis par bonheur, iront se placer au rang élevé des œuvres qui honorent l'intelligence humaine. Quand Mgr Berteaud s'adresse aux petits de son peuple, alors seulement il veille à se réduire; mais, dans cette mesure restreinte, c'est encore sa pensée et sa couleur. Je connais nombre de savants et de sages qui se verraient singulièrement agrandis, s'ils pouvaient s'élever à cette mesure-là.

Nous nous pressons autour de Mgr Berteaud. Il ne va qu'entouré de disciples, comme les anciens sages. Les Romains l'ont vite apprécié, quoiqu'il ne prenne guère souci de se mettre au goût de personne, et qu'il se montre ici tout à fait le même que dans la simplicité de son Limousin. Il est souriant, affectueux, cordial, tout à tous, et ne ressemble qu'à lui-même. Il admire bien Rome, il est touché de ses beautés, il en dit les choses saisissantes et augustes comme elles; mais il est particulièrement attiré par les bibliothèques. C'est un charme de l'entendre, le soir, parler des livres qu'il a feuilletés dans le jour. Il connaît des écrivains

dont peu d'érudits savent les noms, il les commente et nous emportons quelque chose.

Sur le bateau qui l'amenait, les passagers l'ont prié de parler. La mer était douce, le ciel brillant. Il parla. Tant que dura le discours, il semblait qu'on eût jeté l'ancre. Le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, donna la bénédiction à ces heureux fidèles, qui chantaient les cantiques sacrés. Bientôt après, à la vue du port, ils entonnèrent le TE DEUM, et leur prière ne cessa que pour recommencer au seuil du Vatican.

VII

UN ITALIANISSIME — LE PATRIOTISME SACERDOTAL — MGR PLANTIER

J'AI rencontré quelque chose de triste, un religieux *italianissime*. Il s'exprime modérément, mais la note y est. Il se convertira, sans nul doute: seulement ce sera long et cher. Assez d'honnêtes gens sont ainsi en Italie, se persuadant comme les autres qu'ils vont tout à l'heure gouverner le monde. Cette gloriole de victorieux, très prématurée, les rend bien fatigants parfois, et leur est infiniment périlleuse. L'orgueil d'être appelés à régir l'univers leur fait accepter même l'unité. Comme ils en reviendront! car ils sont aussi mobiles que n'importe quel autre peuple, et d'ailleurs on y aidera. Mais le bâton seul leur pourra ôter l'amour secret de Garibaldi. Ceux mêmes qui détestent Garibaldi, l'admirent. Il faut nous résigner peut-être à voir

ce matassin passer dans les honneurs de l'histoire vulgaire, où tant de gens de bien seront par compensation diffamés. L'époque est pauvre, et l'on devient facilement un héros pour les peuples qui n'en produisent plus.

Les évêques arrivent toujours. Hier le bateau de France en a apporté quarante, dont vingt-six français; les autres étaient anglais, allemands, espagnols. Demain ce seront les Américains, au nombre de dix. On ne compte plus les prêtres. Il y a un épanouissement sur tous ces visages. Les Espagnols sont nombreux. L'évêque de Tulle est charmé de les voir, parce que l'Espagne, dit-il, est la nation des grands théologiens. Théologie à part, ils ont une fière mine. Je leur parle de Donoso Cortès. Que n'est-il vivant et ici, avec ses yeux d'aigle et son cœur de colombe! Oh! que Dieu a de grands secrets, de nous avoir retiré un tel homme en de tels moments! — « Il eût prononcé des paroles, me disait un jeune prêtre espagnol, qui fussent devenues chez nous des hommes et des faits, et l'Espagne catholique retrouverait sa grandeur. »

Après l'amour de saint Pierre, ce que j'entends le plus vibrer parmi ces prêtres de toutes les nations, c'est le patriotisme. Accent également plein de tendresse et de douleur. Il y a dans toutes les nations un regret de splendeur passée, une angoisse de mort. Rome est le cœur du Christ. Les peuples qu'on en sépare plus ou moins, perdent dans la même proportion la veine par où ils recevaient le meilleur de leur sang. Cette veine est au moins entravée partout,

et les patries se sentent mourir. Où montrer dans toute l'Europe la petite nationalité qui se croie assurée de vivre encore quinze ans? Et les grands peuples périssent eux-mêmes par l'absorption qu'ils font de leurs voisins plus petits. Ces nationalités dévorantes, en s'élargissant outre mesure, dénaturent leur langue, leurs usages, leur caractère propre; elles ne vivent plus de leurs traditions, elles n'ont plus leurs chefs naturels, elles s'affaiblissent en réalité et n'opposent plus à l'ennemi que des bras incertains et des frontières molles. L'énergie du patriotisme succombe avec l'énergie de la foi; tout tend à ne former plus bientôt que des masses artificielles au lieu de corps vivants.

A Sainte-Brigitte, priant dans le lieu où la sainte elle-même a prié, j'ai rencontré un prêtre originaire des pays scandinaves. — Hélas! me dit-il, cette maison, que Brigitte avait fondée pour les pèlerins suédois, n'est plus à nous; et dans nos pays mêmes, alors si fiers et si généreux, rien de ce qui en faisait la force et la beauté n'existe plus. Quand nous avions des églises, et des monastères, et des saints, nous avions aussi des législateurs et des héros. Depuis notre rupture avec le Vicaire du Christ, nous descendons sans cesse, et le gouffre moscovite nous engloutit. Brigitte est la plus grande figure de femme qu'ait produite notre race brisée par le protestantisme. Qui nous relèvera et nous sauvera, si elle ne prie pour nous?

Il est une autre parole que nous entendons souvent des évêques et des prêtres étrangers: « Si la France avait voulu! si elle avait pris en main

la cause de l'Église! si, offrant son appui à tous les catholiques du monde, elle avait entrepris le grand redressement des torts et des sévices de l'hérésie et de l'incrédulité envers les peuples rachetés du sang de Jésus-Christ, quel cri d'admiration, quel irrésistible entraînement d'amour dans le monde! » Telle a été un moment l'espérance de l'Église. Oui, les jours de Charlemagne semblaient pouvoir renaître sur un théâtre agrandi aux dimensions de la terre. Cela est devenu dur à penser, en présence de ce que l'on voit et de ce que l'on attend; et nous trouvons ici, nous autres Français, une sorte de louange rétrospective particulièrement amère pour nos cœurs si pleins de l'amour de Rome et de l'amour de la patrie.

Notre nombre nous console un peu. Il y a des nations malheureuses! D'Italie il ne vient que des exilés. Un seul évêque piémontais: il a pu faire le voyage parce qu'il n'a pas de siège, et que cet acte de piété ne compromet que lui. Il n'y a pas, il n'y aura pas un seul Portugais! . . .

Mgr Plantier, évêque de Nîmes, est arrivé, accompagné de son vicaire général, le R. P. d'Alzon et de soixante de ses prêtres. L'austérité de son visage, où se peint une âme vigoureuse dans un corps souffrant, attire d'abord le regard. L'on devine que c'est quelqu'un; et lorsque l'on sait son nom, ces traits fermes, cette teinte de marbre doré par le soleil, ces yeux de flamme paraissent exprimer comme il faut l'énergie de son caractère et de son talent. Il est de ceux que l'on entoure dès qu'ils se montrent, et à qui Français et étrangers

se font un devoir de prodiguer les marques de reconnaissance et de respect. Au palais Altieri, un prélat espagnol demandait son nom. — *Notus in Israel!* dit-il, et il se hâta vers l'illustre et modeste athlète.

VIII

PALAIS PAMPHILI. MONSEIGNEUR DE DREUX-BRÉZÉ

L'ÉVÊQUE de Moulins s'est logé dans l'immensité du palais Pamphili, place Navone, à côté de Sainte-Agnès, en pleine Rome populaire. Les fontaines extravagantes du Bernin jouent sous ces fenêtres. Autour de ces fontaines s'agite, le matin, le marché le plus bruyant que l'on puisse voir. Quant au palais, deux dames très grandes et très fières, qui font souvent ménage à Rome, l'habitent en commun: ces deux dames, ces deux sœurs, ces deux déesses sont la Magnificence et la Pauvreté. Il y a de l'espace au-delà de tout ce qu'une imagination française peut supposer; il y a des statues antiques, des fresques de la main de Pierre de Cortone, et point de meubles. M. de Brézé s'est campé là, par instinct de race. Au fond du grand seigneur, on trouve toujours du paysan. Le grand seigneur et le paysan aiment également la maison ample et solide, méprisent également le mobilier. Il y en a des raisons profondes. Les grands seigneurs et les paysans, hommes du sol, chefs de la famille, se regardaient comme des

dépositaires, et ne donnaient leurs soins qu'à ce qu'ils devaient transmettre. Ils faisaient de bons murs qui pussent durer. Là-dedans, un lit quelconque, une table quelconque, des sièges quelconques leur paraissaient assez bons. Le palais Pamphili contient ce quelconque. C'était l'ancien usage de Rome, encore gardé chez le Pape: beaucoup à la magnificence, rien au luxe. Le mobilier du Vatican semblerait intolérable à un sous-préfet. A présent le luxe arrive, la magnificence s'en va. Il s'élève dans Rome des maisons à l'usage des étrangers, qui semblent avoir été apportées toutes faites et toutes meublées de Batignolles ou de Clignancourt. Dans la *via Frattina*, rue alignée, et, chose merveilleuse, sans église, Coquelet a trouvé une de ces maisons. Il a des meubles d'acajou, une armoire à glace, des portières en damas de laine, des fenêtres illustrées de lambrequins en calicot; il a, au bas de son escalier, un lion de plâtre et un portier dans un antre affreux. Il avoue là-dessus que Rome est en progrès: — « Je le disais bien, que le Romain, s'il était gouverné, marcherait comme tout autre peuple! »

Au palais antédiluvien de la place Navone, je reçois l'hospitalité non seulement la plus douce pour mon cœur, mais la plus agréable pour mon esprit et même pour mes yeux. Si c'est comme grand seigneur ou comme paysan que ces vigoureuses et dédaigneuses splendeurs me plaisent, je l'ignore; il est certain que j'en jouis. Ici l'on cause, l'on admire et l'on rit comme dans l'ancienne

France. M. de Brézé a fait ses études à Rome, et c'est un Romain qui ne le cède à personne pour le grand et intelligent amour de la mère patrie. Chez lui, ainsi que chez nos autres Gallo-Romains, l'amour de la mère n'ajoute pas peu à l'amour de la fille aînée. Certainement aucun lieu en France n'est plus français que le domicile à Rome de cet évêque peu gallican. Sans cesse nous nous surprenons à former des projets qui étonneraient bien l'ambassadeur impérial. Nous arriverions à faire de Rome une terre toute française. . . . Hélas! il n'y a pas de danger! Voici l'idée du jour: A l'extérieur de Saint-Pierre, autour de l'abside, des niches vides attendent des statues. — « Si j'étais Empereur, dit quelqu'un, je supplierais le Pape de me donner une douzaine de ces niches: je provoquerais un concours de tous les statuaires du monde; je ferais faire douze belles statues des saints de France, saint Louis, sainte Clotilde, sainte Radegonde, saint Bernard, saint Vincent de Paul, sainte Jeanne-Françoise de Chantal, sainte Geneviève, la bienheureuse Germaine Cousin, le bienheureux Joseph Labre, Jeanne d'Arc et deux de nos missionnaires martyrs, dont je solliciterais la béatification: je les placerais là comme des sentinelles de Saint-Pierre et de la France, et j'attendrais les destinées. » Voilà un de nos petits projets. Nous en avons de plus grands, qui n'ont pas plus de chances. Mais la joie de rêver est une maîtresse joie; et puis enfin, c'est ici le pays où tout arrive, et nulle part on ne sent si bien que Dieu seul est le possesseur du temps.

Le palais Pamphili est la maison la plus fréquentée de nos prêtres. Ils y apportent leurs impressions vaillantes et ingénues, et ils trouvent à qui parler. Que de nobles désirs! Véritablement, si l'on voulait un peu, si l'on permettait un peu, la France ferait des choses qui seraient puissantes, ici et dans le monde. . . . Hélas! il n'y a pas de danger!

IX

PRÉDICATION AU COLISÉE

L'ÉVÊQUE de Tulle a prêché le Chemin de la Croix au Colisée. J'ai vu, j'ai entendu et je ne saurais rien décrire ni rien redire. Il en faut pourtant laisser une note. L'idée, je crois, appartient à Mgr Bastide: il y voyait un hommage au Christ, un lustre pour Rome, un honneur pour la France, trois motifs dont un seul lui ferait remuer ciel et terre; mais il ne trouva point de difficulté; tout le monde est affamé d'entendre l'évêque de Tulle, et l'évêque de Tulle est toujours prêt; il a toujours quelque chose à dire de Jésus-Christ.

Le temps était sombre, il pleuvait par intervalles. Néanmoins la foule accourut. L'immense arène se trouva presque remplie de prêtres, de soldats, d'hommes et de femmes de toute condition et de toute patrie. Des groupes nombreux s'étaient répandus sur les ruines, jusqu'à la seconde galerie et plus haut, comme à dessein pour la beauté du coup d'œil. Dans tous les spectacles publics, il y a des gens qui s'installent ainsi sur quelque point

inaccessible d'où ils ne peuvent guère entendre, cherchant principalement, à ce qu'il semble, le plaisir de se faire voir et peut-être la volupté de se sentir exposés à se rompre le cou. Quel que fût le dessein de ceux-ci, aucun maître de mise en scène ne les eût su mieux placer.

On fit le Chemin de la Croix. Le T.-R. P. Régis, procureur général des Trappistes, premier abbé de Staouéli, en Afrique, où il enterra dans les fondations une vingtaine de ses frères, portait le Crucifix; M[gr] Bastide disait à haute voix les prières. L'un et l'autre, chacun d'une manière différente, offrent une sorte de type idéal du prêtre soldat, espèce essentiellement française. Une grande partie de la foule répondait avec un accent plein de sincérité et d'émotion. Pourtant cette foule était mêlée. Il y avait des indifférents et même des ennemis, et de part et d'autre on le sentait. C'était là, pour moi, l'intérêt dominant de cette scène étrange et grande. Je regardais les visages; je voyais d'avance le partage qui se fera quelque jour, ceux qui s'en iront, ceux qui resteront dans l'arène, ceux qui monteront sur les gradins, ceux qui lâcheront et exciteront les bêtes: et les bêtes, je les voyais aussi.

La pluie cessa, le temps devint plus sombre. Un grand silence s'établit. L'évêque était debout sur le *palco*. Près de lui, à droite et à gauche, se tenaient l'évêque de Beauvais, M[gr] Gignoux, et l'évêque de Quimper, M[gr] Sergent. J'étais heureux de les voir là. Que de souvenirs éveillait surtout en mon cœur la douce et sereine figure de

l'évêque de Beauvais! Il est de ceux qui dès les premiers temps m'ont dit: Courage! de ceux qui, sans que je l'aie jamais demandé, n'ont jamais manqué de me donner leur témoignage quand la justice l'exigeait. Il m'a été secourable dans la douleur privée comme dans l'action publique. Assis à mon humble foyer, alors décoré de toute joie, sa main s'est posée sur des fronts purs que le mort a couronnés des roses de l'éternelle vie. Elles m'apparaissaient près de lui, ces têtes charmantes: et pensant que nous ne sommes rien et que nous ne savons rien, et que toute chose dure et terrible à nos cœurs n'est que le secret de la grande bonté de Dieu, je disais: *Amen !*

Le discours de l'orateur roula sur ce mystère de Rome et du monde, le mystère des deux cités qui luttent ici-bas pour le partage suprême et définitif. Il les peignit l'une et l'autre en traits pleins de grandeur. Mais toutes ses paroles n'arrivaient pas jusqu'à moi, et j'étais trop distrait par le spectacle matériel de ces deux cités dont il parlait.

Sur les fronts tournés vers l'orateur, je lisais bien des miracles, je voyais en grand nombre des appelés, et je l'espère, des élus, qui attestent la continuité du travail de Dieu. Le P. Hermann était là, pieds nus, couvert de la robe du Carmel, et à côté de lui Listz, son maître, si longtemps enfoncé dans les illusions de la vie et de la pensée. Listz du moins cherchait; Hermann ne cherchait même pas; il était purement juif et artiste. Il y avait aussi l'abbé de Menneval, âme douce entre toutes, que la vocation ecclésiastique est venue

saisir, ou plutôt reprendre, dans le monde spécialement muré de la diplomatie. Et moi, et tant d'autres, d'où n'avons-nous pas été tirés! J'étais près de M[gr] de Mérode. Il y a vingt ans, jeune officier, pressé de tirer son épée, il me demandait de l'introduire auprès du maréchal Bugeaud. La nature l'avait fait soldat, la grâce l'a fait prêtre: le prêtre est fervent, le soldat persiste. Il est ministre de Pie IX: par nature il devait servir plutôt Jules II; mais entre Jules II et Pie IX il n'y a pas toutes les différences que signalerait le vulgaire, et l'avenir pourra montrer que la nature, en faisant M[gr] de Mérode, ne s'est pas trompée de date autant qu'on le croirait. Je remarquais encore dans la foule un petit-fils de Joseph de Maistre, capitaine au service du Saint-Père. Ce nom fait bien sous ce drapeau. Joseph de Maistre entrevoyait une sorte de loi de la Providence qui ne permet pas que l'homme qui a fait des livres laisse une autre postérité. Jusqu'à présent il a plu à Dieu de lui donner un clément démenti. L'auteur du *Pape* a des petits-fils qui portent noblement son nom, le plus grand, à mon avis, qui se soit élevé dans ce siècle.

Mais les figures hostiles gardaient leur expression d'hostilité, et sur quelques-unes même cette expression devenait violente. En vérité, les deux cités étaient là! Je me rappelai le propos d'un lieutenant qui, voyant ces jours derniers l'enthousiasme de nos prêtres sur le passage du Saint-Père, les apostropha et leur dit: « Jouissez de votre reste! » Ils sont plusieurs à qui échappent aisé-

ment de ces choses. J'ai eu moi-même la fortune d'en entendre un : des marches de Saint-Pierre, montrant à d'autres Français le Vatican et les appartements du Pape, il leur disait : « Une volée de canon, et il n'en resterait rien ! » Parmi les soldats, beaucoup donnaient des marques d'une vraie piété ; d'autres affichaient un esprit supérieur. Bidard et Godard, assis, les jambes pendantes, l'œil dédaigneux, leur noble tête couverte, regardent de haut l'évêque de Tulle, songeant qu'ils ont dans leur giberne de quoi répondre à tout cela.

Mais enfin, Bidard et Godard ne sont pas si grands docteurs, et les bestiaires n'auront point le dernier mot.

X

LES INDULGENCES

INDULGENZA *plenaria. — Indulgentia plena, perpetua, quotidiana, pro vivis et defunctis.* Scandale de Coquelet !

Lorsqu'il lit ces annonces fixes à la porte à peu près de toutes les églises, Coquelet rougit des longues faiblesses de l'humanité : « Quoi ! encore des indulgences, après Luther, après la Réforme, en plein dix-neuvième siècle ! » Il voudrait être bon catholique . . . pour se faire protestant. — « Rome, dit-il avec horreur, est la ville des indulgences. » — Je répète avec amour : « Rome est la ville de l'indulgence ! » Que nous sommes loin d'entendre la même chose en articulant les mêmes mots !

— Vraiment, continue Coquelet, je ne vous comprends pas. — C'est l'avantage que j'ai sur vous, Coquelet. Je vous comprends, et je me comprends moi-même. — Mais que trouvez-vous de si beau dans cette indulgence plénière et perpétuelle à ramasser partout? — *Ramasser* et *partout* sont deux expressions larges, fils de Buloz! Rome tout entière contient moins d'indulgences pour moi qu'un seul numéro de la *Revue* n'en contient pour vous. Mais quand même nous pourrions ramasser partout l'indulgence, qu'y trouveriez-vous de si laid?

— Comment, reprend Coquelet, entrer dans une église, baiser une pierre, marmotter une patenôtre, faire une aumône de dix baïoques, et l'on est lavé de tout crime! — Hélas! Coquelet, ce serait bien commode, mais nous n'en sommes point là. Vous ignorez, mon ami; j'oserai même dire que vous êtes grossièrement ignorant! — Et moi, continue amèrement Coquelet, j'oserai dire que des sarcasmes ne sont pas des raisons. — Si fait, Coquelet. Mais quelles raisons vous faut-il? — Et quelles raisons peuvent justifier ce trafic des Indulgences qui vend le Paradis pour dix sous! — Voilà un sarcasme, Coquelet. Voulez-vous des raisons? — Allons, dit Coquelet, faisons un voyage dans l'absurde!

— Observez premièrement, Coquelet, qu'il y a les conditions de l'indulgence. Pour la gagner, il faut être en état de grâce, c'est-à-dire confessé, contrit, absous. Si vous voulez passer par là et vous mettre dans cet état, vous verrez que ce n'est pas rien, et que ni homme ni Dieu ne peuvent exiger

davantage d'un mortel. L'indulgence est une remise de peine au pécheur repentant. Refusez-vous à Dieu le droit de grâce? Notez que cette grâce que fait Dieu ne soustrait nullement le pécheur à votre juridiction. Elle vous laisse le droit de lui imposer l'amende, de l'envoyer aux galères, de l'envoyer à la mort. Ainsi l'indulgence de Dieu ne lèse point votre justice. — Mais vous le faites innocent devant Dieu! — Pas moi, Coquelet, mais le Pape; c'est-à-dire Pierre. Et Pierre ne fait pas cet homme innocent, il le fait quitte.

— Oui, reprend Coquelet, Pierre s'arroge ce pouvoir. Je trouve que Pierre, votre Pierre, à vous, tranche beaucoup du divin! C'est contre quoi ma raison se révolte. — Votre raison, Coquelet, pourrait avoir tort de se révolter. Elle a tort certainement de s'en prendre ici à Pierre, qui ne fait qu'user de ses latitudes légitimes. Pierre lie et délie. Mais abordons la théologie de l'indulgence. L'autre jour, l'évêque de Tulle nous la déroulait, et je suis en mesure de vous instruire: seulement il faut monter plus haut.

Le Verbe s'est fait chair. . . . Coquelet interrompt: — Mais. . . . — Je ne demande pas encore vos objections, mon ami; j'expose. Vous combattez sans connaître. Si vous voulez connaître, prêtez l'oreille.

En prenant l'humanité, non par abstraction, mais réelle et vivante, le Verbe l'a élevée jusqu'à lui et pour jamais, car Dieu ne fait que des choses éternelles et ne se diminue pas. Nous qui restons libres individuellement, nous pouvons nous

détacher, nous pouvons perdre l'avantage de cette parenté divine, nous ne pouvons détacher du Verbe l'humanité; et l'humanité ici, c'est toute la nature.

Écoutez saint Jean Damascène. Vous avez une pointe de panthéisme. Vos erreurs sont souvent des vérités que vous n'entendez pas, et vous vous empoisonnez avec des sucs divins: « La douce volonté du Père, dit le docteur oriental, a opéré le salut de l'univers dans son fils unique et a lié fortement toutes choses; l'homme, en effet, étant un petit monde dans lequel se nouent et s'enlacent toutes les essences, tant celles que le regard découvre que celles qui lui échappent, le miséricordieux vouloir du Créateur a fait que, dans son Fils le consubstantiel, il s'accomplît une union intime de la Divinité et de l'humanité, et par là l'union de toutes les choses créées, et que, de cette sorte, Dieu fût tout en toutes choses. » Ces vues, observe l'évêque de Tulle, sont familières; il n'est docteur traitant de l'Incarnation qui ne les propose, et saint Paul, le Docteur par excellence, les indique fréquemment. Ainsi, Coquelet, quand vous voudrez du panthéisme que vous puissiez comprendre, vous savez où il faut vous adresser.

Mais Dieu fait plus. Par la création de l'Église, les fidèles constituent un corps immense, prolongé dans le ciel, sur la terre et dans les lieux de purification que nous appelons le purgatoire. Triomphante, souffrante, militante, l'Église est une en ces trois états. Jésus-Christ en est la tête. Ainsi se trouve accomplie l'unité des hommes avec Dieu et des hommes les uns avec les autres. Unité

substantielle, par où les actes de l'humanité, libres et par conséquent méritoires, reçoivent un caractère divin. Le membre humain de l'Église conserve son individualité. Portion du corps mystique de Jésus-Christ, il a tous les bénéfices d'une vie d'ensemble; homme, il garde la prérogative, mêlée de péril et de gloire, de l'être responsable et libre. Ainsi ce corps de l'Église nous apparaît divinement humain. Dieu y verse la vie, l'humanité y fait éclater sa valeur. Laissé à lui-même, l'être humain n'aurait jamais gagné ce mode sublime d'existence, Dieu en fournit l'élément, en assure la durée, y donne place à la liberté de la créature.

Dans le corps, chaque membre concourt au bien de tous, et le bien général est le bien particulier de chacun. Saint Paul rendait sensible l'idée de l'Église par cette comparaison: l'Église étant le corps dont Jésus-Christ est le chef, dont les fidèles sont les membres, les bénéfices de la vie s'y partagent au profit de tous les incorporés. Laissez-vous seulement régir par la grande loi de ce corps qui est la charité; tout ce qu'il possède est à vous. Et vous à votre tour, vous apportez un contingent qui aide à la richesse des autres. Là est la doctrine des indulgences.

Le Verbe incarné a mérité pendant sa vie mortelle. Il a mérité surabondamment en Dieu. Il a payé sans rien devoir, infiniment au-delà du prix. Une larme de ses yeux, un mot de ses lèvres pouvaient suffire; il a épuisé le sang de ses veines, il a reçu le baiser de Judas, le soufflet du prétoire; il a subi les fouets, les crachats, le sépulcre, toutes les

ignominies dues au péché. Par ces excès, il a comme créé dans l'humanité une sorte de race nouvelle, douée d'une faculté d'amour sublime et jusqu'alors inouïe, la race des saints, qui veut et qui sait excéder comme lui, par amour pour lui, dans l'amour de cette humanité qu'il est venu sauver. Quoique ceux-ci ne s'estimassent, ni ne fussent pas sans péché, néanmoins, les yeux sur le chef adorable, ils ont souhaité de payer, s'ils le pouvaient, plus qu'ils ne devaient, et d'être « anathèmes » pour leurs frères. Qui dira qu'ils n'ont pas réussi à passer la mesure? Qui voudra croire que tant de martyrs, de vierges, de solitaires, de saints n'ont souffert que la juste peine de leurs péchés, et que Jésus-Christ a dédaigné ce pacte où leur amour a voulu l'engager, de l'imiter jusqu'à la mort et jusqu'à la croix pour être ses associés dans l'œuvre de la Rédemption?

Or il y a deux éléments dans le péché. Le pécheur se détourne de Dieu, il se tourne vers la créature. En se détournant de Dieu, il le perd; il est séparé, il est damné. Il s'est détourné librement; s'il meurt dans cet état, il reste séparé éternellement, comme celui qui s'est arraché les yeux reste aveugle. En se tournant vers la créature, il viole l'ordre; il y doit rentrer par les satisfactions de la pénitence. Mais s'il est damné, séparé à jamais de l'Église, séparé à jamais de Dieu, comment fera-t-il pénitence? L'ordre donc reste éternellement violé et se venge du violateur par une peine éternelle. C'est la peine du sens, corollaire de la peine du dam.

Tant qu'il vit, le pécheur qui s'est librement détourné peut librement revenir. La charité des fidèles prie pour lui, Dieu se remue en son cœur, mille grâces le pressent et assistent sa liberté affaiblie. Enfin il se souvient de Dieu, il le cherche, et puisqu'il le cherche, il le rencontre. Par les mérites de Jésus-Christ, Dieu lui remet la double peine éternelle, celle du dam, puisqu'il n'y a plus de séparation, et celle du sens, qui n'était éternelle qu'à cause de l'éternité de la séparation.

Cependant il reste quelque chose du péché, détruit par le pardon. Il reste les suites du péché. L'ordre a été violé, il n'est pas rétabli, il doit l'être. Mais le travail de réparation peut n'avoir pas l'énergie nécessaire, l'âme peut être retirée de ce monde avant d'avoir satisfait! Elle sera donc arrêtée au séjour d'expiation? Enchaînée dans le purgatoire, elle y devra donc subir une purification proportionnée à l'étendue du mouvement désordonné qu'elle a fait vers la créature? Non, par la miséricorde de Dieu. Ou la dette sera payée intégralement, ou diminuée immensément, parce que l'Église est un corps vivant plein de charité et de richesses. La loi des corps vivants met tout en commun entre les membres; du sommet de la tête à la plante des pieds, il y a communion et réciprocité. Or, dans le corps de l'Église, la tête et beaucoup d'entre les membres sont enrichis de satisfactions surabondantes. Cette opulence suffit aux détresses générales. Si la justice et l'ordre exigent des réparations, celui qui doit les fournir n'est pas sans famille. Il a des frères, il est partie

intégrante d'un vaste corps; sa gêne particulière est suppléée par la richesse commune. La justice exige une peine, la peine sera subie, subie par le coupable lui-même: il payera sur ce qui lui appartient et lui a été bien donné. Qu'importe la forme d'être sous laquelle il se présente! N'est-il pas dans la divine communion? pouvez-vous l'en exclure? C'est lui, lui-même que nous voyons apparaître dans l'unité, enrichi du fonds universel, soldant avec un trésor non usurpé, le trésor de ses frères les saints, le trésor inépuisable de son frère Jésus-Christ, le *trésor des indulgences* amassé et offert pour sa rançon.

Ainsi parle la théologie des indulgences. Elle ne craint pas, comme vous autres, étranges adorateurs de la nature humaine, d'ouvrir à l'homme la voie du crime en lui montrant la facilité du pardon. Elle se fie à de meilleurs instincts. Le christianisme, que vous dites si injurieux à la nature humaine, lui fait constamment un honneur que vous lui refusez toujours. Il l'unit à Dieu, il trouve en elle des éléments de cette union, des aspirations à cette gloire. Il croit que l'homme, réintégré par l'absolution, dégagé par l'indulgence, n'étant plus tenu au travail de la vertu à titre de justice, s'y portera plus vaillamment par l'amour. Le dogme des indulgences n'est pas l'abri de la paresse, il est le dogme des douces condescendances envers la fragilité humaine, l'invitation la plus persuasive à la perfection.

Quant à la manière dont Pierre distribue l'indulgence, Pierre est en cela, comme dans tout le reste,

le vicaire de Jésus-Christ, du pasteur de la brebis perdue, du père de famille qui envoie par les chemins et les haies ramasser les vagabonds pour les faire asseoir à sa table; le vicaire du quêteur d'amour qui appelle les malades, les affamés, les altérés, et qui va lui-même aux Publicains et aux Samaritains; le vicaire du prodigue, par qui le ciel est promis en récompense d'un verre d'eau.

Ainsi fait Pierre, et Pierre fait sa charge en faisant ainsi. Il est l'Ange qui remue la piscine, afin que les malades y trouvent la guérison. Il est préposé au trésor du Christ, non pour le garder avarement, mais pour le répandre; et en le répandant, il l'accroît, comme le semeur accroît le froment qu'il jette à main pleine dans une terre bien préparée. Ne l'accusez donc pas de trancher du divin, car il sait qu'il ne tire rien de son fonds et que ce n'est pas lui qui donnera l'accroissement. Il dispense des mérites, il ne les crée pas; il administre des trésors de façon qu'ils multiplient, mais ce n'est pas par lui qu'ils multiplient. Voilà ce qu'il fait, ce qu'il enseigne, ce que nous croyons.

Et ne l'accusez pas non plus de prodigalité. Sa main large et généreuse, et qui doit s'ouvrir toujours pour épancher toutes les largesses du pardon, est nonobstant prudente. Le Pape n'accorde pas le bienfait de l'indulgence plénière sans prescrire des pratiques satisfactoires. La prière, le jeûne, l'aumône, ternaire sacré, sont requis comme moyens d'une nécessité absolue et opposent leur rigueur aux violences du ternaire impie. Il y a trois concupiscences dans le cœur humain. Contre

l'orgueil est décrétée la prière qui abaisse l'esprit devant Dieu; le jeûne vient dominer la chair encline aux voluptés; l'aumône gagne des victoires sur l'avarice. Avant donc de s'approprier les libéralités divines, il a fallu réaliser par des actes une profession de foi sur l'ensemble de la péni tence. Les dons de Dieu ne sont pas livrés sans discernement.

Si vous me dites que les indulgences peuvent être mal acquises, je répondrai qu'alors elles ne sont pas acquises du tout. Tant pis pour ceux qui n'y mettent pas le prix! Ils ne veulent rien payer, ils n'achètent rien. On ne trompe pas Dieu. Mais imaginez un peuple entier voulant gagner l'indulgence plénière, c'est-à-dire accomplir toutes les conditions qu'il faut! Vous parlez volontiers de moraliser le peuple. Que sauriez-vous proposer de plus efficace, et que rêvez-vous de plus grand?

Et considérez aussi, considérez en votre cœur cette beauté, cette grandeur et cette vertu qui naissent du dogme des indulgences combiné avec la piété et la charité pour les morts. J'ignore à quel point vos idées philosophiques et humanitaires vous ont fait protestant. Cependant, parce que vous êtes de juste et affectueuse nature, j'estime que vos défunts n'ont pas tous péri dans votre cœur. Je crois qu'il vous serait doux de leur donner autre chose qu'un vain tombeau bientôt abandonné, qu'un souvenir moins durable encore, non moins stérile. Mais si vous ne priez pas et si vous ne satisfaites pas pour les morts, que pouvez-vous pour eux? Force vous est de dire

qu'ils n'ont besoin de rien, et par là vous faites au genre humain le grand dommage de nier toute justice, ce qui va plus loin que tout abus possible des indulgences; vous faites aux morts le grand dommage de leur refuser tout secours. Ils n'ont besoin de rien? En êtes-vous sûr?

Nous autres catholiques, nous ne permettons pas à la mort ces envahissements souverains, nous ne lui laissons point ces proies entières. Persuadés que nos défunts sont vivants, nous prions pour eux, nous satisfaisons pour eux, le dogme des indulgences ne nous permet pas de rester oisifs. En offrant une action si puissante à notre tendresse, il nous sollicite puissamment aux actes de vertu par lesquels seuls nous pouvons l'exercer. De là, sans parler du reste, tant de fondations pieuses pour les âmes du purgatoire. Calculez, si vous le pouvez, ce que cette croyance a fait couler d'huile et de vin sur les plaies des blessés de ce monde, combien elle a recueilli de malades, combien elle a nourri d'indigents.

Calculez combien elle a gardé d'âmes encore engagées dans le combat terrestre. Pour puiser au trésor sacré et remplir cette fonction d'intermédiaire entre la miséricorde divine et la détresse de l'âme du purgatoire, une seule condition est nécessaire, mais la nécessité en est absolue: nous devons gagner nous-mêmes l'indulgence que nous appliquons. A porter cette richesse il faut des mains pures.

Quand nos mains sont pures, elles sont magnifiquement transformées; elles deviennent le vase

qui peut répandre à larges ondes l'eau du rafraîchissement; cette eau implorée dont une goutte eût été au mauvais riche plus précieuse que tous ses biens et plus délicieuse que toutes ses voluptés. Imaginez un désert de sable, où vos meilleurs amis, dévorés de fièvre, sans abri sous un soleil brûlant, demandent une goutte d'eau que personne ne leur apporte, un souffle frais qui ne se lève jamais: et tout à coup voici qu'il vous est donné de courir vers eux, non plus avec une goutte d'eau, mais avec un vase profond et rempli et que vous pourrez remplir toujours, et cette eau leur rendra la force, et la vie, et la liberté. Certes, vous tendrez les mains et vous courrez, veillant à vos pas, de peur que le vase ne laisse échapper l'eau salutaire et qu'elle ne soit misérablement perdue.

Ainsi nous pouvons, par la prière et par les bonnes œuvres, descendre dans ce formidable purgatoire, théâtre de douleurs inénarrables; ainsi, avec l'indulgence gagnée par nous, transmise par nous, nous y pouvons faire pénétrer le rafraîchissement, nous y pouvons même porter la délivrance. Nous avons l'espoir, que dis-je, nous avons la certitude de réparer par ce moyen le mal dont nous avons été peut-être l'objet ou la cause. Jugez de l'empire de cette pensée sur les meilleurs et les plus profonds sentiments de l'âme humaine.

— Oui, dit Coquelet, je ne le nie pas, il y a là quelque chose de grand et de beau. Mais enfin. . . . — Ami, nous voici au seuil de Saint-Pierre; si vous le permettez, je n'entendrai pas vos objec-

tions maintenant. Entrons, et soyez bon pour moi. Pendant que vous regarderez ce qu'il vous plaira de voir aujourd'hui, vous me laisserez prier un moment pour mes défunts à la chapelle de la *Pieta*, un moment pour ma famille devant le Saint Sacrement, un moment pour moi aux pieds de saint Pierre, un moment pour vous à la Confession. Et combien je voudrais que ma prière fît descendre l'indulgence sur les miens vivants et morts, et sur moi, et sur vous!

XI

SAINT-PAUL HORS LES MURS

J'HÉSITE à parler de Saint-Paul. Je m'y trouve gêné. Il me semble que je ne suis pas là tout à fait où l'on me dit, dans la basilique consacrée au frère de Pierre, au Docteur des nations. Ce m'est un vif déplaisir que cette grande œuvre, poursuivie avec tant d'amour, prête si fort à la critique. Pie IX a largement ouvert le champ aux arts, mais il n'a point trouvé d'artistes. Sous ce rapport aussi, son règne est cruellement victime de l'*italianisme*. S'il avait pu choisir dans le monde, quoique le siècle tout entier soit pauvre partout, la misère ici apparaîtrait moindre. Il a fallu tout livrer aux stériles Italiens, et ils ont étalé leur stérilité. Elle est radicale. Le mieux n'est que bien, le médiocre abonde, le mauvais déborde, et le tout enseigne à quel point les modèles sont impuissants lorsque Dieu ne donne plus le souffle. Pauvre humanité, qui croit qu'elle

peut ce qu'elle veut! Jamais la société ne s'est tant appliquée à la fabrication de l'artiste, jamais peut-être le véritable artiste, le créateur, n'a tant manqué. Nous voyons rebâtir Paris sans qu'il se révèle un architecte, et toute l'Italie, pleine de toutes les merveilles, n'a pas même un copiste adroit.

Donc, il le faut avouer, Saint-Paul hors les murs se ressent de cette réprobation qui refuse au siècle présent le souffle de l'art créateur. A l'extérieur, c'est laid d'un manière étonnante, plus laid que la plupart de nos constructions parisiennes; laid de la pire laideur, la laideur sans caractère. Avons-nous devant les yeux un grenier à fourrage, une manufacture, une gare? Le développement en est considérable en tous sens, et il n'y paraît en aucun sens. Cela ne s'étend, ni ne monte, ni ne sourit, ni n'est sérieux, ni ne parle. La seule idée qui s'éveille à la longue, est celle de l'immensité mesquine. Un géant gauche, grêle, et ramassé, et sans visage! Comparé à ce rien, notre nouveau Louvre, avec ses singeries de l'abondant et du grandiose, semblerait presque un enfantement de génie.

L'intérieur de la basilique atténue le pitoyable effet du dehors. C'est si vaste, si riche, d'un ensemble si correct, qu'on éprouve d'abord une sensation de la grandeur, presque de la majesté. L'arc et la mosaïque, restes de l'ancien édifice, répandent cette bénignité auguste, ce sourire ineffable et divin dont s'éclairent tant d'églises de Rome, entre autres Saint-Pierre, Saint-Jean de Latran, Sainte-Marie Majeure, Sainte-Croix de

Jérusalem, Sainte-Cécile, etc. Mais on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il manque beaucoup de choses, et surtout le *je ne sais quoi*. Ce je ne sais quoi, c'est peut-être la gravité, peut-être tout simplement l'ancienneté. Il y a trop de jour, trop de marbres aux couleurs vives et parfois aiguës; la ligne est trop roide. Cette ligne rigoureuse jure dans la maison de Dieu. Elle apporte la sécheresse là où doit dominer l'amour; elle exprime partout la contrainte, le carré, le fini; elle est un contre-sens. L'architecte a oublié que notre Dieu nous embrasse, et que sa loi n'est pas toute, tant s'en faut, dans le Décalogue: « En Jésus-Christ est apparu l'amour dont Dieu nous aime. C'est Dieu qui nous a aimés le premier, et il a envoyé son Fils comme la victime de propitiation pour nos péchés. Et nous avons connu et cru l'amour que Dieu a pour nous. » L'architecte d'une église devrait lire et méditer saint Jean, autant pour le moins que Vitruve. La ligne grecque ne peut avoir d'expression pour le sentiment qu'il a plu à Dieu de créer entre l'homme et Lui.

Heureusement que Saint-Paul n'est pas construit pour un jour. Il ne sera jamais beau, mais le temps y mettra la main. Le temps ôtera cet éclat de nouveauté; il amènera l'histoire, il bâtira des tombeaux, il indiquera des corrections heureuses. La prière fait la physionomie des églises, comme la pensée fait le visage humain. Lorsque quelques générations auront prié dans Saint-Paul, ce ne sera plus le même lieu. Là où nous ne voyons que des marbres, nos neveux sentiront la vie.

Dès à présent, elle n'est pas totalement absente. Après le mécompte que fait éprouver l'insuffisance de l'art, on admire la conception que cette insuffisance a trahie; malgré la froideur de l'édifice, on se sent réchauffé par l'amour qui le voulait si beau et qui l'a du moins si magnifiquement orné. La grande langue des inscriptions fait éclater son éloquence suprême. Quelques mots chantent tout le poème apostolique. Quelles paroles que celles-ci, qui sont gravées sur le tombeau: *S. Paulus apostolus et martyr!* Sur l'autel inférieur de la Confession, qui domine la pierre sépulcrale, on entend l'Apôtre lui-même: *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum.* C'est Paul tout entier et le Christianisme tout entier. Sur la frise du baldaquin, Jésus-Christ et son Église élèvent en commun la voix pour donner à l'apôtre et au martyr toute sa gloire: *Tu es vas electionis, sancte Paule apostole, prædicator veritatis in universo mundo.* Vase d'élection, rempli des grâces de Dieu, martyr de la vérité, prédicateur de la vérité dans tout l'univers, prince éternel de Rome! C'est lui qui disait: « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix. » Et voilà la gloire qui est donnée à ce fier et doux contempteur de la gloire humaine. Nul nom d'homme sur la terre n'est au-dessus de son nom. Il est donc vrai que cette gloire même que les hommes recherchent par-dessus toute chose n'est pleinement donnée qu'à ceux qui la méprisent, et que Dieu la réserve premièrement aux siens. Paul supplicié comme un séditieux obscur, fut enterré ici par la piété d'une femme et de quelques disciples cachés; et depuis

que ce lieu désert est enrichi de sa dépouille, rien n'a pu faire que ce lieu désert ne fût grand, illustre et sacré, et que l'amour du monde ne l'ornât d'une magnificence indestructible. Les armes y ont passé, l'incendie y est venu, la fièvre y demeure, aucune population n'y peut vivre, mais la prière n'en peut être chassée. Elle y apporte les matériaux précieux, elle y enfouit des trésors, et une église y fleurit, signe de cette vie triomphante qui, un jour, en un moment, en un clin d'œil, *in ictu oculi*, éclatera par la résurrection universelle: « Et maintenant, ô mort, où est ta victoire? »

La basilique de Saint-Paul a été incendiée et ruinée en 1823, époque d'affreuse indifférence. Le trésor pontifical était épuisé. La reconstruction ne fut pas moins immédiatement décidée. Grégoire XVI avança l'œuvre, Pie IX en a vu l'achèvement. Les nations européennes ont fourni quelques secours, La Russie a donné des blocs de malachite, l'Égypte des colonnes d'albâtre oriental, la Sardaigne des colonnes de granit, la France un peu d'argent; Rome a fait la grande dépense et la grande magnificence. S'il l'eût fallu, elle eût suffi à tout toute seule; elle eût attendu des siècles, et rien n'aurait manqué. L'amour est plus fort que la mort. Dans le pavé de marbres choisis, on remarque des ronds de porphyre d'immense dimension dont chacun coûte une grosse somme: il n'en a pas été économisé un seul. Les médaillons en mosaïque de tous les papes, qui occupent la frise, rendant à Paul la visite que Paul fit à Pierre, n'ont pas été diminués d'un pouce, en considération du

prix auquel ils devaient revenir; l'idée était belle, elle a été exécutée.

A ce propos, plusieurs observent qu'il ne reste dans la frise qu'un petit nombre de places vides après Pie IX, et que ce hasard des dimensions de l'édifice correspond à la prophétie fameuse dite de saint Malachie, où l'on voit une annonce de la fin des Papes, et par conséquent de la fin du monde; mais je pense que l'on trouvera sans peine l'emplacement nécessaire pour une suite plus ample. Et s'il n'y a pas de suite, le dernier pape, jusqu'au dernier jour de sa liberté, prendra soin de bâtir, de relever et d'orner les églises, attendu qu'il dira comme les autres: « Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison. » Et si le monde est tellement près de sa fin, quel meilleur emploi peut-on faire de l'or, de l'argent et des pierres précieuses?

Dans la basilique de Saint-Paul, il y a une chapelle de saint Étienne. Elle est située près de l'autel de la Conversion. Paul, accusateur d'Étienne devant la Synagogue, présidait à son supplice; et Étienne mourant priait pour Paul et pour ses autres bourreaux, disant: *Seigneur, ne leur imputez pas ce péché!* Jetez, jetez vos pierres, lapideurs des saints de Dieu! vous n'empêcherez pas qu'ils vous jettent leur sang, et que ce sang vous baptise!

XII

LA BÉNÉDICTION A SAINT-JEAN DE LATRAN. — MOUVEMENT DES ESPRITS

Toutes les portes sont ouvertes, tous les trésors sont exposés, tous les sanctuaires se remplissent de ceux qui se peuvent appeler les vivants, et nous rencontrons chaque jour le Père des vivants, le Saint-Père! Rome prend pour elle-même et donne à ses hôtes une sorte de vacance générale des maux du présent et des angoisses de l'avenir. Le Pape resplendit, les cœurs en sont illuminés. Quant à décrire les fêtes, il faudrait le pinceau; mais le pinceau serait forcé d'omettre l'essentiel, ce rayonnement ineffable dont l'amour couronne la beauté. L'or, la pourpre et les pierreries ne reçoivent point du soleil tant d'éclat.

Hier, jour de l'Ascension, le Saint-Père a donné la bénédiction solennelle du haut de Saint-Jean de Latran. Au sein de la foule frémissante, il y avait deux cents évêques. Le Pape, se rendant à l'autel, les a trouvés à genoux. Il les a bénis, *Pasce oves!* Après la messe, il a paru à la *loggia* extérieure, revêtu de ses ornements symboliques, revêtu de sa majesté incomparable, revêtu de notre amour. Cent mille personnes étaient sur la place et s'y mouvaient à l'aise. Plusieurs régiments, rangés dans un coin, ne paraissaient qu'un peloton. Les monuments, les montagnes, la vaste campagne inondée de lumière, semblaient attentifs comme les

hommes. Parmi tant de merveilles, tous les yeux ne voyaient que le Pape; parmi tant de langages, il n'y avait de pensée que pour lui; tout faisait silence pour entendre sa seule voix. Sa voix s'éleva, douce, forte, mélodieuse, immense. Il étendit les bras; cent mille têtes se courbèrent sous la rosée de bénédiction qui tombait de la croix vivante; cent mille voix répondirent par une acclamation d'amour. Voilà le matériel. Ce que voyait et ce qu'entendait l'amour, qui le dira? Qui dira ce qu'ajoutaient le lieu et l'heure? Un torrent de pensées roule dans ce lit des grands souvenirs du monde. Le Latran, Constantin et Charlemagne prosternés, l'Église présente! et en même temps, de l'autre côté des montagnes, à portée presque de la voix et du regard, Attila!

Mais, je le répète, sans ignorer le péril, on ne veut pas maintenant le voir. On lui dit d'attendre, de nous laisser entière la joie de ce moment. Les sicaires n'osent rien entreprendre qui la puisse troubler. Elle semble à beaucoup d'entre nous le pressentiment d'un triomphe prochain. Pourquoi pas? Après tout, Dieu seul a le secret de l'avenir, et s'il permet à l'ennemi de mener souvent les hommes, lui seul mène les événements. Laisser faire lui est comme autre chose un moyen de vaincre. Lorsque nous le savons présent et nous en remettons à lui dans la vigueur de la foi, nous nous défendons assez. Il se charge du reste. Qui a mesuré le rempart qu'élève incessamment l'esprit de prière? Qui connaît la trempe des armes que tous ces prêtres emporteront du tombeau des Apôtres et des martrys? A côté de

moi, sur le parvis du Latran, pendant la bénédiction, était prosterné le curé d'une assez froide ville. Il se releva tout en larmes. — « Ah! s'écria-t-il, si ma paroisse était ici, elle se convertirait tout entière! » Bon prêtre, ces paroissiens pour qui vous avez tant prié entendront votre voix rajeunie, ils verront vos pleurs, et leurs cœurs s'amolliront.

En dehors de ces majestueuses scènes, il y a un spectacle et des surprises de tous les instants, qui tiennent le cœur dans une allégresse perpétuelle. On rencontre des amis que l'on croyait loin, on fait des amitiés nouvelles, on aborde des hommes dont on ne connaissait que le nom et les œuvres, et que l'on trouve dignes du respect affectueux qu'on leur avait voué. Rien dans le monde ne donne l'idée des conversations nettes, sincères, profondes qui se lient tout de suite ici entre des interlocuteurs qui ne s'étaient jamais vus. On s'éclaire et l'on s'entend; on se reconnaît ouvriers de la même œuvre, animés des mêmes désirs. Je me convaincs de plus en plus qu'il n'y a d'hommes que dans l'Église, et que nulle part ailleurs il n'existe une main qui soit capable d'autre chose que de détruire, ce qui est la chose, avec quelque succès qu'on l'opère, la plus souverainement digne de mépris.

C'est ici, où l'esprit de destruction dirige son principal effort, que l'on éprouve bien ce mépris raisonné, profond, solide et absolu pour l'ouvrier de destruction. On voit son orgueil, sa bassesse, sa méchanceté, son ineptie; on voit sa brutalité, son mensonge, sa haine stupide du beau, du vrai et du bien. Il en veut au Pape, parce que le Pape est le

vicaire de Jésus-Christ; il en veut à Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ est le sauveur de l'humanité. Nulle autre lumière ne peut expliquer la Révolution et rendre compte de ses entreprises. La Révolution, dans son intime, est la haine, l'abjecte haine du bien. Quiconque n'a pas au cœur cette haine irrémédiable, finit tôt ou tard par se convertir, se range du côté de l'Église et veut au moins mourir à ses pieds. On a toujours vu de ces retours, ils attestent la noblesse de l'âme humaine. Mais il y a des âmes à jamais dégradées, à jamais sourdes et vouées au mal. Elles font le mal pour se venger du bien qui éclaire leur perpétuelle ignominie. Car il n'est pas permis à ces tristes âmes d'être contentes d'elles-mêmes; et le rayonnement de la paix, qu'elles ne peuvent éteindre au front du juste leur inflige une torture plus cruelle et plus durable que toutes celles qu'elles lui font subir. Je lis parfois les correspondances qui sont envoyées de Rome aux journaux révolutionnaires. Il s'y révèle une rage dont on ne croirait pas susceptibles des esprits placés dans de si mornes régions. Manifestement, notre vue et notre vie oppriment les malheureux qui écrivent cela. Nous marchons sur eux quand nous entrons dans nos églises; et, quoiqu'ils puissent en franchir avec nous le seuil, ils sentent néanmoins qu'ils restent à la porte, qu'ils n'entreront pas. Ils voudraient détruire ces temples, d'où nous revenons, l'âme éblouie de choses qu'ils n'ont pu voir, enivrée de parfums qu'ils n'ont pu respirer.

XIII

VENGEANCE DE COQUELET

J'AI apporté les critiques du *Parfum de Rome* pour les relire et me corriger. Mes Aristarques sont de deux sortes; les uns s'avouent antichrétiens, les autres se déclarent fidèles. Tous se sont rencontrés dans le même sentiment : ils me reprochent d'avoir très mal défendu la cause de la Papauté ; — mais ils me semblent peu compétents.

M. Edmond Schérer, jadis homme d'église à Genève, ayant trop lu les Allemands, s'est malheureusement mis en tête que l'Humanité est Dieu. S'il le croit bien, j'ose dire qu'il le prouve mal. Il m'expulse de la Divinité, c'est-à-dire de l'humanité, chose excessive, sur laquelle il devra ouvrir les yeux. Tôt ou tard, il devra conclure que si je ne suis pas Dieu autant que lui, il n'est pas plus Dieu que moi. C'est où je l'attends. Un homme qui s'est surpris à s'adorer et qui a eu la fortune d'en revenir, ne peut plus que chercher à se préserver et à préserver les autres d'une pareille aberration. Cela mène à Rome.

Dans l'état présent de sa raison, M. Schérer réprouve ma tendresse pour le vicaire de Jésus-Christ. Il assure que « mon enthousiasme ne baisserait point quand même Pie IX serait un Borgia. »

J'étudie l'histoire ailleurs que dans les livres où M. Schérer veut uniquement la trouver, et je ne peux par conséquent me flatter de partager ses

idées sur le pape Alexandre VI. Mais enfin, si ce pape était à mes yeux l'homme que peignent les légendaires de la libre pensée, M. Schérer connaît déjà mon langage. Il a cité comme un trait de rare sauvagerie l'apostrophe au prêtre qui trahit l'Église (livre VI, ch. v). Ainsi je parlerais du pape prévaricateur.

En appliquant cette page à un docteur alors fameux et que l'on voulait rendre populaire, M. Schérer l'a chargé d'un poids que je ne lui destinais point. J'avais écrit avant que l'infortuné tombât et je pensais à un autre, resté obscur en dépit de ses efforts pour conquérir la notoriété de l'infamie.

Du reste, je n'ai pas un doute ni un scrupule sur les sentiments qu'il faut marquer aux traîtres. L'Esprit-Saint lui-même a dicté l'anathème: « Répandez sur eux votre colère! Que leur maison devienne déserte, que nul hôte n'habite sous leur tente! qu'ils ajoutent iniquité sur iniquité, qu'ils n'entrent point dans votre justice, qu'ils soient effacés du livre des vivants! » C'est le cri de la conscience humaine. En tous pays on fusille les déserteurs. Dans l'Église pourtant, il y a un recours en grâce. Par l'absolution, le déserteur peut être réintégré, et nos malédictions l'exhortent encore au repentir; s'il s'obstine, l'enfer est fait pour lui.

J'ai trouvé un détracteur aussi zélé que M. Schérer et non moins protestant, dans une certaine *Revue* éditée aux dépens d'un certain libraire « penseur. » Ce second critique signe *H. de L . . .* L . . . est un nom de guerre, et l'H. initale signifie

selon les uns *Hector*, selon les autres *Hécube*. Je penche pour Hécube, parce que le critique aime fort à égratigner.

H. fait longuement mon portrait, sans se gêner d'avouer que la délicatesse de son goût et la délicatesse de sa conscience ne lui ont guère permis de me lire : « Les éclaboussures de cette plume (la mienne) trempée un peu partout, dans le ruisseau *comme* dans le bénitier, rejaillissent au visage, et tout en lisant, *on* sent peu à peu et quoi qu'*on* fasse, que la passivité débonnaire du lecteur fait place à cette rage impuissante de l'homme qui subit un affront dont il ne peut demander raison. Le fauteuil *où l'on s'est* étendu pour lire avec les intentions les plus impartiales, devient un pilori *où l'on s'est* exposé volontairement aux projectiles de je ne sais quelle dévotion (je supprime un adjectif trop *hommasse*) et l'*on* sort de cette lecture fortifié dans tous ses préjugés, confirmé dans ses rancunes les plus aveugles. Que peut gagner l'esprit à un pareil exercice de patience, et, dans l'intérêt même de la tolérance, ne vaut-il pas mieux s'*en* abstenir ? »

Voilà ce qui s'appelle sentir vivement ; mais avec un tempérament si prompt, notre H. devrait s'abstenir de la critique. Si j'avais les nerfs à ce point susceptibles, quel libre penseur pourrait espérer de me convertir jamais à la libre pensée ?

Au point de vue de la façon, ces airs de traîne-rapière, ces métaphores de « plume trempée dans le ruisseau, » de « fauteuil-pilori, » etc., ne me semblent pas d'un goût châtié. Vos ongles, Hécube, sont peut-être un peu longs !

Arrivant à mon livre, Hécube insinue que je n'ai point su recueillir le vrai parfum de Rome. Cet endroit m'a intéressé. L'ouvrage ne serait que « le mélange irritant et fade de l'odeur de bouquins de l'histoire ecclésiastique, de *vieil encens laïque* (?), de journaux sortant de la presse, de *chairs d'hérétiques brûlés* (?), et enfin de cette boue de ruisseau de Paris dont l'auteur semble avoir emporté une provision dans la ville éternelle, afin de la lancer de là au visage de ses adversaires. » C'est obscur; néanmoins j'entrevois ce que le critique veut dire. Mais le vrai parfum de Rome, qu'est-ce? Ah! voilà le point difficile. Pour plaire à Hécube, il faut que je lui rapporte de Rome, la prochaine fois, « cet arome subtil de la mort qui s'échappe des urnes brisées que tient encore dans ses mains débiles la Niobé des nations! ! ! »

Or maintenant, suez, graves auteurs. . . .

Hécube ne tolère aucune épigramme contre les chemins de fer, et je suis tancé vertement pour avoir décrié ce mécanisme. Elle demande ce qui m'empêche de voyager à pied, puisque je crois que c'est la condition de produire des chefs-d'œuvre? Je n'avais pas prévu l'argument et je suis quinaud. Selon Hécube, « saint Thomas d'Aquin, Bossuet, Madame de Sévigné, Corneille ou *leur équivalent dans les temps actuels* ne sont point incompatibles avec les chemins de fer. » Cela me fait vraiment plaisir. Du reste, je ne l'avais pas nié, quoique je cherche encore « l'équivalent » de Madame de

Sévigné dans « les temps actuels » comme dit élégamment Hécube.

Et à propos d'élégance, Hécube fait mine d'égratigner ma grammaire. De l'un des « équivalents » que ce temps-ci oppose aux grandeurs d'autrefois, j'ai dit: « Quelle sorte de mérite voulez-vous *qui* se cache sous cette sorte de figure? » Hécube souligne ce *qui*, et le fait suivre d'un *sic*, montrant qu'elle le juge incorrect. Abandonnez-vous moins à votre génie et fréquentez davantage les classiques français, Hécube; vous y trouverez ce *qui* dont vous êtes effarouchée.

Hécube me reprend aussi, toujours très vivement, sur la « brute polytechnique. » A cause de ce mot, elle atteste que je veux détruire les sciences. Rasseyez-vous, m'amie. Dieu se déclare le Dieu des sciences; donc la science et les sciences sont en elles-mêmes d'excellentes choses. Mais la brute polytechnique qui prétend refuser la science à Dieu et Dieu à la science, est une très sotte et très pernicieuse création de l'orgueil humain. Accordez cela, je vous supplie; je ne m'en saurais passer.

Pour terminer, Hécube réclame sur Socrate. Parce que je ne crois pas tout à fait au Socrate de la légende, elle doute, avec M. Schérer, que je puisse croire à l'existence de Jésus-Christ, et mon scepticisme, dit-elle, n'est pas moins remarquable que ma foi. Je réponds: Comment! Vous n'admettez aucun doute sur la légende de Socrate et vous niez l'histoire du Christ? Votre foi n'est pas moins remarquable que votre incrédulité!

Surchargeant le raisonnement de M. Schérer, Hécube ajoute: « Si la ciguë ne prouve rien, que devient l'argument du martyre? » Quand vous voudrez, Hécube, imaginer les considérations où vous entreriez s'il vous était proposé de boire la ciguë pour affirmer l'ensemble des croyances que réunit la boutique de votre éditeur, aussitôt vous saurez ce que devient l'argument du martyre. Et daignez agréer, Madame, les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble serviteur.

Une autre dame, qui se nomme, mais dont je ne me permettrai pas de rabattre la voilette, a fait imprimer 16 pages in-8°, où elle venge la philosophie, la science, le chemin de fer, le fil télégraphique, la brute polytechnique, Judas, Coquelet, etc. Ses arguments sont ceux des précédents critiques; le style est notablement inférieur, et j'en suis mortifié, parce que cette dame travaille dans les petits bons livres. Voici un échantillon de sa manière: « Je devais nécessairement être tentée de lire le *Parfum de Rome*. Cette tentation m'a coûté cinq francs cinquante centimes. Hélas! que ne les ai-je employés d'une manière plus utile! Je n'aurais pas éprouvé une déception et je n'écrirais pas cette lettre: car je ne me le dissimule pas, je fais une sottise en l'écrivant. »

Elle dit des choses moins sensées, mais elle ne les dit pas mieux.

Les intentions de cette dame sont d'ailleurs louables. Elle en a un certificat de mon ami Coquelet.

Coquelet s'est converti. Seulement, comme je l'avais prévu, Coquelet catholique est toujours Coquelet et me reste contraire. Je le retrouve dans un journal religieux, sous le pseudonyme de Martin d'O . . . Armé de l'aiguille à tricoter de la dame aux cinq francs cinquante centimes, il me fiert terriblement.

J'ai beaucoup traduit Coquelet, je le laisse ici s'exprimer dans sa langue naturelle.

« Madame *Émilie* ***, qui s'est fait connaître par des ouvrages dont elle a banni les passions violentes, et dans lesquels respirent les sentiments religieux les plus profonds et le plus parfait catholicisme, a cru devoir, dans l'intérêt même du catholicisme, protester contre l'ouvrage intitulé *le Parfum de Rome*, dans une lettre qu'elle adresse à l'Auteur. Le *Parfum de Rome* a contre lui la conspiration du silence des journaux ennemis des croyances de cet écrivain, et des journaux qui partagent ces croyances, parce que ceux-ci ont trouvé leur cause mal plaidée. L'*Ami de la Religion* vient prouver à Madame *Émilie* *** qu'il ne fait pas de calculs systématiques consistant à ignorer un livre parce qu'il déplaît. Il a pour principe de ne forcer ni l'éloge ni la critique à l'égard des écrivains religieux, comme envers ceux qui ne le sont pas. La modération a une position admirable pour dire la vérité à tout le monde, et je ne sache pas de vérités plus saisissantes, plus poignantes que celles qui viennent d'elle. »

Voyons comment Coquelet va me percer du poignard de la modération, lequel est toujours l'aiguille à tricoter de la redoutable Émilie:

« Madame Émilie *** dit à l'auteur du *Parfum de Rome : Je vous ai toujours connu acerbe, violent, paradoxal, équivoque,*[1] *rageur, injuste, et je vous pardonnais tout cela. Mais comment vous pardonner le* Parfum de Rome, *où l'on*

[1] La dame a écrit *cynique ;* je ne sais pas pourquoi mon honorable ami la corrige. S'il recueille cet article dans ses œuvres complètes, je le prie de restituer le texte de la dame. J'aime mieux *cynique* qu'*équivoque*, et quand Martin Coquelet saura sa langue, il s'expliquera mon goût.

trouve tous vos défauts moins le talent qui les fait excuser. Dans son irritation, Madame *Émilie* *** pince et mord M. Veuillot partout où elle peut, mais avec un esprit, une grâce et un charme infinis. »

Il est certain que cette dame est gracieuse, mais Coquelet, qui la reproduit, a bien son charme propre. Écoutons encore:

« L'auteur du *Parfum de Rome* reproche au Piémont l'impiété de son agression: il était dans le vrai; mais après avoir dit que Victor-Emmanuel s'attaque à Dieu même, il ajoute, qu'on *lui ôte* (à Dieu!) *son petit domaine réservé, sa petite couronne temporelle !* L'auteur de la brochure, indignée de ce langage, de s'écrier que Voltaire n'eût pas mieux dit.

« Un des objets de la colère de l'écrivain, c'est le télégraphe électrique et les chemins de fer. Il regrette le temps où l'on allait à pied à Rome en chantant des cantiques. Qui vous empêche de vous donner encore ce plaisir? lui dit Madame Émilie ***. Il reprend que la liberté est pendue aux poteau du télégraphe électrique, la spirituelle dame lui répond que ce n'est pas sa plume qui l'en détachera.

« Il affirme que saint Thomas n'eût pas écrit la *Somme* s'il avait voyagé en chemin de fer, que l'*Imitation* n'a pas été composée en wagon, et qu'avec les voies ferrées nous n'eussions pas eu les chefs-d'œuvre d'Homère, du Dante et de Shakspeare. Ceux à qui il faut de l'impulsion pour penser n'en manquent pas à coup sûr, dans les chemins de fer, et à ceux qui ont besoin de repos et de temps pour écrire, le chemin de fer leur en procure plus vite que le coche et les vieilles messageries. Nous n'aurions trouvé à opposer que cette réponse banale; l'auteur féminin de la lettre en imagine une beaucoup meilleure: « La vapeur serait-elle fatale, dit-elle, au génie? Et serait-ce parce que vous avez voyagé en chemin de fer pour aller recueillir les *Parfums de Rome* que vous avez fait un livre si médiocre? »

Ici Coquelet marque un léger dissentiment avec la dame et fait un moment cavalier seul:

« Nous voulions finir là, mais il nous revient en mémoire un mot de Madame Émilie *** que nous ne devons point passer sous silence. Nous trouvons très exagéré celui

d'un prêtre cité par elle: Que M. Louis Veuillot et les hommes de son école ont fait plus de mal à l'Église que ne pourraient lui en faire dix siècles de philosophie voltairienne et d'hérésies. Non, le catholicisme est trop fort pour que de leurs faibles mains quelques hommes parviennent à secouer aussi dommageablement un si grand arbre. Le catholicisme est à l'abri de ses plus furieux amis comme de ses ennemis les plus implacables. Mais voici ce que nous tenions à citer: « Un protestant, dit Madame Émilie ***, insista pendant un an pour faire recevoir l'*Univers* dans un cercle littéraire dont il faisait partie. Il eut à vaincre une forte opposition, enfin il réussit. Expliquez-moi, lui demanda Madame Émilie ***, pourquoi vous, protestant, avez pris tant de peine pour faire admettre dans votre cercle ce journal catholique. — Cela est tout simple, répondit-il, je combats le catholicisme: pour le détruire je ne connais pas de meilleur dissolvant. »

Voilà le complément de la critique du *Parfum de Rome* et le dernier coup de pinceau au portrait de Coquelet, donné par lui-même.

A présent, si mon livre fait du mal, j'ai fourni le contre-poison.

XIV

LES ZOUAVES PONTIFICAUX

J'AI fait le pèlerinage de Saint-Laurent hors les murs, en compaigne d'un bon curé qui m'a dit la messe et d'un sous-officier des zouaves pontificaux qui l'a servie. En allant, notre curé faisait sa préparation; en revenant, il continuait son action de grâces; si bien que j'ai tiré de lui peu de discours. En revanche, le zouave, quoique timide et discret, ne demandait qu'à parler. C'est un garçon de vingt-deux ans, très ingénu, bien au courant de certains sujets, et sur d'autres faisant des questions de petite fille. Il a conté son histoire, que je con-

naissais assez déjà pour l'interroger; il a dépeint quelques-uns de ses camarades, qu'il honore beaucoup; il a décrit le bataillon. Je possède à présent le type du zouave, et je suis à même d'en rendre compte.

Je trouve bien à admirer parmi ces jeunes gens! Nous avons encore la meilleure espèce de *Croisés*. Je dis la meilleure, puisque l'on peut toujours remarquer du meilleur et de l'inférieur même dans l'excellent. Il y eut des hommes qui se croisèrent pour expier leurs péchés, en quoi ils furent extrêmement à louer. D'autres partirent emportés par un généreux esprit d'aventure: je loue encore ceux-là; cet esprit d'aventure alléché de danger et d'inconnu, est une des belles pièces de la machine humaine. D'autres prirent la croix par un certain respect humain qui ne leur permettait pas de s'abstenir, l'entreprise, d'ailleurs sainte et valeureuse, étant admirée des dames: je suis loin de mépriser ce bon respect humain; les sacrifices qui lui sont faits méritent d'être récompensés par une lumière qui en épure le mobile. Mais le vrai Croisé était le bon dévot, en paix avec sa conscience, d'humeur tranquille, indifférent à l'opinion du monde, qui disait en son cœur: *Dieu le veut!* et prenait la croix uniquement pour obéir à la volonté de Dieu. Ceux-là étaient vraiment la croisade; c'est à eux que Dieu devait quelque chose. Ils voulaient le Saint-Sépulcre, et Dieu le leur donna; ils voulaient briser le Croissant, et ils le brisèrent, et le Croissant resta brisé même après que le Saint-Sépulcre fut repris.

Ce grand sentiment, ce grand amour de la volonté de Dieu a été l'unique motif auquel ont obéi beaucoup de ces nobles enfants. Ils n'ont pas cru qu'ils dussent faire grand'chose. Misaël de Pas me disait en partant: « Je suis faible, je suis malade, je ne me trouve bon à rien, mais on peut toujours mourir. Il a été tué à Castelfidardo. Lanascol, charmant enfant, tué aussi, et tant d'autres qui ont eu le même sort, quittèrent la douce maison paternelle sans croire qu'ils sauveraient la Papauté. *Dieu le veut !* Et ils ont donné leur sang. Ainsi a fait mon servant de messe de ce matin. Il n'est pas né bien haut. Il sort de cette petite bourgeoisie qui ne mange que le pain rassis du travail. Ses classes terminées, il ne songea qu'à s'exonérer du service militaire pour suivre quelque profession qui le mît à même d'assister ses parents. Tout à coup survint en son cœur cette voix de Dieu. Elle lui fit peur d'abord, tant elle brisait l'ordre arrêté de sa vie. Mais ses maîtres lui avaient appris ce que c'est que l'Église, et la voix de Dieu le disait davantage. — « Seigneur, que je puisse d'abord ensevelir mon père! — Non, laisse les morts ensevelir les morts, et suis-moi. » Sa mère voyait ses combats et ne lui en demandait pas la cause. Il y a des choses que les mères devinent. Elle restait neutre, priant, voulant faire, elle aussi, la volonté de Dieu. Enfin, un jour, il lui dit: — « Je pars . . . je pars aujourd'hui. » Les yeux baissés, sans s'accorder une larme, sans laisser échapper un soupir, elle répondit: — « Va! » Quelques mois après, il était couché sur le champ de bataille de

Castelfidardo, la poitrine ouverte d'un coup de baïonnette. Le Cialdinien qui l'avait frappé trouva dans ses poches vingt sous qu'il prit et une *Imitatio Christi* qu'il laissa. A Castelfidardo, le roi Sublaquin ramassa deux provinces, mais ses soldats ne firent qu'un maigre butin.

Celui que Dieu garde est bien gardé. Notre zouave sortit vivant des hôpitaux du *Galantuomo*. Il revint à la maison maternelle et tomba mourant sur le seuil. Sa mère pria, Dieu le guérit. Lorsqu'elle le vit guéri, elle lui dit la première: « Il faut repartir. » Et le voilà.

Cette histoire est celle de beaucoup de zouaves pontificaux à qui Dieu a donné de pareilles mères. Madame de Lanascol, un cierge à la main, récita le *Te Deum* devant le cadavre de son fils. L'humble mère du pieux et doux Guérin, mort en odeur de sainteté, est de cette race, la vraie race de la croix. Oh! que Dieu fait aux siens une grande gloire de montrer parmi eux de telles âmes dans ce siècle perdu de bassesse, et tout plein de triomphes escroqués!

J'ai revu mon zouave et quelques-uns de ses camarades et amis, car ils s'aiment d'une grande affection. Je le dis toujours, cette jeunesse est l'honneur de notre temps. Dieu leur donne des sentiments sublimes. Dans la basilique mère, prosterné devant la relique de l'institution de l'Eucharistie, Guérin offrit, comme Français, sa vie pour la réparation des torts de la France envers la sainte Église et le très saint Sacrement de l'autel.

Beaucoup de traits de ce genre ont été pieusement recueillis par le comte Anatole de Ségur ;[1] beaucoup d'autres demeurent ignorés du monde, mais Dieu les connaît. Ils peignent nos zouaves. C'est parmi ces jeunes gens que la littérature ira chercher des figures héroïques, des âmes rayonnantes de la grande poésie, fortes et ingénues, amoureuses du sacrifice. Si le nombre en était plus grand, j'appuierais sur un fonds plus solide l'obstination de mes espérances dans les prochaines revanches de Dieu. Il y a là d'admirables vaillances, des esprits ardents et justes, des cœurs enflammés de nobles désirs. Ils étaient venus offrant leur vie: on leur demande, et ils donnent davantage; on leur demande la patience, et ils sont patients. Pour une troupe ainsi formée, pour des âmes de cette espèce intelligente et généreuse, il y a considérablement de prose à dévorer dans ce service qui se présente de loin sous des couleurs si brillantes. Point de combats, point d'état, aucune perspective flatteuse, pas même la consolation de monter la garde à la porte du Saint-Père: par diverses politiques, les zouaves pontificaux sont relégués hors de Rome, réduits à la vie de garnison la plus étroite. En sorte qu'ils donnent les précieuses années de leur jeunesse sans aucun profit apparent pour personne ni pour eux-mêmes. C'est une étape d'une durée indéterminée à fournir, une marche à travers le vide avec un caillou dans la chaussure. Au bout, peut-être un guet-apens, du genre de Castelfidardo, peut-être rien; mais peut-être aussi

[1] *Les martyrs de Castelfidardo.*

l'occasion de mourir utilement pour l'Église. Ils restent sur ce peut-être. Pour l'honneur de protester contre l'apostasie générale, ils laissent de côté toute considération personnelle, et plus d'un étouffe son cœur aussi bien que son ambition. Je me sens plus que de l'attachement, j'ai du respect pour ces âmes élevées et dévouées, et je prie Dieu de leur donner cette récompense ici-bas, qu'elles ne tombent point dans les vulgarités dont elles ont su si glorieusement s'affranchir.

XV

LES ÉVÊQUES

Près de trois cents évêques sont maintenant ici. C'est un grand spectacle dans Rome, et le spectacle de Rome en est plus grand. On éprouve cet éblouissement que produisent les choses qui ne doivent pas reparaître deux fois dans le cours d'une vie humaine; on sent passer un grave moment de l'histoire. *On*, je parle de nous autres; car, parmi ceux du monde extérieur, beaucoup regardent et ne comprennent point, et ce qui est pire, ils croient comprendre. — Qu'importe, disent-ils, et que peuvent ces vieillards et leurs vains discours? Ils traînent un bâton que leurs mains débiles ont peine à soulever: opposeront-ils cette arme caduque à l'arme de précision? Tous ensemble ne sauraient pas tenir une minute contre un demi-peloton de fantassins.

— Pardonnez-moi, messieurs; ils tiendraient.

Mourir, c'est ce qu'ils appellent *tenir*. Vos fantassins, on les a lâchés sur eux plus d'une fois depuis deux mille ans, toujours munis d'armes très supérieures au bâton pastoral. Ces vieillards ont tenu, ils sont morts, et les voici. Pensez-en ce que vous voudrez, messieurs; vous avez devant vous les vrais rois de la terre. Où trouverez-vous des rois plus rois que ceux qui règnent et qui commandent et qui n'ont point d'armée ni d'épée? Saint Cyprien était de ces hommes contre qui les fantassins exercèrent leur puissance. Il disait: « Un évêque tenant dans sa main l'Évangile peut être tué, on ne le vaincra pas. »

Je m'approche de ces hommes augustes; je regarde, j'entends, j'admire. Ils se nomment frères, et ils le sont. A travers toutes les diversités de caractère, d'âge, de patrie, la première chose qui apparaît à la surface, et la dernière que l'on trouve au fond de chacun, c'est l'empreinte du Christ. Frères, en effet, fils de la même mère, pasteurs du même troupeau. Ils n'ont qu'un seul cœur, qu'un intérêt, qu'un amour. L'aigle, et le lion, et l'agneau, et la colombe ne disent que deux noms, et les disent du même accent: le nom de Jésus, le nom de Pierre; et ces deux noms ne sont qu'un même nom.

A côté du cardinal romain, qui ne dépose jamais la pourpre et qui vit entouré de serviteurs dans la splendeur tranquille de son palais, on voit l'évêque missionnaire qui fait ses courses la nuit, seul, pieds nus, vêtu de haillons, également en péril d'être tué par les hommes, dévoré par les bêtes, écrasé par

les éléments. Tous les jours de leur vie sacerdotale, l'un sur l'autel furtif qu'il dresse au milieu des déserts ou dans les ténèbres des retraites souterraines, l'autre sur les autels de marbre et d'or de la ville de Dieu, ils ont offert le même sacrifice; ils l'offrent ici dans les mêmes sanctuaires. Prosternés l'un près de l'autre, ils renouvellent le serment spécial qui les lie à la croix; l'un se dévoue à la dent des bêtes, l'autre à la main des révolutions; l'un et l'autre demandent à Dieu de glorifier son nom, de faire triompher son Église et sa vérité.

Tous puisent à la source pour eux-mêmes et pour les autres; et comme la terre, profondément arrosée et profondément échauffée, produit l'abondance des fruits et des fleurs, ils s'en iront tout remplis des richesses de la grâce et distribueront à leurs peuples les profusions de l'aliment sacré. Là, ce sera le pur froment, et là l'herbe tendre, et là le vin généreux, et là le lait et le miel qui coule de la fleur; et toutes ces délices vivifiantes seront l'harmonie du nom de Pierre et du nom de Jésus.

XVI

PAROLES DE L'ÉVÊQUE DE TULLE. — ROME

OH! que de choses douces et sublimes s'entendent ici, et que ces hommes ont d'autres pensées que celles qui rampent dans le monde! J'étais ce soir chez l'évêque de Tulle. Il nous disait Pierre et Jésus et Rome. Je veux essayer d'en répéter quelque chose. Vous ne me reprocherez pas d'y

revenir trop souvent: c'est une félicité que vous m'envierez plutôt. L'évêque de Tulle est la véritable voix de l'heure, la voix du lieu, la voix des esprits et des âmes. Il n'avait jamais vu Rome, et il la connaît dans son essence divine. Il sait ce qu'elle est et pourquoi elle est, et son langage est le vêtement, la couleur et la saveur propres des idées qui planent et qui chantent ici. On disait les mêmes choses avec le même accent dans les Catacombes illuminées par le miracle et réjouies des assurances de la victoire; on enseignait ainsi aux âges théologiques, dans la sérénité resplendissante des écoles, lorsque les eaux immenses de la doctrine couvraient pour ainsi dire le monde, et que toute intelligence s'abreuvait aux profondeurs de Dieu.

L'évêque avait près de lui un de ces livres que peu de savants en ce temps-ci connaissent, même de nom, qu'un plus petit nombre encore consultent, et que seul peut-être il sait bien traduire! Connaissez-vous *Lucas Tudensis*, ou Luc, évêque de Tuy, en Espagne au treizième siècle, qui écrivit contre les Albigeois? Écoutez ce que cet écrivain a dit de Rome:

« Le Christ, suspendu à la croix, avait le front suspendu vers l'hémisphère occidental; sa tête s'inclina de ce côté quand il mourut. Ce prêtre souverain, par l'oblation de son esprit et de son corps, par l'effusion de son sang sacré, consacra le monde, et en particulier la région de l'Occident. Et, en effet, dans cette région a fixé sa demeure le Pontife de Rome, celui à qui, par-dessus tous les

évêques de la terre, le Christ a conféré par excellence le droit de lier et de délier dans toute la plénitude du pouvoir.

« Cette dignité ineffable, le démon l'avait soupçonnée lorsqu'il ambitionnait de mettre son trône dans les flancs de l'aquilon. Il espérait devenir semblable à Dieu, pourvu qu'il lui fût donné d'exercer son cruel empire sur les hommes. . . . Le prince du mal s'était donc installé dans Rome. De là, par ses cultes sacrilèges et son précepte mauvais, il tyrannisait l'univers. Notre Seigneur Jésus-Christ, monté sur la croix d'où il devait le vaincre, s'appropria la ville.

« Rome, quoique faisant partie de l'Occident, a son site dans une région brûlante: c'est l'emblème des attributions de la reine et mère de toutes les cités; embrasée de la flamme de la charité divine, elle réchauffe les glacés par les saints exemples et la bonne renommée, elle illumine les ignorants par la divine science. N'est-elle pas la brillante Reine assise à la droite de Dieu, avec son manteau couvert de broderies? Dans son sein habite celui qu'à cause des splendeurs de son très excellent pouvoir, toutes les nations appartenant à l'ordre du salut proclament avec amour le Pontife romain, le suprême Prince, le plus élevé des Prêtres.

« Ville mystérieuse, elle est littéralement la cité du grand Roi, la cité de Dieu. Dans son enceinte, le Seigneur déploie spécialement sa puissance. C'est sur son sol que se lève la plus haute des souverainetés reconnues par les citoyens de la Foi. On l'appelle à bon droit la montagne du

Testament, le mont Sacré. En effet, le Christ y fonda pour le Pontife romain un vaste héritage d'excellence, de dignité, de paix et de gloire; il l'y créa monarque constitué à jamais au-dessus de tous les princes du sacerdoce.

« Afin de consolider cette ville très sacrée et de la purifier des souillures des idoles, après avoir lui-même versé son divin sang, le Seigneur convoqua l'innombrable multitude des Saints. Il voulut que chaque patrie eût à Rome un représentant qui lui apportât de pieux tributs. La Judée donna Pierre, chef de l'apostolat; la Cilicie, Paul, docteur des Gentils; les Espagnes donnèrent le très saint lévite Laurent; leur sang empourpra la cité, leurs os la décorèrent. Des autres régions de l'univers furent députés et des martyrs difficiles à compter et de nobles confesseurs offrant à l'envi leur sang et leur foi. Ils voulurent y prendre le repos de la tombe, et ainsi lui donnèrent un sceau de grande majesté.

« Elle est si sainte, cette ville, que quiconque chemine vers elle dans un esprit catholique, résolu à se corriger des crimes qu'il a commis, quels qu'ils soient, il est assuré d'en obtenir la rémission et de recevoir la grâce par le ministère du Pontife, vicaire très intime du Christ, héritier et successeur de Pierre.

« Dans les temps reculés, le Prince des esprits pervers, voulant solenniser ses folies et son culte, avait rassemblé dans cette ville les meilleures dépouilles des peuples, les perles, l'or, l'argent, les marbres Le Fils de Dieu, plus fort que lui, est

survenu et a livré ces trophées aux Apôtres et aux martyrs. Ce qui servait à l'idolâtrie tourne à l'honneur des églises saintes. Le trompeur a été pris dans son piège; lui et les siens ont fait un long travail pour l'ornement du trône du Fils de l'Éternel. »

Ainsi parlait ce docteur du treizième siècle, répondant par avance aux questions de nos jours.

XVII

PAROLES DE L'ÉVÊQUE DE TULLE. — PIERRE

L'ÉVÊQUE nous disait ensuite la gloire de Pierre et sa longue durée:

« Jesus-Christ demanda un jour aux Apôtres: Que disent les hommes de moi? Pierre répondit: Les uns disent que vous êtes Élie; les autres, Jean-Baptiste; quelques-uns, l'un des prophètes. — Et vous, reprit Jésus, qui croyez-vous que je suis? Pierre, aussitôt: — Vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant! Alors Jésus-Christ parla ainsi à Pierre: — Tu es heureux, Simon, fils de Jean, parce que ni le sang ni la chair ne t'ont révélé cela, mais bien mon Père qui est dans les Cieux. Et moi je te dis que tu es Pierre; sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

« *Tu es heureux !* Quel est donc le bonheur qui vient d'échoir au pêcheur de Galilée? Certainement sa condition sur la terre n'est pas changée: sa cabane n'a pas été transformée en palais; il lui

reste, après comme avant, son dur métier à faire dans l'eau des lacs; et tout à l'heure il s'entendra dire que sa vie, inondée de sollicitudes, aboutira au gibet. De quel bonheur veut donc parler Notre-Seigneur? Le Verbe incarné ne profane pas les termes, il n'applique pas à des leurres le signe des réalités. Or il n'y a qu'un seul bonheur par excellence: celui de Dieu. Pierre en est devenu participant.

« Le bonheur de Dieu consistant dans la connaissance qu'il a de lui-même, évidemment l'homme n'a nul droit naturel d'y prétendre. Dieu seul, en effet, se voit et se connaît dans son essence infinie. Une intelligence créée ne s'élèvera jamais par ses propres forces à une telle contemplation. Mais Dieu met en nous sa propre lumière, un rayon de son puissant regard; lorsqu'un jour nous le verrons tel qu'il est, à cause de cela nous lui serons semblables.

« Un être ne peut pas entreprendre les périodes de son existence sans lien ni rapport avec le but qui lui est assigné; l'avenir de cet être n'aurait pas de raison dans son passé; sa destinée se composerait de scènes brusques et inattendues.

« Au moment où nous sommes, les ombres de la terre, les fumées de nos cerveaux grossiers sont des obstacles à la claire vision: et cependant faut-il bien que le bonheur auquel nous sommes appelés commence pour nous de quelque manière. La foi est une forme adaptée à notre situation présente; comme lumière, elle nous tient lieu de la vision intuitive; comme objet, elle est une substance

complète des choses divines. La personne de Jésus-Christ est le prisme tempéré sous lequel ces choses s'offrent à nous. Que Dieu daigne donc révéler son fils Jésus-Christ et donner la lumière qui le fera voir.

« En effet, dans cette personne adorable sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science; le Verbe est l'image substantielle de Dieu; Dieu lui-même et les archétypes des êtres résident en lui; qui connaît le Verbe connaît l'essence infinie. L'humanité dont il se couvre n'est qu'un gracieux nuage pour adoucir ses dards de feu. Les nues diaphanes consolent l'œil infirme, elles n'ensevelissent pas le soleil.

« Pierre, qui vient de témoigner si hautement par sa réponse qu'il a la connaissance pleine et exacte de Jésus-Christ, possède donc le vrai bonheur, puisque dans Jésus il voit Dieu. Si celui-ci est voilé, il n'en est pas moins très réel. Le voile interposé est un accident de la période présente; l'objet est bien l'objet du bonheur.

« Mais il importe que Pierre sache d'où lui vient la connaissance du Verbe incarné, afin qu'il rapporte à sa vraie source le bonheur qu'elle lui procure. Jésus-Christ se hâte de le lui apprendre. Cet homme n'est que sang et chair, c'est-à-dire il ne possède que les facultés bornées de l'esprit humain. Au sein d'une pareille substance ne fleurit pas spontanément la connaissance surnaturelle; un principe supérieur l'y a mise, le Père céleste lui-même, l'Illuminateur infini.

« Ce que Pierre tout seul n'aurait pas découvert, les autres hommes ne le découvriraient pas davan-

tage. L'impuissance de Pierre sur ce point ne dérive pas de son esprit inculte, mais de sa nature. La nature humaine est la même partout. La Grèce eut de grands esprits: ils ne montèrent jamais jusque-là. Les intelligences des âges récents, mieux placées, ce me semble, y échouent comme le reste. Nul donc n'aura la connaissance du vrai bonheur, que celui qui en reçoit la révélation de Dieu.

« Après avoir dit à Simon, fils de Jean, qu'il est heureux par sa profession de foi; que cette foi ne lui vient ni de la chair, ni du sang, mais du Père céleste, Jésus-Christ ajoute: « Et moi je te dis que tu es Pierre; sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.» La pensée de Jésus-Christ apparaît tout entière dans ces derniers mots. Nous savons à présent comment la connaissance surnaturelle du Verbe incarné va s'étendre et se conserver parmi les hommes.

« Jésus-Christ ne veut pas d'intelligences mises en rapport isolément avec lui, son but est de former une grande société spirituelle; chaque membre doit être lié à tous les autres et à un chef. Ce plan va mieux aux tendances de l'être humain, qui est né social; cela est beau, plein de solennité. Par ce mode, les âmes sont préservées et des écarts individuels et du fatalisme. Enfin, c'est la réalisation en cette terre de la cité divine du paradis. Que pouvons-nous avoir de bon et de solide ici-bas qui ne corresponde à un type du ciel?

« L'Église est donc un édifice; les âmes en sont les assises brillantes: Pierre, le vaste rocher, en est

le fondement. Ainsi que les murs empruntent leur vigueur à la pierre primitive, et tirent de son flanc robuste le nerf qui les fait tenir debout, les âmes n'auront la connaissance vitale du Verbe que par leur lien avec Pierre.

« Quoi de plus uni au fondement que les murs de l'édifice? Ne semble-t-il pas qu'ils écoutent docilement sa voix, craignant de dévier de la règle architecturale et de tomber? On dirait comme un enseignement issu des profondeurs de la base jusqu'aux lignes les plus lointaines, une doctrine prolongée de stabilité et de force. Voilà le devoir des murailles s'il est permis de parler de la sorte. Mais à son tour le fondement doit rester immobile, dans le point où l'a posé l'ouvrier. Ce n'est qu'à cette condition que les maçonneries jetées dans les airs auront des garanties contre l'orage.

« Si jamais Pierre se troublait dans son dire, si la connaissance du Verbe incarné, qui resplendissait naguère éclatante sur sa lèvre, y était supplantée un jour par de mensongers oracles, que deviendrait l'Église? Jésus-Christ lui-même nous rassure: « Et les portes de l'enfer ne prévaudront pas. » Ne craignons point: puisque l'Église doit traverser les tempêtes, puisque les assauts les plus violents expireront au pied de ses murs, il n'y a plus à douter que son fondement ne soit inébranlable.

« Mais une vie d'homme sera-t-elle la mesure de la durée de l'Église? Et après Pierre tout sera-t-il fini? La pompe du langage employé par Jésus-Christ, lui d'ordinaire si simple dans sa diction; les grandes images de rocher aux dimensions vastes,

d'enfer vaincu, d'édifice essuyant les tempêtes, cadrent mal avec l'idée d'une construction mesquine, monument de quelques heures . . . Ne nous fatiguons pas à résoudre un problème absurde. La tradition du Verbe incarné persévère ininterrompue: Pierre vivra dans ses successeurs; ce glorieux Élu est une semence vive d'où écloront jusqu'à la fin d'autres lui-même.

« Pierre, crucifié sous Néron, a une réelle immortalité. Il y a dix-huit siècles qu'il renaît toujours; il ne cessera de renaître. Jusqu'à la fin, il dira sa foi, « douce et infatigable Philomèle. » Aux accents de cette mélodie, la voix des foules s'anime et chante Jésus, le Christ, le Fils du Dieu vivant. La solidité de la foi, qui fut louée dans le prince des Apôtres, est perpétuelle; et tout comme reste ce que Pierre a cru dans le Christ, ainsi reste ce que le Christ a établi dans la personne de Pierre.

« Oui, Jésus a pris Pierre avant tous les autres, et l'a posé comme un vaste et dur rocher dans les fosses de cette vallée de pleurs, afin que, portant tous les chrétiens construits en édifice, il les élevât dans les hauteurs, c'est-à-dire jusqu'au domicile de notre espérance . . . Par Pierre donc, la solidité des églises subsiste et ne fléchit pas. En cette base, nous sommes enracinés invinciblement. On l'a vu bien souvent, on le verra toujours. Cela est prophétisé, l'histoire de Pierre est faite à l'avance: La lutte, la douleur, mais aussi l'immanquable victoire.

« Viennent donc, au gré de l'enfer, les persécutions, les hérésies, les erreurs de tout genre. Rome est la terre de la lumière et du triomphe, inhospi-

talière au mensonge, patrie libre de la vérité. Le ciel n'a pas un angle où l'erreur puisse mettre le pied; l'Église de Rome, sa sincère et immédiate image, n'est pas de moindre condition. Là règne le Voyant sublime, imperturbable contemplateur du Verbe qui s'incarna. Attaché au plus grand des spectacles, son œil ne se dessèche point sur un fantôme. Si son radieux domaine fut clos de remparts, ce ne fut point pour qu'il dégénérât en territoire jonché un jour de fictions épuisées. Dieu n'élève de barrières que contre la nuit; il est la lumière! Qu'est-ce qu'une science, une philosophie, une découverte? Sans doute un idéal apparu, mais idéal cerné de limites. Le très riche, l'infini, le substantiel, l'indéfectible idéal, c'est le Verbe. Il suffit aux visions de l'éternité; comment ne suffirait il pas au regard du temps? »

Voilà bien ce que notre ami Melchior appelle « Un discours fondé lui-même sur la pierre, et fait pour devenir fondement à son tour. » L'on s'établit là-dessus, l'on s'y trouve affermi, l'on sent monter en soi ces essences précieuses et fortes, cette eau et ce miel que recèle la pierre mystique, cette huile que l'olivier tire du rocher. Quand j'entends l'évêque de Tulle, c'est alors que je connais la supériorité du docteur sur le rhéteur, même très disert, et celle du théologien sur le politique, même très important. Cette parole soulage de l'argument trivial et de l'éloquence vulgaire, qui abondent si désastreusement au temps où nous sommes. On nous jette tant de vieilles sottises, et nous rendons, hélas! tant de phrases toutes faites, et qui ne vont pas toujours au

fond. Je sais que ces phrases toutes faites ont l'avantage de passer tout droit. « Il faut du foin, » me répondait un homme d'esprit à qui je marquais mon étonnement des applaudissements qu'il accordait à certaines sonores pauvretés. Mais le « foin » appesantit ceux qui seraient capables d'une autre nourriture, et nous ne tarderons guère à voir que l'intelligence humaine ne se nourrit pas de foin, et que les causes divines ne se soutiennent pas par l'abondance des lieux communs qui suffisent aux causes humaines. Quand nous défendons le pouvoir temporel du Pape par les raisons qui seraient aussi applicables au Grand Turc, nous finissons par sentir nous-mêmes que ces raisons, quoique bonnes, ne peuvent rien, par conséquent ne valent rien. Tirons-nous donc des arguments caducs, ou du moins n'y demeurons pas exclusivement, et employons les raisons de Dieu pour défendre l'œuvre de Dieu; forçons le monde à les entendre. Alors, mesurant la profondeur et du fondement de l'édifice et de notre foi, l'ennemi comprendra qu'il n'y peut atteindre; il perdra l'assurance de la victoire, nous voyant en assurance de n'être pas ébranlés.

XVIII

RETOUR A SAINT-PAUL

Il y a des gens que j'aime, qui ne trouvent dans Rome rien de manqué, rien d'imparfait. Il suffit que ce soit à Rome. J'étais tout à l'heure en face d'un défenseur très résolu de la basilique de Saint-

Paul. Et que dirai-je? Ses raisons, dictées par l'amour, m'ont presque fait admirer ce que j'avais vu tout autrement qu'en beau. Quel avocat que l'amour, et quel inventeur de beauté.

Ah! vous blâmez l'extérieur de la basilique de Saint-Paul, vous! Il vous paraît mesquin! Mais c'est ainsi qu'il doit paraître! Ce premier aspect mesquin, c'est l'aspect de l'Apôtre lui-même. «Saint-Paul vous apparaîtrait dans sa chair mortelle, que verriez-vous? Un homme court de taille et de maigre apparence, dit Bossuet. Voilà juste le monument. . . . « Et comme cet éloge laisse à désirer, on ajoute: « Attendez que tout le plan de l'architecte soit rempli. C'est déjà quelque chose d'avoir taillé une colline romaine et d'avoir déplacé une voie d'Ostie pour niveler toute une place jusqu'au Tibre. Mais il faut sur le Tibre un pont, puis une avenue, un *quadriportico,* un *atrium* pour arriver à la mosaïque de la façade. Ce dehors aura son grandiose. Le petit homme de tout à l'heure parlera, ses yeux s'éclaireront, et vous verrez. » Que répondre à cela? J'inclinai la tête. L'apologiste poursuivit:

« Et l'intérieur! J'y entrai l'autre jour avec un évêque de France, à l'heure de cette belle lumière qui précède l'*Ave Maria.* Nous avancions émus, traversant les grands reflets et les grandes ombres des colonnes, entre ces deux files de deux cent soixante papes. Les premières marches de la confession nous arrêtèrent devant les évangélistes et les vingt-quatre vieillards, sous l'arc de Placidie, en face du Christ de la mosaïque, en face d'une des plus

saisissantes représentations que l'art ait su donner de Dieu. Nous étions agenouillés, priant saint Paul de parler pour nous. Il répondait la grande parole, la parole de ses lèvres, de son cœur et de sa tombe: *Mihi vivere Christus est et mori lucrum!* Et le Christ, de son arc-en-ciel: *Tu es vas electionis!* Et l'Église, par l'acclamation qui resplendit en lettres d'or autour du baldaquin: *Sancte Paule Apostole, prœdicator veritatis in universo mundo!* Et tout ce chœur d'apôtres, de vieillards, de papes, d'évangélistes, nous conviait à ce *Gloria in excelsis* que nulle part au monde nul n'a chanté si bien. C'est unique, c'est vivant, c'est permanent. L'Apôtre est là, confessant la foi devant Néron. L'hémicycle du prétoire nous montre encore le trône vide du César. Le juge vient de descendre en enfer, le martyr monte au ciel d'où retentit son hosanna. Non, ce moment n'a jamais passé! Mais, pour que l'impression soit dans toute sa force, il faut une basilique neuve, fraîche, resplendissante, et plus elle est césarienne et classique, plus elle est ce qu'elle doit être. Quel besoin d'attendre deux siècles encore? Il y en a déjà dix-huit ici. . . . Cette basilique est neuve, mais elle n'est pas nouvelle; elle est jeune comme une jeune reine qui porte au front sa couronne splendide d'antiquité. . . . »

Je continuais de ne pas répondre, mais mon interlocuteur vit bien que je continuais de ne pas trouver que la basilique fût très belle. Il ne voulut point me laisser cela.

« Il y a, poursuivit-il, un point de vue de la durée, où vous n'avez pas su vous placer. La durée, c'est

le rajeunissement perpétuel. Prenez le symbole du phénix, qui exprime bien cette idée. Le phénix est-il vieux ? est il jeune ? Ni l'un ni l'autre. Il n'est pas vieux lorsqu'il entre dans les flammes, puisqu'il sera jeune tout à l'heure; et lorsqu'il sort des flammes, il n'est pas jeune, puisque c'est le même phénix qui a toujours été. Il est brillant de jeunesse et brillant d'antiquité: il est immortel. Voilà justement le caractère de cette église, sortie des flammes avec tous ses souvenirs et toute sa vie. Dans ces flammes qui ont consumé la pierre et le bois dont elle était faite, elle n'a pas laissé une heure des siècles qu'elle a vécu. Donc l'antiquité est ici. A côté de Grégoire et de Pie IX, leur donnant la main à travers les siècles, sont les Papes qui ont fondé et achevé l'édifice ancien. Ils y sont entourés de l'immense cortège des saints, des prêtres et des fidèles qui n'ont cessé de visiter ce lieu sacré et d'y verser le flot fécond de la prière. Benoît, le fils des Samnites, est assis au seuil dans sa chaise curule, au milieu des trophées du dictateur Camille, parmi les colonnes apportées des ruines de Véies. N'y voyez-vous pas aussi Brigitte de Suède, prosternée devant le Crucifix éternel ? N'y voyez-vous pas Photine, la Samaritaine, dont une sublime harmonie de la Providence voulut que les restes fussent apportés auprès de ceux de Paul, elle qui fut comme une première ébauche de ce grand ouvrage de Jésus-Christ ? Parce que votre œil ne saisit point ces magnificences, vous dites qu'elles ne sont pas ! . . . »

J'étais vaincu. Un dernier coup ne semblait

point nécessaire. Il ne me fut pas pourtant épargné, et ce fut le plus dur.

« Vous connaissez bien Edgar? me dit le vengeur de Saint-Paul hors les Murs. — Edgar? — Oui, le grande Edgar, l'unique Edgar, Edgar Quinet? — Certes, je connais cet Edgar, sous le nom de Coquelet. Coquelet prophète! — Eh bien, Edgar aussi a cru que la vieille basilique avait péri dans les flammes, et il a dit que le siècle présent ne la reverrait plus, que les siècles futurs ne la connaîtraient pas. Cherchez dans les vieilles revues de 1830, une page où ledit prophète Edgar raconte une visite aux ruines de Saint-Paul incendié, et tire un horoscope sur la chute infaillible du christianisme croulant avec ses basiliques. Vous saurez ce qu'un homme peut dire de plus ridicule dans le genre sérieux; et, considérant combien il s'est trompé pour avoir cru que cette basilique était à terre parce qu'il en contemplait joyeusement les ruines, vous comprendrez combien vous auriez tort de la croire neuve parce que vous y voyez encore les ouvriers. . . . »

XIX

LA CANONISATION

Certains savants, Coquelet entre autres, trouvent l'origine de la canonisation dans l'apothéose des païens, appelée aussi consécration. Ils se trompent.

L'apothéose n'était que l'inscription solennelle d'un homme au rang des dieux. Cet honneur, décidé d'avance par la politique, n'exigeait nulle

procédure. Il suffisait d'un témoin déclarant avoir vu le consacré monter au ciel. Ainsi Romulus devint Dieu sur le seul témoignage de Proculus, soudoyé par ses meurtriers. Un prétorien rendit le même service à Auguste. Plus tard, quand Rome fut bien formée aux mœurs impériales, il se trouva un sénateur pour attester que l'âme de Drusille, sœur incestueuse de Caligula, lui était apparue s'élançant dans la gloire. Preuve qu'un témoin suffisait, car tout le Sénat aurait bien juré. Afin de faciliter la créance populaire, on lâchait du bûcher un aigle; cet oiseau était censé porter au ciel l'âme du défunt. Par l'apothéose, l'Olympe se peupla d'une compagnie dont, au surplus, il était digne. Aucun empereur n'avait à rougir de rien devant aucun dieu; Livie, Drusille, Faustine, pouvaient s'asseoir à côté de Vénus, de Junon, même de la chaste Diane. Mais il fallait appartenir au sang des maîtres; point d'apothéose officielle pour les simples particuliers.

La canonisation ne met personne au rang divin. Un jugement solennel de l'Église, prononcé après de longues enquêtes, affermi sur la multitude des témoignages et des miracles, place dans le catalogue des amis de Dieu, non seulement des rois et des princes, mais toutes sortes d'hommes. L'Église tient pour néant la haute origine, les grands emplois, toute gloire humaine; elle ne fait compte que des vertus héroïques pratiquées, ou de la mort endurée pour Jésus-Christ; elle ne considère que les miracles qui attestent que ces hommes vivent devant Dieu.

La canonisation se fonde sur la doctrine catho-

lique du culte, de l'invocation et de l'intercession des Saints. L'Église veut nous donner des patrons dans le ciel, mais elle se réserve de décider qui mérite d'être prié publiquement. Autrement la folie humaine se mettrait à faire des dieux ; elle les ferait bientôt de la même chair dont les composaient les païens.

L'Ancien Testament rend témoignage du culte à décerner aux Saints. Néanmoins l'Écriture est brève sur ce chapitre : l'esprit de Dieu ménageait la foi d'un peuple enclin à la superstition polythéiste. La même raison, dans les premiers siècles, obligea l'Église à ne pas proposer toute la doctrine sur l'invocation des Saints. Il fallait éviter que les Gentils, récemment convertis du polythéisme, ne s'écartassent de la foi au seul Rédempteur et, reportant tout leur culte sur les Saints, ne fissent que changer de dieux. Les païens en accusèrent les fidèles à l'occasion de leur dévotion envers les martyrs ; de longues polémiques furent nécessaires pour montrer quel genre de culte le christianisme rend à ces héros.

Les martyrs *vindicati* étaient ceux dont la mort avait été discutée et reconnue bienheureuse. Il fallait savoir si le martyr était mort dans l'unité de l'Église, s'il n'avait pas souffert par vaine gloire ou autre motif mondain, et enfin connaître la cause de la mort, car *martyrem non facit pœna sed causa*. Alors le jugement était rendu par l'évêque. Des lettres encycliques transmettaient au Pape d'abord, puis d'une église à l'autre, les noms et les actes des martyrs, et ainsi le culte s'étendait.

Le culte des confesseurs vint ensuite. A l'égard des confesseurs, le jugement ecclésiastique était encore plus nécessaire. On recueillait, on contrôlait avec le plus grand soin les actes de vertus. L'Église abolit le culte que l'erreur du peuple rendait à quelques hommes dont la vie n'avait pas été suffisamment examinée, ou dont les miracles n'étaient pas prouvés.

Le premier exemple certain de canonisation par le Pape est de 993. Les cérémonies s'établirent peu à peu. Elles sont déjà développées dans le récit de la canonisation de sainte Brigitte, par Boniface IX, en 1392. La pratique actuelle est observée depuis Sixte IV, mais l'essentiel s'est fait toujours. Dès le commencement, l'Esprit-Saint a inspiré à l'Église le nécessaire du culte en toute chose. Que l'Église rentre demain dans les catacombes, elle s'y trouvera aussi entière qu'aux époques de sa plus grande splendeur. Un peu de pain, un peu de vin, et elle offre le sacrifice; une parole, et elle lie et délie; une parole, et elle retranche; une parole, et elle canonise. Et contre cette parole le monde entier ne peut rien.

Lorsque l'ami de Dieu est inscrit au catalogue éternel, l'Église ordonne de le considérer comme saint; les fidèles l'invoquent, et il n'est pas permis de prier pour lui; on lui élève des églises et l'on consacre des autels sous son invocation; le sacrifice de la messe est offert à Dieu en son honneur; des jours de fête et des anniversaires lui sont attribués; ses images sont dépeintes avec auréole; ses reliques sont vénérées publiquement.

Tel est l'immense honneur que le Saint-Père va décerner à vingt-six martyrs tués au Japon il y a deux siècles et demi, le 5 février 1597; cinq Espagnols, un Portugais, un Chinois, dix-neuf indigènes. Ils furent les prémices de cette chrétienté japonaise, si vite florissante, si vite noyée dans le sang. Saint François Xavier avait porté l'Évangile au Japon en 1549-1551. En 1587, après trente-huit années de paix, la mission comptait six cent mille fidèles. Des ambassadeurs vinrent à Rome, l'on put prévoir le moment où toute cette vigoureuse portion de l'Asie entrerait pacifiquement dans la famille chrétienne. Une usurpation au Japon, la révolution du protestantisme en Europe fermèrent à la civilisation le champ immense que la sainteté de François Xavier lui avait ouvert.

L'usurpateur japonais était ce que le monde appelle un grand homme; il était aussi un grand débauché. La morale chrétienne commença à lui déplaire; la fierté chrétienne l'irrita plus encore en refusant de l'adorer. Il décréta la persécution.

Les premiers coups tombèrent sur les Franciscains, adjoints depuis quelques années aux Jésuites. Les indigènes arrêtés en même temps que ces religieux leur étaient la plupart attachés comme catéchistes. Il y avait dans le nombre trois enfants, de quatorze, onze et dix ans. Tous, jusques aux enfants, avaient déjà donné des exemples de piété et de grande vertu; plusieurs possédaient des talents remarquables. Deux simples artisans se firent prendre par suite de leur ardeur à servir

les martyrs. Tous subirent des supplices préliminaires, les mutilations, la prison, les dures avanies. On provoqua contre eux les insultes de la canaille; pas plus au Japon qu'ailleurs, la canaille ne refusa son concours aux bourreaux. De leur côté, les chrétiens, se déclarant hautement pour Jésus-Christ, rendaient publiquement hommage aux confesseurs insultés, demandant à partager leur sort. Les confesseurs surabondaient de force et de joie. L'un des enfants, Thomas Cosaki, arrêté avec son père, Michel, écrivait à sa mère: « N'ayez aucune peine à mon sujet ni au sujet de mon père: nous irons vous attendre en paradis. » Louis Ibarki avait onze ans. Un païen puissant lui promit sa délivrance s'il voulait apostasier. L'enfant repondit: « Sauve-toi toi-même en te faisant chrétien. » C'est la réponse de saint Louis de France; l'enfant peut-être le savait. On les traîna de Méaco à Nangasaki, durant trois cents lieues, la corde au cou. Louis Ibarki fut de nouveau tenté; il refusa de nouveau la vie. Antoine de Nangasaki, enfant de dix ans, vit venir à lui son père et sa mère, tous deux infidèles. Ils le supplièrent en pleurant de se sauver, et lui offrirent tous leurs biens. Il les reprit doucement de lui proposer des biens passagers pour lui faire perdre les biens éternels. Et se dépouillant de son vêtement: « Voilà, dit-il, ce que vous m'avez donné! » Il ajouta: « Ne pleurez pas; dans une heure je serai devant Dieu et je prierai pour vous. »

Ils devaient être crucifiés. Les croix préparées

sur une colline aux portes de la ville, portaient chacune leur écriteau. Les saints les saluèrent avec amour. Le P. Martin de l'Ascension, prêtre, entonna le *Benedictus ;* le jeune Louis voulut embrasser la croix sur laquelle il lut son nom; le P. Pierre-Baptiste Blasquès, chef de la mission, noble castillan, demanda d'avoir les pieds et les mains cloués, mais on se contenta de l'attacher comme les autres par des anneaux; et tandis qu'on l'attachait, sollicitant encore l'exécuteur et lui montrant la paume de sa main, il disait: « Clouez ici, mon frère. » Invité par le petit Antoine, dont la croix touchait la sienne, il chanta le *Te Deum*, et le saint enfant commença ensuite de chanter le psaume *Laudate, pueri, Dominum ;* enfants, louez le Seigneur! Un coup de lance éteignit sa voix et sa vie. Le jeune Louis criait: « Paradis! Paradis! » Paul Miki demandait à Dieu la conversion du prince et de son peuple. Jean Soan, exhorté par son père debout au pied de la croix, l'encourageait à son tour. Les autres priaient à haute voix; tous pardonnèrent à leurs bourreaux. Ils eurent tous la poitrine percée d'un coup de lance. Le sang de Jean Soan couvrit son père. Aussitôt les chrétiens témoins de la scène, repoussant les gardes, recueillirent le sang et se partagèrent les vêtements des martyrs. Il y eut d'éclatants miracles. Les martyrs restèrent beaux et vermeils sur la croix, comme doucement endormis; les oiseaux de proie respectèrent leurs corps; un enfant mort, porté par sa mère au pied de la croix de saint Pierre-Baptiste, y fut ressuscité; et le

même saint, après son martyre, fut plusieurs fois vu disant sa messe dans sa maison de Nangasaki, assisté du jeune Antoine. En quelques mois, dix mille païens se convertirent. Ces faits sont tirés des Actes authentiques dressés par l'évêque dans le courant du même mois. Tout y ressemble aux récits des temps primitifs, et c'est encore ce que nous lisons aujourd'hui dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, écrites par « des témoins qui se font égorger. » Même foi, mêmes persécuteurs, même populace, mêmes supplices, mêmes âmes, mêmes grâces de Dieu.

Rome est le pays des questions hardies, et elles y sont soutenues hardiment, parce qu'il n'y a point de lieu où l'on soit plus assuré d'atteindre à l'évidence par le légitime emploi de la raison. Il y a donc ici des docteurs qui posent au sein des écoles la question de savoir si le jugement de canonisation est infaillible. Vous êtes surpris peut-être? Les écoles en entendent bien d'autres! Écoutez ce que l'on répond à ces questionneurs. Un sommaire des arguments du cardinal de Lauréa, vous persuadera que les théologiens savent aussi se servir de la raison;

« Il serait hérétique de soutenir que le souverain Pontife peut errer dans les lois qu'il établit pour l'Église universelle: or, en canonisant un saint, il ordonne à toute l'Église de le vénérer comme saint et régnant dans le ciel. Celui donc qui nie l'infaillibilité dans la canonisation des saints est hérétique.

« Le Pape et l'Église peuvent définir comme de foi la conséquence de deux prémisses, dont l'une est de foi et l'autre moralement certaine; or il est de foï que celui qui persévère dans l'observance des commandements est sauvé et doit jouir du bonheur éternel. En outre, les procès de canonisation donnent la certitude morale que le héros de l'Évangile a persévéré dans l'observation des commandements, qu'il a pratiqué les vertus au degré héroïque, qu'il a brillé par des miracles après sa mort: donc les souverains Pontifes, après avoir conclu de ces prémisses que les *canonisandi* sont saints et jouissent de la vision de Dieu, ont très bien pu définir qu'on devait le croire comme de foi, ainsi qu'on le voit dans les bulles, lesquelles portent que le canonisé est saint et qu'il faut le croire fidèlement et fermement.

« On admet que ce qui n'est pas révélé de Dieu au moins implicitement, ne peut être l'objet de la foi; mais on ajoute que l'Écriture décrit les qualités et les vertus de ceux qui doivent être sauvés et régner avec Dieu. Or n'est-il pas vrai de dire que tous ceux-là seront sauvés qui auront persévéré dans ces conditions jusqu'à la fin? De plus, lorsque le souverain Pontife, après avoir recueilli les preuves juridiques des vertus et des miracles, juge que tel serviteur de Dieu est un de ceux dont le salut nous est assuré par une révélation implicite, il ne rend pas un jugement purement naturel, il ne se fonde pas sur un pur raisonnement théologique; mais, comme en prononçant ce jugement, il a l'intention de rendre le culte du saint

obligatoire dans l'Église universelle, il obtient une assistance spéciale du Saint-Esprit. Par cette assistance il connaît certainement, infailliblement, que le serviteur de Dieu a pratiqué des vertus héroïques, que des miracles ont été opérés par son intercession, qu'il est par conséquent un de ceux dont Dieu a révélé implicitement la gloire éternelle. La majeure est révélée; la mineure se déduit d'un raisonnement théologique, et le Pape en connaît la vérité par instinct du Saint-Esprit: la conclusion, qui dépend de la majeure révélée et de la mineure inspirée, peut et doit être dite objet de la foi. »

Ainsi raisonne le cardinal de Lauréa, et j'avoue que son raisonnement me suffit et au delà pour croire « comme de foi » que les martyrs du Japon jouissent de la présence de Dieu et prient Dieu pour nous. Je refuse la licence qui m'est encore laissée de penser presque sans hérésie que le Saint-Père a pu se tromper et que ces admirables martyrs ne sont peut-être pas saints. Coquelet s'empare de cette précieuse liberté. Devenu catholique, il tient à l'être le moins possible et à ne pas le paraître du tout. C'est la perfection du gallican. L'étrange manie, et qu'un gallican est une petite chose! Mais l'Église sait qu'il y a des esprits de travers; elle est bonne et patiente pour eux et leur lâche de la courroie jusqu'aux dernières limites du possible. C'est beaucoup que Coquelet veuille n'être pas hérétique. Laissons-le sur ce parapet où se plaît sa nature bavarde, illogique et inutile. Pour nous, tenons au centre; là seulement on peut combattre armé de toutes pièces, les deux pieds

affermis. Et pour terminer, admirez comme l'Église rend bon compte de tout. Tout ce qu'elle fait est plein de magnificence et de hardiesse, et telle est parfois l'étrange grandeur de la chose, qu'elle semble n'être qu'un pur élan du cœur ou de l'esprit, un rêve de l'homme exalté jusqu'au plus inconcevable délire, une construction de nuages qui ne repose sur rien. Mais regardez: vous reconnaissez aussitôt une structure aussi savante que solide; tout est bâti comme le dôme de Saint-Pierre; depuis la première assise posée sur le sol jusqu'à la croix posée sur le faîte, tout se tient, tout se lie et tous les matériaux sont éprouvés. Étudier la foi, quel inénarrable contentement de la raison!

Voilà donc ces glorieux martyrs placés sur les autels à côté des Cécile, des Agnès, des Luce, des Laurent et de tant d'autres qui, depuis dix-huit siècles, ont versé leur sang pour assurer au monde le bienfait de Jésus-Christ. Par l'autorité de Pierre toujours vivant, Xavier avait porté la foi parmi ces hommes des régions lointaines, sur lesquelles le Sauveur avait aussi les yeux lorsqu'il expira: les voilà dans ce rang auguste des témoins du Christ, ils y sont par l'autorité de Pierre toujours vivant. Bienheureux les doux! Bienheureux ceux qui pleurent! Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car ils auront un royaume dans le ciel! Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu! Les voilà, tout est accompli.

La grande basilique est ouverte, elle est en fête,

pleine de lumières et de parfums, ornée de bannières où sont dépeints la mort et les miracles de ces athlètes qui ont combattu si loin, il y a si longtemps; trois cents évêques, quatre mille prêtres, cinquante mille fidèles y sont rassemblés, délégués de toutes les églises et de tous les peuples qui vivent sur la surface de la terre. Le souverain Pontife préside, et il n'y a personne ici qui ne le salue de la parole du Christ: *Tu es Petrus !* Il a prié; il ceint la mitre et s'assied dans sa chaire, comme docteur de l'Église universelle. O Pierre, parlez! dites-nous les paroles qui ne périront pas et qui ne seront point contestées! Toute l'assemblée se lève pour entendre, pour obéir. Et les paroles qu'il prononce sont celles-ci;

« En l'honneur de la sainte et indivisible Trinité, pour l'exaltation de la foi catholique et pour l'accroissement de la religion chrétienne, par l'autorité de Notre Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et la nôtre; après une mûre délibération, et ayant souvent imploré le secours divin; de l'avis de nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église romaine, les patriarches, archevêques et évêques présents dans la Ville, nous décrétons et définissons saints: Les bienheureux Pierre-Baptiste, Martin, Paul et leurs compagnons, tous martyrs; statuant que leur mémoire devra être rappelée tous les ans avec une pieuse dévotion dans l'Église universelle, le 5 février, où ils ont souffert pour le Christ parmi les saints martyrs. Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.* »

Après ces mots, le Saint-Père entonna le *Te Deum.*

Quarante mille voix l'achevèrent au son des cloches du Vatican qui éveillaient celles de toute la ville. Ensuite, le premier des cardinaux-diacres assistants dit à haute voix: « Priez pour nous, Pierre-Baptiste, Paul et vos compagnons. *Alleluia.* »

Le peuple répondit: *Alleluia, Amen*, et ce fut la fin de l'acte de canonisation.

Hélas! quel contraste à tant de grandeur et de beauté, quel contraste effrayant que le spectacle d'un monde qui n'y comprend rien, ou ne s'en émeut pas, ou enfin s'en irrite comme d'un défi porté à la raison! Je vois, j'entends d'ici des hommes qui s'étonneront que le Pape, auquel ils accordent des lumières, fasse encore des saints et croie aux miracles. Ils s'étonneront de sa croyance, et n'auront pas le courage d'examiner sur quels motifs il croit; et d'autres hausseront les épaules, et d'autres hurleront des blasphèmes. . . .

Oui, nous sommes à Rome dans une oasis de foi, d'intelligence et de sérénité. Mais il ne faut pas regarder par-dessus les murs et braquer la longue-vue sur la civilisation! La civilisation s'occupe de ses canonisations à elle, les canonisations civiles: elle accroche au coin des rues les noms de ses illustres, elle les grave sur ses monuments lourds et muets; elle décerne l'apothéose à ses savants, à ses histrions, surtout à ses gens de guerre, à ceux qui l'ont bien enflée, à ceux qui l'ont bien gâtée, surtout à ceux qui l'ont bien saignée; et elle se rit de l'erreur chrétienne qui canonise des fanatiques japonais. . . .

Je crois néanmoins que le Pape vient de poser la première pierre de deux belles églises: l'une qui sera élevée dans le Japon, peut-être avant longtemps, aux portes de Nangasaki sur la colline des crucifiés; l'autre qui sera plus tard bâtie dans Rome même, aux frais du Japon, pour être, à l'ombre de Saint-Pierre, l'église nationale des Japonais, comme Saint-Louis est l'église nationale des Français. Et je le souhaite au Japon et à la civilisation européenne! Car si le Japon ne reçoit que la civilisation militaire, il la payera de plus de sang que la destruction du Christianisme ne lui en a coûté, et ce sang sera stérile; et si la civilisation européenne ne garde que le culte de ses grands hommes, elle tombera promptement dans des peurs et des détresses que ses savants ne conjureront pas, que ses histrions n'égayeront pas, et que ses hommes de guerre ne termineront pas.

XX

LE CAMP DES PRÉTORIENS

ENTRE Sainte-Marie Majeure et Sainte-Marie des Anges se trouve un vaste espace qui fut l'emplacement du camp des Prétoriens. M[gr] de Mérode, ministre des Armes, l'a acheté et en a fait présent au Saint-Père, afin d'y bâtir une caserne. Cette sorte d'usine de la civilisation, si florissante dans tous les climats de l'Europe, n'existait pas ici; elle y est devenue nécessaire, la voilà qui va pousser. Puisse le ciel romain ne lui laisser jamais prendre

les développements qu'elle reçoit ailleurs! La première pierre a été posée aujourd'hui, en présence du Pape. Je n'aurais pas voulu venir à Rome pour voir poser la première pierre d'une caserne; mais je reconnais tous les jours combien Coquelet a raison de dire qu'il faut être de son temps. Du reste, cette caserne s'élève dans des conditions inaccoutumées. Il ne faudra qu'un peu de soin pour qu'elle soit une belle chose, et, avec la grâce de Dieu, elle pourra devenir une chose inutile. En fait de caserne, on ne peut souhaiter mieux.

Les vieux murs de Rome ferment le camp des Prétoriens. Par-dessus les murs, on voit Sainte-Marie Majeure, Saint-Jean de Latran et les montagnes; on voit ces arbres de la ville éternelle, ces pins et ces cyprès qui sont toujours si bien placés.

Un seul décor suffisait à la scène. Dans l'angle formé par le mur antique, sur le mur même, on avait assis une copie colossale de la statue de saint Pierre, au Vatican. Haute de six mètres, elle dominait cet espace. Le piédestal disait deux paroles: la parole éternelle: *Tu es Petrus;* la parole du moment, très auguste en ce moment: *Pro Petri sede.* C'est la devise de la médaille de Castelfidardo. Elle entoure la croix de Saint-Pierre, renversée, mais debout comme une épée tirée pour la justice. Épée des princes selon le cœur de Dieu, toute autre que l'épée des conquérants.

Je ne sais si, dans les fastes des armées, on

rencontre beaucoup d'exemples d'un mémorial de défaite distribué aux soldats vaincus comme gage d'un éternel honneur et d'une victoire éternelle. En tout cas, cela est de mise dans l'empire de la Croix.

L'armée pontificale était là: sept à huit mille hommes. Le peuple de Rome y était aussi, et un grand et beau reste des foules de la canonisation, fidèles de toute langue, citoyens de Rome par le baptême et par le cœur. Le peuple se tenait en bon ordre, comme l'armée. A Rome, il n'y a point de turbulence; la multitude se contient elle-même par un sentiment qui domine la curiosité. Le concours était spontané. On a su que le Pape serait à la cérémonie, chacun a voulu venir. Cette ardeur de voir le Pape ne s'épuise pas et ne diminue pas. Pie IX apparut; armée et peuple tombèrent à genoux.

C'est Mgr Cullen, archevêque de Dublin, primat d'Irlande, qui officiait; homme plein de science, de force et de bénignité, vraie figure de sa chère patrie, dont il porte en lui toute la constance et toutes les douleurs. Il était escorté d'une vingtaine de jeunes soldats, reste de la brigade irlandaise. On chanta les litanies des saints; la multitude répondait. Nous avions là une image de ces temps où le peuple tout entier s'associait d'un cœur intelligent aux fonctions sacrées du culte, chantant les prières comme un chant du berceau et de la patrie.

Aux côtés du Pape, il y avait, à droite, le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, le fils du grand philosophe chrétien. Comme Joseph de Maistre,

Bonald a laissé des fils, et la vénération s'est accrue devant son nom glorieux. A gauche, la Belgique était représentée par le majestueux et bon cardinal Sterkx, archevêque de Malines. Sur l'estrade pontificale, on voyait les autres cardinaux des nations. Cela s'était rencontré ainsi, comme pour bien montrer que cette caserne et ces soldats ne sont point des instruments de guerre. Point de cardinaux romains. Ils assistaient à une séance académique où Mgr Nardi, savant auditeur de la Sacrée Rote, devait parler sur les principes de 89; et je suis sûr qu'il a dit des choses pleines de sens, plus sincèrement libérales que tout ce qui sortira jamais de la bouche et de l'encrier de nos libéraux. Pour achever de donner la note du temps, telle qu'on la trouve à Rome, il y avait encore là des proscrits. On voyait sur l'estrade, la reine veuve de Naples et quelques-uns de ses jeunes enfants. Il y a présentement en Europe deux grandes terres d'asile, l'Angleterre et Rome. La puissante Angleterre donne asile aux régicides, Rome aux princes détrônés. En général, c'est l'Angleterre que les princes admirent! Je souhaite aux princes napolitains d'aimer, d'admirer, de vénérer toujours Rome, même s'il arrive qu'ils n'aient plus besoin de cet abri. Et s'ils recouvrent le trône, il sera prouvé que l'ombre de Pierre ressuscite encore les morts.

La cérémonie faite, on prévint le Saint-Père que l'armée allait exécuter le « défilé. » Il demanda au cardinal de Bonald ce que c'est que le défilé. Il n'est pas bien au courant de ces jeux de la puis-

sance humaine. Le défilé toutefois dut le satisfaire, car il lui fut une occasion de voir au vif le sentiment des Romains. A mesure que les petits corps de sa petite troupe passaient devant lui, des acclamations enthousiastes s'élevaient du sein des spectateurs; le peuple applaudissait l'armée.

Les premiers qui essuyèrent ce feu de cris et de fleurs furent les *palatins*, milice purement civile. Il n'y a certes pas de pareille garde nationale dans le monde entier. Elle est toute en or. Elle marche et manœuvre admirablement sous les ordres de son colonel, prince romain, très bel officier. Ensuite vinrent les régiments de ligne. Beaucoup de ces soldats portent la médaille de Castelfidardo. Ils ont été prisonniers du Piémont, qui a tout fait par menace et par séduction pour les garder. Ils ont résisté et sont revenus sous le drapeau. Les plus grands applaudissements furent pour les zouaves. Les Français présents à la fête ne s'y épargnaient pas. Chacun d'eux connaissait au moins un de ces braves enfants; tous savaient quels noms portent cette poussière, quels cœurs battent sous cet humble habit. Mais, du côté des Romains, il y eut une explosion supérieure encore pour les gendarmes, et rien n'est plus juste: aucune troupe au monde ne surpasse les gendarmes pontificaux en tenue, en vigueur, en discipline, en fidélité.

Quand le Pape se retira, l'enthousiasme retrouva des forces pour le saluer. Sa bénédiction termina la journée. Pour terminer à mon tour et conclure, tout ce que je viens de raconter prouve, à ce qu'il me semble:

Qu'une armée peut être une excellente chose, composée d'excellentes gens, et qui perfectionne encore les hommes dont elle est formée;

Qu'elle peut être aimée et respectée du peuple, même en ne se rendant, comme les gendarmes romains, redoutable qu'au petit nombre des mauvais sujets;

Que le Pape, avec cette armée, pourrait parfaitement se soutenir au milieu de ce peuple, livré à ses propres sentiments;

Que l'armée romaine, toute volontaire et catholique, offre le type d'une armée nationale; et que ce type est ici plus parfait qu'ailleurs, sans exception;

Enfin que des soldats qui chantent les litanies peuvent manœuvrer, se battre et mourir.

Si la largeur et la générosité présidaient aux conseils des nations, l'armée pontificale pourrait être l'école militaire la plus utile de l'Europe. Les enfants de famille, que tant de causes réduisent à une désastreuse oisiveté, viendraient ici apprendre le meilleur du métier de soldat, tout en donnant au Saint-Siège un appui doublement profitable pour eux-mêmes. Quelques années du service le plus honorable, et qu'il serait aisé de ne pas rendre stérile pour l'étude des Lettres, formeraient cette jeunesse aux saines disciplines du corps, de l'esprit et de l'âme.... — Quoi! dit Coquelet, pensez-vous pouvoir nous dissimuler que vous proposez une sorte de résurrection de l'ordre de Malte? Cela n'est plus de notre temps!

Coquelet voit loin. L'ordre de Malte pourrait

se rétablir. Malte à des religieux, Malte au Pape, quel péril pour la civilisation !

O civilisation de Coquelet !

XXI

PAROLES DE SAINT LÉON

NOUS nous sommes assis à l'angle de l'un des quatre piliers de la coupole. Nous avions derrière nous l'autel majeur ; devant, l'autel de la chaire ; à gauche, l'autel de saint Léon Ier, Pape : saint Léon le Grand.

Léon, archidiacre de l'Église romaine, fut élu Pape l'an 440, lorsqu'il était en mission dans les Gaules pour réconcilier Aétius et Albinus, armés l'un contre l'autre au profit des Barbares. Alors il n'y avait plus guère de patriotisme romain que dans les âmes chrétiennes. Ces temps désastreux sont revenus.

Le pontificat de Léon dura vingt et un ans. Il vit Attila aux portes de Rome et sut l'écarter ; il vit Genséric dans ses murs et put l'adoucir. Les écroulements se multipliaient, l'empire et le monde tombaient en poussière, l'âme de Léon demeurait inébranlable. Les pieds dans cette boue sanglante, le front vers le ciel, il prédisait à Rome une immortelle royauté.

Nous avions apporté les sermons de saint Léon, la plupart prononcés dans la basilique vaticane, en ces jours terribles d'Attila et de Genséric. Il en est un pour la fête des saints Apôtres Pierre et Paul.

Que ces pages sont solennelles à relire ici, après quatorze siècles, entre le tombeau et la chaire de Pierre, à deux pas de la tombe et de l'autel de Léon!

Il convoque Rome à venir avec allégresse en ce jour du martyre et du triomphe aux pieds des hommes par qui l'Évangile lui fut donné, et qui, de maîtresse de l'erreur qu'elle était, l'ont faite disciple de la vérité. Ceux-là sont les pères qui l'ont fondée pour une destinée céleste, sous de bien meilleurs auspices que le fratricide qui lui imposa son nom. Ils l'ont conduite à la gloire incomparable, ils lui ont assuré l'empire de la foi. La paix chrétienne a su acquérir ce que la force victorieuse n'avait pu conquérir, et c'est maintenant que Rome est la tête du monde.

Car le Dieu bon et tout-puissant, afin que tous les mortels le puissent connaître, a pris en pitié leur volontaire aveuglement et la perversité qui les entraîne au mal. Par un profond conseil de tendresse, il leur a envoyé son Verbe, égal et coéternel à lui-même; et le Verbe s'est fait chair, et la nature divine s'abaissant à la nature humaine, l'a élevée à une gloire sublime.

Et afin que l'effet de cette grâce inénarrable se répandît par tout le monde, la divine Providence prépara l'empire romain dont les frontières s'élargirent jusqu'à ce que leur immensité les rendît limitrophes de toutes les nations. Car il convenait souverainement au plan de l'œuvre divine que l'empire d'une seule cité ouvrît la voie à la prédication universelle.

Cependant Rome ignorait l'auteur de sa puissance. En même temps qu'elle régnait sur tous les peuples, elle s'était rendue l'esclave de toutes leurs erreurs, ET ELLE CROYAIT S'ÊTRE FAIT UNE GRANDE RELIGION PARCE QU'ELLE N'AVAIT REPOUSSÉ AUCUN MENSONGE, *et magnam sibi videbatur suscepisse religionem, quia nullam respuerat falsitatem.* Quelle parole!

Le pontife ajoute: « C'est pourquoi, lorsque les Douze se partagèrent le monde, pour le remplir de l'Évangile, le bienheureux Pierre, prince de l'ordre apostolique, fut destiné à la forteresse de l'Empire romain, afin que la lumière du vrai, placée au centre du monde, en éclairât plus aisément tout le corps. Toute nation avait alors dans la Ville au moins quelques-uns des siens, et quels peuples pouvaient ignorer ce que Rome aurait appris! C'était ici qu'il fallait fouler aux pieds les rêveries des philosophes, dissoudre les vanités de la sagesse humaine, humilier le culte des démons; ici, où la superstition avait ramassé toutes les conceptions de l'imposture.

« C'est donc vers cette ville, ô bienheureux Pierre, que tu diriges ta course. Tu entres dans cette forêt peuplée de bêtes rugissantes; plus courageux qu'au jour où tu marchais sur la mer, tu t'avances sur les profondeurs agitées de cet océan, et tu ne redoutes pas Rome, la maîtresse du monde, toi qu'une servante de la maison de Caïphe avait fait trembler. L'amour t'emporte, tu ne veux pas craindre ceux que l'amour te donne à aimer! »

O Pie, successeur de Pierre et de Léon, toi aussi

tu veux ne pas craindre! Tu restes, et frappé du coup mortel, tu diras: *Non sciunt !* Et ramassant tes forces, tu lèveras ta main pour bénir. . . .

XXII

FÊTE DE SAINT PIERRE

La grande basilique est en allégresse pour la fête de saint Pierre: des fleurs, de l'or, des draperies d'or et de fleurs. La statue du prince des Apôtres est habillée en pape, avec la tiare et l'anneau; le dais est plus riche. Et quel soleil! et quelles pensées au cœur!

Parmi ces merveilles grandioses, il y a des simplicités charmantes. On voit au-dessus de la principale entrée du péristyle une espèce d'ovale en verdure, suspendu par des guirlandes: c'est pour indiquer que saint Pierre a juridiction sur le globe. Le naïf emblème, de tradition très antique, demeure là durant toute l'Octave. Ces petites choses ont un charme que rien n'égale. Cela s'est fait longtemps; cela, depuis des siècles, a tous les ans égayé la grande fête, a réjoui les yeux des humbles fidèles, leur a parlé et ils ont entendu!

Hélas! il y a aussi des amertumes. Dans ces jours de grande foule, la tenue de beaucoup d'étrangers est un crève-cœur pour les pauvres catholiques. C'est alors que l'Anglais, le protestant, le faquin incrédule sont odieux! Si la dernière canaille de Paris était soudain introduite dans la basilique, elle s'y tiendrait plus décemment que ces messieurs et

ces mesdames de la civilisation européenne. Et penser que tout ce monde ne parlera qu'à voix basse et chapeau bas aux huissiers de n'importe quelle antichambre! Je m'étonne toujours que l'indignation des honnêtes gens mêlés dans cette cohue de goujats en habit noir puisse ne pas faire explosion. Je crois fortement qu'un terrible ouragan de bastonnade éclatera sur la fleur de la société moderne et lui fera expier son défaut de respect.

Un sergent, de planton à l'estrade de l'état-major français, avait trouvé bon de grimper debout sur le banc le plus élevé. De là, il promenait son regard vainqueur. Un suisse pontifical l'avertit de descendre. Il n'obéit qu'à moitié, regardant le Suisse de manière à le réduire en poudre. Le sergent se sentait instruit, victorieux, supérieur à toutes les superstitions dont il voyait l'étalage, capable d'en délivrer le genre humain. C'était d'ailleurs un joli sergent, bien ciré, de belle moustache. Son général parut, il descendit tout à fait; le voilà dans la position du soldat sans arme, prêt à ployer le genou. Mais cette soldatesque, vouée à obéir, quel que soit son fond, ne fera que ce qui lui sera commandé. Plus déplaisante est la physionomie des personnages. Certains diplomates laissent lire sur leurs nobles traits qu'ils se trouvent bien bons d'être là. Plusieurs annoncent tout haut que nous touchons à la fin, tenant qu'une chose qu'ils condamnent si décidément ne saurait durer. Je pense moi, que leur aveuglement sera pourtant un des instruments de salut du monde. Je ne vois en eux rien qui puisse longtemps contenir l'esprit

du Christianisme; ils seront vaincus par cet esprit qu'ils ignorent . . . hélas! hélas! et comme ils deviendront pieux, et comme ils offriront leurs services, et comme il sera difficile d'y échapper!

Le roi de Naples était à la cérémonie, en habit militaire. Si c'est l'uniforme que portaient ses généraux, il devrait le changer, en mémoire de leurs services. J'observe que l'habit militaire est devenu partout l'uniforme des rois, même des rois détrônés. En tout pays, le roi n'est plus que le premier officier de l'armée. Et ils parlent de liberté dans le monde! Le dernier vestige extérieur de liberté, — ce n'était pas grand'chose, — a disparu avec l'habit de garde national de notre Louis-Philippe, chassé par ses gardes nationaux pris de gros vin.

N'importe! Malgré les airs fiers des sergents et les airs méprisants des diplomates et les airs militaires des rois, il est doux d'entendre chanter ici cet évangile de la durée:

« Simon-Pierre, prenant la parole, dit à Jésus: Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. Jésus lui répondit: Et moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. »

XXIII

ICI ! . . .

« Un conseil singulier de Dieu a présidé à la naissance et à la grandeur de cette sainte cité, et je suis dans la ferme croyance que les pierres de ses murs sont dignes de respect et que le sol où elle est assise est digne de vénération au-delà de ce que les hommes ont jamais pu dire et croire. » C'est pourtant Bossuet, notre Bossuet qui parle ainsi, comme Luc de Tuy et comme Léonard de Tulle ; et j'encadre avec plaisir cette phrase ultramontaine que les gallicans n'ont pas coutume de citer ! Quel dommage que Bossuet n'ait pas fait le voyage de Rome ! Il y viendrait aujourd'hui, et il serait plus grand docteur et même plus grand écrivain. La vue de Rome eût ajouté à son talent en ajoutant à son génie. Du moins son génie traînait un poids dont Rome l'eût délivré. Sans prétendre ôter rien à sa gravité ni vouloir rien rabattre du beau dédain qu'il professait pour la littérature, je dis qu'un si grand artiste n'eût jamais consenti à garder un préjugé qui voilait la splendeur et la mélodie de sa voix. Il eût trouvé de si belles choses à dire de Rome qu'il les eût dites. Et alors quels coups d'aile, et quels coups de foudre !

Un autre témoin de Rome, tout différent et non moins animé, c'est Érasme. Oui, Érasme, lui aussi il aimait Rome ; Érasme de Rotterdam, ce froid Hollandais ! Son latin de glace, poli, clair et

coupant, semble contenir une larme non encore tout à fait figée: « Si je ne m'étais arraché de Rome, jamais je n'aurais pu la quitter. Il m'a fallu la violence pour ne pas me laisser séduire, et j'ai fui plutôt que je ne suis revenu. . . . Rendez-moi le Léthé si vous voulez que j'oublie jamais Rome! » Oh! que j'en dirais bien autant! Il est vrai qu'il y a deux Rome, et je suppose qu'Érasme n'en regrettait qu'une, qui n'est pas celle que je préfère; mais qu'importe! Je les aime toutes deux, et mon cœur bat avec le cœur d'Érasme de Rotterdam. Je ne m'y serais pas attendu.

Véritablement la Rome païenne, dans l'état où elle est, mérite bien aussi quelque amour. Elle ne fournit pas un ornement de peu de valeur aux grandes beautés de la ville des Apôtres. C'est un charme indicible d'errer sur le Forum, de suivre la voie Sacrée, de monter le *clivus* qui mène au Capitole.

Ici! . . . M. de Maumigny remarque[1] l'importance, la sonorité, la majesté, l'immensité de ce mot dans Rome. Ici César, ici Pierre, ici Charlemagne, ici Raphaël, ici le Tasse, ici Dominique et François d'Assise et Ignace de Loyola! Tant de héros, tant de grands hommes, tant d'histoires demeurant *ici! Quam dives urbanum solum!* s'écriait le poète Prudence. Les moindres objets deviennent solennels sur ce sol dont la poussière et les pierres sont plus précieuses que l'or et les diamants. Quel moyen d'aller sans émotion de l'Ara-Cœli au temple de Faustine, de la prison Mamertine à la maison de

[1] Dans le grave et beau livre intitulé: *Les Voix de Rome.*

Tibère? d'entrer à Saint Onuphre, où mourut le Tasse, du pas dont on franchirait le seuil de l'Institut? Nulle part on ne sent son rien autant qu'à Rome; et cependant, parce qu'on est ici, l'on prend de soi-même je ne sais quelle idée d'être quelque chose. Les anciens disaient qu'il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe; ni d'aller à Rome sans doute; et s'y voir est une marque des faveurs de la Providence dont on est enclin à se targuer. Ici! ici!

Dans une salle du Capitole, nous trouvons la louve de bronze, la même qui était sur le Capitole au temps de Tite-Live, et sur laquelle un jour le tonnerre tomba. On nous montre les traces de la foudre. Si c'est bien la louve, si ce sont bien les traces de la foudre, je n'en sais rien. Partout ailleurs, ce bronze ne serait qu'une curiosité; mais *ici!* Sur la place du Capitole il y a un poste de soldats français; rien de moins intéressant à Paris, et même à Pékin, et même à Rome: mais sur le Capitole, ces soldats sont des *Gaulois*; voilà pour Érasme. Et la grande nation des Gaules qui envoie ces soldats, est-elle encore la fille aînée de l'Église; et cette troupe qui garde le Capitole, garde-t-elle aussi le Vatican? Voilà pour moi.

Et ces enfants qui jouent, ces enfants déguenillés, les mêmes que partout, ne remarquez-vous pas qu'ils jouent autour de la statue de Marc-Aurèle? Enfants baptisés dans le sang du Christ, vrais rois de la terre, germes divins, jouez sur le sommet du Capitole, dispersez en jouant cette poudre qui fut le temple et l'autel de Jupiter, faites-vous un jouet

du simulacre de César! A travers vos rires, j'entends la voix des prophètes qui ont averti Rome et César et la longue suite des dominateurs du monde:

« Tout orgueil est haï de Dieu, toute puissance injuste connaîtra la main de Dieu, toute iniquité des nations est exécrable devant Dieu.

« Le principe de l'orgueil est l'apostasie. De là les fraudes, les injures, les méfaits infâmes et sans nombre. A cause de ces crimes, l'empire est transféré d'un peuple à un autre; et ceux qui ont apostasié reçoivent des maîtres méchants, jusqu'à ce que le Seigneur les prenne en pitié.

« Dieu a secoué de leurs trônes les princes superbes; il y a fait asseoir à leur place ceux qui étaient humbles et doux. Dieu a fait sécher jusqu'en leurs racines les nations superbes, et il a planté dans leurs terres les humbles qui croyaient en lui.

« Dieu a renversé les nations orgueilleuses, il les a renversées jusqu'aux fondements; et quelques-unes ont été arrachées et exterminées, et leur mémoire a péri.

« Car l'art de faire adroitement le mal n'est point sagesse, et le pécheur périra parce qu'il a réussi. »

XXIV

LES ADIEUX

Les grands jours sont passés, la ville se dépeuple. La plupart des évêques restés après la Canonisation n'attendaient que la célébration de la fête de saint

Pierre. Ils s'arrachent, le devoir les appelle. Ils courent à leur glorieuse servitude, à leur pauvreté, à leurs angoisses, à leurs périls. Combien en est-il pour qui cette fête de saint Pierre a été la dernière vision de la liberté et des pompes de l'Église! Tel de ces évêques a bâti de ses propres mains sa cathédrale, dans laquelle il ne peut se tenir debout, et il n'est pas le plus dénué ni le plus à plaindre. D'autres n'ont pas même cette cathédrale de terre et de roseaux; d'autres ont des cathédrales de marbres d'où ils sont bannis par la civilisation moderne, et des églises illustres qu'ils voient profaner par des prêtres apostats, dignes prêtres de cette civilisation qui les bannit; il en est qui, des gradins de l'autel où ils peuvent encore monter entourés d'un semblant d'honneurs, voient la police assise sur les marches de la chaire pastorale, un bâillon à la main.

J'assiste aux adieux. Dans les sanctuaires, je reconnais les partants, ceux qui n'ont plus qu'un jour, ceux qui n'ont plus qu'une heure. On vient à Saint-Pierre prendre le suprême congé, dépenser les dernières minutes. Le partant a une manière de regarder et de s'arrêter qui le désignerait entre mille. J'observais ce matin un vieil et saint évêque, maintenant en chemin pour sa rude mission. Mes yeux se mouillèrent. J'allai le saluer. Il étendit la main comme pour toucher tous les autels et tous les murs de la basilique: « Vous, me dit-il, vous pourrez revenir; moi je ne reviendrai point. » Il ajouta: « J'ai rempli mes yeux et mon cœur; que Dieu soit béni! » Je lui baisai la main et je le quittai. Il alla s'agenouiller devant la Confession, le front appuyé

sur la balustrade. Ayant prié, il s'éloigna d'un pas lent. Je le suivais du regard. Il ne s'arrêta point jusqu'au seuil, mais là il s'agenouilla encore, et son front et ses lèvres touchèrent le pavé. O Dieu de miséricorde qui savez où il va, remplissez-le de la joie de vos martyrs!

Et nous aussi, nous avons des figures de partants. Quels regards semblables nous jetons sur ces beautés qu'il faut quitter! Que ces enchantements sont profonds! Que la croix de Saint-Pierre est belle dans l'azur doré du soir!

Entrons, nous dit l'abbé Henri, terminons ce jour devant l'autel, et répétons la prière de Jésus, fils de Sirach:

« Ayez pitié de nous, ô Dieu, Seigneur de toutes choses, et regardez-nous dans votre bonté, et montrez-nous la lumière de vos miséricordes!

« Répandez votre terreur sur les peuples qui ne se mettent point en peine de vous, afin qu'ils connaissent que vous seul êtes Dieu et qu'ils publient vos merveilles. Étendez votre main: qu'ils voient votre puissance!

« Renouvelez vos miracles, faites-en de nouveaux; brisez l'ennemi qui nous persécute, hâtez le temps, et que ceux qui tyrannisent votre peuple tombent dans la perdition. Leurs chefs disent: Il n'y a point d'autre seigneur que nous!

« Rassemblez Jacob, et que toutes ses tribus deviennent votre héritage comme au commencement. Ayez pitié de votre peuple que vous avez

appelé de votre nom, et d'Israël que vous avez traité comme votre fils aîné.

« Ayez pitié de votre Jérusalem, la cité de votre temple, la cité de votre repos : remplissez Sion de la vérité de vos paroles inénarrables ; que votre peuple y voie éclater votre gloire.

« Rendez témoignage qu'ils ont dit vrai, ceux qui dès le commencement du monde ont parlé en votre nom. Récompensez ceux qui vous ont attendu longtemps : que vos prophètes soient trouvés fidèles.

« Exaucez les prières de vos fidèles et conduisez-nous dans la voie de la justice, afin que tous ceux qui habitent la terre sachent que vous êtes le Dieu vivant qui voyez tous les siècles devant vous. »

XXV

PIE IX

L'Homme-Dieu a été l'homme de douleur. Il n'a fait que des œuvres de justice et de miséricorde et il a été haï, calomnié, bafoué, mis à mort. Ceux qu'il avait guéris par ses miracles, délivrés par sa doctrine, ont crié : Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! Il a épuisé le calice des iniquités humaines. Ses amis eux-mêmes l'ont abandonné, l'ont renié ; il avait nourri de sa chair celui qui l'a vendu. Ses persécuteurs l'ont tué en invoquant l'intérêt du peuple et l'intérêt du ciel ; une vile populace a eu licence de l'insulter jusque sur la croix. Voilà l'Homme-Dieu, caché et comme anéanti dans l'homme de douleur.

Cependant il règne, le titre de sa royauté, écrit de la main qui le livre, est cloué à l'instrument du supplice par les mains qui le crucifient. Que d'efforts seront faits pour déplanter ce gibet plus illustre et plus puissant que tous les trônes, pour en arracher ce titre royal! Mais la croix est stable et le titre royal est écrit pour l'éternité. Sans douter jamais de sa faiblesse ni de sa victoire, le divin Supplicié avait dit: *J'ai vaincu le monde.* Il expire, les ténèbres enveloppent la terre, les morts sortent des sépulcres. Instruit par ces perturbations, l'homme de la force publique, celui-là même qui vient d'assurer l'exécution de l'inique sentence, reconnaît et adore la victime: C'était vraiment le Fils de Dieu!

Nous avons sous les yeux cette histoire et cette figure. La figure est vivante, l'histoire nous a pour témoins. Voici l'homme qui n'est pas semblable aux autres, qui n'est pas né pour les œuvres communes. Dans une chair réservée à la mort, il porte comme nous un esprit exposé à l'erreur, mais non pas cerné dans toutes nos limites et soumis à toutes nos défaillances. Dieu lui est lié par un serment éternel. Il est l'homme à qui le Sauveur a dit: *Je suis avec toi.* Ici la chair mortelle enferme plus d'immortalité qu'en nous; l'esprit contient plus d'élément divin. Celui-ci est Pierre, qui ne meurt pas et qui ne se trompe pas. Faible, moqué, crucifié comme l'Homme de douleur, invincible comme l'Homme-Dieu, dans les conditions du calvaire il continue l'œuvre du calvaire; il la poursuit depuis dix-huit siècles à la face des hommes prosternés devant le miracle ou stupéfaits et furieux devant le

problème. Il enseigne, il expie, il délivre, il meurt, il règne; il tient les clefs du ciel, et le ciel est ouvert ou fermé par ses mains.

Il porte un nom incommunicable; il est le PAPE, le Père. Toute langue, même rebelle, le nomme ainsi et ne nomme ainsi nul autre. Sa royauté paternelle, la plus ancienne qui soit au monde, est tout ensemble la plus contestée du temps, la plus assurée de l'avenir. La haine de ses ennemis en convient avec l'amour de ses enfants. Ses enfants couvrent la terre, mais disséminés, défaillants, réduits comme force active à une poignée; ses ennemis, au contraire, sont puissants, ardents, coalisés, munis d'armes souveraines. Ils désirent et ils prophétisent la chute de la Papauté. D'où vient qu'ils désespèrent? D'où vient que la Papauté, environnée de pièges, pressée de soldats, meurtrie de coups et de dérisions, ne voit nulle terre ennemie qu'elle n'espère conquérir? C'est le miracle, c'est le problème; c'est le triomphe permanent et toujours incompréhensible de l'Homme de douleur. Nous avons sous les yeux ce scandale de la raison humaine.

Et comme la raison humaine ne fut jamais plus révoltée contre le Dieu de la Croix et ne nia jamais avec plus d'obstination ses droits sur le monde, jamais son scandale ne fut plus grand. Elle peut se dire qu'elle a tout vaincu. Ce qui n'est pas détruit, elle l'a changé à sa guise. Elle a renversé les institutions, façonné les esprits, paralysé les cœurs. En rompant avec l'ordre surnaturel, ses lois ont proclamé la déchéance du Dieu Christ, dont sa science a nié la divinité et jusqu'à l'existence historique.

Elle a imposé à la terre un droit de sa fabrique, le droit de l'homme, appelé plus tard le « droit nouveau, » et qui est simplement le droit de son caprice. Armée de ce droit, elle a nié et méprisé tout droit antérieur, tout droit de la terre et tout droit du ciel. Elle a violemment dépouillé les rois de leur couronne, les peuples de leur nationalité, les individus de leur propriété, les autels de leur liberté. Ses sophismes corrompent par la peur les âmes où ils n'ont pas éteint la lumière; toute résistance est vaine. Jamais despote plus insolent n'a dit à la conscience: Tais-toi! on ne l'a livrée avec plus de dédain aux huées des sicaires. Qui donc arrête encore la raison humaine, et pourquoi, ayant tout vaincu, n'a-t-elle pas tout emporté? Un seul homme se dresse devant elle sur les débris de la civilisation chrétienne, l'empêche d'en disperser la poussière, et maintient parmi ces ruines l'esprit qui peut tout renouveler suivant les traditions éternelles, sous les ailes de la Croix. Cet homme pacifique dit *Non* à la raison humaine séparée de la raison divine; *Non* à son droit nouveau; *Non* à ses entreprises forcenées contre les droits des peuples et contre les droits de Dieu, que l'on annule en les séparant, et dont il est la véritable et complète expression. Dans sa faiblesse, invaincu jusqu'à présent, il garde ce qui ne pourrait périr sans que le genre humain se vît aussitôt replacé sous la dent envenimée du despotisme antique.

Rome appartiendra-t-elle à Pierre, prêtre du Christ, ou à Néron, prêtre de sa propre divinité? Le problème se pose aujourd'hui comme il y a dix-

huit siècles, plus résolûment accepté par l'apostasie qu'il ne le fut par l'incrédulité. « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous! » Ce cri de la Synagogue est poussé par des hommes qui ont reçu le baptême. Et comme aux premiers jours, la terre tremble, les ténèbres s'étendent, les morts sortent des sépulcres. Quels fantômes n'épouvantent pas les regards des vivants? Oui, le sépulcre de Néron peut se rouvrir!

Mais Pierre ne meurt pas.

Pierre! Rangée derrière lui, réveillée à sa voix, émue d'admiration et d'amour, et le saluant des titres magnifiques que lui donnent les docteurs, la Catholicité le nomme encore *Moïse*, le *Patriarche universel*, le *Père des Pères*, l'*Héritier des Apôtres*, la *Bouche* et le *Chef de l'Apostolat*, le *Refuge des Évêques*, le *Pasteur de tous les Pasteurs*, le *Lien de l'Unité*. Un homme donc porte aujourd'hui tous ces noms, est toutes ces choses; et lorsque Dieu l'eut soudain appelé de la foule, cet homme a entendu encore ces paroles suprêmes qui ne peuvent être adressées qu'à lui: « Reçois la tiare aux trois couronnes. Tu es le Père des Princes et des Rois, le Pasteur de l'univers, le Vicaire ici-bas de Notre Seigneur Jésus-Christ. »

Une partie de l'humanité méconnaît la personne et le pouvoir de Pierre, veut écarter cet homme, veut abolir cette institution; une partie de l'humanité à perdu le sens de la grandeur, a perdu la lumière, veut abolir la dignité humaine et décapiter le genre humain.

Dieu a conduit la vie de Pie IX pour laisser sans

excuse les frénésies qui se révoltent contre son Église. Cette marche laborieuse satisfait même aux conditions que la jalousie moderne réclame des hautes fortunes. Il a passé par les petits emplois, sa piété l'a tenu longtemps au service des pauvres, il a vu de près toutes les misères, pansé de ses mains toutes les plaies; il a donné sa jeunesse aux orphelins, ses veilles à l'étude, son patrimoine aux indigents; il a été toujours plein de générosité, de zèle et de miséricorde. Son premier acte royal fut d'amnistier tous les condamnés ou inculpés politiques, sous le seul engagement d'honneur de se conduire dorénavant en loyaux sujets. Il proclama des libertés désirées et en promit d'autres, ne demandant que le temps nécessaire pour les préparer. L'allégresse des Romains retentit dans le monde entier. Un hosannah incomparable inaugura ce règne qui, sauf de courts intervalles, n'a été qu'une tempête. Le monde eut comme un éblouissement de tendresse. Il entrevit la conciliation possible de l'ordre et de la liberté. Pie IX ne prétendait rien vendre, ne se faisait rien arracher. Il agissait largement, en homme d'État qui sait jusqu'où il peut aller, en honnête homme qui ne veut pas trop redouter la trahison, résolu même de l'affronter jusqu'aux extrêmes limites de la prudence, pourvu qu'il y gagne de mettre en lumière sa propre loyauté. Grande et saine politique, mais à l'usage seulement des justes, qui sont seuls les prudents et les forts; politique des Papes, par laquelle ils ont conquis toujours, ou plus tôt ou plus tard, l'adhésion de la conscience humaine.

Il est vrai, en un sens, qu'aucune des concessions de Pie IX ne lui a réussi. Ses bienfaits sont tombés sur des traîtres; les politiques ont souri de sa candeur. Le monde est toujours cet ignorant qui, ne voyant rien lever sur les pas du semeur, le raille de sa semence et de son travail perdus. Pie IX a vu le bien possible, il l'a voulu faire; il a cru à la liberté, il lui a tendu les bras; il a cru à l'honneur, et s'est confié aux serments. Rien ne prouve encore que les habiles et les traîtres y aient autant gagné que lui. Par cette expérience, il s'est assuré l'admiration et l'amour des cœurs droits. L'adhésion de la conscience publique est un fonds qui demeure. Elle ne se laisse pas emporter par l'opinion, et elle a son jour.

A l'abondance des bienfaits, les révolutionnaires répondirent par le luxe des trahisons. Les amnistiés renouèrent leurs complots. De l'enthousiasme populaire ils firent une émeute permanente. La sédition, portant des fleurs, s'agenouillait devant le Pontife et lui demandait en hurlant de la bénir. Elle comptait le séduire, elle ne fit qu'éveiller sa prudence; elle crut l'intimider, elle le trouva aussi ferme qu'il restait doux. Elle entreprit alors de le contraindre et lui montra le poignard: elle put déchirer son cœur, non le rendre moins miséricordieux.

Pie IX avait résolu de faire à la liberté une grande part; il ne voulait cesser ni d'être pontife, ni d'être roi, ni d'être père. La Révolution exigeait qu'il sanctionnât ses doctrines, qu'il prît son drapeau. Il condamna ses doctrines et ses œuvres, maintint

hautement les droits qu'elle prétendait lui faire abdiquer, refusa de déclarer la guerre à l'Autriche. Le *Non possumus*, opposé depuis à d'autres adversaires, il en a premièrement frappé la sédition, qui lui parlait bouche à bouche. *Non posso, non debbo, non voglio.* Je ne puis, je ne dois, je ne veux! Devant les thèses philosophiques, il s'écria: Hors l'Église, point de salut! Les démagogues n'avaient plus que leurs poignards. Le ministre du Pape, Rossi, fut assassiné. Cet homme, jadis mêlé aux conspirations, aimait vraiment l'Italie. Comprenant enfin que la cause de la liberté italienne était la cause même de la Papauté, il eut le bonheur de perdre sa vie pour la vérité qu'il avait longtemps méconnue. L'assassin le frappa sur le seuil du sénat révolutionnaire, à la vue de deux cents misérables prétendus représentants du peuple romain, les uns complices, les autres terrifiés. Aucun de ces lâches ne se leva pour secouer le sang qui rejaillissait sur eux. Le pape, prisonnier, dut fuir pour épargner aux Romains la responsabilité d'un de ces forfaits que Dieu ne punit pas seulement sur les coupables, mais sur ceux qui le laissent commettre et sur leurs enfants.

Le cœur du genre humain suivit Pie IX à Gaëte. A Rome, la République s'installa, présidée par des triumvirs, un assassin et deux traîtres obscurs. Ces sinistres faquins étalèrent aussitôt leur totale incapacité; l'Europe, quoique devenue facile, poussa un cri de dégoût. La république française, mandataire des nations catholiques en

proie aux révolutions, termina par la force les courts destins de la République romaine. Il n'y eut pas même d'étonnement. C'était l'impérieuse volonté, l'impérieuse nécessité du monde. Pie IX revit Rome agenouillée et pleine de joie.

Mais déjà la diplomatie conservatrice reprenait l'œuvre du triumvirat. En rétablissant le Pape, elle prétendait lui imposer la déchéance. Elle ne lui avait rendu que la couronne d'épines. Elle ne l'empêcha pas de ceindre aussi la tiare et de lever la tête au-dessus de tous les fronts, à la hauteur où la tiare doit être vue. Malgré les difficultés de tout genre, Pie IX sut efficacement travailler à réparer les désastres de l'orgie républicaine. Il gouverna son peuple et l'Église, rétablit la hiérarchie en Hollande comme il l'avait rétablie en Angleterre, proclama le dogme de l'Immaculée Conception, embellit Rome et restaura la voie Appienne. Quelques années s'écoulèrent ainsi dans une sorte de tranquillité. Les gouvernements européens ne tourmentaient le Pape qu'en secret. La diplomatie leva le masque au Congrès de Paris. Cavour, ministre du Piémont, parla de la nécessité d'intervenir pour le peuple romain opprimé par le gouvernement pontifical! Les représentants des puissances ne protestèrent point contre ce coup de stylet; ils prirent au contraire en grande considération la parole du Piémontais. L'opinion fut savamment animée contre le gouvernement de Pie IX. Bientôt éclata la guerre d'Italie, qui fut une guerre contre la Papauté. On vit l'envahissement des Romagnes, le guet-apens de

Castelfidardo, l'armée du Saint-Père assassinée, ses provinces envahies, et le consentement de l'Europe à tous ces crimes.

Rien n'ébranla le ferme courage de Pie IX. Le conquérant osa lui présenter d'hypocrites excuses et lui proposer un accommodement. Il répondit que, quand même ses serments ne l'obligeraient pas à maintenir intact le patrimoine de l'Église, il refuserait encore de souiller sa conscience par aucune adhésion à des actes qui engendrent l'irréligion et l'immoralité. C'est là qu'en sont les choses. A l'iniquité triomphante Pie IX oppose son droit désarmé, et l'iniquité et le monde s'aperçoivent avec stupeur qu'il n'est pas vaincu.

Les principales qualités que l'on croit nécessaires aux maîtres de la politique humaine, la dissimulation, le dédain de la justice, l'ambition ardente et impitoyable, le mépris des hommes enfin, manquent à Pie IX; la nature l'en éloigne autant que la foi. Mais il connaît ses devoirs et il les remplit. Il doit soutenir les droits de l'Église et l'honneur de Dieu; il n'y manquera pas, quelque péril qu'il faille braver. Il n'est pas chargé de faire triompher la vérité méconnue, il est chargé de confesser cette vérité jusqu'à la mort. A toutes les suggestions, il a répondu: Non! A toutes les menaces: Faites! Par ces deux seuls mots, il a lié aux portes de Rome les flots de la Révolution. Pourquoi ne passent-ils pas? Pourquoi le Vatican n'est-il pas submergé? Dieu le sait! Humainement, la constance de Pie IX, supérieure à tous les

désastres, est l'unique raison du prodige. En refusant d'abdiquer son droit, le juste désarmé ne s'est pas seulement montré plus grand que ses agresseurs, il est devenu plus fort. Il a rallié autour de lui une force qui semblait n'exister plus ici-bas, l'amour. Il est aimé. Il donne au genre humain le spectacle salutaire d'un chef de peuple en qui la conscience peut se reposer parfaitement, qui ne dit rien que de vrai, qui ne veut rien que de juste, qui rend pleinement raison de ses actes, et qui, sans autre ressource, par la seule majesté de sa couronne et la seule magnanimité de son cœur, dompte toute violence et déjoue toute supercherie.

Toutefois, s'il dédaigne les menées de la politique, Pie IX n'est pas sans moyens personnels de défense et même d'attaque. Outre cette armure du droit, de la justice et de l'honneur, que ni contrainte ni feinte n'a pu lui faire déposer, il possède la perspicacité, la patience, la décision. Il ne hait point les hommes, il ne les méprise pas, mais il les connaît. Lorsque son œil pénétrant et calme a saisi la fraude, il est en garde pour toujours. Les conspirateurs ne l'ont pas trompé longtemps. Il a saisi leurs combinaisons les plus enveloppées, et, sauf peut-être certains coups de scélératesse qu'un homme de bien ne saurait prévoir, rien ne l'a surpris.

Il n'a craint ni de se taire, ni de parler; sa miséricorde sait attendre, sa vigilance sait se hâter; il élève à propos sa voix loyale qui éclaire la bonne foi, démasque la fourbe, condamne l'erreur. Il a une éloquence soudaine, forte, toujours simple. Quand l'ennemi semble sur le

point de faire un dernier et victorieux effort, Pie IX trouve aussitôt une occasion de parler. Il prononce un mot qui retentit par toute la terre. Un jour, à Saint-Jean de Latran, il étendit la main du côté du Colisée, voisin de l'auguste basilique: « Cet amphithéâtre, dit-il, ce Colisée qui est près d'ici, fut, dans les premiers siècles de l'Église, un calice qui reçut le sang des héros chrétiens. Il est aujourd'hui la coupe qui reçoit nos larmes. Ce sang et ces larmes crient vers le ciel; ils toucheront le cœur de Dieu en faveur de son Église. Assurez-vous, comme je le suis moi-même, que les desseins des ennemis de la sainte Église ne prévaudront pas. C'est en la dépouillant de son autorité temporelle qu'ils ont espéré la détruire. Et moi, j'ai la certitude que cette autorité même lui sera rendue, et que le Saint-Siège rentrera dans toutes ses possessions. Il se peut que je cesse de vivre avant que de voir cette justice, mais qu'importe? Simon, fils de Jean, est sujet à la mort; Pierre ne meurt pas. »

La foi et la bonté sont les traits dominants de cette physionomie où se réunissent toutes les splendeurs morales. La foi est sans limite; la bonté ne reçoit de bornes que des nécessités de la justice. Ces deux soleils, la foi et la bonté, se meuvent dans une intelligence vaste comme le ciel. La présence et la conversation de Pie IX procurent à l'âme cette sorte de bien-être dont on jouit devant un paysage d'une immense étendue, plein de magnificence, sous un ciel parfaitement pur. C'est une sensation

presque identique d'être auprès de Pie IX, ou, par exemple, de considérer Rome des hauteurs de Monte-Mario : même majesté douce, même sereine allégresse de lumière; et toute l'histoire est là, ramassée en un seul point. Le monde entier a reçu cette impression et en rend témoignage; car Pie IX est de tous les hommes vivants celui que le monde a vu de plus près. Il a accueilli une foule innombrable d'individus de tout pays, de tout âge, de toute condition, s'est entretenu avec eux et les a laissés ravis et embaumés de sa douceur. Cette patience qui écoute tout, cette intelligence qui entend tout, sont servies par une mémoire qui n'oublie ni un incident ni un visage. Il s'est souvenu du pauvre, du mendiant, de l'esclave, et il les a consolés. Sa gravité est aisément souriante, aisément attendrie. Il parle des hommes sans amertume, évitant de nommer ceux qu'il devrait blâmer. Lorsqu'il se défend contre eux, il y a de la compassion dans son langage. En caractérisant l'acte mauvais, sa foi voit la terrible responsabilité du pécheur ; l'on sent que son cœur voudrait absoudre.

Cette mansuétude peut faire place à la sévérité du prince, du docteur et du juge. Les petits l'ignorent, quelques grands l'ont appris. On a vu des hommes constitués en dignité sortir terrifiés d'auprès de ce roi débonnaire. Mais ces rigueurs sont rares, il faut que la nécessité les impose. La bonté déborde. Envers les humbles, elle va jusqu'à la prévenance. *Pater pauperum*, c'est un des noms de Jésus. Tous les hôpitaux de la ville ont vu maintes fois le souve-

rain Pontife au lit des infirmes, faisant les fonctions d'un simple prêtre. À l'époque du choléra, il reçut la confession et le dernier soupir d'un pauvre que personne n'assistait, tant les malades étaient nombreux. Mais qu'est-il besoin de dire que le souverain Prêtre ne se dispense d'aucune des obligations du fidèle; qu'il est humble, doux, patient, charitable, résigné, que sa vie est une perpétuelle pénitence et un perpétuel labeur?

La vie du Pape est réglée pour le travail comme celle d'un religieux. Un jour de chaque semaine est assigné pour une classe déterminée d'affaires qui réclament l'attention continuelle du Pontife ou du Prince. Dans le courant du mois, même de la semaine, tous les services généraux de l'Église, tous les services particuliers de l'État sont inspectés et dirigés. Le Saint-Père voit en outre quotidiennement le secrétaire d'État ou son substitut. Il est, de plus, informé par ses camériers intimes, divers de caractère, d'aptitudes et de nation, en relations par leur origine avec tout ce qu'il y a d'élevé en Europe, tous prêtres occupés d'œuvres importantes, véritables aides de camp de charité. Si l'on ajoute cette multitude de visiteurs, prélats, simples prêtres, particuliers de tous pays et de toutes conditions, hommes d'État, hommes du monde, pauvres pèlerins venus à pied, on avouera que nul souverain n'est aussi occupé que Pie IX, et que nul homme n'a sujet de se croire plus instruit des besoins, des vœux, des sentiments et des erreurs du temps.

Dans une intelligence si ferme, une pareille expérience, unie aux lumières supérieures de la foi, devait produire ce que le monde contemple avec un accroissement continuel d'amour: je veux dire cette assurance, cette sérénité d'une force invincible au milieu de toutes les réalités de la faiblesse matérielle. Pie IX n'ignore point ce que peuvent ses ennemis, mais il n'ignore pas non plus la place qu'il tient et ce qu'il peut par lui-même. Il a posé la main sur le cœur de l'humanité, il en a discerné les battements, et il sait, si l'on ose ainsi parler, que Dieu n'est pas tout seul avec lui. Plaçant en Dieu son espérance, il fait néanmoins cet honneur à la conscience et à la raison humaines d'attendre aussi quelque chose de leur côté. Après avoir bu jusqu'aux dernières lies de l'aveuglement, de l'ingratitude et du mensonge, et quand la coupe vingt fois vidée est toujours pleine, il n'a pas désespéré, il n'a voulu douter ni de la foi, ni de l'amour, ni de l'honneur, ni même du bon sens. Il a frappé à ces portes obstruées et gardées; il a demandé des bras, il a demandé des aumônes, et il a obtenu ce qu'il demandait. Tant que ses besoins dureront, il demandera, il obtiendra. Il a seul les paroles auxquelles répondent encore les cœurs; la vénération était morte sur la terre, il l'a ressuscitée.

Il en fait aujourd'hui même une expérience suprême, dont le succès, espéré de lui seul, est aussi honorable pour la société moderne que glorieux pour le ferme esprit qui l'avait prévu. Voilà terminé ce grand acte de la canonisation des martyrs japonais. Après la définition de l'Immaculée Con-

ception, rien ne pouvait davantage s'éloigner des préoccupations du siècle; mais rien non plus ne pouvait mieux attester l'inébranlable foi de l'Église et sa persévérance auguste dans les traditions que l'orgueil rationaliste déclare épuisées. La philosophie et la politique prétendent que le monde ne croit plus aux saints ni au Pape. Pour prouver que le monde y croit encore, le Pape conçut la pensée d'inviter le monde entier à la fête et d'appeler autour de lui, pour ce jour-là, tous les évêques de la catholicité.

Un pareil dessein, il faut l'avouer, épouvanta les conseillers à qui le Pape s'en ouvrit. Ils craignirent les gouvernements, ils craignirent l'avenir. La célébration était fixée à six mois. Dans six mois, le Pape serait-il encore à Rome? Pie IX écouta tout, et ne redouta rien. Il avait considéré que, si les évêques étaient empêchés, le monde alors saurait clairement où en est la liberté de l'Église.

L'événement fait voir avec quelle justesse Pie IX avait deviné les cœurs et apprécié les situations. Les évêques sont arrivés de tous les lointains. Quel spectacle, quel coup de politique inspirée! Trois cents évêques et tant d'autres témoins rassemblés de tous les peuples, pour dire à Rome ce que le Pape est dans Rome; pour attester à l'univers ce qu'il en est de la vie déclinante de la Papauté et des vices prétendus de ce gouvernement temporel du souverain Prêtre que l'on veut remplacer par l'arrogance ignorante du sabre et par l'insulte du bâton!

Malgré l'angoisse de ces temps lugubres et petits, nous sommes bienheureux, nous tous qui nous trouvons là! Nous regardons faire une grande chose, une chose voulue, déclarée, préparée, et qui se fait noblement dans la forme annoncée, en toute lumière. Le mortel qui est ici-bas par excellence le Fils de l'homme et le Fils de Dieu, celui par qui le ciel et la terre se réconcilient, pose de ses mains pacifiques, sur le sol délayé, un de ces blocs où s'affermit le pied du genre humain. Nous contemplons de nos yeux, nous pouvons en quelque sorte toucher de nos doigts la grâce de la protection divine. L'acte de foi n'est plus que le cri de l'évidence, l'aveu même de la raison; avec l'admiration, avec l'amour, dans ce centre du monde menacé par la folie du monde, nous goûtons la sécurité.

Parcourant notre Rome et l'embrassant d'un cœur filial, si nous venons à penser qu'on veut nous la ravir, nous éprouvons plutôt un mouvement de sainte colère qu'une impression d'effroi. Nous comprenons le crime immense, mais aussi l'immense sottise des médiocres larrons qui se targuent d'emporter pareil butin. Dans le livre du Fils d'Amos, le roi des Assyriens, vainqueur de Samarie par le courroux de Dieu, demande qui l'empêchera d'aller à Jérusalem et de piller le Temple? — « Tout à l'heure, dit Dieu, je visiterai l'insolence du cœur d'Assur, et sous sa victoire j'allumerai un feu qui le consumera. » Nous nous rendons d'un sanctuaire à un autre, et nous entretenant de l'histoire d'Assur, nous nous informons des lieux

où passera Pie IX, pour nous prosterner devant le fort de Sion.

Les fêtes succèdent aux fêtes; fêtes des yeux et du cœur, fêtes de l'âme et de l'esprit, fêtes du temps et de l'éternité. Ces joyeuses et saintes merveilles contiennent la démonstration de toutes les vérités contestées par l'erreur. Le roi de la Paix y préside, entouré d'hommes venus de toutes les parties de la terre, et ces hommes sont les pasteurs du genre humain, les cœurs qui ne tremblent pas, les voix qui ne se taisent pas, les pensées qui ne meurent pas. On les voit prosternés dans ces poussières fécondes du Colisée, du cirque de Néron, de la voie d'Ostie, des prisons Mamertines, des Catacombes, aspirant la vie inépuisable qui jaillit de ces grands tombeaux, recevant une nouvelle force du baiser de Pierre vivant et rayonnant au milieu d'eux.

Pendant que le peuple, libre et content, multipliant les témoignages d'amour pour son roi, se repose du travail en contemplant la splendeur des pompes sacrées; pendant que les esprits plus cultivés visitent les trésors de l'Art, de la Science, de l'Histoire, une intelligence tranquille pourvoit sans effort à cette première nécessité du genre humain que l'on appelle le gouvernement de l'Église. Malgré les fureurs de la tempête, le sublime pilote, assis à la barre, l'œil sur les cieux, d'une main aussi hardie que douce, d'un cœur aussi ferme que clément, prend dans la voile tout ce vent d'orage et lui livre le vaisseau.

Tel nous apparaît Pie IX. La postérité le con-

naîtra mieux, parce qu'elle connaîtra l'ensemble et la suite de ses œuvres. Elle le verra victorieux; elle vénérera en lui l'un des plus majestueux pontifes que la miséricorde divine ait voulu accorder à l'Église. Nous, ses contemporains, qui le contemplons si élevé au-dessus de la stature commune, nous avons de plus près le rayonnement de sa douceur, la douceur de Moïse et de David. Les yeux filialement attachés sur lui, nous nous réjouissons de voir comme Dieu l'a bien fait pour soutenir les regards de toute la terre. Ses ennemis auront en vain dérobé de criminelles victoires; déjà leur destinée est visible: ils périront étouffés de rapines et criblés de sifflets. Pendant que ces victorieux d'un jour plongent dans une boue sanglante, la noble figure du Pontife-Roi domine, de plus en plus forte, loyale, sereine, humble, ornée de toutes les saintes splendeurs, et le temps est proche où plus d'une voix, parmi celles qui l'ont nié, s'élèvera pour confesser qu'il est le pilier du monde.

APPENDICE

BREFS

ADRESSÉS PAR NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE PIE IX

À M. LOUIS VEUILLOT

À notre cher Fils Louis Veuillot, à Paris. .

PIE IX, PAPE

Cher Fils, salut et bénédiction apostolique.

Nous avons reçu avec beaucoup de plaisir votre Parfum de Rome *que vous Nous avez offert, après l'avoir refondu par un nouveau travail et considérablement augmenté. Au milieu des travaux qui réclament Notre sollicitude, à peine avons-Nous pu, en feuilletant ces deux volumes, jeter les yeux tantôt sur une page, tantôt sur une autre s'offrant au hasard, mais dans toutes Nous avons vu resplendir votre foi et votre charité et Nous avons reconnu que, éclairé par elles, vous avez saisi le caractère de Rome, de ses institutions, de ses mœurs, et qu'après l'avoir ainsi révélée et montrée telle qu'elle est, vous avez victorieusement repoussé les accusations vulgaires qu'on porte contre elle de côté et d'autre. Prenant l'histoire pour guide, vous avez si bien rendu manifeste aux yeux des lecteurs l'action bienfaisante du pontificat romain, qu'ils sont obligés de reconnaître en lui, le* magistère *et le soutien permanent et puissant de la*

justice et de la vraie liberté, et, par conséquent, d'avoir en exécration les abominables machinations par lesquelles on s'efforce d'éteindre et de renverser ce phare de la vérité et de la civilisation. Nous vous félicitons de l'empressement avec lequel tant d'éditions successives de votre ouvrage ont été demandées, c'est un irrécusable témoignage du fruit qu'elles ont produit et que Nous souhaitons encore plus abondant. En demandant à Dieu que tout vous soit propice, comme gage de Notre affection et de Notre bienveillance particulière, Nous vous donnons avec amour, à vous et aux vôtres, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 3 mars 1866,
De notre pontificat l'an XX.

PIE IX, PAPE.

À notre cher Fils Louis Veuillot, à Paris.

PIE IX, PAPE

Cher Fils, salut et bénédiction apostolique.

Nous vous félicitons, cher Fils, parce que, écarté de l'arène où vous combattiez si vaillamment et si utilement pour la vérité et pour la justice, loin d'enfouir le talent qui vous a été confié, vous avez continué d'un cœur joyeux à servir la cause que vous défendiez et à lui porter de nouveaux secours. C'est ce qu'attestent vos plus récents écrits, ce que confirme le dernier dont vous Nous avez fait hommage, sur la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, publié pour venger sa divinité outragée. D'après le peu que Nous avons pu en apprécier au milieu de Nos occupations multipliées, Nous avons jugé que vous avez choisi la méthode de

toutes la plus propre à atteindre le but annoncé, et que, dans l'exécution, vous vous êtes montré pleinement égal à vous-même. Nous dirons encore que cette nouvelle œuvre, telle qu'elle s'est offerte à Nous, emprunte un éclat extérieur et tout particulier de la nature même des épreuves auxquelles vous êtes soumis, puisque, dans ces circonstances d'adversité, elle respire cette faim, cette soif de la justice, cet élan et cette fermeté d'esprit que vous avez montrés jadis en soutenant le combat auquel vous étiez engagé. Quoique Nous Nous fussions senti ému de vos peines et tendrement incliné à compatir au sort qui vous était fait, Nous avons jugé les condoléances inopportunes, l'Apôtre nous disant : Heureux l'homme qui supporte l'épreuve; *et même :* Considérez, mes frères, comme le sujet d'une entière joie les diverses afflictions qui vous arrivent. *C'est pourquoi, puisque votre constance atteste que l'épreuve de votre foi produit réellement en vous cette patience qui est parfaite dans ses œuvres, Nous sommes plutôt porté à vous féliciter et obligé de vous exciter à la joie. Afin qu'il vous soit plus facile de l'obtenir, Nous vous présageons et Nous demandons instamment à Dieu pour vous un accroissement toujours plus abondant de la grâce, et Nous vous donnons avec amour, à vous et aux vôtres, la bénédiction apostolique, augure de ce don céleste et gage de Notre bienveillance particulière et de Notre affection.*

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 9 *juillet* 1864,
De notre Pontificat l'an XIX.

PIE IX, PAPE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SECOND

LIVRE VIII. — L'AUTEL

LIVRE IX. — NOTES

LIVRE XII. — ROME EN 1862

THE TEMPLE PRESS—IMPRIMERIE DE LETCHWORTH
ANGLETERRE


COLLECTION
GALLIA


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 654 544 6


COLLECTION
GALLIA